00036171

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

HISTOIRE
DE
FRANCE
AVANT CLOVIS;

PRÉCÉDANT & faisant partie de l'Histoire de France, commencée par MM. VELLY & VILLARET, & continuée par M. GARNIER, Historiographe du Roi & de Monsieur, Inspecteur & ancien Professeur du Collége Royal & de l'Académie des Belles-Lettres.

PAR M. LAUREAU, Écuyer, Historiographe de Monseigneur COMTE D'ARTOIS.

ENRICHIE DE MÉDAILLES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.

PRIX, 12 livres le Volume relié.

36171
ac

A PARIS,
CHEZ NYON l'aîné, & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

1789

Fo 944
Law/His
36171

00036171

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES.

Nous avons formé, il y a quelques années, une collection de Portraits des différents Personnages, dont il est fait mention dans l'Histoire de France. Ils peuvent se placer dans l'Edition in-4., aux pages où ils ont rapport, ou se relier séparément en 2 vol. in-4. pour les exemplaires de l'Edition in-12, jusqu'au règne de Charles IX inclusivement. Ceux qui doivent entrer dans les volumes suivans sont aussi gravés. Nous avons cru qu'il ne feroit pas moins intéressant pour cette Histoire de former un Atlas qui y fût adapté. Nous avons exécuté ce projet sur la fin de 1787. Nous joignons ici l'état des Cartes dont il est composé :

---

1 Ancien & nouveau Monde.
2 *Orbis Vetus*, le monde connu des Anciens.
3 *Europa veteribus nota*, l'Europe ancienne.
4 Europe moderne.
5 *Gallia*, la Gaule du temps des Romains.
6 Gaules, (les) sous les trois Monarchies qui les partageoient quand Clovis en fit la conquête.
7 Empire de Charlemagne.
8 France actuelle.
9 Languedoc & Roussillon.
10 Guienne, Navarre & Béarn.
11 Lyonnois, Dauphiné & Provence.
12 Poitou, Saintonge & Angoumois.
13 La Marche, Bourbonnois, Limosin, Auvergne.
14 Bourgogne & Franche-Comté.

15 Bretagne, Maine, Perche & Anjou.
16 Orléanois, Tourraine, Berry & Nivernois.
17 Champagne, Lorraine & Alſace.
18 Flandre Françoiſe, Picardie, Artois, Iſle de France & Normandie.
19 France, diviſée en ſes XVIII Provinces Eccléſiaſtiques.
20 France, diviſée en ſes XXXIV Généralités, où eſt indiquée celle de l'Iſle de Corſe.
21 Généralité de Paris, ſous ſes XXII Elections.
22 Environs de Paris.
23 Pays-Bas & leurs environs du temps des Romains.
24 Provinces-Unies, leur territoire dans le moyen âge.
25 Pays Bas Hollandois & Autrichiens.
26 Provinces-Unies, (nouvelle Carte des)
27 Provinces-Unies, pour ſervir à l'Hiſtoire Militaire de Louis XIV.
28 *Hiſpania*, Eſpagne du temps des Romains.
29 Eſpagne moderne.
30 Léon, Aſturies, Galice.
31 Aragon, Navarre, Biſcaye.
32 Caſtille, vieille & nouvelle.
33 Andalouſie, Grenade & Murcie.
34 Valence, Catalogne, Iſles Mayorques.
35 Portugal.
36 Suiſſes & Griſons.
37 *Italia*, Italie du temps des Romains.
38 Italie moderne.
39 Italie ſeptentrionale, Savoye, Piémont, Milanés, Mantouan, Etat de Veniſe, Montferrat, Gènes, Parmeſan, Modenois.
40 Italie moyenne, Toſcane, Etat Eccléſiaſtique, Corſe, Gènes.
41 Italie méridionale, Naples, Sicile, Sardaigne.
42 Allemagne.
43 Cercle d'Autriche.

44 Cercle de Bavière.
45 — de Souabe.
46 — de Franconie.
47 Partie méridionale du cercle de la Haute-Saxe.
48. Partie ſeptentrionale du cercle de la Haute-Saxe.
49 Cercle de la Baſſe-Saxe.
50 — Weſtphalie.
51 — Haut-Rhin.
52 — Bas-Rhin.
53 Bohême, Siléſie, Moravie, & Luſace.
54 Pologne.
55 *Britannia*, Angleterre du temps des Romains.
56 Iſles Britanniques, Angleterre, Ecoſſe & Irlande.
57 Angleterre.
58 Ecoſſe.
59 Irlande.
60 Dannemarck, Norwège, Suède.
61 Ruſſie d'Europe.
62 *Græcia Antiqua*, Grèce ancienne.
63 Turquie d'Europe & Hongrie.
64 *Aſia veteribus nota*, Aſie ancienne.
65 Aſie moderne.
66 Navigations, découvertes & établiſſemens des Hollandois dans les Indes orientales.
67 Route que Georges Anſon, Anglois, commandant *le Centurion*, a tenue dans ſon voyage autour du monde.
68 Développement de la route que M. de Bougainville, commandant les deux vaiſſeaux du Roi de France *la Boudeuſe* & l'*Etoile*, a tenue dans ſon voyage autour du monde.
69 Bengale.
70 Empire de la Chine.
71 Canal des Philippines.
72 Celebes *ou* Macaſſar.
73 Batavia & Iſle de Java.

74 *Africa veteribus nota*, Afrique ancienne.
75 Afrique moderne.
76 Cap de Bonne-Efpérance.
77 Amérique.
78 Navigation des Hollandois aux Indes occidentales.
79 Pérou.
80 Mer du Sud *ou* Pacifique.
81 Partie méridionale de la mer du Sud, qui repréfente les découvertes faites avant 1764.
82 Route depuis le Cap de Bonne-Efpérance jufqu'à la nouvelle Bretagne.
83 Ifles Malouines.
84 Détroit de Magellan.
85 Ifle des Papous.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

A MONSEIGNEUR

COMTE D'ARTOIS.

MONSEIGNEUR

Au lieu d'une épître dédicatoire, vous ne trouverez à la tête de ce livre qu'un discours sur l'existence & la recherche des premiers monumens historiques; mais ce discours est plus flatteur pour Vous que les vains hommages de l'adulation; car la postérité qui juge des Princes par leurs occupations, par les choses dont on les a entretenus, remarquera qu'au printemps de votre âge, Vous aviez déja le courage d'envisager les sciences sous leur aspect le plus rebutant, que les matières les plus abstraites ne Vous étoient pas étrangères, &

que ſachant rejeter la louange, Vous n'en étiez que plus digne. De tout temps la vraie gloire a été ennemie de la flatterie. On prononçoit devant César des diſcours éloquens ; on parloit de philoſophie à Marc-Aurèle & à Julien, tandis qu'on prodiguoit la louange à Néron, à Caligula.

Outre l'intérêt que les Princes de la Maiſon de Bourbon doivent trouver à la lecture d'un ouvrage qui traite de l'origine de leur grandeur, & de celle d'un Etat d'où leur puiſſance embraſſe la moitié du globe ; il y a pour Vous, MONSEIGNEUR, un motif plus particulier, l'amour des ſciences, & le deſir des recherches qui concourent à leurs ſuccès. Votre goût, ſur ce point, eſt d'accord avec la juſteſſe de votre eſprit ; car les grands, recueillant plus particulièrement le fruit des ſciences, doivent, ne fût-ce que par reconnoiſſance, manifeſter leur eſtime à leur égard, & montrer qu'auſſi délicats que les autres hommes pour en ſentir les avantages & la fineſſe, ils ſont dignes de leur commander par la ſupériorité de leurs lumières comme par celle du rang qu'ils tiennent. Les Princes inſtruits ſont le ſpectacle le plus raſſurant pour une nation, & le livre de l'hiſtoire eſt celui qui leur appartient principalement ;

il ſe change pour eux en une carte inſtructive qui leur marque les écueils contre leſquels leurs prédéceſſeurs ont fait naufrage, en même-temps qu'elle leur trace les routes qui conduiſent à la gloire. Puiſque vous êtes ſi jaloux, MONSEIGNEUR, de connoître & de parcourir ces routes, l'hiſtoire primitive de vos ancêtres, le détail de leurs actions généreuſes, ne peuvent vous être indifférents; &, quelqu'anciennes que ſoient les matières que je vais traiter, j'oſe croire qu'elles mériteront votre attention.

En remontant les ſentiers obſcurs qui conduiſent aux premiers temps des Gaulois, en repaſſant les époques qui ont précédé l'hiſtoire qu'on nous a donnée de notre nation, je ne fais pas une tentative inutile & téméraire, puiſqu'il ſemble que les premiers hiſtoriens aient craint de pénétrer juſqu'à l'origine, & de s'aſſeoir ſur le berceau de la Monarchie. Elle eſt la plus ancienne de l'Europe, mais ſon antiquité n'eſt pas encore développée, & la gloire de ſes premiers temps n'eſt pas dans ſon luſtre. Que les Egyptiens, les Grecs & les Romains, les anciens & les modernes ceſſent de vanter la durée de leurs Empires; nul n'a joui d'une puiſſance auſſi longue, nul n'a été auſſi long-temps ſous le ſceptre

des mêmes Souverains & de la même Maiſon : il ſemble qu'il ait aſſocié à ſon immuable deſtin le ſort de ſes Princes, & que ſa puiſſance & leur ſang aient une commune durée ; enfin, il n'a de concurrent en ſtabilité que celui de la Chine en Aſie, mais il n'a pas à rougir comme lui d'un joug étranger.

Lorſqu'après dix-huit cents ans de ſilence on revient ſur le paſſé, & qu'on cherche à conſtater les poſitions d'un pays, & les mœurs du peuple qui l'habitoit, quelles difficultés ne doit-on pas s'attendre à trouver, & quel Lecteur raiſonnable ne ſent pas qu'un pareil ouvrage a droit à ſon indulgence! Le crayon de l'hiſtorien peut être en défaut ſur des traits que le temps a effacés, & ſur des modèles qu'il a ſouſtraits aux regards du préſent, on n'en accuſera que le ravage des ſiècles : le public éclairé ne lui en ſaura pas moins gré, s'il a mis en ordre tout ce qu'on avoit recueilli de précieux ſur le ſujet qu'il traite ; s'il a enrichi cette collection de quelques titres nouveaux ; s'il a fait tous ſes efforts pour répandre de la clarté ſur des temps obſcurs & des époques enſévelies dans les ruines du paſſé ; & s'il a franchi un intervalle qui, tout foible qu'il étoit, ait mis à portée d'en ſurmonter un plus conſidérable.

Le plus petit peuple s'étend avec complaiſance ſur ſon origine, tandis que nous avons été aſſez indifférens ſur la nôtre pour la laiſſer confondue, pendant tant de ſiècles, parmi les fables qui la défiguroient; & ſur quelle origine encore avons-nous témoigné cette inſenſibilité? Sur celle de nos pères, ſur celle d'une nation magnanime & généreuſe qui a joué le premier rôle dans l'univers, & a placé ſes Princes ſur les premiers Trônes du monde. M. Velly, recommandable à tant de titres, a lui-même tiré le rideau ſur ces temps antiques de notre origine. M. le Préſident Hénaut lui en avoit donné l'exemple. Ils ſe ſont accordés à laiſſer dans les ténèbres du paſſé les troiſième, quatrième & cinquième ſiècles; & ce ſont préciſément ceux qui ont vu former la Monarchie, & qui ont préſidé à ſon établiſſement. Il eſt arrivé de-là qu'on a vu s'élever tout-à-coup un grand édifice ſans fondations; on a préſenté le tableau d'un puiſſant Empire, & on a omis de marquer les degrés de ſon accroiſſement; on a étendu un voile ſur l'origine du peuple fondateur, ſur les moyens avec leſquels il éleva cette grande puiſſance. C'eſt dans le deſir de remédier autant qu'il ſera en moi à cette omiſſion, que j'ai

entrepris le récit de ce qui s'est passé pendant ces siècles intéressans ; ce récit qui finira où commence M. Velly, sera renfermé dans un volume d'un pareil format ; il rendra à l'Histoire de France ce qui lui manque dans le principe, il lui donnera les fondemens sur lesquels on avoit négligé de la poser.

Ce volume sera d'une nécessité indispensable pour tous ceux qui ont l'histoire de M. l'abbé Velly, puisqu'il est le fondement de cet ouvrage, & qu'il en rétablira les premiers matériaux qui étoient épars ou ignorés à l'époque du travail de cet historien. On y verra de nouveau la Généalogie des Rois de la première Dynastie, les différentes expéditions des Francs avant leur établissement dans les Gaules, soit comme ennemis, soit comme alliés des Romains, enfin leurs conquêtes avant Clovis ; on y exposera l'origine des Bourguignons, la fondation de leur Royaume, ainsi que de ceux des Visigoths & des Bretons, qui se confondent ensuite dans celui des François. On verra les premiers Rois de ce peuple, ainsi que sa Monarchie, commencer avant Pharamond. On constatera cet établissement par des preuves convaincantes, par des pièces de monnoie

qui démontrent que le Royaume de France existoit en 409, & que Teudome ou Théodemir en a été le premier Roi neuf ans avant Pharamond.

On fera précéder cet exposé d'un apperçu sur les Celtes, & sur les mœurs antiques de ces peuples, les premiers connus qui aient habité cette contrée. Pour obvier au défaut de titres instructifs sur un pareil sujet, on a fouillé dans la terre, on a cherché dans les restes des peuples qui nous ont précédés ; ce sont les véritables archives auxquelles il convient d'avoir recours lorsqu'on veut rapprocher, pour ainsi dire, les deux extrémités du temps, & produire au présent les preuves du passé le plus reculé. Ces fragmens & ces restes sont les vrais titres de famille des nations anciennes ; car on ne doit pas rechercher les monumens pour les entasser & en faire des objets de luxe, mais pour s'en servir comme de clefs aux difficultés. S'il s'en trouve en si peu d'endroits, c'est que le conquérant passant par-tout avec des pieds d'airain, comme la biche de la Fable, efface tous les caractères & détruit toutes les traces : peu curieux des temps écoulés, il ne s'occupe que du sien ; il passe son fer destructeur sur la terre, & veut que tout finisse & recommence avec lui ; il devient la

borne marquée pour les recherches de la postérité ; envain iroit-elle au-delà sur certaines contrées.

La terre, pour l'historien, est le plus grand comme le plus fidèle des livres ; exacte dans l'exposition du présent, elle est encore plus vraie sur le passé dépouillé d'erreurs & de prestiges ; elle porte dans son sein des titres d'ancienneté qui ne sont pas suspects ; elle nous présente ses citations en caractère original ; & par l'ordre & la différence de ses couches, leur composition & les débris qu'elles renferment, elle peut conduire l'homme par degrés jusqu'à l'extrémité la plus reculée. Quelque prévenu que fût le philosophe en faveur de son antiquité, de la richesse & de la variété de ses collections, elle l'étonneroit encore s'il étoit jamais assez patient & assez heureux pour joindre tous les anneaux de cette grande chaîne, & remonter jusqu'au dernier. Quelques naturalistes, dans ce siècle, ont commencé ce grand ouvrage : quels progrès n'ont-ils pas déja faits, & que n'avons-nous pas à espérer après les succès qui ont couronné ces premières tentatives ? Pour moi, dont le plan est moins vaste, le but moins éloigné, & qui me suis renfermé dans les bornes d'un seul sujet, je n'ai pu remonter, pour les preuves histo-

riques

riques des Gaules, qu'à deux mille quatre cents ans environ; mais je ne doute pas que la terre, aux yeux des naturalistes, n'offre des preuves d'une population infiniment plus reculée; qu'elle ne possède dans ses dépôts des restes pétrifiés d'hommes & d'animaux qui existoient avant qu'elle se fût recouverte de plusieurs couches; & qu'elle n'ait caché derrière ces épais rideaux les scènes de plusieurs siècles antérieurs.

Notre planète entraînant après elle, dans sa rotation perpétuelle, les générations des hommes, & toutes les productions qui la couvrent, les absorbe & les confond dans les couches dont elle s'enveloppe depuis l'origine des siècles avec le secours de la mer; mais, dans le nombre des matières, il en est qui se conservent, par leur nature, au milieu de la destruction des autres. Et combien n'y auroit-il pas de quoi étonner les hommes, si, parvenant jusqu'à une des premières couches, elle offroit à leurs regards les monumens (1) antiques & curieux

(1) On en a déja acquis la preuve par ces gros os pétrifiés & ces masses d'ivoire, découverts dans le Nord de l'Asie & de l'Amérique, cités par MM. Gmelin, Pallas & de Buffon; par ces énormes dents du poids de dix à douze livres qu'on voit au Cabinet du Roi:

qu'elle renferme ? A la vue des reſtes humains & des veſtiges des arts les plus anciens qui furent ſur le globe, quelle ſurprenante différence ne remarqueroit-on pas entre ces temps & le nôtre ? Ici l'on appercevroit une extrême ruſticité avec les fragmens des premiers moules, là les productions délicates des ſciences & des arts ſur leſquels le temps a tiré un voile épais. Ces reſtes indiqueroient que la lumière a fait pluſieurs fois le tour de la terre, & que chacune des couches de cette planète a été le théâtre du genre humain modifié différemment. A quelle diſtance ne remonteroit-on pas alors, & que de découvertes à eſpérer ſi on pouvoit parvenir à dérouler ces couches différentes ! Les monumens* qu'on obſerveroit dans chacune de ces feuilles, ſeroient comme les caractères de ce grand livre, qu'on pourroit appeler, à juſte titre, *le livre des ſciences*. Malheureuſement ce

---

le buſte d'homme pétrifié dont parle M. de Buffon, hiſt. nat.; les Tables aſtronomiques d'airain des peuples hyperboréens, trouvées dans l'île de Delos du temps de l'aïeul de Platon; le ſquelette humain à moitié pétrifié, vu par M. Pallas dans les mines de la montagne des Serpens; les inſtrumens de cuivre, les marteaux de pierre, & les armes de bronze trouvés dans le même endroit par le même auteur, le tout appartenant à un des premiers peuples qui occupa l'Aſie. *XXVe. Lettre Atlant. de M. Bailly.*

projet flatteur ne peut s'exécuter en grand, mais on a la reſſource de le pratiquer en détail ; & comme on peut juger des choſes par les extraits, ce que l'on a déja acquis en ce genre eſt bien propre à faire deſirer des efforts plus ſoutenus & plus heureux, dont le réſultat ſera de procurer aux hommes une connoiſſance plus approfondie de l'antiquité ; car on ne doute pas que la pétrification ne nous ait conſervé des échantillons de chaque ſcience, & qu'elle n'ait agi dans l'origine avec autant de force qu'aujourd'hui. Ce ne ſont ni les preuves, ni les monumens qui nous manquent, mais les recherches, & des regards aſſez exercés pour les diſtinguer par-tout où ils ſont ; combien en avons-nous ſous les yeux qui nous échappent tous les jours dans la compoſition des marbres, des pierres & des mines (1) ? Seroit-il chimérique de croire que des regards plus exercés & plus profonds démêleroient dans ces

(1) On trouva dans le mois d'octobre 1764, en fouillant dans une mine de fer, près du lac Water (2) en Suède, le cadavre d'un mineur qui avoit péri ſous un affaiſſement de la terre : il avoit contracté la propriété du fer.

(2) Dans le Weſtrogothland ou Gothie occidentale, province de la Gothie proprement dite, au Sud de la Mer Baltique.

matériaux les dépouilles antiques qu'ils renferment, à-peu-près comme nous démêlons les caractères Celtiques ou Runiques dans les vieux édifices où ils sont entrés? Quelle surprise n'eût pas causé à nos ancêtres, il y a trois cents ans, la voix qui leur eût dit qu'on trouveroit un jour les restes d'une nation qui existoit dans les Gaules dix-huit cents ans auparavant, cependant ces dépouilles ont été trouvées; pourquoi ne trouveroit-on pas celles du peuple qui précédoit?

Nos descendans seront peut-être un jour plus heureux; il viendra un temps où le fer de la charrue, & le torrent des pluies, à force de dégrader les coteaux, & d'en réduire le revêtissement, mettront l'ancienne terre à nu; où l'isthme de Panama, rompu par l'Océan, laissera de vastes côtes à découvert, & la Mer Méditerranée à sec; les villes, les arts des peuples qui habitoient sur ce sol avant qu'il fût inondé, sortiront de dessous les sables qui les couvrent; l'observateur ira les chercher; & si ses recherches pénètrent jusque dans des couches inférieures, peut-être trouvera-t-il d'autres preuves d'une révolution pareille, & plus ancienne; car il n'y a rien de nouveau dans les évènemens de la nature.

La terre, ainsi exposée aux yeux des hommes, révélera les secrets qu'elle cachoit; c'est alors qu'elle leur fera connoître des générations anciennes, & étrangères à l'histoire; les Atlantes, regardés comme fabuleux, deviendront peut-être réels; des villes ensévelies par des tremblemens de terre, par la chûte des montagnes, par l'irruption de la mer & le débordement des fleuves, des nations éteintes sous un ciel pestilentiel, des hommes d'une figure surprenante, des animaux inconnus, conservés par la pétrification, les étonneront par leur apparition, & les débris qui en existeront, exerceront les génies systématiques, & feront naître chez eux autant de questions qu'il s'en élève parmi nous sur ce point si simple, qu'il y a eu, dans les époques les plus reculées du passé, des hommes qui ont été les jouets de la fureur des élémens, comme nous ou nos descendans le feront un jour.

Il résulte de-là que l'histoire des premiers temps n'est pas perdue; à la vérité, elle est rompue, & n'existe qu'en morceaux; mais, pour la rétablir, il n'est question que de recherches, & les actes du passé viendront se placer dans les mains laborieuses qui entreprendront de les rassembler. Les sciences

& les arts ne passent pas comme le temps, ils s'impriment sur la terre bien plus profondément que le siècles, avec qui ils se montrent, & leur prérogativ est de se représenter lorsqu'il y a déja long-temp que les autres sont oubliés. Ils vivifient les Etats, il changent les hommes, & la surface du globe d'agreste & d'inculte qu'elle étoit, ils la renden belle & productive; au lieu d'un sauvage, ils fon de l'homme un être majestueux & puissant, don l'empire s'étend sur la nature & les élémens, & qu se sert de la terre comme d'une planche où il grav sa mémoire. C'est en vain que le temps, exerçant ses fureurs, engloutit tout-à-coup une génératio d'hommes éclairés; les ignorans, que les siècles suivans rapportent, sur leurs débris, s'étonnent à l vue de leurs restes; & lorsque la terre les a enseveli dans une seconde couche, c'est aux génération suivantes qui fouillent dans les deux à en faire l distinction : l'une brute, leur paroît méprisabl comme la matière qu'elle renferme : l'autre différenciée par les fragmens d'ouvrages savans, & pa les belles formes que conservent encore les marbre & les métaux, paroît à leurs yeux avec l'éclat d'un terre mêlée de diamans, & avec la vénération du

aux hommes éclairés qui l'ont habitée; ils respectent leurs dépouilles, ils admirent leurs connoissances, ils payent à leur mémoire un juste tribut d'éloges, en même temps qu'ils laissent tomber un œil méprisant sur la couche barbare qui forme une barrière entre eux & les siècles lumineux dont ils voient les vestiges. C'est ainsi, qu'après cinquante siècles, les belles formes que prirent les arts sous la main généreuse de Louis XIV, & le génie dont les anima le souffle créateur de ce grand Roi, feront encore dans les ruines l'admiration des hommes qui habiteront la Gaule, quand même elle seroit couverte de Turcs & de Tartares.

Depuis tant de temps que le philosophe s'écrie, que la terre ouvre ses flancs, & qu'à l'inspection des couches qui composent son volume, elle les étonne, & les instruise comme par la lecture des feuilles d'un livre lumineux, elle a été sourde à ses cris; mais la constance de l'observateur a triomphé de son opiniâtreté; il a pénétré avec le fer dans quelques-uns de ses replis, & a porté un œil avide dans les cavités qu'elle a creusées, & sur les matières qu'elle a rejetées dans des momens de fureur. Quel étonnant spectacle, que l'homme forçant la nature, l'obligeant à se dé-

velopper & à lui révéler les secrets qu'elle se proposoit de cacher, ou qu'elle réservoit pour d'autres temps! Les vérités sont rarement les fruits du hasard, elles ne se montrent guère qu'à ceux qui les cherchent. C'est sur ces observations que le philosophe & l'historien ont fondé leur travail & poursuivi leurs études: l'historien, sur-tout, a senti que c'est sur de telles recherches, sur la garantie de pareils monumens, que doivent être fondés ses récits pour ces temps perdus, dont les titres sont usés, & la tradition oubliée; il a jugé avec raison que c'étoit dans le sein de la terre qu'il devoit puiser ses preuves.

La surface des Gaules, par exemple, offre aux regards de l'observateur une vaste collection d'antiquités en tout genre; elle lui rappelle que ces contrées, avant que d'avoir été habitées par les Francs, les Bourguignons, les Visigoths, les Bretons, les Normands, l'avoient été par les Romains; que les Grecs & les Asiatiques les y avoient précédés; que les Phéniciens & les Carthaginois les avoient fréquentées avant ces derniers, & avoient établi un commerce avec les Celtes, qui étoient les premiers habitans connus de cette terre. A la vérité, les monumens historiques du moyen âge finissent là;

mais

mais ces Celtes, pour être les plus anciens peuples connus, étoient-ils les premiers? Et ne peut-on pas penser qu'ils avoient paru à la suite d'une révolution qui en avoit fait disparoître d'autres; qu'ils n'étoient que des acteurs arrivés après le dernier changement de décoration, puisqu'à une profondeur très-considérable, & sous des rochers très-épais, on a trouvé des hommes pétrifiés (1)? Ainsi voilà un chaînon de plus à la chaîne des Antiquités Gauloises, & il faut qu'elle s'étende encore à une grande distance pour arriver jusqu'à cet objet séparé du corps. Il suffit de ce détail pour sentir le prix des monumens historiques que fournit la terre, & pour faire voir jusqu'où l'histoire peut parvenir dans tous les pays en suivant cette méthode, puisque la population des Gaules, qui ne passe pas pour être une des plus anciennes, remonte à une époque si éloignée, qu'on n'ose en fixer la date.

Le temps est arrivé où l'historien ne sera plus borné par des époques récentes, où il abandonnera les chartres & les autres titres aussi frais & aussi fragiles : il sentira que pour faire l'histoire des hommes

(1) Voyez M. de Buffon, hist. nat.

&. des ſiècles, il faut d'autres ſecours que le papier: il s'élevera au-deſſus de la nuit des temps; il obſervera l'hiſtoire dans ſon immenſe étendue; il l'embraſſera avec le monde; curieux de la développer avec ſon âge & ſes révolutions, il cherchera les titres de famille du genre humain égarés ou enfouis ſous les décombres des ſiècles: la terre ſera ſon chartrier, les ſciences & les arts ſes indicateurs; l'hiſtoire naturelle lui fournira des preuves; l'aſtronomie des renſeignemens, la ſculpture & l'architecture des échantillons, à la vue deſquels il jugera des époques par leurs variétés, leurs nuances, la profondeur de leur enfouiſſement, & le temps qui a dû s'écouler juſqu'à leur fabrique. Les veſtiges du travail de l'homme ſur la terre, ou dans ſes entrailles, conduiront ſon deſcendant juſqu'à lui; ſa main cherchant dans les ténèbres ſouterraines, reculera de ſurpriſe en rencontrant celle de ſon aïeul; alors il aura une idée du temps qui les ſépare; il n'a eu juſqu'ici que des conjectures, l'hiſtoire reſſemblant à une mine dont on n'a encore exploité que la ſuperficie

Les générations des hommes s'écoulent ſur la terre ainſi que les ondes d'un fleuve; comme lui

elles s'élèvent & s'abaissent, elles s'épuisent ou disparoissent avec le sol sur lequel elles passent, comme les eaux tarissent & abandonnent leur lit; les unes reparoissent sous un autre ciel, les autres dans un nouveau lit. Telle est la marche de tout ce qui est mobile depuis la création, mais le séjour des hommes laisse, comme celui des eaux, des traces sensibles sur le globe, les premiers par leurs dépouilles, les secondes par leurs sables & leurs coquillages que la mer & la terre couvrent : elles n'en existent pas moins, il n'est question que de lever le voile.

Il en est donc aujourd'hui de l'histoire des peuples comme de celle de la nature; une partie ne peut être étudiée que dans la terre. Le naturaliste & l'historien se disputent ses couches, cherchent à déchiffrer, chacun de leur côté, ces caractères anciens qu'elle renferme, pour les approprier à leur genre d'étude. Jusqu'ici les hommes n'ont envisagé que les objets qu'ils avoient sous les mains, sans songer qu'ils fouloient aux pieds d'innombrables & précieux matériaux; ils ont travaillé, dans le genre historique, sur ce qu'ils ont vu ou sur ce qu'ont écrit leurs ancêtres; s'ils veulent remonter plus haut, il faudra qu'ils changent de marche, & qu'abandon-

nant les traditions qu'on trouve à la ſurface de la terre, ils aillent chercher dans ſes entrailles les ſecrets qu'elle a voulu cacher. Des morceaux de métal, dont la rouille épaiſſe dérobe le mérite, feront les caractères qui leur révéleront ces ſecrets, & la pétrification rapportera ſous leurs yeux les formes primitives que la nature avoit conſervées ſous ce fidèle cachet; car la terre eſt la plus belle bibliothèque de l'hiſtoire ancienne, & la ſeule qui puiſſe inſtruire l'homme ſur des époques & des découvertes qu'il eſt peut-être encore bien éloigné de ſoupçonner.

Le temps moiſſonnant dans ſa courſe les générations ſucceſſives, & effaçant ſous ſes pas les montagnes, les profondeurs & les traces des révolutions qu'éprouve le globe, a caché aux yeux des humains juſqu'aux traces de leur berceau, & ne leur permet plus de s'aſſurer de l'époque préciſe des grands évènemens; il en eſt cependant d'eſſentiels, ſur leſquels il pourra s'inſtruire, en appelant tout-à-la-fois à ſon aide & les cieux & la terre, tel que le ſéjour des hommes dans les contrées Polaires; il s'aſſurera, par le ſecours de l'aſtronomie & de la phyſique du globe, des dates de l'habitation de ces

climats & de leur refroidiſſement ; il calculera le degré de chaleur néceſſaire aux éléphans pour vivre dans la Tartarie ; il ſupputera le temps qu'il a fallu, pour que cette chaleur ſoit deſcendue au terme où elle eſt, pour que l'homme ait trouvé la période ſex-cent ſolaire, pour que les Chinois aient calculé l'éclipſe centrale du ſoleil plus ancienne de deux mille cent cinquante-cinq ans que l'Ere Chrétienne ; il examinera combien il a dû s'écouler de ſiècles avant les obſervations aſtronomiques de Babylone remontant à quatre mille dix-neuf ans, avant la conſtruction des pyramides d'Egypte, avant les preſtiges opérés ſous le Roi Pharaon par les ſages & les magiciens de ce prince, avant que les Indiens euſſent frappé ces monnoies ſi anciennes connues ſous le nom de *Pagodes*, avant qu'ils euſſent écrit le Védam qu'on lit depuis cinq mille ans, qu'ils euſſent inventé l'art d'écrire bien plus ancien, & fixé ſur le papier la penſée fugitive. Il ne perdra pas de vue ſur-tout que ces monumens avoient été précédés par d'autres ; que ces traits, qui nous paroiſſent perdus dans l'antiquité, étoient alors les derniers de l'hiſtoire moderne ; que des hommes auſſi habiles dans les ſciences & les arts, devoient

avoir, auſſi bien que nous, une hiſtoire ancienne, & que la jeuneſſe de la nôtre fait un contraſte ridicule avec la vieilleſſe du globe. Il ſemble que les hommes aient voulu ramener la terre à leur goût en la faiſant toujours tenir à l'adoleſcence.

Mais s'il exiſte encore des preuves de quelques évènemens paſſés, s'il exiſte des yeux aſſez perçans, tels que ceux des Buffon, des Pallas & des Bailly, pour les appercevoir, il y en a beaucoup d'autres plus récens, ſur l'exiſtence deſquels nous ſommes forcés de nous en tenir à la ſimple tradition. On ne trouve plus guère de poſitions anciennes telles qu'elles nous ont été dépeintes, & la plupart de celles que nous avons, reſſemblent peu aujourd'hui aux deſcriptions qu'on nous a laiſſées; cependant ces relations n'en ſont pas moins vraies; les grands évènemens dont j'ai parlé, trop éloignés ou trop imperceptibles dans leur marche pour être ſentis dans le court eſpace de la vie humaine, ſont accompagnés d'autres plus ſenſibles pour l'homme, & démontrés à ſes yeux. La couche de terre ſur laquelle nous ſommes, eſt ſujette à mille changemens; il ſemble que chaque endroit ait eu ſes momens de proſpérité & de diſgrace; tel pays qui a été peuplé & couvert de Villes

opulentes, n'offre plus que des ruines, tandis que celui qui étoit déſert préſente à ſon tour une population nombreuſe & de ſomptueux édifices. Les cantons que nous habitons, ſont également ſoumis à cette viciſſitude; chaque partie eſt à ſon tour abandonnée & occupée; tel coteau, qui étoit décoré d'une ſuperbe maiſon dans le ſiècle dernier, n'eſt plus couvert que de ruines, & tel autre qui étoit alors ingrat & mépriſé, eſt devenu un lieu fécond & délicieux. Des inondations qui ont fait couler dans le vallon la terre qui revêtiſſoit cette colline, des débordemens qui ont enſablé cette plaine fertile, la ſecouſſe d'un tremblement de terre qui a obſtrué les canaux de cette ſource pour la faire jaillir ailleurs; telles ont été les cauſes les plus ordinaires des variations que nous avons éprouvées, telle eſt celle des phénomènes que nous voyons, & de beaucoup de contradictions apparentes que nous trouvons dans l'hiſtoire, parce que des changemens ſurvenus depuis, ont contrarié les récits des hiſtoriens, & mis en défaut leur topographie.

J'abandonne cette immenſe perſpective, & ce vaſte plan, que je n'ai fait qu'entrevoir dans les fouilles que j'ai faites, dans celles que j'ai [illegible]

vées, dans les vues profondes que renferment la Théorie de la terre de M. de Buffon, les ouvrages de MM. Gebelin & Bailly, pour m'occuper de l'histoire des Gaules, & de ses premières époques attestées par les monumens, & les preuves que fournit la terre. Ce ne sont pas des Ecrivains étrangers, des traditions suspectes, ce sont les titres du pays même que j'ai consultés; c'est aux inscriptions qu'ont laissées nos pères, c'est aux traits de leur ciseau que je m'en suis rapporté; ces caractères sont trop grossiers pour ne pas être vrais, ils ont été tracés dans un temps où l'on ignoroit le mensonge & l'art de feindre.

Il faut cependant bien se garder d'ajouter une confiance aveugle à tous les monumens qu'on donne pour antiques : j'en convaincrai par ce seul trait que je tiens de M. le Marquis de Thiard, très-instruit dans la connoissance de l'antiquité, & dont les lumières m'ont été souvent utiles : ce Savant, qui a fait l'histoire de Semur, dont l'église a été bâtie en 1075, a remarqué, en observant le tombeau de Dagobert Ier, érigé à Saint-Denis en 645 ou 688 (1), qu'un bas-relief qu'on donne pour

(1) [illegible] hist. de l'Abbaye de S. Denis, par Dom Félibien 1706 *in fol.*

être

être de cette dernière date, est de la première, & d'un ciseau contemporain, s'il n'est pas le même; il y a uniformité dans les traits & ressemblance dans les sujets, conçus & exprimés selon l'esprit du onzième siècle. Dans l'un, on voit Dagobert qui passe dans une barque ressemblante à celle de Caron, & deux Evêques qui l'attendent pour l'arracher des griffes des diables. Sur le bas-relief de Semur, le duc Robert, fondateur de l'Eglise, est environné d'Ecclésiastiques, & mené dans une barque que conduit un vieillard à longue barbe; la sculpture est dans le même goût, & les dessins, aux diables près, sont les mêmes : ce qui indique l'identité des idées & des temps, & ce qui ne se rapporteroit ni à la date du tombeau, ni au règne de St. Louis, où D. Montfaucon place ce monument. J'ai trouvé la même erreur sur deux statues qui sont à l'entrée de l'église de Moutier-Saint-Jean, dans le cloître, elles représentent Clovis & Clotilde, fondateurs de ce Monastère : on les fait remonter à la date de ces Princes, dont elles sont bien éloignées.

Les descriptions sont pleines de pareilles erreurs; on lit dans celle de Bourgogne, qu'on a trouvé à Joux-la-Ville des antiquités Romaines : j'ai été pour

les voir ; je n'ai trouvé que des piliers, des débris d'une Egliſe ou d'une Chapelle dans le goût Gothique, conſtruite dans le neuvième ou dixième ſiècle ; ce qui eſt ſans replique, c'eſt que je me ſuis convaincu, à la vue des titres, que ce bourg & les environs étoient encore couverts par la forêt d'Hervaux dans le neuvième ſiècle, temps où Gérard de Rouſſillon & Miles de Noyers firent les premières conceſſions de ce terrain. D. Montfaucon lui-même s'eſt trompé, lorſqu'il a mis à la tête des monumens de la Monarchie Françoiſe les figures du portail de Saint-Germain-des-Prés comme un ouvrage du ſixième ſiècle, tandis qu'il n'eſt que du treizième.

Ces traits ſuffiſent pour donner une idée des erreurs que peut commettre un Rédacteur confiant ; j'en pourrois citer bien d'autres, mais la citation en eſt moins utile que la défiance qu'ils doivent inſpirer ; auſſi ai-je vérifié avec le plus grand ſoin les recherches antérieures : je ne m'en ſuis pas tenu à la tradition, j'ai été curieux de voir autant qu'il a été en moi les ſources où les auteurs ont puiſé, les lieux qu'ils ont cités ; j'ai tâché par-là de remédier aux omiſſions des uns & aux exagérations des autres, de concilier leurs contradictions, & de diſtinguer

le vrai au milieu de leurs incertitudes. J'ai tenu moi-même la ſonde, & l'ai portée le plus profondément qu'il m'a été poſſible dans la nuit du paſſé. Je ſens qu'il lui manquoit la main de M. l'abbé Velly, mais je ne l'ai priſe qu'à ſon défaut, & long-temps après l'époque où la mort a enlevé l'Ecrivain le plus propre à cette tâche. Combien plus ſenſiblement encore ai-je reſſenti ſa perte, lorſqu'arrivé aux temps connus, j'ai deſiré de les préſenter avec cette clarté & cette élégance qui font le principal caractère de cet Hiſtorien ! Les hommes ont un genre diſtinct, quelques efforts que puiſſe faire l'imitation ; cette hiſtoire en eſt la preuve, écrite par quatre mains différentes, chaque partie porte l'empreinte de ſon auteur. Il eſt auſſi une vérité qui ne vous échappera pas, MONSEIGNEUR ; c'eſt que les temps obſcurs & les recherches antiques prêtent peu à l'élégance du ſtyle. Le crayon rapide & ſublime de Boſſuet n'a tracé ſi majeſtueuſement l'Hiſtoire ancienne, que parce qu'il n'eſquiſſoit que les plus grands traits, & les entaſſoit dans un cadre étroit ; il eût deſcendu de quelques degrés, & eût paru moins noble, s'il eût erré dans des détails, ſi, au lieu d'écrire l'hiſtoire des Rois & des ſiècles,

il eût écrit celle des hommes & des années. Combien ſon éloquence, ſemblable par ſon feu & ſa rapidité, au brillant éclair, lorſqu'il peignoit la grandeur & la chûte des peuples, eût perdu de ſon éclat ſi elle n'eût eu pour ſujet que l'origine graduelle & le développement phyſique & moral de ces mêmes peuples! Les idées & le ſtyle noble des premiers Ecrivains, proviennent ſouvent des ſommets où ils ſe ſont élevés pour ne voir qu'en grand.

Ce n'eſt pas que je doute que ce ſublime Ecrivain eût conſervé ſon caractère au milieu de ces objets abſtraits. Si la force de ſa touche, ſi la vivacité de ſon coloris euſſent foibli pour un moment, ſon pinceau eût bientôt repris toute ſa vigueur en peignant les exploits de nos premiers Pères, les conquêtes rapides & brillantes des Celtes, la puiſſance de leurs colonies, le génie impétueux & le courage indomptable de ces émigrans, la terreur de notre hémiſphère; car toutes les nations qui nous avoiſinent, ont anciennement ſubi notre joug, nulle ne s'eſt ſouſtraite à l'épée du Gaulois, & les traces de ſon dialecte exiſtantes ſur toutes ces contrées, ſont les marques des fers

qu'il y répandit. L'éloignement de l'Asie ne put la garantir de la servitude d'un peuple qui sembloit avoir les ailes de la victoire ; deux fois il pénétra dans son sein, & deux fois elle plia sous le Conquérant sorti des bords de la Loire ou de la Seine. La première de ces invasions remonte aux temps les plus reculés, & n'a d'autres preuves que la langue Phrygienne issue de la Celtique ; la seconde a pour époque la fondation de la Galatie, & l'ébranlement des Trônes de l'Asie mineure, tributaires pour la plupart de cette nation.

Si nous jetons les yeux autour de nous dans l'Europe, nous trouvons que tout ce qui approche de notre nation, porte encore l'empreinte de ses chaînes. La Celtiberie & la Galice, en Espagne, prouvent par leur dénomination le peuple qui en fut le vainqueur, & qui laissa son nom sur ces contrées comme un monument de sa victoire, comme un témoignage aux yeux de la postérité, que l'Ibérien avoit été subjugé par le Celte; que le Gaulois avoit établi sa domination jusqu'au fond de la presqu'Isle, & avoit appelé *Galecia* cette dernière partie de sa conquête. La moitié de l'Italie en avoit retenu le nom de Gaule Cisalpine ou Colonie

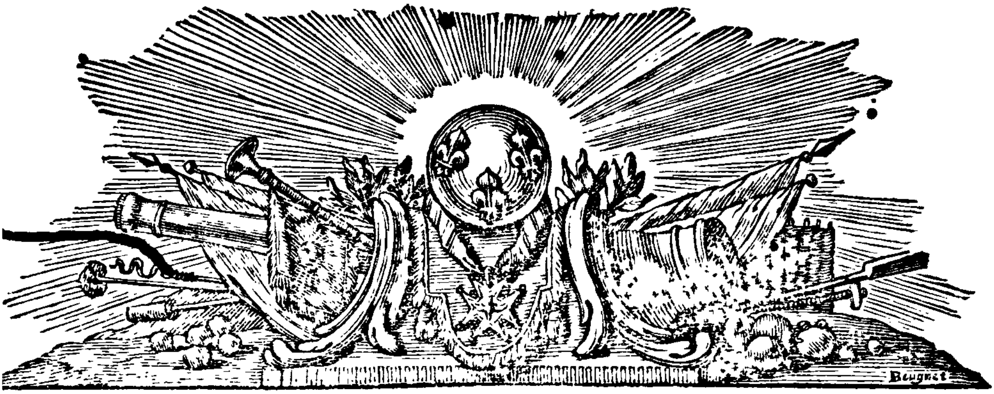
Gauloise au-delà des Alpes. La Bohême porte encore le nom des Boïens ses fondateurs. L'Angleterre elle-même a été soumise dans l'origine; la religion des Celtes, leur langue transférés dans cette Isle, les traces de l'idiôme Celtique existantes encore aujourd'hui dans le pays de Galles, le nom de Welches porté par les Gallois comme par les anciens Gaulois, sont autant de preuves qui désignent les premiers dominateurs de la Grande-Bretagne; le Celte triompha autrefois par ses armes, comme son descendant triomphe aujourd'hui par les arts. Il est de son destin d'être, ou le dominateur, ou le modèle des autres peuples.

L'histoire n'a pas méconnu ces vérités; mais elle n'a pas jugé à-propos de les approfondir & de les développer, dans l'appréhension de répandre de l'ennui ou de s'enfoncer dans les routes ténébreuses de l'antiquité. Elle a passé sur ces époques avec la même rapidité que le temps; elle ne s'est appésantie que sur les siècles parfaitement connus, sur ceux qui nous avoisinent, & dont la description s'allie mieux avec nos notions; elle a négligé de cultiver la partie la plus sombre & la plus éloignée de son domaine; elle ne s'est attachée qu'à celle qui l'entoure, & qui est pour ainsi dire sous sa main.

Il eſt bien plus difficile aujourd'hui de ſe rapprocher de ces époques, de remonter juſqu'à l'endroit où la chaîne a été rompue, & d'en réunir les anneaux. Ce n'eſt point une entrepriſe facile à exécuter, que de vouloir ſaiſir l'eſprit de peuples cachés, en quelque façon, ſous la pouſſière de tant de ſiècles. Pour peindre leurs mœurs & leurs émigrations, il faudroit avoir été témoin de ces grandes ſcènes dont l'Europe & l'Aſie furent le théâtre. A la vérité, l'étude de l'hiſtoire & les découvertes de l'antiquité nous rendent contemporains des hommes les plus anciens; mais ils ne nous donnent, ni cette aſſurance, ni cette profonde connoiſſance qu'acquiert un témoin oculaire; auſſi a-t-on cherché à y ſuppléer par la recherche des monumens qui atteſtent les temps antérieurs à la conquête des Romains; quant à ceux où cette contrée étoit ſous leur joug, on a eu recours à des preuves d'un autre genre, que ces conquérans ont laiſſé ſur cette terre. Chaque évènement mémorable y a été célébré par une médaille dont le revers porte l'empreinte. On en a fait une collection auſſi curieuſe que pénible; on a accumulé ſur-tout celles des Empereurs qui ont fait leur ſéjour dans les Gaules; on a rapproché toutes ces pièces;

on les a liées comme les anneaux de cette chaîne hiſtorique. Cette tradition ſûre éclaircira les autres, en fera diſparoître les contradictions, & nous inſtruira comme par la voix de ces anciens dominateurs. On ſuivra, autant que l'on pourra, la même méthode pour les Règnes des premiers Rois Francs.

Les travaux, les difficultés à vaincre dans l'exécution d'un pareil projet, n'échapperont pas, MONSEIGNEUR, à votre pénétration, & détermineront votre indulgence en faveur de cet Ouvrage. Quant à ſon mérite, on lui en accordera à coup ſûr ſi vous le jugez digne d'occuper un de vos momens,



HISTOIRE DE FRANCE AVANT CLOVIS.

DES GAULES, ET DES MŒURS DE SES ANCIENS HABITANS.

LES Gaules étant devenues le théâtre de la Monarchie Françoise, & ses habitans ayant formé les peuples qui constituent cette monarchie, la connoissance du sol & des hommes est d'une nécessité absolue pour quiconque, voulant étudier l'histoire du Royaume, est curieux de

remonter jusqu'aux premiers siècles de son origine. Pour répondre à ce désir naturel à tout lecteur, à tout sujet de cet état, on a mis à contribution les chroniques & les anciennes traditions; on a imité les naturalistes, on a interrogé la terre; & si les réponses qu'elle a rendues par les inscriptions, les médailles, la forme des bronzes, des marbres, & des antiques, n'ont pas été aussi nombreuses, aussi satisfaisantes qu'on l'auroit désiré, il n'en faut accuser que le temps & l'insouciance de nos ancêtres, dont la main grossière a plus d'une fois secondé les efforts destructeurs en ensevelissant dans la terre les monumens dont elle se glorifioit, en jettant sans discernement dans les obscures fondations des temples & des autres édifices, des débris précieux aux sciences & à l'histoire (*a*). Mais quoique ces découvertes n'aient répondu, ni au désir, ni au besoin qu'on en avoit, elles auront cependant leur prix par la clarté qu'elles répandront sur quelques objets : elles paroîtront, malgré leur insuffisance, comme des rayons qui percent le nuage épais qui nous dérobe le passé.

La Gaule, cette vaste contree, dont nous connoissons si peu les premiers temps, est située entre le treizième & le vingt-cinquième degré de longitude, & le quarante-deuxième & le cinquante-unième de latitude. Plus heureuse que les pays qui l'environnent, elle n'est pas froide

(*a*) Les fondations & les murs des Eglises d'Autun, de Mavilly, de Montbard, de Langres, de Dijon, de Beaune, d'Alise & d'autres villes de la Gaule; renferment assez de monumens Celtiques pour en faire une riche collection; c'est sous ces masses que sont cachés les premiers feuillets de notre histoire.

comme l'Allemagne, aride comme l'Eſpagne, agitée par les tremblemens de terre comme l'Italie; mais ſes habitans, aſſis ſur un ſol ſolide, ſont eux-mêmes des volcans qui ont ſouvent agité & renverſé les autres Etats. Bornée au levant par le Rhin & les Alpes, au couchant par l'Océan, au nord par les canaux que forment le Rhin, la Meuſe & la Moſelle, & au midi par la Méditerranée & les monts Pyrénées, elle étoit diviſée en trois parties, diſtinguées par quelques différences entre les dialectes & les mœurs, mais aſſez uniformes quant à la religion & au caractère. La Gaule Belgique comprenoit tout le pays qui eſt entre le Rhin, la Seine & la Marne; la Gaule Aquitanique, celui qui eſt entre la Garonne & les Pyrénées; & la Gaule Celtique, ou Gaule proprement dite, occupoit tout le continent qui s'étend du Rhin à l'Océan, de la Seine à la Garonne, & de la Méditerranée & des Alpes, à la Marne & à la Moſelle.

Ce pays, étendu & fécond, ſitué ſous un ciel tempéré, étoit borné au dehors par la mer, par des montagnes & des fleuves dont les eaux arroſoient ſes frontières; une quantité prodigieuſe de rivières & de ruiſſeaux, ſemblables dans leurs ramifications aux veines d'un corps animé, portoient dans l'intérieur la fraîcheur & la vie; des bois touffus entretenoient l'ombrage des montagnes, dont l'emploi ſembloit être d'étancher la ſoif des plaines pendant l'été, & paroiſſoient comme des agens intermédiaires entre la terre & les nuages qu'elles arrêtoient ſur leurs têtes, & répandoient enſuite dans les campagnes qu'elles dominoient. Si le ſol étoit remar-

quable par la variété & l'excellence de ses fruits, les rivières ne l'étoient pas moins par l'abondance des poissons & la différence des espèces : mais les forêts l'emportoient sur tout; autant par la quantité des bêtes fauves qu'elles nourrissoient, que par leur grandeur (a). Les Romains y trouvèrent l'Elan, aujourd'hui relégué dans le Nord; le Bizon; l'Uroch, ce bœuf énorme & farouche, dont la chasse étoit aussi redoutable que glorieuse, & de nombreux troupeaux de chevaux & d'ânes sauvages, dont les peaux faisoient la principale branche du commerce de ces peuples avec les autres nations. Ces présens de la nature furent quelquefois funestes à ces contrées, excitèrent l'envie des peuples du nord, & leurs efforts pour s'en emparer répondirent à la beauté du climat & à l'impétuosité de leurs désirs.

Sur cette grande & belle contrée étoient répandus les Gaulois ou Celtes, peuples dont nous descendons. Sous ce nom on comprenoit alors tous les habitans de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Illyrie, de la Lombardie & de la Celtibérie. Celtique signifioit dans cette langue climat froid; ce qui étoit véritable, ces pays étant hérissés de forêts, couverts de lacs, & d'une température

---

(a) Il est parlé de l'Elan dans les Commentaires de César. Les anciennes histoires de France & de Bourgogne font mention de l'Uroch ou *Urus*, de sa férocité, de la force & de la grandeur de ses cornes. Il falloit que le Bizon fût commun & utile, puisqu'il avoit un culte; car il nous reste encore de ses images, & nos Rois de la première race prenoient beaucoup de plaisir à la chasse de cet animal. Pline & Strabon nous apprennent qu'il y avoit dans les Gaules de nombreux troupeaux de chevaux & d'ânes sauvages.

convenable aux animaux du nord qui y étoient (*a*). La terre qu'ils habitoient les avoit vus paſſer par tous les degrés qui conduiſent de la ruſticité aux arts, & de la ſimplicité au luxe (*b*). Soit qu'ils en fuſſent originaires, ou qu'ils y fuſſent venus d'ailleurs, leurs commencemens n'avoient été que ceux des peuples ſauvages, chaſſeurs ou paſteurs; le carquois ou la houlette pourvurent long-temps à leurs beſoins, & furent leurs ſoutiens dans une terre qui renfermoit ſes tréſors dans un ſein avare, que le fer de la charrrue n'avoit pas encore ouvert. Partageant ce ſol avec les bêtes fauves que la population & l'agriculture firent diſparoître enſuite, ils n'eurent d'abord d'autres vêtemens que leurs peaux. Il ſemble que le temps qui ſe plaît à tout détruire, ait voulu nous humilier dans la jouiſſance orgueilleuſe des arts, en laiſſant ſubſiſter ſous ſa faulx & en nous remettant ſous les yeux un monument qui atteſte cette haute miſère & cette ſimplicité qui furent alors le partage de nos ayeux. Ce monument (*c*) eſt le bénitier de l'égliſe de

(*a*) Pauſanias nous apprend que de ſon temps cette contrée étoit ſi froide, qu'on y voyoit des ours & des ſangliers blancs. Ce qui eſt très-probable, puiſqu'il y avoit des élans.

Diodore de Sicile dit que les fleuves y geloient régulièrement pendant les hivers, au point que les armées & les chariots paſſoient ſur la glace comme ſur des ponts.

(*b*) Les Druides enſeignoient qu'une partie de ces peuples étoit indigène; mais que d'autres, que des guerres fréquentes & l'accroiſſement de l'impétueux Océan chaſsèrent de leurs foyers, vinrent des îles les plus éloignées & des pays ſitués au-delà du Rhin, ſe joindre à eux. *Ammien Marcellin, chap. 9, tom. 1.*

(*c*) Les Druides avoient un collége à Mavilly auprès de Beaune; ſes débris, lors de la conſtruction de l'égliſe qui eſt fort ancienne, furent jetés dans les fondations : une colonne fut coupée en deux; une partie ſervit de bénitier,

Mavilly près de Beaune; on voit sur une des faces un Gaulois armé d'une pique, & couvert de peaux de bêtes; le ciseau est aussi brut que le sujet. Quelques morceaux de bois couverts de chaume ou de joncs, & revêtus de terre, composoient leurs maisons, d'autres plus paresseux, ou trop pauvres encore pour élever de pareils édifices, continuèrent à habiter les cavernes dont ils avoient chassé les animaux, premiers propriétaires. Ce fut après cette conquête qu'ils devinrent vraiment maîtres & dominateurs du sol. Bientôt, à l'imitation des renards & des ours qu'ils avoient chassés, ils se creusèrent de nouvelles demeures, & étendirent leur domination sous terre, tandis que d'autres en prenoient possession à la surface. Le pays qu'habitoient les Celtes proprement dits, offre encore aujourd'hui beaucoup de grottes & de cavernes (a)

---

ayant été creusée, & l'autre de fonds baptismaux. M. le marquis de Migieux, aussi célèbre par son érudition que par le beau cabinet d'antiques qu'il a formé, les a achetés de la fabrique, & les a fait transporter avec d'autres anciens monumens dans son château de Savigny, où on les voit actuellement. Ces colonnes sont quarrées, d'une pierre à l'épreuve des injures du temps; il y a sur chaque face des figures aussi grossières les unes que les autres; les yeux sont sans prunelles, & les proportions mal observées : on juge, à la simple inspection, que c'est l'ouvrage d'une nation qui commence, comme on juge à la couleur de la pierre, à son air de vétusté, qu'elle est de la plus haute antiquité. C'est sur un de ses côtés qu'on voit un Gaulois tenant une lance, & couvert d'une peau qui lui tombe comme un jupon jusqu'au milieu des cuisses; une autre peau, dont le poil est également en dehors, lui couvre les épaules en forme d'un manteau de pélerin : le reste du corps est nu. Cette colonne paroît faire partie d'un des ouvrages par où la sculpture commença son établissement dans les Gaules, quelque temps après l'arrivée des Phocéens, & bien avant les Romains; car elle n'est décorée d'aucun des ornemens qui caractérisent l'architecture de ces peuples.

(a) Outre celles citées & omises par l'abbé Courtépée dans son abrégé de

dont plusieurs sont en partie comblées : l'art qu'on rencontre dans quelques-unes, fait dire aux gens de la campagne que c'est l'ouvrage des Fées ; mais l'observateur n'y voit que les traces d'une main humaine & le berceau de la nation. Le curieux habitant des villes, qui quitte le marbre & l'architecture qui embellissent sa demeure, pour les aller visiter, est bien éloigné de penser que ces antres & ces lieux d'horreur furent autrefois le séjour de ses pères, le berceau de ses ancêtres ; & que peut-être cette possession, toute affreuse qu'elle est, leur a coûté du sang & des combats.

Pour savoir ce qu'étoient les Gaulois, ce ne sont ni des traditions obscures, ni d'anciens systêmes qu'il faut consulter ; ce sont les restes des temps où ils ont vécu, les traces de leur existence, & les monumens qui attestent leurs mœurs ; c'est à la terre qui les a engloutis à nous montrer, à l'inspection de leurs dépouilles, ce qu'ils ont été ; leur histoire est écrite sur cette terre avec le burin des arts, dont le temps n'a pu encore effacer les traces ; ces caractères qui consistent dans les ruines des temples & les fragmens des statues qu'élevèrent des mains anciennes à une Mythologie plus ancienne encore, sont des restes de la carte historique de cette contrée, dont on trouve des morceaux à Autun, à Besançon, à Langres, à Beaune, à Alise, à Paris ; en Auvergne, en Languedoc, en Beauce, sur les bords du Rhin & du Rhône. Ces monumens & ces restes feront mieux leur histoire que

l'histoire de Bourgogne, le Langrois & tous les pays montueux de la Gaule Celtique en renferment encore beaucoup.

tous les livres. Aussi est-ce à de pareilles autorités qu'on a eu recours de préférence.

Il résulte de leurs indications, que les Gaulois n'étoient pas descendus des Scythes, comme quelques auteurs l'ont prétendu; leur origine étoit celle de tous les autres peuples placés sur la surface de la terre. L'état de rusticité leur étoit commun avec les autres nations de l'Europe; ils étoient, à l'arrivée des Phéniciens & des Grecs, ce qu'étoient les Grecs, *Pelasgi*, à l'arrivée des Egyptiens; ce qu'étoient les Italiens, à l'arrivée des Grecs & des Phrygiens échappés au sac de Troie; ce qu'étoient les Espagnols, à l'arrivée des Phéniciens & des Carthaginois; ce qu'étoient les Africains, à l'arrivée des Tyriens & des Grecs, les uns conduits par Didon, & les autres par Battus. L'Egypte elle-même, le flambeau de toutes ces contrées, tenoit les arts des Chaldéens, ceux-ci des Persans, ces derniers des Indiens, qui les tenoient vraisemblablement d'un peuple plus ancien. C'est ainsi que la lumière a gagné de proche en proche, & a suivi une marche qu'on soupçonneroit volontiers qu'elle a tenue plus d'une fois, & en plus d'un sens, sur le globe.

Il s'ensuit de cette descendance, ou de cette communication des peuples, que les Celtes ne venoient pas des Scythes, par la raison que les nations qui sont sorties de la Scythie, telles que les Chinois, les Persans, les Indiens & les Chaldéens, avoient des connoissances dans l'astronomie & les arts, & que les Celtes n'en avoient aucunes. Ce fait passoit pour certain, il y a deux mille ans; puisque les Druides, malgré la disposition des hommes à remonter à une source ill [illegible]

que leurs ancêtres étoient originaires du sol sur lequel ils étoient. Et qui pouvoit en être mieux instruit ?

Ces premiers habitans des Gaules furent sauvages pendant une longue suite de siècles. Jusqu'à l'arrivée des Phéniciens sur les côtes, & à la fondation de Marseille, ils ressemblèrent aux peuplades de l'Amérique ; leur origine cependant, avant cette époque, devoit avoir une date bien reculée. Enfans d'une terre sur laquelle ils étoient nés, partagés en plus de cent peuples (a), combien ne leur avoit-il pas fallu de temps pour parvenir, malgré leur misère, leur ignorance & leurs guerres intestines, à un degré de population florissant, pour avoir établi les liens de religion & de police, qui tenoient assujettie toute cette contrée ; pour être parvenus à la fusion du fer avec lequel ils forgeoient leurs armes, & pour avoir jetté ces prodigieux essaims qui désolèrent une partie de l'Europe & de l'Asie ? Le peu d'art qu'ils employoient à la culture de leurs terres & à la construction de leurs demeures, leur étoit venu des Phéniciens & ensuite des Carthaginois que l'esprit de commerce avoit poussés sur leurs

(a) Selon Josephe, il y en avoit plus de 300 sous le règne de Néron. Mais doit-il être cru sur ce point, comme sur beaucoup d'autres ?

Il est certain que les Gaules n'étoient pas infiniment peuplées sous nos premiers Rois, sans quoi ils n'auroient pas eu tant de forêts & de déserts à concéder à des monastères ; il n'y auroit pas eu tant de terres sans propriétaires.

A l'époque des Romains, la population ne pouvoit pas être excessive, puisque beaucoup de villes & de bourgs sont de la fondation de ces conquérans, & sont marqués à leurs noms ou à ceux de leurs dieux : des peuples pasteurs pour la plupart, ne pouvoient pas être aussi nombreux sur cette contrée que des peuples policés.

côtes; car il n'y avoit rien à acquérir du côté des Germains, encore plus ruſtres qu'eux. Mais ces connoiſſances étoient bien imparfaites : ils n'avoient que des idées & point de modèles. Ce fut alors que les Phocéens arrivèrent, & que les nouveaux murs de Marſeille attirèrent leurs regards. A la vue d'un peuple brillant par les arts, & d'une ville qui, ſortie ſous leurs yeux du ſein de la terre, dominoit, en naiſſant, ſur la mer & ſur le continent, l'eſprit d'imitation fit des progrès étonnans; le feu de l'émulation pénétra par-tout, & vivifia en moins de cent ans la face de ces vaſtes contrées; la mythologie des Grecs, aſſociée à celle des Gaulois, figura dans leurs temples, & les pierres où leurs idées furent alors repréſentées par un ciſeau novice, nous indiquent leur origine après un ſilence de 2400 ans. Ces ſtatues ſont ſans prunelles, comme celles des Grecs; on voit ſeulement qu'on a cherché à imiter leurs formes, ce qui indique les modèles qui ſervirent aux premiers eſſais, les maîtres qui donnèrent les premières leçons, & l'époque où elles furent données. Les arts iſolés dans ces domaines de l'ignorance n'avoient en leur diſpoſition que des mains barbares, & leurs plans exécutés par des ouvriers ſans principes, avec des inſtrumens groſſiers, ne produiſoient que des copies informes. Dans ces temps furent bâtis les colléges de Mavilly, d'Autun, d'Aliſe & du pays Chartrain; car les Druides étant les maîtres, eurent les premiers des maiſons; & ce qui nous en reſte ne paroiſſant que des eſſais, appuie cette conjecture. L'agriculture étant plus ſimple, & d'une utilité plutôt ſentie, fit des progrès plus rapides; les terres négligées

juſque-là furent cultivées ſelon des principes fructueux & certains. Les Bourgades, à l'imitation de Marſeille, furent entourées de murs ; & la vanité, qui par-tout dirige les hommes, voulut que chaque peuple, pour donner une idée de ſa puiſſance, bâtit au moins une ville plus ou moins grande & fortifiée dans le nouveau goût. Autun, Sens, Aliſe, Bourges, Nevers, Langres, Beſançon, Arles, Vannes, Nantes ſe peuplèrent & s'enfermèrent de murs. L'antique barbarie s'éloigna à la vue de la ſociété naiſſante & de l'aurore des arts ; le coſtume ſauvage & les peaux diſparurent de deſſus les nouveaux citoyens, qui bravèrent les injures de l'air ſous des habits d'étoffes rudes & groſſièrement fabriquées. Les nobles ſeulement conſervèrent quelque choſe de l'ancien coſtume, par rapport à la commodité des fourrures qu'ils portoient, & à l'air plus terrible qu'ils conſervoient ſous les dépouilles des animaux. Enfin cet uſage diſparut, & il ne reſta de cette décoration que les légères traces que nous en voyons aujourd'hui ſur les manteaux des Ducs & des Préſidens-à-mortier. Les Gaulois ne parurent plus que revêtus de tuniques & de braies, eſpèce de chemiſes qu'on relevoit entre les jambes, & dont les bouts s'accrochoient à la ceinture, ce qui fit donner à la Gaule Celtique le ſurnom de *Braccata* ; d'autres portoient des eſpèces de jupes flottantes, à-peu-près comme les montagnards d'Ecoſſe : mais le luxe & l'inconſtance leur ayant fait abandonner ces habillemens pour prendre celui des Romains, ils établirent des fêtes pour perpétuer le ſouvenir de ces premiers temps & de leur ſimplicité ; ceux qui les célébroient imitoient

autant qu'ils pouvoient, cet ancien & grossier costume.

Tandis que leur police & leurs villes éprouvoient les effets de cette première & imparfaite révolution, leurs colonies se répandoient dans la Germanie, la Grèce & l'Italie, prenoient Rome elle-même, pénétroient jusqu'en Asie (*a*). Mais Rome sortit de ses ruines plus éclatante qu'auparavant; elle se servit des aîles de la victoire pour porter les arts & les sciences sur toutes les terres de sa domination, elle les appella pour partager avec elle la conquête de l'univers, & les associa à l'honneur de ce grand triomphe. Les Gaulois au contraire ne firent que peu de progrès; & quoiqu'on en ait dit, les monumens qui nous restent d'eux attestent leur inexpérience, prouvent qu'ils étoient à peine sortis de l'état de sauvages, & qu'ils n'étoient pas familiarisés avec les arts (*b*).

(*a*) Cette émigration remonte à cinq cents quatre-vingt-dix ans avant l'ère chrétienne : cette expédition qui eut des succès si prodigieux, qui changea une partie de la face du globe par le renversement des trônes, le changement des mœurs, des langues, des religions & des gouvernemens, sera rapportée dans la section suivante qu'on a cru devoir sacrifier en entier à une relation aussi intéressante pour la nation, & aussi remarquable dans les fastes de l'histoire, les annales du genre humain.

(*b*) Outre les antiquités de ce genre rapportées par M. de Caylus, Dom Montfaucon, Dom Martene & M. le Goux de Gerland, on peut s'en convaincre à l'aspect des monumens Celtiques ci-après : 1°. Deux figures sculptées sur une pierre, provenant des ruines d'un ancien temple bâti à Eligny-sur-Ouche. 2°. La figure encastrée dans un mur d'une maison du village de Champignole. 3°. La statue de Bacchus ou du Génie qui présidoit à la source de l'Ouche : il est représenté le pied appuyé sur un baril. 4°. Les deux figures qui sont à Orches, paroisse de Saint-Romain. 5°. La figure d'un Druide, placée dans le mur du cimetière de Volnay, au nord. 6°. Celle d'un homme avec des cheveux

On en aura une véritable idée en les comparant, à l'arrivée de Céſar, aux Mexicains lorſqu'ils furent conquis par Cortès; la difficulté que les Romains trouvèrent à les ſubjuguer ne provenoit pas des arts, mais de leur force prodigieuſe, de leur courage, & de l'uſage du fer qui manquoit aux habitans du Mexique.

Ces hommes groſſiers, plus indomptables que les animaux qu'ils avoient chaſſés & détruits, furent, avant que la fortune de Rome s'élevât contr'eux, des conquérans qui renversèrent les trônes les mieux affermis, & firent trembler l'Europe & l'Aſie. Depuis la conquête des Romains, principale époque de la grande révolution qui ſe fit dans leurs mœurs, ils ſe dépouillèrent de leur rudeſſe, ſe plièrent au joug des arts, aux caprices du luxe, & prêtèrent une oreille ſi attentive à la voix des ſciences & des plaiſirs, qu'ils devinrent, dans l'un & dans l'autre genre, les rivaux des Romains. Mais auſſi ils ceſsèrent d'être formidables, & devinrent la proie des Francs & des autres peuples barbares. L'eſprit militaire avoit dégénéré; la nation, amollie par la volupté (a), avoit

courts, & tenant une eſpèce de marteau, gravée ſur une pierre incruſtée dans le mur du jardin de la cure de Pouilli-ſur-Saone. 7°. Les cinq figures ſculptées ſur la pierre qui a donné, dans des temps d'ignorance, le nom de *Pierre-écrite* au hameau où on la voit, ſous de grands arbres, à deux lieues de Saulieu, ſur le grand chemin de Paris à Lyon par Autun. 8°. Les ſtatues qui ſont au château de Montjeu ou Montjovis proche Autun. 9°. Les colonnes de Mavilly, les figures qui ſont chez M. Baudot à Dijon, & pluſieurs monumens de cette eſpèce qui ſont chez M. de Migieux à Savigny proche Beaune. 10°. Beaucoup de pierres ſculptées, & repréſentant des ſujets Celtiques, dans les égliſes de Beaune, & dans les fondations & les murs des maiſons particulières.

(a) Salvain, au ſujet de la déſolation & du ravage des Gaules par les Francs

insensiblement perdu son énergie, jusqu'à ce qu'excitée par les Francs, & ranimée par le feu de leur courage elle s'éleva au-dessus de toutes celles de l'Europe; & en devint la dominatrice.

Avant que de la considérer sous cette époque brillante, on va la voir passer par tous les degrés qui l'y conduisirent. On a saisi les traces précieuses de ce peuple, moins dans la vue de satisfaire une vaine curiosité que dans l'espoir de réparer les fondations du corps historique de la Monarchie. Mais en remontant aussi haut on verra disparoître les fictions, peut-être avec regret parce qu'elles flattoient notre amour propre, & que la vérité n'a rien à nous donner en équivalent. La philosophie nous découvre, sans déguisement, notre origine à l'aspect des monumens qu'elle nous présente, à la vue des restes grossiers de nos ancêtres, sortis de la terre

---

& les autres peuples barbares, s'écrie : » Lamentable désolation ! mais encore » moindre que ne méritoient la dissolution extrême & les péchés énormes des » peuples Gaulois, qui, étant endurcis dans leurs vices, devenoient plus mé» chans «.

Le même Auteur, au sujet de la prise & du sac de Trèves, Cologne, Metz, Toul, Verdun, Tongres & Reims, environ l'an 409, s'exprime ainsi : « Les » barbares étant presqu'à leur vue, personne ne s'en remuoit, personne ne » se préparoit à la défense; les villes même ne songeoient pas à faire garde » l'aveuglement étoit si horrible, qu'encore que personne ne voulût périr, » pas un néanmoins ne faisoit ce qu'il falloit pour ne pas périr. La fainéantise » & l'engourdissement, la nonchalance & la gourmandise, l'ivrognerie & la » lubricité les tenoient tous enveloppés; & l'on pouvoit dire de ces misérables » ce que l'écriture sainte a dit de leurs pareils : que l'assoupissement du Seigneur » étoit tombé sur eux «.

Après cela, falloit-il des volumes pour prouver que l'Empire Romain devoit tomber, & pour expliquer les causes de sa chûte ?

bruts comme ſes autres productions, elle nous avertit que nous ne ſommes pas d'une autre nature, & que le ſage doit renoncer à la folie d'une origine orgueilleuſe. Si quelque choſe peut nous conſoler après des ſonges auſſi flatteurs, c'eſt la conoiſſance plus certaine de notre origine, & la gloire de devoir tout ce que nous ſommes à notre génie, bien différens de ces colonies brillantes pour qui une mère patrie a tout fait.

Figures des Gaulois.

Mais ſi les arts n'avoient encore rien accordé au bien-être de ces peuples, la nature en récompenſe avoit tout fait pour eux. Enfans d'une terre féconde, leur vigueur répondoit à celle de cette mère robuſte qui les avoit nourris du lait de la force & de la ſanté. Les Gaulois étoient d'une taille gigantesque (*a*); ardens & forts, ils

---

(*a*) Les monumens qu'on a trouvés juſtifient ce portrait qu'en ont fait les écrivains de leur temps.

1°. On lit dans la deſcription particulière du duché de Bourgogne, tom. 4, pag. 125, qu'on trouva en 1759, au pied de la roche d'Anjoux, les oſſemens d'un Gaulois qui devoit avoir plus de ſix pieds de hauteur : le curé du lieu a encore deux de ſes bracelets de cuivre.

Page 176, qu'on trouva en 1771, à S. Loup de Varenne, un tombeau de marbre de ſept pieds ſept pouces, & large de quatre pieds; il eſt encore dans la cour du château.

Page [illegible], qu'à Saint-Martin-des-Champs on trouva dans un tombeau une médaille de Trajan avec des oſſemens qui annonçoient la taille la plus élevée.

Il y a dix ans, qu'en creuſant à Nolay on trouva un ſquelette de plus de ſept pieds de hauteur, avec une épée tellement rongée de la rouille, qu'elle étoit méconnoiſſable; les oſſemens tombèrent en pouſſière, à l'exception de l'os d'une jambe qui avoit encore aſſez de ſolidité pour être meſuré, & qui ſe trouva excéder de la largeur de la main celui de la jambe du plus grand des aſſiſtans. Le tombeau, qui eſt énorme, exiſte encore; il eſt ſous les fondations d'une petite maiſon bâtie auprès du cimetière. On a trouvé dans pluſieurs endroits de ce bourg des oſſemens d'une grandeur pareille.

portoient la tête haute, ils avoient le regard farouche, la voix éclatante, & leur aspect seul faisoit naître la frayeur qu'inspirent le courage & la force réunis. Car l'existence des géants n'est pas une chimère; les tombeaux ouverts & les ossemens mesurés nous l'ont démontrée. A ces faits je n'ajouterai qu'une preuve de la grandeur des premiers hommes, justifiée par celle de leur coudée: la seule mesure bien connue qui reste en ce genre, est celle qui nous est conservée sur le Nilomètre du Caire, & dont les proportions nous ont été données par le savant auteur des ruines de la Grèce;

On trouva l'année dernière dans les ruines d'Alise un dez à coudre; il étoit d'or, garni de caractères, apparemment Celtiques; il étoit d'une telle capacité, qu'il pouvoit contenir l'extrémité du doigt le plus gros; il fut vendu à un orfèvre: le syndic de Sainte-Reine courut après, mais trop tard; il étoit déja fondu. Pareil inconvénient arriva dans le même lieu, & à-peu-près à la même époque; on avoit découvert dans un souterrain un cadavre dont il ne restoit que les os, une médaille & un anneau d'or, tel que le pouce d'un homme actuel l'auroit à peine rempli: il fut vendu & fondu aussi-tôt, ainsi que la médaille; mais les fragmens des os existants paroissoient ceux d'un homme d'environ sept pieds.

J'ai fait fouiller à trente pas de cet endroit en 1784, & j'y ai trouvé un tombeau brisé, renfermant un squelette d'environ six pieds, à en juger par la mesure des os qui restoient, entr'autres, d'un fémur qui avoit six pouces moins une ligne de rotondité.

On trouva, il y a quelques années, sur le chemin d'Autun à la Petite Verrière, un tombeau de plomb que les ouvriers fondirent; il renfermoit un squelette de six pieds au moins.

Qu'on ajoute à cela le tombeau du roi Teutobochus, cet énorme géant dont parle M. de Buffon; la grandeur des os dont on trouva les fragmens dans celui du roi Childéric à Tournay; la relation d'Ammien Marcellin & de Sidoine Apollinaire; & on aura une preuve complette.

Voyez la relation publiée par Dom Cordova de Caso, de retour au mois de Juin 1786, qui atteste que la taille des Patagons est de six à sept pieds de hauteur.

elle

elle a vingt pouces de hauteur; elle répondoit dans ce ſens, ſelon M. Bailly, au Schœne Perſan, au Schœne Egyptien, à la Paraſange, & avoit été tranſmiſe aux anciens peuples par d'autres plus anciens. Les yeux des Gaulois étoient bleus, leurs couleurs vives; leurs cheveux blonds ou roux étoient flottans ou tortillés en treſſe, & leur figure reſſembloit à celle des Anglois, des Danois, des Saxons, des Circaſſiens, Géorgiens d'aujourd'hui. Deux cauſes ont contribué à effacer cette reſſemblance : le deſsèchement des lacs, le défrichement des forêts, qui ont rendu le ſol plus ſec, & lui ont fait perdre la température qui l'égaloit à ces régions; le mélange des Italiens & des Eſpagnols, dont le ſang comme un levain étranger, a altéré la maſſe générale, & a effacé peu à peu les anciens traits.

Ces nations, dans l'origine, ont joui des mêmes avantages; les Celtibériens en Eſpagne, les Toſcans de l'Apennin ſitués au milieu des forêts qui exiſtoient encore, étoient plus grands & plus beaux que les autres habitans de ces contrées qui, deſſéchés par le ſoleil ſur un ſol découvert & ne reſpirant qu'un air ſec, n'avoient pas la même force, & la fraîcheur des premiers; c'eſt ainſi que l'homme ſubit la loi du climat, & le ſuit dans ſes changemens de décoration. Une autre cauſe conſervatrice de la beauté du ſang Gaulois dans un climat favorable, étoit l'éloignement des maux que le luxe & la molleſſe accumulent ſur les nations qui s'y livrent. Les corps des enfans nourris par une mère ſaine & attentive, ſe développoient avec nobleſſe; il y en avoit peu de contrefaits, & comme les filles étoient libres dans

leur choix, & n'épouſoient que des hommes propres aux exercices de la guerre, & capables de figurer dans des bataillons, les individus diſgraciés ne tranſmettoient pas leur race, & n'altéroient pas la population nationale. De la ceſſation de cet uſage eſt venu par-tout la dégradation des belles races primitives. Les Gouvernemens ont été mieux intentionnés pour les malheureux, que pour eux-mêmes.

Grandeur giganteſque.

On voit par là combien l'eſpèce a dégénéré, & quel retranchement s'eſt fait ſucceſſivement dans les forces & les facultés de notre nation. Ce n'eſt plus ce corps coloſſal & vigoureux, cette voix tonnante (*a*), cette attitude qui déceloit la force & inſpiroit la crainte. Un corps rétréci, un ſon de voix peu élevé, une attitude qui ſe reſſent de la foibleſſe & de la dégénération de nos organes, ont ſuccédé à la conſtitution mâle & nerveuſe de ces premiers enfans, que la nature avoit allaités à l'ombre

---

(*a*) On en jugera d'après ce portrait fait par Ammien Marcellin, témoin oculaire : » Les Gaulois ſont preſque tous de taille haute ; ils ſont blancs ; ils » ont les cheveux blonds, le regard farouche ; aiment les querelles, & ſont » démeſurément vains. Pluſieurs étrangers réunis ne pourroient ſoutenir l'effort » d'un ſeul d'entr'eux avec qui ils prendroient querelle ; s'il appeloit à ſon » ſecours ſa femme qui l'emporte encore ſur lui par ſa vigueur & par ſes yeux » hagards : elle ſeroit redoutable ſur-tout, ſi enflant ſon goſier & grinçant des » dents, elle s'apprêtoit de ſes bras forts & auſſi blancs que la neige, à jouer » des poings pour en donner des coups auſſi vigoureux que s'ils partoient d'une » catapulte. Ils ont, pour la plupart, la voix effrayante & menaçante, lors » même qu'ils ne ſont pas en colère. Ils ſont généralement cas de la pro» preté.

» Ils ſont propres à la guerre à tout âge ; le vieillard y va avec autant de » courage que la jeuneſſe. Endurcis par le froid & le travail, ils mépriſent tous » les dangers «.

des forêts ou dans les creux des rochers, & qu'elle avoit nourris d'une ſubſtance pure, que le luxe n'avoit pas altérée. Une pareille révolution n'a pu agir ſur les organes, ſans influer ſur les idées; & le moral a dû partager les pertes du phyſique. Si la tombe vouloit rendre, pour un moment, un des individus de cet ancien peuple, & que ce Celte antique vît ſes deſcendans, qu'il ſeroit étonné à la vue d'un tel changement! à la taille, à l'air, reconnoîtroit-il le Gaulois; ce géant au port terrible, à la voix effrayante? Il chercheroit en vain ce foyer qu'entretenoit un caractère impétueux & bouillant, il ne trouveroit que des étincelles; il ne verroit que des vivacités momentanées, à la place de ces paſſions violentes & terribles, & de ces accès, dont les tranſports étonnoient les autres hommes. C'eſt ainſi que le temps, en appeſantiſſant ſa main ſur nos têtes, a repouſſé nos corps vers la terre, d'où ils s'élançoient avec fierté; mais nous lui avons bien aidé par notre molleſſe & par notre éloignement de la nature. Au reſte, les nations voiſines ont commis à peu près les mêmes fautes, & ont eſſuyé les mêmes pertes; enſorte que nous allons d'un pas égal à notre ruine: cela ne diminue pas le mal, mais cet équilibre empêche le danger.

César a eſquiſſé leur caractère; les traits qu'a tracés la main de ce conquérant, ſont reſtés gravés comme ſes actions, & ſont encore, après tant de ſiècles, remarquables par leur ſingulière reſſemblance. Ces peuples étoient, ſelon ſon témoignage, & celui d'Agathias, prompts dans leurs réſolutions, impétueux dans l'attaque, & ſe rebutant facilement; ils étoient emportés, téméraires & Caractère.

querelleurs : leur curiofité étoit exceffive ; & pour la fatisfaire, ils interrogeoient les paffans & les étrangers qui pouvoient leur apprendre des nouvelles. Malgré fon extrême vivacité, le Gaulois étoit le plus civil des barbares ; il étoit remarquable par fa propreté, & avoit déja le germe de la politeffe & du bon goût, qui le font diftinguer des autres peuples de l'Europe. On conclura de là, qu'il a confervé plus de traits de fon caractére, que de fa figure.

Habillemens.

Leur habillement varia comme leur fortune, & fut toujours conforme à leur état : couverts de peaux tant qu'ils furent Nomades & fauvages, ils furent pendant une longue fuite de fiècles, fous cet antique & fimple coftume de la nature, qui nous rappelle le premier état des hommes, lorfqu'ils fe nourriffoient de la chair des bêtes fauves & fe couvroient de leurs dépouilles. C'étoit dans cet équipage qu'ils alloient à la guerre (*a*). Ce temps fut le fiècle d'or des Gaules. Puifque le retour en eft devenu auffi impoffible que celui du préfent pour nos defcendans, nous ne pouvons nous y transporter qu'en idées : c'eft un pays lointain que nous n'appercevons qu'en tournant la tête ; mais ces momens où un défaut de

(*a*) Outre le Gaulois repréfenté fur une des colonnes de Mavilly, tenant en main une pique & couvert de peaux qui lui couvrent la moitié du corps, on voit fur la même colonne un autre Gaulois prêt à partir pour un voyage. Il invoque les trois élémens : l'air, figuré par un oifeau ; l'eau, par un poiffon ; & la terre, par un pied d'homme, pofé. Il porte une barbe courte & un petit manteau qui lui laiffe le corps prefque nud. On voit encore dans la fuperbe collection d'antiques de M. le Marquis de Migieux, un Gaulois appuyé fur un bâton terminé par le haut en forme de béquille ; il eft couvert d'un vêtement étroit qui ne lui defcend que jufqu'aux cuiffes.

luxe & une ignorance de besoins rendoient la vie si simple, n'ont pu manquer de paroître chers aux personnes d'un caractère mélancolique & indolent; aussi se les rappellent-elles encore aujourd'hui avec attendrissement, comme une patrie heureuse dont nous avons été chassés. La perte de ce Paradis Terrestre, mérite-t-elle de si longs regrets, & n'en sommes-nous pas bien dédommagés par les bienfaits des arts?

Ce furent les Phéniciens, ensuite les Phocéens, qui jetèrent chez les Celtes les germes du luxe & de l'émulation; alors ils eurent le saye, espèce de manteau court, de larges culottes, appelées braies, faites d'une autre pièce que la chemise, & des tuniques. Ces dernières étoient des espèces de robes percées au-dessus, afin que la tête y passât. Cet habillement commode paroît très-ancien; & les hommes, dans l'origine des sociétés, en ont senti l'avantage aux deux extrémités du monde. Nos navigateurs modernes l'ont trouvé à Otahiti & dans les isles du Tropique (*a*). Les hommes sont les mêmes dans tout l'univers, ils sont ennemis de la contrainte, ils aiment leurs aises; mais le luxe l'emporte sur la nature, & les force à s'embarrasser dans les entraves de la mode. Sous le joug d'un peuple conquérant, brillant de la gloire de ses succès & des dépouilles des autres nations, la simplicité & la commodité cessèrent; l'habit vainqueur fut adopté, & le Gaulois devint presque Romain par la robe comme par les mœurs. L'éclat de

(*a*) MM. Wallis, Byron, de Bougainville, Cook.

ce nouvel habit fut rehaussé par la propreté (*a*); qui étoit l'apanage des Gaulois attentifs à préserver leurs vêtemens des souillures de la malpropreté, ils attachoient une espèce de honte à une robe mal-propre ou déchirée, & faisoient un usage fréquent des bains froids; même pendant l'hiver. C'est ainsi que l'homme civilisé a l'art de s'entourer de la saison qu'il veut, & de se les approprier toutes, par la chaleur ou la légéreté des vêtemens, tandis que le sauvage en est la victime.

L'habillement des voituriers (*b*) étoit tel qu'il est aujourd'hui; il consistoit dans une robe courte de toile, qui leur tomboit sur les genoux; elle avoit de plus un capuchon : les harnois de leurs chevaux, leurs fouets dont la poignée étoit couverte de cuir, enfin tout leur costume étoit à-peu-près le même que celui de nos rouliers. Leurs voitures artistement faites d'osier, & semblables aux grands manequins dont nous nous servons pour des emballages, s'appelloient *Benna*. On a trouvé dans les pays de Langres & de Dijon, les monumens sur lesquels elles sont représentées : & encore

(*a*) Ammien Marcellin dit, en parlant des Gaulois : » Vous ne trouverez » dans ces contrées ni hommes ni femmes, fussent-ils des plus pauvres, qui » ayent des habits sales & déchirés «.

(*b*) On voit encore aujourd'hui une de ces voitures & deux voituriers le fouet à la main, dans le costume où on les a dépeints, dans la collection d'antiques, incrustés dans un mur de la maison de M. Baudot à Dijon. Plusieurs des figures qui sont dans la collection de M. le Président de Ruffey, sont revêtues de ces robes percées au-dessus.

Nota. Les matériaux de cette dernière collection n'ont été trouvés que depuis deux ans

aujourd'hui on appelle dans ces cantons, Baines ou Bannes les paniers & autres grands ouvrages faits avec de l'osier. L'esprit d'une nation est ineffaçable; en vain s'éloigne-t-elle de ses anciens usages, il en reste des traces, & le temps l'y ramène toujours.

L'art des Michel-Ange & des Palladio n'orna pas la demeure de nos premiers ayeux; des rochers creux furent leurs premières voûtes, & des arbres élevés, leurs toits; ils réunirent l'avantage de ces deux abris dans des cabanes couvertes de feuilles ou de joncs. Les arts chez eux ne furent pas, comme en Egypte, le fruit d'un génie heureux qui devina leurs secrets, & les força, par ses découvertes, à servir l'homme, & à satisfaire ses desirs & son luxe: au défaut de ce beau feu, ils recueillirent quelques étincelles de la lumière que les Phéniciens & les Grecs firent briller en passant sur cette terre: l'arrivée des derniers sur-tout, qui élevèrent les murs de Marseille, leur fit naître l'envie d'imiter des usages aussi commodes: leurs cabanes alors, furent changées en maisons. L'art se perfectionna avec le travail, & des villes s'élevèrent de toutes parts, à la place de chétives habitations. Cependant ces nouvelles demeures n'étoient composées que de bois & de terre glaise, matériaux peu propres à leur assurer une solidité à l'épreuve de plusieurs siècles; ce qui doit mettre en garde contre le sentiment de quelques auteurs qui voudroient faire passer pour Gaulois, des édifices qui sont infiniment plus modernes (*a*); ces peuples ne connurent l'usage des Maisons.

(*a*) Vitruve, contemporain de Jules César, & Strabon, de Tibère, nous

constructions solides, qu'avec les Romains : ce n'est pas qu'ils n'eussent, avant eux, des monumens durables, mais ils l'étoient par leur masse, & non par l'effet de l'art. Leurs principales villes avoient des murailles fortes par leur épaisseur & la grandeur des pierres qu'ils y employoient, telles que celles d'Alise & de *Bibracte* (a). Les Colléges de leurs Druides, qui furent les premiers comme les plus grands bâtimens, étoient par le volume & la dureté des matériaux, à l'épreuve des temps. On voyoit encore, dans le seizième siècle, les ruines de celui de Mont-Dru, auprès d'Autun; il en reste des pierres entières, d'après lesquelles M. le Goux a fait graver les deux augures & le sacrificateur qui sont rapportés dans son ouvrage. On voit encore des vestiges de ceux d'Alise & de Mavilly. Les matériaux qui nous restent de ce dernier, sont d'une dureté surprenante, mais en même-temps ils nous indiquent le défaut d'art; & la forme des colonnes donne lieu de croire que ces édifices étoient peu élevés, qu'ils étoient sans couvertures, & que les Gaulois ignoroient, à cette époque, la manière de construire des charpentes & d'élever des voûtes.

Ils n'eurent qu'une connoissance imparfaite des arts, avant les Romains; encore leur fut-elle funeste, car ils en étoient à peine à l'ébauche de l'architecture, quand ces conquérans, profitant de leurs divisions, s'emparèrent de leurs demeures, auxquelles des murs massifs donoient seuls

---

apprennent que les Gaulois & les Espagnols ne bâtissoient leurs maisons qu'avec de la terre grasse, & que les toits n'étoient couverts que de chaume ou de joncs.

(a) Autun.

ſeuls la forme des villes, & s'en ſervirent comme d'un frein pour les contenir ſous le joug; tandis que les Germains moins puiſſans, & contre qui les Romains dirigèrent les plus grands efforts, bravèrent leurs forces, & repouſsèrent conſtamment leurs fers, parce que n'ayant pas de villes, le vainqueur ſans retraite, étoit obligé de ſe retirer. Mais ces habitations, ainſi que celles des Druides, étoient preſque toutes ſur des éminences, ce qui eſt un des caractères d'un peuple foible & nouveau; celui qui eſt ſur la montagne, ne craint pas la ſurpriſe; ſa poſition, qui ſemble être celle du commandement, flatte ſon orgueil; tandis que la force du lieu fait ſa tranquillité. C'eſt pourquoi les lieux élevés dans l'Aſie, s'appelloient Saturniens, parce que les hommes du temps de Saturne, c'eſt-à-dire dans le premier âge, y avoient établi leur demeure; & les Gaulois étoient peu éloignés de ce temps, ou il avoit eu une longue durée chez eux.

Le Gouvernement de ces contrées étoit ariſtocratique; les nobles & les Druides en partageoient les honneurs, & choiſiſſoient un chef annuel parmi les premiers; mais le pouvoir qui régiſſoit ces peuples, étoit le plus ſimple comme le plus naturel; le ſceptre étoit remis entre les mains de chaque père de famille : dominateur & deſpote dans ſa maiſon, il diſpoſoit à ſon gré de ſes facultés & de ſes enfans; vengeur ou rémunérateur, ſes ſentences étoient ſans appel: au reſte, rien n'étoit plus intime que la liaiſon du mari & de la femme, & plus vif que leur tendreſſe envers leurs enfans; ils les aimoient, comme font encore les peuples ſauvages du Nord, qui n'enten- Gouvernement.

dent que le cri de la nature, & sont sourds à la voix du luxe & des plaisirs; leur agrément étoit concentré dans leur famille, c'étoit dans son sein qu'ils plaçoient leur bonheur. Avec de pareils sentimens, le pouvoir immense qu'ils avoient n'étoit pas dangereux, il étoit tempéré par la tendresse & l'amitié; & un Celte étoit le protecteur, & jamais le tyran de sa famille. Il n'appartient qu'au luxe & à l'égoïsme, de faire taire les sentimens de la nature. Chez les Celtes où ces maux contagieux ne l'avoient pas corrompue, elle avoit toute son énergie, & ses sentimens toute leur pureté. Les Gaulois étoient encore soumis à un pouvoir général; il résidoit dans des assemblées qui se tenoient tous les ans au champ de Mars (*a*) : là, se rendoient toutes les personnes qui étoient en état de porter les armes. De ces diètes émanoient des ordres respectables, exécutés sans opposition, comme aujourd'hui dans les cantons de la Suisse. Outre ces pouvoirs, qui régissoient chaque maison, chaque lieu, il y en avoit de généraux qui s'étendoient sur toutes les Gaules dans les grands évènemens, comme lorsque ces nations attaquées par César, s'assemblèrent à Sens, à Bourges & à Autun, pour y former des confédérations, & lui opposer toutes leurs forces réunies.

Les administrateurs varioient dans chacun de ces Etats; dans les uns la nation étoit soumise à un Roi, dans les autres à un Sénat ou à un chef annuel; cette diver-

---

(*a*) Cet usage se conserve encore à Autun, où le Maire fait tous les ans la revue des habitans sous les armes dans le champ de Mars; cette revue est suivie d'un simulacre de bataille.

ité dans la forme du gouvernement de ces différens peuples, avoit occasionné de longues divisions & fait naître des rivalités, & des guerres que termina la conquête de César; il éteignit toute haine nationale en mettant toutes ces puissances au même niveau, en soumettant toutes les têtes à un joug uniforme.

La Justice, cette partie précieuse de l'administration d'un Etat, ne fut pas négligée par les Celtes; ses oracles, chez eux, sortoient, à la vérité, d'un organe grossier, mais dévoué à l'équité; une main sauvage tenoit sa balance, mais elle étoit incorruptible. A ce simple tribunal, qui n'avoit de décoration que la vertu du Magistrat annuel, & le respect qu'inspiroient les vieillards qui présidoient, succéda le Barreau Romain avec sa pompe & ses formalités. La justice alors devint lente & hérissée de formes, elle coûtoit beaucoup à obtenir, & par cela seul devenoit une injustice, puisque le pauvre ne pouvoit se la procurer. Combien celle des Francs dut plaire à ces peuples! qu'ils durent voir avec plaisir le Comte du Palais tenant les plaids à la Porte (*a*) de nos premiers Rois, sans frais & sans autres Justice.

(*a*) C'étoit l'usage de tous les peuples du Nord : les Turcs, issus des Tartares, en ont donné à leur Cour le nom de Porte, comme pour désigner le lieu le plus respectable. Une entrée aussi majestueuse étoit la digne issue qui conduisoit au Prince, & donnoit de lui la plus haute idée.

Tous les peuples guerriers détestent une justice lente & de formes; celle des Romains fut une des causes de la révolte des Germains sous Arminius; leur fureur tomba sur-tout sur les gens de loi.

Les Francs aimoient mieux le code simple de la loi Salique, que l'énorme recueil des loix Romaines encore abrégées par Tribonien.

interprètes que les parties! Leur langage peu exercé, n'avoit pas aſſez d'art pour ſéduire le juge; la ſimplicité de leurs formules, ne laiſſoit aucune priſe à la chicane qui provoque les ſentences iniques. D'ailleurs, un tribunal public eſt rarement injuſte; & quand on a tant de témoins de ſes actions, on eſt vertueux, ne fût-ce que par décence.

Mariages. Nos pères furent aſſez heureux pour vivre dans un temps où des raiſons de convenance & des idées de fortune ne corrompirent pas leur bonheur, & ne forcèrent pas la beauté déſolée à s'allier à la richeſſe & à la difformité. La liberté préſida à leurs mariages, & jamais la contrainte; le goût les aſſortit, l'amour en forma les nœuds; la paix, le bonheur, des enfans ſains & vigoureux, en furent le fruit. Dès qu'une fille étoit en âge d'être mariée, les parens réuniſſoient dans un feſtin, tous les prétendans; là, elle donnoit la pomme en préſentant à laver : celui qui le premier recevoit cet honneur, étoit l'objet de ſon choix; une lance, un cheval, des bœufs, étoient le premier hommage de cet amant, ſous le pouvoir duquel elle paſſoit auſſi-tôt. La ſoumiſſion de ces femmes étoit telle, que Marculfe dans ſes formules, rapporte la ſuivante, qui avoit lieu dans cette cérémonie : *Vous êtes mon maître & mon époux, & moi je ſuis votre humble ſervante.* (*a*). La fille du Roi n'en étoit pas plus exempte que celle du ſimple particulier (*b*), il n'y avoit pas de différence pour les devoirs;

(*a*) F. Marculf. Chap. 17.

(*b*) Juſtin en fournit la preuve, en rapportant le fait ſuivant : les Phocéens

elles rempliſſoient toutes ſans diſtinction, & celui d'avoir ſoin de leurs maiſons, & celui d'allaiter leurs enfans. L'adultère étoit ſévèrement puni, & le divorce autoriſé; mais il étoit rare entre deux perſonnes qu'un rapport de goût & d'humeurs avoit unies, entre un homme qui ſe rappelloit la préférence qu'il avoit obtenue ſur ſes rivaux, & une femme qui l'avoit préféré aux autres hommes. La polygamie étoit prohibée, les Princes ſeuls faiſoient quelquefois des exceptions à la règle: en un mot, les femmes étoient conſidérées (*a*); & ſi elles ne mangeoient pas avec leurs maris, en préſence des étrangers, c'étoit par un pur principe de décence & de réſerve.

Les armes de ces peuples ſauvages, furent d'abord peu offenſives; mais elles n'en étoient pas moins redoutables, parce que les ennemis, contre qui ils s'en ſervoient, n'en avoient probablement pas de ſupérieures; & dès qu'ils leur en connurent de meilleure trempe, ils en forgèrent de pareilles. La maſſue fut leur première arme; & l'arc, qui exigea plus de combinaiſons, Armes.

---

qui fondèrent Marſeille, ayant abordé ſur les côtes de Provence, députèrent Simos & Protis; deux de leurs compatriotes, vers le Roi du pays qui étoit probablement celui des Salyens; ils aſſiſtèrent au repas nuptial de Giptis, fille de ce prince; & la Princeſſe, frappée de la bonne mine de Protis, lui préſenta l'eau, & le choiſit pour ſon époux.

(*a*) Les femmes avoient part à l'adminiſtration, & s'il ſurvenoit des difficultés entre les principaux chefs, on s'en rapportoit à leur déciſion; il falloit même qu'elles formaſſent un tribunal, car il étoit convenu, au paſſage d'Annibal dans les Gaules, que les Carthaginois léſés par les Gaulois, pourroient ſe pourvoir au Conſeil des femmes Gauloiſes. Fauchet explique l'origine de ce tribunal dans ſes Annales.

fut la seconde. La première fut abandonnée, & on lui substitua le javelot, le dard, la pique, & une épée longue & tranchante, servant plus de taille que de pointe, & dont l'usage duroit encore du temps de Charlemagne, comme on peut en juger par celle qui nous reste de ce héros. Les Celtes avoient autant d'adresse que de vigueur, & cette adresse étoit forcée dans des hommes qui vivoient du produit de leur chasse : aussi Strabon nous dit-il, qu'outre les traits du carquois, ils en lançoient sans le secours de l'arc, d'une main si sûre, qu'ils perçoient les oiseaux. Tant d'adresse, jointe à une force étonnante, & à un courage indomptable, auroit dû les rendre invincibles, s'ils n'avoient pas fait tout ce qu'il falloit pour être vaincus. Ils se présentoient à l'ennemi la tête découverte, & le corps sans défense; souvent ils poussoient la témérité ou la présomption, jusqu'à combattre tout nuds (*a*); ils étoient d'une indiscipline qui étonnoit leurs ennemis mêmes : de-là viennent tant de défaites qu'ils eussent pu changer en victoires. De graves auteurs ont avancé qu'ils empoisonnoient leurs traits de chasse (*b*). Si ces peuples eussent connu l'affreux secret d'empoisonner le fer, comment les Romains les eussent-ils conquis ? ils avoient trop de blessés après chaque combat.

(*a*) En 528 de la fondation de Rome, les Gaulois combattirent nuds, contre les consuls Emilius & Attilius, à la bataille de Cannes & dans le combat que les Romains leur livrèrent depuis sur le mont Olympe en Phrygie.

(*b*) Pline, Dom Martin, l'abbé Courtépée.

Les Gaulois n'abandonnoient jamais leurs armes, ils les portoient avec eux dans les assemblées, dans leurs festins, dans leurs négociations (*a*), & jusque dans le tombeau; cet usage est encore celui de tous les peuples sauvages, comme ils ne comprennent pas qu'il y ait d'autre considération que celle que peut donner la force, ils se montrent toujours sous l'appareil le plus imposant. Dans ces festins armés, où les mets consistèrent d'abord dans des viandes rôties sur des charbons, le plus brave ou le plus fort étoit servi & buvoit le premier. On se gorgeoit de nourriture, & on s'enivroit d'un vin qu'on buvoit dans des cornes de bœuf ou de bouc (*b*), ou dans les crânes des vaincus.

Leur courage étoit indomptable: il provenoit de leur véhémence & du sentiment de leurs forces extraordinaires. La chaleur de leurs combats avec les Romains, prouvée par le grand nombre des morts dans chaque action, en fait assez la preuve; mais faute de discipline & de cuirasses, ils ressembloient, en attaquant leurs bataillons, à des bêtes féroces qui s'élancent contre un mur épais & s'y brisent. Lorsque la discipline eut subordonné leur courage à l'ordre, & que leurs corps robustes furent revêtus de l'armure Romaine, ils formèrent les meilleures troupes de l'Empire, & devinrent la terreur des ennemis, comme à Cannes, à Pharsale, sous Julien & au siége d'Amide. Courage.

(*a*) Le Gaulois Divitiacus, ce chef des Druides d'Autun & l'ami de César, ayant été envoyé à Rome, harangua le Sénat, armé & appuyé sur son bouclier.

(*b*) Pline, Dom Martin, l'abbé Courtépée.

Occupations. Les occupations de ces peuples varièrent selon les différens états dans lesquels ils vécurent. Lorsqu'ils étoient Nomades, la garde des troupeaux faisoit l'emploi de leur temps; la chair & le lait faisoient leur nourriture, & la peau, leurs habits. Pendant que les uns veilloient à la conservation des troupeaux, les autres détruisoient les bêtes fauves, les poursuivoient dans les forêts & fortifioient leurs corps, naturellement robustes, par l'exercice de la chasse (*a*). Cette époque fut celle de leur plus grande force; c'étoit celle où la nourriture qu'ils prenoient étoit plus succulente; c'étoit celle où leurs corps étoient moins fatigués par le travail, où la terre leur payoit librement son tribut en troupeaux: celle où ils ne connoissoient pas l'or, la source de tous les maux, où l'inquiétude & la soif de ce métal ne les agitoient pas; mais depuis qu'ils la forcèrent à le leur payer en grains, & qu'il fallut lui arracher avec le fer de la charrue & le secours des arts, ils commencèrent à perdre de la beauté de leur extérieur (*b*). Le premier degré de décroissement arriva: mais aussi ils furent plus occupés: cependant ils n'abandonnèrent pas les armes; les exercices militaires furent toujours sacrés, & les

(*a*) Ils étoient très-experts à la chasse de l'Uroch, du Bison, de l'Elan & des autres animaux. Nous voyons dans l'abrégé de l'histoire de Bourgogne, qu'ils avoient des chiens couchans appelés *Veltragi*, & des chiens courans ou bassets appelés *Segusii*, parce qu'on les tiroit du Lyonnois. Ils célébroient des fêtes en l'honneur de Diane, à-peu-près comme nos chasseurs aujourd'hui en l'honneur de St. Hubert.

(*b*) On peut assigner cette époque à celle de la fondation de Marseille, 600 ans avant l'ère Chrétienne.

momens

momens qui leur étoient destinés ne se ressentirent pas de ces nouvelles occupations. La jeunesse y étoit formée avec soin; l'exercice de l'arc, le jet du javelot & l'équitation étoient autant d'objets d'études sérieuses qui faisoient spectacle dans les cérémonies publiques. Autant des devoirs avoient de charmes pour ces peuples guerriers, autant ils avoient d'éloignement pour le travail. Ce goût, qui est encore celui des sauvages de l'Amérique, montre combien ils en différoient peu. L'homme qui posséde les arts, n'a jamais assez de temps; celui qui les ignore, en a trop, & en est accablé : privé de leurs secours, il est toujours sauvage & ennemi du travail; avec eux, il donne l'essor à son génie; tout lui devient occupation; les astres, la terre, les élémens, les plantes & les hommes sont autant d'objets qui attirent son attention, & qui lui fournissent des occasions innombrables de travail. Nos ancêtres ne les connurent pas; aussi féroces que les bêtes qu'ils poursuivoient, ils tournoient souvent leurs armes contre eux-mêmes, mangeoient, dormoient, & s'ennuyoient. Ils furent moins malheureux depuis leurs liaisons avec les Orientaux : sous les Romains ils connurent le prix du temps & des sciences; ils en firent un usage aussi honorable qu'utile, mais ils n'excellèrent pas également dans les jeux du théâtre & la danse; cette dernière étoit réduite à la grue qui se dansoit en rond, à peu près comme la première figure de nos contredanses, & qu'ils tenoient des Phocéens.

Ces hommes désœuvrés & ignorans étoient, par une suite naturelle de leur fainéantise, enclins au vin & à la boisson des liqueurs spiritueuses : des écrivains contempo-

rains leur reprochent leur ivrognerie (*a*). Cependant leurs sentimens dans leur inaction avoient de la noblesse; ils étoient généreux, même à l'égard de leurs ennemis, & exerçoient religieusement les devoirs de l'hospitalité (*b*). On alloit au devant d'un étranger qu'on appercevoit, on se disputoit à qui le logeroit; la réception dans l'intérieur de la maison répondoit à ces dehors affectueux. Le voyageur ne payoit nulle part; on se trouvoit trop heureux de l'avoir accueilli : si les provisions de son hôte s'épuisoient, on lui ménageoit un hospice abondant. Un Celte poussoit la prévoyance jusqu'à laisser sa porte ouverte pendant la nuit, dans la crainte qu'un voyageur fatigué ou égaré passât outre. Celui qui refusoit l'hospi-

---

(*a*) Les Marseillois & les habitans de la Gaule Narbonnoise étoient les seuls qui eussent des vignes avant César. Les Belges avoient prohibé le vin, comme tendant à amollir le courage : les Celtes au contraire le recherchoient avec passion, au point qu'ils donnoient un esclave pour un pot de vin. Après la conquête des Romains, ayant tiré du plant de la Provence & du Languedoc, ils le multiplièrent avec tant d'excès, que Domitien, l'an 92, ordonna d'en arracher la moitié, & défendit d'en planter davantage; ce qui s'exécuta jusqu'à l'ordonnance de Probus qui en encouragea la culture; évènement qui fut célébré par une médaille qu'on rappellera au règne de cet Empereur.

(*b*) Les Bourguignons ne voulant pas être en reste de générosité avec les Gaulois qu'ils confondoient sous le titre générique de Romains, en ont fait un article essentiel de leur loi Gombette, conçu en ces termes : » Quiconque » aura refusé sa maison ou son feu à un étranger, payera trois écus d'amende; » si un voyageur demande le couvert à un Bourguignon, & qu'il lui montre » la maison d'un Romain, il payera au Romain trois écus & autant à l'étranger. » Le métayer qui aura refusé l'hospitalité sera fustigé «.

Ces anciennes & précieuses mœurs se corrompirent bientôt au point que nous voyons en 544 un concile tenu à Clermont en Auvergne enjoindre aux prêtres d'exhorter leurs paroissiens à recevoir les passans, & à ne leur point vendre les vivres plus cher qu'au marché.

talité, étoit noté d'infamie & condamné à une amende pécuniaire.

Commerce.

Ces peuples, quoique puissans par leur population & riches par leurs métaux, ne figuroient pas avec l'éclat que devoient leur procurer ces avantages. La cause de cette obscurité fut le défaut de commerce ; il n'avoit pas monté, dans ces lieux d'inertie, cette roue précieuse avec laquelle il fait faire circuler les richesses, multiplier les moyens, exciter l'activité & procurer l'abondance : ce n'est pas qu'il fût tout-à-fait inconnu ; mais il se réduisoit à quelques échanges sur les côtes de l'Océan, par Bordeaux, Nantes, Vannes & le port *Iccius*, qu'on soupçonne être Boulogne ; & sur celles de la Méditerranée par Marseille, avec des marchands Grecs & Phéniciens qui donnèrent le premier branle à la roue (*a*). Cette main motrice est encore connoissable par le poids dont elle se servoit; car la livre des

(*a*) Ce ne fut pas seulement dans les Gaules que les Phéniciens laissèrent des traces de leur commerce & de leurs traditions, on en trouve en Angleterre, où ils faisoient le commerce d'étain, sur les côtes d'Allemagne où ils faisoient celui des fourrures. La mer Baltique avoit ses colonnes d'Hercule, le nom de ce héros étoit connu dans ces contrées ; chez des peuples féroces où les forces du corps étoient en honneur, une pareille divinité ne pouvoit qu'être très-révérée ; il existe encore des statues de ce demi-dieu dans le costume du pays, c'est-à-dire, couvertes de peaux de bêtes ; les Germains, à qui les Phéniciens avoient donné l'idée d'Hercule, voulurent à leur tour qu'on le crût Germain ; cette manie a été celle de tous les peuples, delà la multiplicité des Hercules. Le culte d'Isis étoit célébré chez les Suèves, comme à Tyr & à Paris ; chez les premiers seulement elle étoit révérée sous la forme d'un navire ; c'étoit celle du premier qui leur apporta de nouveaux biens. Les Sauvages de l'Amérique prirent aussi les premiers vaisseaux pour des êtres animés, l'homme est le même par-tout, il admire, il encense ce qui frappe ses sens.

anciens Gaulois étoit égale à celle des Romains; ceux-ci l'avoient reçue des Grecs qui la tenoient ainsi que les Celtes, des Phéniciens; la même main a taillé les mesures du commerce & des distances. Le pied Gaulois est celui d'Egypte, qui venoit de la Phénicie, & nous trouvons à un pied près le stade Gaulois semblable au Romain & à l'Alexandrin, la différence provient de ce que le calcul de M. d'Anville n'a pu être exact à cause de l'inégalité des lieux qu'il mesura. Mais ce mouvement étoit encore bien lent : il étoit réservé aux Romains, quoique peu partisans du commerce, d'en tendre les ressorts dans les Gaules, & d'en assurer la durée par le jeu qu'ils leur donnèrent sur un terrain vaste & uniforme. Cinq compagnies de négocians, sous la direction d'un Chef de Nautonniers (*a*), étoient chargées de l'approvisionnement des Gaules; il se faisoit par les cinq grandes rivières qui les arrosoient. Le bien public que les Romains ne perdirent jamais de vue, & l'utilité de leurs fonctions en avoient fait des magistrats. Cette institution, qui remonte au temps de César (*b*), & peut-être plus haut, existoit encore à l'époque du démembrement des Gaules sous Honorius; chaque grande rivière avoit ses ports particuliers, Auxone, Verdun, Saint-Jean-de-Losne, paroissent, d'après les conjectures de l'historien de Bourgogne, & selon qu'on peut en juger par les

(*a*) M. le Goux de Gerland, pag. 106, donne la description du tombeau d'un de ces chefs, sur lequel on lit : *Nauta Avaricus.*

(*b*) V. les Commentaires de César : *Erant quinque corporati navigatione, Avarici, Ligerici, Sequani, Adruentii, Petrocorii.*

monnoies Gauloiſes qu'on y a trouvées, avoir été autant de ports ſitués ſur la Saône. Le commerce, ainſi honoré & appelé pour ſoutenir & nourrir l'état, couvrit les canaux de ſes richeſſes, & porta l'abondance & l'agrément juſques dans les fôrets & les montagnes.

Les monnoies Phéniciennes, Juives & Arabeſques, qu'on trouve encore dans les lieux les plus retirés, marquent les pas des Syriens ou de ces Juifs de la Bétique exilés par Nabuchodonoſor, que le voiſinage & l'eſprit de commerce auront pu rapprocher des Celtes.

Ce qui contribua le plus au développement du commerce, & aſſura ſes ſuccès, furent ces grandes Voies Romaines qui établirent la correſpondance entre toutes les parties de l'Empire ; le commerce ſe jeta dans ces iſſues, & s'empara de ces voies dont l'utilité égaloit la magnificence. Tout diſparut avec les conquérans ; mais après leur chûte, leur grandeur reſta imprimée ſur la terre ; leur main eſt encore empreinte ſur les montagnes & dans les plaines. Leur puiſſance, telle qu'un volcan éteint qui a jeté des matières qui réſiſtent au temps, a couvert de vâſtes contrées de ſes débris : les marbres, les tronçons de colonnes, les médailles, les fragmens de leurs chemins étonnans, ſont les glorieux veſtiges de leur grandeur & de leur génie dans trois parties de l'univers. Ce ſont des monumens que la terre offre à ſes enfans comme des modèles à imiter, & un préſervatif contre l'amour propre, en leur faiſant connoître quels hommes l'ont habitée autrefois, & combien ils doivent peu s'énorgueillir de la fortune, puiſque ces hommes mêmes

ſont tombés, & que de la plus formidable puiſſance qui ſe ſoit élevée ſur le globe, il ne reſte que des ruines.

L'uſage de la monnoie eſt fort ancien, ſa première fabrique tient aux ſiècles où les métaux fixèrent la cupidité des hommes; nous voyons dans la Geneſe que Jacob acheta le champ de Sichem cent brebis, ou cent agneaux. Homere nous dit que les armes de Glaucus valoient cent bœufs, & celles de Diomede neuf; ce qui ſignifie cent pièces ſur leſquelles étoient empreintes la figure d'un mouton ou d'un bœuf, parce que le commerce ſe faiſant en échange & en objets en nature, ces objets étoient devenus de répréſentation par les pièces monnoyées. Les richeſſes des premiers hommes ne conſiſtant qu'en bétail, ils chargèrent leur or & leur argent de l'empreinte des animaux. Cet eſprit avoit préſidé à la fabrique des premières monnoies Gauloiſes ſur leſquelles le cheval & le porc étoient repréſentés, parce que ces animaux faiſoient la richeſſe la plus apparente du ſol. L'art monétaire étoit donc plus ancien que Phidon & Lycurgue qu'on en donne comme les inventeurs. Les Lydiens l'avoient connu auparavant. Créſus & Gygés leurs Rois, avoient envoyé des pièces monnoyées parmi les préſens qu'ils avoient faits au Temple de Delphes. On connoît les Dariques du nom du premier Darius, ces Pagodes, ſi anciennes dans l'Inde, & ces premières pièces frappées à Athènes, repréſentant une chouette gravée par un burin, dont l'art groſſier paroît commencer avec la ville (*a*).

(*a*) V. au Cabinet du Roi, & dans celui de M. Henin à Verſailles.

La monnoie de Rome dans son origine fut de cuivre, & porta l'empreinte d'un agneau, d'un bœuf ou d'un porc; celle du Gaulois représenta sur un métal grossier la figure du cheval honoré par les Phéniciens ses instituteurs, & du porc abondant chez les Eduens. La darique, sous les Perses fût d'or avec la figure d'un archer. Le Grec orgueilleux mit le premier sa figure sur ses monnoies. Rome esclave porta l'empreinte de ses maîtres sur les siennes, les figures de Pompée & de César parurent les premières, la monnoie courante de la République fut décorée de la tête guerrière de Romulus & du tableau de la Louve sa nourrice (*a*). Les Juifs n'eurent d'autre légende que Jérusalem la sainte, & un symbole agreste comme une gerbe ou une branche d'olivier. Ce fut ainsi que les mœurs de chaque peuples se gravèrent sur ses monnoies; ils ne croyoient fabriquer que des objets de représentation, ils donnoient une idée de leur esprit national.

On peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'un peuple puissant qui a l'usage des métaux, a celui des monnoies; mais il n'est pas aussi facile d'assigner ici l'époque où les premières ont été frappées : il y a des auteurs qui semblent croire que ce fut pendant la période qui s'écoula entre l'établissement des Phocéens & l'arrivée des Romains; cependant, à en juger par celles qui nous restent (*b*), on seroit tenter de penser

(*a*) Ces pièces qu'on trouve dans toute l'étendue qu'occupa l'Empire Romain, représentent un guerrier avec le casque en tête, & au revers une louve allaitant deux enfans à la lumière de la lune.

(*a*) L'une est celle d'Ambiorix, roi des Eburons, qui tailla en pièces la

que l'art monétaire n'auroit commencé dans les Gaules, ainsi que beaucoup d'autres, qu'à l'arrivée des Romains. Les pièces les plus instructives de l'histoire d'un peuple, sont les monnoies; à leur inspection on juge de ses connoissances & de son antiquité. L'Inde, par exemple, est un pays fort ancien, puisqu'il y a des pièces de monnoie qui remontent à une fabrique de plus de quatre mille ans; l'antiquité de ses connoissances remonte bien plus haut, & doit être immense, à en juger par le temps qu'il a fallu aux hommes pour trouver les métaux, les travailler & en faire des signes de convention. Mais les Gaulois n'ont rien à offrir en ce genre; ce qu'ils ont laissé paroît, comme nous l'avons dit, l'effet de l'art monétaire des Romains, & une grossière & récente imitation des Phéniciens & des Grecs. La découverte des ruines d'une ville Celtique située du côté de Joinville confirmé ce sentiment, & prouve que l'art monétaire ne fut jamais connu dans les Gaules qu'après l'arrivée des Phéniciens & des Grecs. Les monnoies

---

légion commandée par Cotta sous César; l'autre, celle de Dumnorix, général des Eduens & frère de Divitiacus. Ces deux anciennes médailles, dont la première est rapportée par Bouteroue, & l'autre par le journal de Trévoux, sont des monumens de la reconnoissance des Gaulois pour des hommes qui avoient défendu leur liberté. On leur offrit les prémices du nouvel art; car les autres médailles, telles que celle où on lit *Caballo*, celle où on lit *Aballo*, citée par M. Pellerin, sont postérieures pour le sujet & pour la fabrique.

Celle qu'on a trouvée dans le Doux, & qui représente un Bizon avec la légende *Bizontio*, n'est point une preuve, comme le prétend M. Chiflet, que l'art monétaire ait été connu avant les Romains dans la province des Séquanois. Le mot *Bizontio*, & l'empreinte hardie de l'animal, tiennent plus du Romain que du Celtique.

qu'on

qu'on a trouvées ne paroiſſent qu'une foible imitation de celles de ces peuples ; on voit que ces nations commerçantes leur en avoient fourni les modèles, & les avoient conduits à créer des ſignes de repréſentation. On a trouvé & on trouve tous les jours des pièces (*a*) Grecques & Orientales, à la vue deſquelles ont été fabriquées les autres : mais la forme & la matière des copies indiquent l'état d'ignorance & de pauvreté du peuple imitateur.

Après que les Romains ſe furent établis dans les Gaules, la nation ſe trouva un composé d'anciens Celtes, de Grecs, d'Italiens, de Germains qui y avoient pénétré, & de Francs, qui étoient les derniers venus; mais le fond de la nation, ce qui conſtitua la maſſe de la population, furent les familles Gauloiſes, de ſorte que le caractère du peuple le plus nombreux prit le deſſus, & devint dominant. Ce caractère général a cependant eu ſes nuances, que l'habitude & le climat ont conſervées : à la vérité, l'eſprit françois en général étoit le réſultat de tous les autres ; mais les peuples du Languedoc & de la Provence différoient de ceux de la Flandre & du Brabant ; ceux des bords du Eſprit.

(*a*) MM. d'Ennery & de Terſan, deux des plus ſavans Antiquaires du ſiècle & poſſeſſeurs des plus riches collections, ont beaucoup de ces monnoies; le ſecond a toutes celles qui ont été trouvées dans les ruines dont j'ai parlé : ils en ont auſſi beaucoup de Phéniciennes, Grecques & Puniques, trouvées dans les Gaules. Dans le mois de Janvier dernier, le journal de Berry a annoncé qu'on avoit trouvé dans cette province deux pièces Arabeſques : une Hébraïque repréſentant Moyſe; une autre, appelée un Sicle, repréſentant la verge d'Aaron, & portant pour inſcription *Jéruſalem la Sainte ;* & ſix médailles Grecques de Philippe, père d'Alexandre.

Rhin, de ceux de la Guyenne. Malgré ces variétés l'esprit national s'appercevoit au premier coup d'œil, & un habitant de la France étoit tout autre qu'un Espagnol ou un Italien : aussi, après la fonte de tant de peuples étrangers dans le sang Celtique, l'esprit des habitans est encore aujourd'hui le même qu'il étoit du temps de César, *impétueux, prompts à se résoudre & se rebutant aisément.* La nation a englouti tous ces différens essaims, elles les a confondus dans son sein, & le climat a tout ramené à l'esprit qui lui est propre (*a*). Ce caractère primitif du Gaulois s'est conservé jusqu'à nous ; son inconstance & sa légéreté lui font éprouver toutes les positions, & ne lui permettent guère de s'en tenir à une favorable ; son esprit inquiet le porte au changement ; il abandonne souvent le bien qu'il possède, pour courir après le mieux qu'il trouve rarement. Plus impatient que les autres nations, il semble courir au devant du temps qui le dévore ; à voir ses mouvemens, & ses regards fixés sur l'avenir, il ressemble à un pilote qui brûle d'arriver au port. Ses projets, ses desirs, ses vues, ses actions, tout tend au futur ; il daigne à peine s'appercevoir du présent

(*a*) Quand le peuple conquis est immense vis-à-vis le peuple conquérant & que ce dernier est, en quelque façon, noyé dans sa conquête, il finit par s'y fondre ; de sorte qu'après deux ou trois siècles, il n'en reste plus de vestiges : le temps a effacé les différences, & les a ramenées au même niveau. C'est ce qui est arrivé à la Chine : envain les Tartares l'ont conquise plusieurs fois, ils s'y sont toujours perdus ; le conquérant dispersé, trop foible & trop isolé pour lutter contre le climat & les mœurs de peuples innombrables, finit par les adopter

Pourquoi cette fureur du temps à venir, qui n'arrivera que trop tôt? Il ne peut faire un pas que ce ne soit un degré vers son déclin. Pourquoi, possédant le trésor du présent, ne s'y arrête-t-il pas, n'en savoure-t-il pas la jouissance, ne s'appésantit-il pas sur la roue du temps, au lieu de courir après des chimères qu'il se propose vainement d'atteindre? Fol espoir qui ne se réalisera jamais, le caractère du François s'y oppose, son impétuosité est, & sera toujours, un obstacle à sa jouissance, ses pères en ont été la victime, il le sera à son tour! Il doit à son impétuosité, & de sanglantes défaites & des journées glorieuses. Nulle nation n'a encore été plus célèbre pour le coup de main; & le François actuel, ainsi que le Celte son aïeul, ne s'occupe guère du nombre de ses ennemis : il charge, & ne compte pas.

On retrouve la même témérité, la même confiance en ses forces dans cet usage, qu'une vanité préjudiciable a consacré de laisser tirer les ennemis les premiers, comme si la sûreté & le sang d'une nation n'étoient pas préférables à un point d'honneur si mal entendu.

La langue a eu aussi ses altérations & ses variétés; & après ses métamorphoses elle a paru plus brillante que jamais, & s'est élevée au rang des premières de l'univers. Elle fut dans l'origine (a) stérile & grossière: mais

(a) Elle ne dut rien dans son origine à celles qui existent actuellement, le savant Gebelin, après avoir pénétré plus avant jusqu'ici qu'aucun homme dans le labyrinthe des langues, a prétendu qu'elle étoit la langue primitive de l'Europe; que le Tudesque, l'Esclavon, le Mæsogothique, les langues Illyrienne, Grecque, Biscayenne, même la Carienne, la Lydienne, la Phrygienne en provenoient; si la Phrygienne sur-tout n'en est qu'un dialecte, cette langue

à la fondation de Marseille, les caractères Grecs étant connus prévalurent insensiblement dans les affaires publiques. Le peuple conserva cependant sa langue jusqu'à l'arrivée des Francs; alors elle disparut, & fut confinée dans le pays de Galles en Angleterre, où l'on en voit encore les traces, dans les montagnes sur-tout, ce qui a fait appeler les Gallois Welches par les Anglois : c'étoit l'ancien nom des Celtes, & rien ne prouve mieux que ce pays étoit une colonie de Gaulois, puisqu'il en avoit le nom, la langue & la religion. On trouve aussi des traces de ce dialecte dans la basse Bretagne, & qui provient de ce que ce pays ne fut pas conquis par les Francs, mais possédé par les Bretons qui avoient le langage des Celtes (*a*). Cette langue se confondit en France avec la Tudesque, dialecte Allemand qui étoit la langue des Francs, & cette dernière se conserva jusqu'au règne de Charles-le-Chauve; on l'appeloit François Thiois. Jusques-là les actes étoient écrits en Latin ou en Tudesque. A cette époque, l'Allemagne seule en demeura en possession; mais cette langue n'eut l'exclusion en France, qu'après avoir contribué à former & à enrichir celle qui lui succéda; car celle des Romains

---

ayant toujours passé dans l'Asie & dans l'Egypte pour être la plus ancienne, il en résulteroit, comme on l'a déja observé, que les Gaulois avoient pénétré en Asie dans des temps ignorés, comme ils y pénétrèrent il y a plus de deux mille ans. Au reste, Gebelin étoit François.

(*a*) Nous voyons la même chose dans l'Islande, habitée autrefois par des peuples qui parloient la langue Runique, & dont les traces se sont conservées dans cette isle : les pays de montagnes, par leur propre nature, se prêtent moins aux changemens.

s'étant établie avec eux, il ſe fit un mélange de cette dernière qui étoit celle des vainqueurs, de la Grecque qui étoit celle de l'Etat, du Celtique qui étoit celle du pays, du Tudeſque qui étoit celle des derniers conquérans, & il réſulta de cette confuſion une cinquième langue qui fut compoſée des autres, & qu'on appela langue Romance ou Romain ruſtique. Dès le ſixième ſiècle elle devint la langue des Gaules; quatre ſiècles après, c'eſt-à-dire dans le commencement du dixième, celle que nous parlons aujourd'hui vint à éclore. Brute & foible, elle ſortit avec peine de ce chaos, & mit pluſieurs ſiècles à ſe débrouiller : ſe débarraſſant peu-à-peu de la langue Romance, s'enrichiſſant du Grec & de l'Italien qui ſe perfectionnoit, elle arriva à l'époque de François I^er^, qui l'éleva en la rendant la ſeule active dans le royaume. De-là ſes progrès & ſon éclat; de-là les Boſſuet, Voltaire, Buffon, Raynal, enfans glorieux qu'elle mit au monde ſept cents ans après ſa naiſſance. Mais la langue Romance, reléguée vers les Alpes, bien avant ce Prince, s'y conſerva long-temps; & on en diſtingue encore aujourd'hui les veſtiges dans le pays de Vaud, le Valais & les environs.

Ce ſont les guerres, enſuite l'amour-propre de chaque nation qui ont mis cette confuſion dans le langage; les hommes étant faits pour communiquer, ils devroient être aſſez ſages pour s'accorder à s'entendre, & à s'épargner les travaux de tant de langues différentes, dont l'étude occupe la moitié de leur vie ſans les rendre plus inſtruits ſur les choſes; ils devroient, à l'exemple de ce qui ſe pratiqua ſous les Romains, s'arrêter à une ſeule

qui en deviendroit plus riche. Ce moyen uniroit d'un ſeul coup tous les hommes, ouvriroit toutes les communications.

Religion. L'homme a fait de tout temps ſes Dieux à ſon image, parce qu'il n'a rien imaginé de plus parfait que lui, & il leur a donné ſon caractère & ſes attributs; ils ont été noirs au midi; blancs au nord, & cela devoit être; il étoit dans l'ordre de la nature qu'ils portaſſent l'empreinte de leur origine; un enfant ne reſſemble-t-il pas à ſon père? En voyant par-tout leurs dieux avec leurs goûts & leurs paſſions, ne diroit-on pas qu'ils ont pris à tâche d'aſſujettir le ciel à des formes terreſtres? Ont-ils été ſauvages & féroces; leurs dieux ont été cruels & couverts de peaux de bêtes : ont-ils connu les arts; leurs dieux étoient artiſtes, éclairés & bienfaiſans, tels que Cérès, Mercure, Eſculape, Apollon & Minerve. Chez les Phéniciens, peuples ruſés, & chez les Grecs, inſtruits & partiſans des ſciences, Apollon & Mercure étoient les dieux chéris. Les Thraces belliqueux honoroient le terrible Mars; les peuples voluptueux de l'île de Chypre adoroient Vénus : Rome ambitieuſe élevoit des autels à la Victoire & à Bellone; chaque peuple a ainſi déifié ſes paſſions. Le Gaulois guerrier adora Eſus, le dieu des combats; Taranis, le dieu du tonnerre; & Teutatès, celui de l'intelligence; mais, cruel & féroce, il les honora, ſelon ſon génie & ſon caractère, par des cruautés & des meurtres, & en verſant le ſang humain ſur leurs autels. Quels autres honneurs pouvoient rendre au Dieu de la guerre des peuples qui décidoient tout par elle, & qui lui vouoient leurs priſonniers? C'étoit le

même droit que celui des ſauvages de l'Amérique ; les idées de l'homme brut diffèrent peu. Mais, dans leurs beaux jours, lorſque leur éloquence, ſoutenue des ailes brillantes de l'imagination, s'élevoit avec nobleſſe, & ſubjuguoit les eſprits, ils rendirent des hommages éclairés à Minerve & à l'Hercule *Ogmius*, ce ſymbole de la force irréſiſtible qui provient de l'éloquence ; il étoit repréſenté avec des chaînes qui lui tomboient de la bouche, emblême du pouvoir d'un organe éloquent.

Dans l'enfance de la nation, lorſque des idées religieuſes vinrent la frapper dans les antres & dans les rochers où elle faiſoit ſa demeure, elle imagina un culte, & rendit aux divinités qu'elle s'étoit faites des hommages ſincères & peu éclairés. La preuve s'en eſt perpétuée par une eſpèce d'autel qui exiſte encore dans une caverne des montagnes de Rully (*a*), près de Châlons. Depuis sa dévotion ſe reſſentit du progrès des arts, elle eut des temples & des oratoires ſouterrains (*b*) ; elle déifia enſuite, par un ſentiment de reconnoiſſance, beaucoup d'objets utiles : car, outre le ſoleil, nous voyons qu'elle rendoit auſſi un culte au vent de biſe & au Bizon, eſpèce de bœuf. Ce vent, ſi favorable aux productions de notre

(*a*) Cet autel eſt au fond d'une caverne appelée la cave Ravot, dans la gorge d'Anjoux. Il conſiſte en trois figures de divinités ſi groſſières & ſi anciennes, qu'on n'en diſtingue que quelques traits ; elles ſont tracées ſur le roc qui ſert de mur.

(*b*) On a découvert à Corſain, proche l'ancien lieu de Réome, il y a dix-huit ans, un petit oratoire en quarré avec la figure du ſoleil ſur un des murs & des figures effacées ſur les autres. Le pavé étoit en moſaïque. *Deſcrip. de Bourg tom. 5, pag. 118.*

climat, avoit été apprécié par nos ancêtres; ils l'avoient envisagé comme une divinité tutélaire dont le souffle répandoit l'abondance & la salubrité. Les jours de leurs maisons, tournés de son côté, étoient ouverts à ses influences; ils l'invoquoient dans leurs prières (*a*), ils lui adressoient des vœux. Reconnoissans des services du bœuf, ils lui rendirent des hommages (*b*) en échange de ses travaux : les Egyptiens l'avoient fait avant eux, & les Gaulois ne firent pour le dieu Bizon que ce que les autres avoient fait pour Apis.

Ils revinrent dans la suite sur eux-mêmes, & se firent des dieux de leur nature; ils élevèrent des statues à Esus, à Taranis, à Teutatès. Celles de ces derniers ne furent dans le principe, selon Macrobe, que des figures quarrées, posées sur un cube, & qui n'avoient du dieu que la tête. Les gens de la campagne, au défaut du Teutatès terminal, élevoient des pyramides auxquelles ils rendoient un culte. Ce dieu, qui passoit chez les Celtes, comme chez les Egyptiens, pour l'inventeur des arts & le principe de l'intelligence & de la sagacité, étoit le plus universellement honoré (*c*). Les Gaulois, en ce point, différoient encore peu des Américains, qui avoient de

(*a*) Voyez Mézeray, & l'Histoire abrégée de Bourg. Auguste, pour plaire aux Gaulois, lui avoit élevé un temple.

(*b*) C'étoit un petit Bœuf de bronze avec des fers d'argent. M. de Caylus en a décrit un dans ses antiquités.

(*c*) On a trouvé beaucoup de ses statues dans le pays des Celtes : on en a découvert trois à Bouilland près de Beaune, une à Saint-Romain; il y en a une dans le château de Grandmont, tenant en main une bourse & un cornet,

petites

petites figures placées chez eux ou dans des niches. Le ſauvage des Gaules adoroit le Mercure Terminal; celui d'Amérique, une pierre (*a*) ſur laquelle ſa divinité étoit ſculptée : l'eſprit étoit le même; la différence du mode provenoit de ce que l'un de ces peuples étant fixe, avoit appuyé ſon dieu ſur une baſe ſolide, & que l'autre étant errant, avoit voulu un dieu portatif qui pût le ſuivre dans ſes courſes & dans ſes émigrations.

Le ſpectacle de la nature ſeul fait naître des idées religieuſes dans le ſein du ſauvage qui a perpétuellement ſes tableaux ſous les yeux; de-là vient que les premiers objets du culte d'un peuple nouveau ſont pris à la campagne, dans la claſſe des animaux & des végétaux, par rapport à leur utilité; enſuite dans celle des hommes forts & puiſſans, par rapport à la terreur qu'ils inſpirent & à la protection qu'ils accordent. Nous avons vu le Gaulois primitif ſuivre fidèlement cette marche naturelle; d'où l'on peut tirer l'induction qu'il n'étoit pas ancien, & ne deſcendoit ni des Scythes, ni des autres peuples antiques de l'Aſie, comme quelques Ecrivains l'ont avancé. C'eſt aux traits de reſſemblance qu'on juge de la deſcendance & de l'affinité des nations; la nation Gauloiſe n'en avoit aucun de commun avec ces peuples qui avoient tous des notions d'aſtronomie & une idée plus ou moins étendue des arts, que celui-ci ignoroit

(*a*) Les peuples de l'Amérique qui habitent ſur la rivière des Amazones & ſur l'Orenoque, les ſauvages de la Floride, de la nouvelle Eſpagne, avoient des pierres plates dont les deux extrémités ſe terminoient en pointe, ſur le milieu étoit ſculptée la figure de leur dieu. M. le Marquis de Migieux, dans ſa ſuperbe collection, en a de différentes eſpèces & de différentes couleurs.

totalement. Le culte des Celtes étoit celui des ſauvages : celui des nations de l'Aſie provenoit d'un culte plus ancien, qui avoit pris naiſſance dans les veſtiges de l'hiſtoire du premier âge, & dans le ſouvenir confus des révolutions du globe (*a*); auſſi les fêtes des Mages étoient-elles appelées des *Mémoriaux*, c'eſt-à-dire, des jours conſacrés à la commémoration des grands évènemens qui étoient arrivés ſur la terre. Après la deſtruction de la nation inſtitutrice, on apperçoit dans les ténèbres des ſiècles éloignés un reſte de ſes uſages & de ſes arts chez les Scythes, chez les Indiens & les Chaldéens; on voit d'un autre côté ſes hiéroglyphes gravés depuis le Nil juſqu'à la Chine & à la Tartarie; il ſemble même qu'on en découvre des traces au Pérou : mais on ne voit rien de pareil dans les Gaules, on n'apperçoit aucun rapport dans la religion & les uſages de ces nations & des Gaulois; d'où l'on croit pouvoir conclure que ces derniers étoient abſolument étrangers aux autres.

Le Gaulois étoit donc ſauvage & indigène; mais s'étant peu à peu civiliſé, & ayant acquis le goût & les arts de ſes vainqueurs, il prit inſenſiblement leur eſprit avec leurs ordres; il devint en quelque ſorte Italien, ou au moins il n'en différa que par la variété qui provient des caractères indélébiles du climat. Trop éclairé pour ne pas voir ce qu'il y avoit de révoltant dans les myſtères de ſa religion, & de dangereux dans le deſpotiſme de ſes Miniſtres, ſes inclinations & ſes goûts, imitateurs de ceux des

(*a*) On l'établira dans le premier Volume de l'Hiſtoire ancienne, précédant celle de M. Rollin.

Romains, lui firent encore adopter leur religion; elle fit chez eux des progrès rapides. Le Druidisme perdit la majeure partie de ses partisans, & cessa d'être la religion dominante; le culte des dieux de Rome se répandit partout, & beaucoup d'endroits en conservent encore les titres (*a*).

On voit par-là que ces peuples furent fort superstitieux; qu'à leurs dieux anciens ils joignirent ceux de leurs conquérans, adoptèrent les rêveries de la fable, & encensèrent presque tous les dieux de la Phénicie, de la Grèce & de l'Italie : ils allèrent aussi loin que les habitans de cette dernière contrée qui divinisèrent tout hors Dieu; élevèrent, comme eux, des temples & des autels en honneur des morts, des évènemens heureux & des fleuves (*b*). La preuve en est encore écrite sur deux pierres, faisant partie de deux temples ou de deux autels, l'un élevé par un mari à sa femme (*c*), & l'autre

(*a*) Venarey auprès de Semur dérive de *Veneris ara*; Dienay auprès de Dijon, d'un temple de Diane; Isurtille, de celui d'Isis; Luce, de celui de Lucine; Beaune, de celui de Belenus; Ozenai, de celui d'Osiris; Jansigny, de celui de Janus; Orgeux, des Orgies qu'on y célébroit. L'Autunois a une foule de noms provenant de la même source; ils sont rapportés par Ladoue, ancien Ecrivain qui souvent force l'étymologie.

(*b*) Voyez l'inscription trouvée par l'abbé le Bœuf sur une des faces de l'autel élevé en l'honneur de la rivière d'Yonne, par Tetricus. *Aug. sacr. deab. Icauni, T. Tetricus African. d. s. dd.*

La galère de bronze trouvée vers la source de la Seine. Cet *ex voto* déposé dans le cabinet de M. le Président de Bourbonne, à Dijon, devoit être placé dans un Temple érigé en l'honneur du fleuve.

(*c*) On en a trouvé une dans les ruines d'Alise ou Alexia, qui annonce que Virgula érigea à Moristasgus, son père, le temple ou le portique où se trouvoit cette inscription : *Deo Moristasgo.*

par une fille à ſon père (*a*). Les Druides commençoient alors à décliner ; ils n'avoient plus ce crédit immenſe & abuſif dont nous allons rendre compte.

Druides. Les Prêtres ont gouverné preſque toutes les nations ; mais ils n'imposèrent à aucune un joug auſſi dur que celui ſous lequel gémirent nos ancêtres. Leurs Druides, ſous des dehors d'auſtérité & de gravité, avec leſquels on en a toujours impoſé au peuple ; cachoient une ambition ſans bornes ; le deſpotiſme & une cruauté atroce étoient maſqués par un extérieur hypocrite & par des principes d'une ſage morale. Quand Céſar n'eût fait en faveur des Gaulois que de les ſouſtraire au pouvoir de ces terribles maîtres, ils euſſent dû lui pardonner leur conquête, & le regarder comme leur bienfaiteur.

Les Druides étoient pris dans les familles les plus diſtinguées ; l'adminiſtration de la juſtice leur étoit confiée, ainſi que l'éducation des nobles ; ils avoient le droit d'élire conjointement le ſouverain Magiſtrat ; la nobleſſe de leur extraction, la dignité de leur état leur attiroient la vénération des peuples. Elle étoit portée à un tel degré, qu'ils pouvoient arrêter deux armées prêtes à combattre. Nous voyons dans les commentaires de Céſar, que Divitiacus, prince des Druides de la république des Eduens, diſpoſoit des affaires du gouvernement ; ils y influoient beaucoup dans chacune des provinces où ils demeuroient. Leur chef, qu'on pouvoit regarder comme la perſonne la plus conſidérée des Gaules, portoit une

(*a*) M. le Goux de Gerland rapporte cette inſcription.

couronne de larges feuilles de chêne, & ſon aſſiſtant tenoit un ſceptre en forme de croiſſant (*a*).

Le culte des Druides avoit beaucoup d'affinité avec celui des prêtres Egyptiens, Ethiopiens & Phéniciens : on entrevoit dans les nuages de l'antiquité, qu'ils avoient été leurs inſtituteurs : on trouve dans les différens Colléges ſacerdotaux les mêmes dogmes, ſur-tout celui de l'immortalité de l'ame ; dans les temples les mêmes divinités, emblêmes des planètes ; le même culte déféré aux animaux utiles ; enfin la même vénération envers le Soleil adoré ſous les noms de Mithras (*b*) & d'Oſiris ; l'Egyptien lui ſacrifioit des hommes roux, probablement ſur les rapports qu'il trouvoit entre leur chevelure & la face rayonnante de cet aſtre ; il immoloit des filles au Nil : le Gaulois ſacrifioit à Mercure des hommes de tout ſexe & de tout âge. Le culte d'Iſis étoit célébré à Paris comme à Memphis, celui de Bélenus étoit commun à Beaune & à Palmyre. La figure de ce dieu trouvée dans les fondations d'un temple Gaulois, & celles des divinités découvertes dans l'Egliſe de Notre-Dame, aſſiſe ſur le temple d'Iſis, prouvent les rapports des deux cultes. Par l'effet de l'ambition naturelle à l'homme, & de la tendance de la Théocratie au pouvoir ſuprême, les Prêtres, dans ces différens Etats, étoient en poſſeſſion des honneurs & des biens, ils dominoient ſur les eſprits & ſur

(*a*) V. Thomas, Hiſtoire d'Autun, part. 1 ; pag. 51.

(*b*) Sur le tombeau de Chindonax, trouvé auprès de Dijon, on liſoit cette inſcription : » *Dans ce bocage de Mithras, ce tombeau couvre le corps de Chindonax, Grand-Prêtre ; arrière-impies, les dieux ſauveurs gardent mes os* «.

les Rois; le chef des Druides portoit un ſceptre, ainſi que celui des prêtres d'Héliopolis.

Les principales demeures des Druides, outre le pays Chartrain où réſidoit leur chef, & où ſe tenoit tous les ans une aſſemblée générale, étoient ſur une montagne peu éloignée d'Autun, appelée Mont-dru (*a*), *Mons Druidarum*. Elle eſt de forme ronde; ſes flancs ſont caverneux, & ſon ſommet hériſſé de bois élevés. On voyoit encore les ruines de cette ancienne habitation dans le ſeizième ſiècle : il n'en reſte plus que deux pierres, l'une repréſentant deux augures, & l'autre un ſacrificateur; M. le Goux en a donné la deſcription.

2°. Sur une colline à Mavilly dans le Beaunois. Cette colline, dit M. l'abbé Gandelot, eſt entourée de hautes montagnes, autrefois couvertes de bois; ſa ſituation reſſemble à celle du fameux temple de Delphes. On y a trouvé des monumens de la plus haute antiquité, dont pluſieurs ſont rapportés dans ſon Ouvrage, & les autres dépoſés au château de Savigny.

3°. Sur une autre colline entre Aliſe & Flavigny, appelée Mont-druau; ſur celle de Mont-bard, *Mons Bardorum*; ſur celle de Druye dans l'Auxerrois; à Druſi, maintenant Droiſſi proche Soiſſons; ſur les hauteurs qui avoiſinent Dijon, au bas deſquelles on a trouvé le tombeau de Chindonax, chef des Vacies; au bois Drû à Antigny dans l'Auxois : d'où on peut conjecturer qu'il y

(*a*) Monſieur le Chevalier de Jaucourt a été trompé, en plaçant le Mont-dru dans l'Auxois.

en avoit auprès des grandes villes, comme dans les lieux extrêmement solitaires.

Ils étoient partagés en différens ordres : les uns étoient poëtes, & célébroient les actions des grands hommes, tels étoient les Bardes; les Eubardes, ou Eubages, professoient la médecine & la philosophie; les Saronides dictoient les loix, enseignoient la jeune noblesse, & décidoient des affaires : les Vacies étoient les sacrificateurs; enfin, les Druides en corps étoient tout. Ils portoient une robe longue & un long manteau par dessus, avec un capuchon tombant. Leur visage triste (*a*) & sombre étoit hérissé d'un barbe grande & touffue, & leur tête étoit entourée d'un bandeau & d'une couronne de chêne; car cet arbre étoit sacré pour eux, il faisoit l'objet d'un culte ridicule dont trop d'auteurs ont traité pour en parler encore.

Leur morale dans l'origine étoit sublime; leurs préceptes ne tendoient qu'à la pureté des mœurs; ils enseignoient un être souverain au-dessus des sens, & une ame immortelle, animant sans cesse de nouveaux corps au sortir de ceux qu'elle abandonnoit. Tenoient-ils des Orientaux ce systême de la renaissance & du retour à la lumière, du passage successif du néant à la vie & de la vie à la mort; ou bien la vue de la mort alimentant la vie

(*a*) Les deux figures qui sont sur la pierre, dessinée par M. le Goux de Gerland, sont dans ce costume; l'une a un air phlegmatique & sévère, l'autre est dans l'attitude d'un homme qui observe. Ces deux figures représentent des hommes tristes, de ces personnes dures & austères, dont le souci, l'ambition & l'insociabilité rident le front. Au reste, les Gaulois dans l'origine avoient le phlegme des Anglois. Voyez ce qu'en dit Julien.

par ſes victimes, la leur avoit-elle fait naître? Quoi qu'il en ſoit, ces motifs ſi propres à affermir l'homme contre les ſecouſſes des paſſions, à le porter à la vertu & à la valeur, leur méritèrent une conſidération dont ils abusèrent dans la ſuite. Paſſant du moral au phyſique, ils enſeignoient l'éternité de la terre, & ſa durée infinie; les préceptes des Phéniciens étant les mêmes, on voit à découvert la ſource d'où ils ſont émanés. Pendant que les uns inſtruiſoient la jeuneſſe, les autres, dans le ſein de la retraite & le ſilence de la méditation, acquéroient dans la médecine & dans la botanique des connoiſſances qui tournoient au bien de la ſociété, par le ſage emploi qu'ils ſavoient en faire. Fatigués d'être néceſſaires, ils voulurent commander; ils aſſujettirent les peuples qu'ils avoient inſtruits : cette innovation ne rencontra pas de grands obſtacles; la conſidération & le reſpect dont ils jouiſſoient, leur frayèrent les chemins de l'autorité chez des hommes qui, n'ayant reçu d'eux que des biens, s'imaginoient que ce changement alloit leur en procurer de nouveaux.

Pour parvenir à ce pouvoir ſouverain, pour lequel ils avoient quitté le caractère reſpectable de ſages & de bienfaiteurs de leur nation, il fallut avoir recours à des moyens dignes du rôle qu'ils vouloient jouer; ils appelèrent à leur ſecours, comme tous les uſurpateurs, la fourberie, l'avarice, la politique cruelle : plus habiles que le peuple, ils eurent le talent de déguiſer à ſes yeux les funeſtes paſſions dont il devint la victime. Alors le mal ſuccéda au bien; des principes révoltans & monſtrueux étouffèrent des principes juſtes & honnêtes : la nation

fut

fut opprimée par ses instituteurs. Son aveuglement étoit tel, & l'habileté de ses oppresseurs si raffinée, qu'elle se reposoit sur eux de son sort, dans le moment même où ils exerçoient leurs fureurs sur ces hommes toujours prévenus en leur faveur, même au milieu des maux qu'ils leur faisoient souffrir. On établit des mystères, à l'ombre desquels on se jouoit de la crédulité du vulgaire, certains jours d'assemblées dans lesquelles on traitoit de l'esclavage & des cruautés qu'on vouloit exercer sur ce peuple, qui croyoit, de son côté, qu'on travailloit à améliorer son sort. Comme on vouloit se réserver toute l'autorité, & que les sciences & les secours en donnent beaucoup sur des ignorans & des indigens, on n'écrivoit rien. Les Druides se transmettoient leur savoir pendant un noviciat de vingt ans (*a*); ils étoient le centre de toutes les connoissances, elles étoient exclusives pour tout autre. On devoit arracher certaines plantes qu'on savoit utiles, sans regarder & en détournant les yeux; les Druides, qui en connoissoient la propriété, en recueilloient seuls le fruit en vertu de ce principe tyrannique.

C'étoit un principe aussi sacré que bien établi, que les Druides ne devoient supporter ni impôts ni charges publiques, & qu'ils ne devoient pas s'exposer à la guerre; mais ce dernier principe n'étoit observé que lorsqu'il

(*a*) Souvent même ils passoient en Angleterre pour s'instruire dans des écoles célèbres qui étoient dans le pays de Galles sur-tout; ces écoles étoient très-renommées du temps de César, & très-fréquentées par les Druides Gaulois.

s'agiſſoit de l'intérêt de l'Etat, il étoit violé auſſi-tôt qu'il étoit queſtion du leur; dès qu'on l'attaquoit, ils voloient à ſa défenſe. Leurs principaux dogmes conſiſtoient dans l'obligation d'aſſiſter à leurs inſtructions & aux ſacrifices qu'ils faiſoient dans les bocages ſacrés, de ne confier le ſecret des ſciences qu'à ſa mémoire, de ne point diſputer ſur leur religion, ni d'en révéler les myſtères; ils conſiſtoient encore dans la punition du larcin, de l'oiſiveté & du meurtre, dans les devoirs envers les morts, dans la puiſſance abſolue des pères de famille, dans le droit exceſſif de vie & de mort ſur leurs enfans, dans le meurtre des priſonniers de guerre ſur leurs autels, & dans les ſacrifices de victimes humaines lorſque l'Etat étoit en péril ou menacé. A ces principes, ils avoient joint la maxime générale, qu'il ne pouvoit proſpérer qu'autant que leur corps ſeroit riche & puiſſant, que c'étoit là le ſigne de ſa grandeur. Non contens de dominer ſur les opinions, ils exerçoient un pouvoir terrible ſur les perſonnes; ils avoient le droit de punir de mort, & de rejeter de la participation de leurs myſtères ceux qui s'oppoſoient à leurs avis, ce qui étoit un genre de mort civile, en ce qu'on fuyoit le frappé d'anathême. Leur doctrine dégénérant de ſa pureté primitive, ils admirent des dieux étrangers, & leur firent partager leurs autels avec le Dieu univerſel, immenſe & incompréhenſible. Ce nouveau culte les conduiſit au comble de l'atrocité & à la ſoif du ſang humain; ils ſacrifièrent des hommes à l'affreux Teutatès, ils égorgèrent leurs ſemblables en l'honneur de cette divinité imaginaire. Souvent ils mêloient parmi les victimes les malheureux objets de leur haine & de

leurs vengeances : ces paſſions effrénées étoient les dignes diſpoſitions qu'ils apportoient à ces horribles ſacrifices. Toutes les victimes ne ſe prenoient pas dans le ſein de la patrie; la guerre en fourniſſoit, les priſonniers étoient dévoués à ces ſanguinaires divinités. Quelquefois les Druides les prenoient des mains des Gaulois, devenus auſſi barbares qu'eux; ils les immoloient ſur des autels, ou les enfermoient dans des ſtatues coloſſales faites d'ozier & entourées de matières combuſtibles, & marioient le chant de leurs hymnes infernaux & homicides aux cris des victimes.

Ils tenoient ce rite affreux des Phéniciens & des Carthaginois, les premiers égorgeoient des hommes ſur les autels de Bal ou Bélenus, & les autres jetoient leurs enfans dans les bras de la ſtatue embraſée de Saturne. Les Romains cherchant à ſe rendre propice la terre qu'ils vouloient conquérir, enfouiſſoient dans ſon ſein des victimes vivantes. Les Egyptiens qui ſacrifioient des filles au Nil, & les Ethiopiens des garçons au Soleil, & des filles à la Lune, ſemblent être les inſtituteurs de ce culte barbare : par quelle fatalité tant de nations ſe ſont-elles accordées à honorer la divinité par des meurtres?

Comme les Druides étoient les dépoſitaires des arts, il ne reſte guère de monumens Celtiques que dans les endroits qu'ils ont habités; auſſi eſt-ce des décombres de ces antiques demeures qu'on a tiré les monumens qui atteſtent leur exiſtence, leur cruauté & l'atrocité de leurs ſacrifices. Outre ceux qu'on a trouvés dans les ruines des colléges d'Autun & de Mavilly, on voit encore

aujourd'hui deux pierres (*a*) tirées des démolitions de l'ancien temple de Bélenus (*b*), bâti à Beaune, & qui sont entrées vers l'onzième siècle dans la construction de deux piliers de l'Eglise de cette Ville : sur l'une & sur l'autre sont représentés ces massacres imputés aux Druides, ces affreux sacrifices de victimes humaines. Ces pierres perpétuent la mémoire de ces atrocités, en même temps qu'elles portent à l'ame de celui qui les contemple le souvenir du malheur de nos ayeux, du sang qui fut répandu, & des meurtres dont l'humanité gémit encore. A cette preuve de la catastrophe du genre humain alors existant, on retient avec peine ses pleurs, on ne voit qu'avec indignation & serrement de cœur les chênes qui entourent les ruines qui servirent autrefois d'asile à des

(*a*) L'une de ces pierres représente un homme nud, étendu sur une espèce d'autel; l'autre, deux Druides en robes longues, foulant deux têtes de vieillards : dans l'espace qui les sépare, est un massacre d'hommes, de femmes & d'enfans, jetés pêle-mêle, qu'un d'eux repousse de la main en détournant les yeux.

(*b*) La figure du Dieu a été trouvée gravée sur une pierre provenant des ruines de son temple : il est représenté, comme chez les Perses & les Phéniciens, avec un air fort & robuste, & un rayon de lumière sur le front; il est presque nud, & tient dans sa main le livre des mystères mithiaques : preuve que les Gaulois avoient acquis des Phéniciens. Cette figure est gravée dans l'histoire de Beaune. L'inscription du tombeau de Chindonax au bosquet de Mithras, & le buste du dieu Bélenus sont des preuves certaines de la mythologie des Phéniciens, ce sont des traces précieuses de leur croyance & de leur passage. Il faudroit en inférer que les Druides auroient adopté ce culte, l'auroient associé au leur, ou qu'ils auroient permis à quelques-unes des habitations Phéniciennes ou étrangères qui se glissèrent parmi les Celtes, de conserver leur religion; car l'inscription du tombeau annonce un Prêtre de Mithras, & non un Druide; il faut aussi convenir que toutes les nations ont eu un penchant pour le culte du Sol[eil]

hommes aussi cruels : successeurs de ceux qui ont été témoins de tant de scènes affreuses, ils semblent placés comme pour les rappeler aux hommes, & les guérir à jamais de la superstition, à la vue des maux qu'elle leur a faits.

Mais, comme si ce n'eût pas été assez d'un sexe armé contre la nature, la superstition les avoit associés tous deux à ses attentats ; le sexe le plus doux avoit été entraîné aux plus affreux excès par l'enthousiasme, qui souvent éclate chez lui avec plus de fureur encore. Des femmes avoient été admises à ces horribles mystères. Cette inscription, trouvée à Metz, *Arete Druis Antistita*, prouve qu'elles étoient soumises à des supérieures; elles étoient répandues dans toute la Gaule, puisque ce fut une de celles de Tongres qui prédit à Dioclétien son avènement à l'Empire. Retirées dans des déserts ou dans des grottes, l'esprit séduit par des discours trompeurs & fanatiques, le caractère endurci par la solitude & par des spectacles dénaturés, elles étoient devenues pires que leurs maîtres, & faisoient assaut de cruauté avec eux. Revêtues d'une simple tunique blanche attachée sur l'épaule avec une agraffe, entourées d'une ceinture d'airain, on les voyoit, le fer à la main, traîner les captifs ou les malheureuses victimes dévouées à leurs divinités, & les égorger sur leurs infâmes autels. La prêtresse de Diane en Tauride, celles qui suivoient les armées des Cimbres, des Ambrons, & qui immoloient les captifs, agissoient par le même principe. Les femmes ont souvent partagé les forfaits des hommes, mais ce n'est qu'après qu'elles y ont été excitées. Sous les Romains, il existoit

encore de ces prêtresses, mais réduites au seul emploi de la divination : nous en voyons une jouer, en 72, un grand rôle dans la guerre de Civilis, ainsi que Veleda & Ganna en Germanie sous Trajan. Elles étoient divisées en trois classes, dont l'une gardoit le célibat, l'autre alloit habiter tous les ans un jour avec les maris, & la troisième étoit subordonnée aux deux autres. Leur vie solitaire, le mystérieux attaché à la divination à laquelle elles se livroient, ont donné naissance à la Féerie si célébrée depuis par les Romanciers.

Quand les Romains eurent conquis les Gaules, ils firent ce que Gélon avoit fait avec les Carthaginois : ils défendirent les sacrifices humains ; César voulut réduire Teutatès à de simples invocations, comme depuis le Calife Omar força le Nil à se contenter d'une lettre au lieu d'une fille ; mais les Druides, déja outrés contre un Gouvernement qui avoit sappé leur autorité, n'eurent que peu d'égards à ces ordres ; leurs sacrifices furent moins communs, & toujours aussi cruels. Tibère fut obligé de les condamner aux peines qu'ils faisoient souffrir à leurs victimes ; Néron fit brûler leurs retraites & leurs bois sacrés. Le peuple, habitué au joug des Romains & à leur culte, les trouva plus doux, & abandonna les Druides ; mais ceux-ci étoient trop épris d'un culte qui leur avoit procuré un rang aussi élevé, ils ne purent se déterminer à l'abandonner. Forcés à se désister des sacrifices sanguinaires, ils se rejettèrent du côté de la divination, & subsistèrent dans ce dernier emploi jusqu'à Charlemagne ; mais ils étoient encore nombreux à l'arrivée des Francs dans les Gaules ; & jusqu'à ce que leurs Rois plus éclairés eussent

pris les mœurs des Romains, ils jouirent encore de quelque considération sous un peuple ignorant, curieux de savoir l'avenir. Alors elle tomba, & ils disparurent; mais ce ne fut que dans le septième siècle, qu'ils finirent entièrement. Les figures du Temple de Bélenus, bâti après César, nous convainquent que leur culte étoit encore en vigueur, malgré la défense faite par le Sénat l'an 95 avant notre ère, & malgré celles des Empereurs Tibère, Claude & Néron; ils étoient encore en honneur du temps d'Aurélien, puisqu'Ausone, dans un éloge fait en faveur des professeurs des écoles de Bordeaux, loue *Patera* & *Phebidius* qui descendoient des Druides. Dans le sixième siècle, ces Druides devins conservoient encore l'esprit de leur premier état, puisque Théodebert ayant pénétré en Italie, & s'étant emparé de Pavie, ses gens sacrifièrent des victimes humaines; sur quoi Procope dit : » Les » François, devenus Chrétiens, observent encore une » grande partie de leurs superstitions; ils offrent des vic- » times humaines «. A ces traits, on ne peut reconnoître que les Druides & les Gaulois; car le culte des Francs n'étoit pas aussi cruel.

Les Celtes, qui fuyoient le luxe, s'avisoient, par la plus singulière des bisarreries, d'avoir du faste & de la vanité lorsqu'ils n'étoient plus. Leurs funérailles étoient somptueuses : on brûloit les corps des principaux avec leurs armes, leurs chevaux & leurs meubles les plus précieux. Cette manie tient cependant moins au luxe qu'à des idées générales. Dans le Tonquin & la Tartarie, on enterroit encore, dans le siècle dernier, une partie des trésors & des esclaves du défunt avec son cadavre. Funérailles.

Plusieurs peuples du Septentrion, les Grecs mêmes (*a*) enterroient ou brûloient leurs morts avec leurs armes & des effets précieux. Alaric, Charlemagne & beaucoup de Princes du Nord furent enterrés de la sorte. L'idée qu'au moment du réveil général, les hommes se relèveroient & se serviroient des moyens que la générosité de leurs enfans leur auroit laissés, étoit très-répandue. Delà cette coutume barbare d'enterrer les vivans pour honorer les morts.

La construction intérieure de la grande Pyramide d'Egypte donne à penser qu'on avoit enfermé des hommes vivans dans le tombeau du Pharaon qui y fut inhumé : on est tenté de le croire à l'inspection des trous & des jours ménagés jusqu'au cachot de ces vivans ensévelis.

Comment les hommes ont-ils pu inventer un aussi cruel usage, il n'y a que le despotisme le plus outré, le mépris des humains, qui ait pu engager le tyran à honorer par le sang la cendre de son prédécesseur! L'usage de conserver ou de brûler les cadavres, semble aussi s'éloigner du vœu de la nature; la vraie sépulture des corps est la terre; la main des mortels n'ayant pu les tirer du néant, ne doit pas empêcher qu'ils n'y rentrent, il faut que l'homme qui est sorti de la terre y retourne; la conservation du cadavre d'un Monarque, loin de donner une idée de sa grandeur, le rapetisse & le diminue aux yeux du spectateur qui considère ce qui

(*a*) Nous voyons dans Homère qu'Achille jeta les armes de Patrocle dans le bûcher avec des chevaux & des chiens, & immola douze jeunes Troyens.

en

en reste. C'est bien pis, s'il n'a rien fait pour se sauver de l'oubli, le mépris se joint au dégoût du spectacle.

La piété envers les morts étoit une partie essentielle du culte des Gaulois ; leurs monumens, à cet égard, étoient si multipliés & si solides, qu'il nous en reste encore. Le pays des Belges, celui des Celtes sur-tout, offrent des tertres & des restes de pyramides dont la base est existante. Le monument de cette espèce (*a*) qui se soit le mieux conservé, est la pierre de Couhard auprès d'Autun ; c'est un reste encore élevé d'une haute pyramide assise sur le tombeau d'un Roi Gaulois, ou avec plus d'apparence, de Divitiacus (*b*), chef des Druides. La construction mystérieuse de cette pyramide est comme celle d'Egypte, on n'a pu encore trouver le tombeau de son fondateur ; c'est ainsi qu'on reconnoît à chaque instant dans les Gaules les traces du génie Egyptien : on les trouve jusque dans les cavernes, témoin celle d'Auvergne d'où on tira la momie qui est déposée au Cabinet du Roi. La crainte de la violation des tombeaux a été générale, & a de tout temps inspiré aux hommes de grandes précautions : outre celles prises

---

(*a*) Il y a encore à Pierre & à la Chapelle-sous-Brancion les restes de pareilles pyramides. L'abbé Courtépée remarque fort judicieusemunt qu'en Bourgogne plusieurs endroits ont pris le nom de Pierre-pointe, Pierre-écrite, Pierre-levée, Pierre-fite, d'une roche ou d'une espèce de pyramide, élevée sur un tombeau Gaulois. Le mot *Petra* signifioit, selon lui, monument sépulchral sur la hauteur.

(*b*) Ce qui l'a fait soupçonner est une médaille d'or trouvée auprès, il y a près de cent cinquante ans, portant cette inscription : *Gloria Æduo. Druidque*, qui ne pouvoit s'appliquer qu'à Divitiacus.

par les Rois d'Egypte qui se faisoient renfermer dans le secret de leurs pyramides, on connoît celles des Rois de Tonquin, de Samarcand & des Incas du Pérou dans l'autre hémisphère. Les Chefs & les Rois de cette nation, voulant laisser après eux une idée de la grandeur dans laquelle ils avoient vécu, étoient enterrés sur des éminences, & ce tombeau ainsi exhaussé étoit encore surmonté d'une pyramide. Pourquoi cet usage leur étoit-il commun avec les Egyptiens & les sauvages des isles du Tropique (*a*), qu'ils ne connoissoient pas? C'est parce que les hommes ont toujours eu des idées d'une fausse grandeur, que l'orgueil les suit par-tout, & même leur survit.

Au lieu d'une pyramide, les personnes d'un rang commun avoient une pierre sculptée, selon le goût du temps: ce qui nous en reste annonce la grossièreté & l'antiquité de l'ouvrage. Des deux tombeaux de cette espèce (*b*) que

(*a*) Les pyramides ou statues Terminales que M. Cook a vues à l'isle de Pâques, & les terres qu'il a remarquées, ainsi que les voyageurs qui l'ont précédé dans les moraïs ou cimetières d'autres isles.

(*b*) L'une de ces pierres est à l'entrée d'un hameau, qu'on appelle la Pierre-écrite, sur la route de Paris, de Saulieu à Autun. Elle est au pied d'un grand arbre, & est de granite du pays : elle est brute, & les figures, qui sont grossières, représentent un homme, une femme & trois enfans, dont l'un fait un ouvrage de poterie. Le mari tient en main un instrument avec lequel, probablement, il fabriquoit ses ouvrages. Ils sont vêtus de ces robes dont le sommet avoit une ouverture par où la tête passoit. Il y a au bas une inscription Celtique à demi-effacée, que M. de Migieux, très-instruit dans cette langue, prétend signifier *Potier de terre.*

L'autre pierre est chez M. de Migieux même : elle est blanche & offre deux figures à-peu-près dans le même costume, avec une inscription Celtique, signifiant *Archer.*

On a aussi trouvé à Gevrey, proche Dijon, une pierre, reste d'un tombeau d'un ouvrier en fer, appelé *Emeluncus.*

nous connoiſſons, l'un eſt celui d'un archer & de ſa femme, & l'autre, d'un potier de terre & de ſa famille; ce qui prouve que dans toutes les claſſes on avoit la fureur des mauſolées, & qu'on cherchoit à ſe précautionner contre l'oubli de la tombe. Il y en avoit qui, pour les rendre plus durables, alloient juſqu'à les tailler dans le roc (*a*). Beaucoup de ces morts, & preſque tous ceux qui ſont rapportés par M. le Goux de Gerland, ſont repréſentés avec une urne ou un vaſe en forme de gobelet. Quoique les antiquaires ne ſoient pas d'accord à cet égard, il y a apparence que ce ſont des urnes, parce que dans pluſieurs tombeaux & dans pluſieurs champs qui ſervoient de cimetières aux Gaulois, tel que le champ des urnes à Autun, à Clamerey, Châlons-ſur-Saône, Tilchâtel, Verdun, on en a trouvé beaucoup de verre & de terre; &, ce qui paroît déciſif, ce ſont ces lettres trouvées ſur l'une d'elles : *C. J. Suri;* cendres de Julius Surus. Les cabinets des antiquaires ſont pleins de ces vaſes, ainſi que de lampes ſépulcrales : pluſieurs de ces tombeaux portoient des inſcriptions de la plus belle morale (*b*), ce qui donne à connoître que les

(*a*) Il y en a trois de cette nature à Aubigny-la-Ronce, bailliage de Beaune; ils ſont taillés dans un ſeul bloc de grais de quarante pieds de circonférence, & de quatorze ou quinze de hauteur.

(*b*) Chorier, dans ſes antiquités ſur Vienne, p. 500, rapporte celle-ci : *Si vous ne trouvez plus les cendres dans cette urne, ſongez à la belle ame contre qui il ne fut jamais rien dit.* Il rapporte encore la ſuivante : *Ici ſe découvre tout le ſecret de la vie humaine.* D. Martin en rapporte une, qui annonce la croyance des Gaulois ſur les deux ſubſtances dont le corps eſt compoſé : *Leve le voile & médite ſur le compoſé des ſubſtances qui s'uniſſent & ſe ſéparent.*

Druides avoient fait de grands progrès dans cette ſcience, & que les Gaulois, leurs diſciples, étoient imbus de leurs principes. Ces anciens monumens nous ont encore appris deux choſes : l'une, que les Gaules, après la conquête des Romains, ne renfermoient pas ſeulement des légions pour leur garde, mais encore des branches des premières familles de Rome (*a*); l'autre, que les Gaulois qualifioient les individus d'une même lignée par leur nombre ordinal (*b*).

Tels furent les mœurs, les uſages & la Religion des Gaulois, plus ou moins groſſiers, ſelon les temps. Leur variation fut ſuſceptible de trop de nuances pour prétendre les peindre toutes, car il eſt certain qu'un peuple en change toutes les fois qu'il arrive des révolutions chez lui ; elles varient avec le climat, les connoiſſances & le gouvernement. Cette loi eſt auſſi naturelle que celle du changement des productions, lorſque le ſol en éprouve. Le phyſique par-tout entraîne le moral, & l'oblige à le ſuivre dans ſes métamorphoſes. La Gaule a-t-elle été couverte de forêts & de lacs? ſes habitans ont eu le teint blanc, ils ont été chaſſeurs & paſteurs. La terre a-t-elle été découverte & aſſainie? ils ont été agriculteurs, leur teint a été brun, ils ont changé de figure ainſi que le

(*a*) Nous en avons la preuve par cette inſcription du tombeau de Paulianus, fils de Paul, de la famille des Aniciens, conſidérable à Rome, & établie à Langres où on a trouvé pluſieurs fragmens de leurs tombeaux, entr'autres celui-ci ſur lequel on lit : S. M. M. N. E. M. PAULIANI PAULI FILIUS ANNICICUS.

(*b*) On en juge par cette inſcription trouvée ſur un tombeau, dans les environs de Dijon : *Aperinus Adebugi III.*

climat ; avec les Druides, ils ont été barbares ; avec les Romains, ils ont été humains & polis : quand leurs montagnes hérissées de forêts étoient froides, & leur terrain humide, ils se nourrissoient de lait & de chair ; aujourd'hui que le sol est sec, & les montagnes découvertes, ils se nourrissent de bled & de vin. Le climat est le grand législateur des hommes ; sa loi est si impérieuse, qu'on peut la regarder comme la volonté d'un despote qui veut que ses sujets obéissent à ses caprices, & suivent aveuglément ses impressions. Ces mœurs & ces usages, bruts dans l'origine, n'eurent, pendant bien des siècles, que des traits mal gravés & peu stables dans chaque genre, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent à un caractère fixe. On peut rapporter cette époque à l'arrivée des Phocéens. Leurs mœurs prirent une teinte de celles des peuples Orientaux ; les Druides mirent leurs sciences à contribution ; & la nation, leur langue. Leurs arts enrichirent les Gaulois : le fer fut travaillé, & devint terrible dans leurs mains ; l'or fut ramassé avec soin, & servit d'ornement aux plus riches ; la laine fut filée, & donna des habits souples & chauds ; des maisons solides, au lieu de cabanes, vinrent les soustraire aux injures de l'air. Alors ils connurent l'aisance ; mais ils ne cessèrent pas d'être barbares : ils ne furent réellement en possession des arts, qu'après avoir subi le joug des Romains. Leurs mœurs & leurs usages s'enrichirent de ceux de leurs conquérans. Leur Religion & leurs Prêtres, perdant insensiblement de leur crédit, les pratiques religieuses des Romains furent adoptées ; & bientôt cette nation, qui, un moment auparavant, étoit dans les

ténèbres de la barbarie, s'éleva au niveau des maîtres du monde. On va expoſer la cauſe d'une révolution auſſi prompte, ainſi que les ſuccès qui la ſuivirent, & les ſcènes qui la précédèrent.

PREMIERS TEMPS CONNUS.

LES premiers peuples, dont les relations avec nos pères ſoient venues à notre connoiſſance, ſont les Phéniciens. Ces antiques dominateurs de l'Océan, dont la puiſſance s'étendoit ſur toutes les mers, dont l'induſtrie mettoit à contribution toutes les parties de l'Univers, & dont le commerce lioit tous les hommes, furent les premiers étrangers connus qui osèrent aborder dans cette contrée, y établir les points de communication dont les fondemens exiſtent encore, & que cette terre offre, après tant de ſiècles, comme un hommage envers ſes antiques inſtituteurs. Ils ont diſparu; mais leur génie & l'empreinte de leur main ſont reſtés ſur ce ſol, & y ſont auſſi remarquables que dans les autres pays de l'Univers qui ſe glorifient de ces premiers maîtres.

Laiſſons à l'hiſtoire ancienne le droit de repréſenter Tyr dans la gloire de ſon triomphe, lorſque cette Reine de la mer, aſſiſe au milieu des eaux, étendoit ſes bras autour du monde, ſourioit avec dédain ſur les armées des Deſpotes attachées au rivage, & enchaînoit tous les peuples par ſes relations, ſes colonies & ſes armes. Il ne m'appartient pas, dans le plan que je me ſuis propoſé, de l'enviſager dans cet état de ſplendeur; je me borne à la conſidérer ſous le point de vue qui intéreſſe cette contrée; je ſuis ſon pavillon dans les climats glacés des

Gaules; je me présente à l'époque où ces navigateurs qui sembloient avoir pris à tâche de lier tous les hommes par le commerce, & d'unir toutes les terres par la marine, abordèrent pour la première fois sur les côtes de cette contrée sauvage, comme les Européens firent dans ces derniers siècles sur la plage de l'Afrique & de l'Amérique; car les grandes scènes de la nature sont les mêmes quant au fond, le temps & les circonstances apportent seulement quelques changemens dans les décorations. Les présens qu'ils firent aux barbares habitans de ces climats consistèrent en outils, en meubles grossiers, qu'ils leur donnèrent en échange de cuirs & de bétail, car le Gaulois n'avoit alors rien de plus à offrir.

Telle fut l'origine du commerce qui s'établit dans les Gaules; les Phéniciens ne lui donnèrent d'autre point d'appui que la modération avec laquelle ils en usèrent, & les liens d'amitié qui les unirent aux Celtes : envain eussent-ils voulu leur en imposer d'autres, & ils le sentirent bien; car ils n'essayèrent pas à fonder des colonies, & à élever des citadelles qui eussent fait ombrage à ces peuples puissans & belliqueux, qui n'auroient pas manqué de repousser leurs entreprises, ce qui leur auroit suscité une guerre ruineuse au lieu d'un commerce utile. Les Rhodiens, pour avoir méconnu ce caractère peu endurant des Gaulois, expièrent leur erreur par la ruine de la colonie qu'ils avoient fondée à l'embouchure du Rhône, qui en a retenu son nom. Les Phocéens de Marseille n'ont été redevables de leur salut qu'à l'évènement heureux qui favorisa, comme on l'expliquera, la fondation de leur ville; il ne fallut pas moins depuis,

que

que leur génie & leur valeur pour empêcher la ruine de leur patrie.

Les Phéniciens, sans être instruits par ces évènemens qui n'arrivèrent qu'après leurs premières relations avec les Gaules, agirent à l'égard de ses habitans comme s'ils les eussent toujours connus; ils ne les effarouchèrent pas à la vue des chaînes que renferment ordinairement les remparts & les tours, ils se contentèrent de l'usage des ports & de communications amicales; aussi ne voyons-nous aucune colonie Phénicienne sur les côtes Celtiques, tandis que celles d'Espagne, de Grèce & d'Afrique en étoient couvertes. Cette différence provint de l'esprit des peuples, dont les premiers, bouillans & impétueux, firent, dès la première entrevue, connoître le danger de les offenser. D'un autre côté, les Phéniciens étoient instruits des pertes qu'éprouve une colonie qui prend pied contre le vœu des anciens habitans; les longues & sanglantes guerres qu'ils avoient été obligés de soutenir contre les Turditains (*a*) pour la fondation de Cadix, & des autres places de la Bétique, ne leur inspiroient pas l'envie de réitérer dans les Gaules des scènes aussi meurtrières, & moins utiles à tous égards; car, en admettant qu'ils eussent triomphé, les remparts isolés qu'ils eussent élevés dans la Celtique, n'eussent jamais été aussi avantageux à leur puissance que Cadix, cette clef de la Méditerranée, cet entrepôt de l'Univers.

Les Phéniciens, qui sembloient avoir des ailes pour traverser les mers, avoient aussi la patience & le courage

(*a*) Dans l'Andalousie à l'Occident.

ſi néceſſaires au commerce dans la lenteur de ſes opérations ; ils pénétrèrent dans les différentes provinces de la Gaule, remontèrent ſes rivières, & laiſsèrent par-tout des traces de leur génie & de leurs arts, reconnoiſſables encore aujourd'hui par les veſtiges de leur mythologie, les traits de leur ciſeau, les médailles, les pièces de monnoie qu'ils apportèrent, & les tombeaux qu'ils creusèrent. Ils furent les premiers commerçans, comme les premiers inſtituteurs de cette contrée : quoique les Grecs & les Carthaginois y aient laiſſé une mémoire plus récente & mieux gravée, elle n'a pas effacé celle des Phéniciens, & nous avons rencontré plus d'une fois dans le tableau des mœurs Celtiques des traits de reſſemblance qui décèlent leur origine.

L'apparition des Phéniciens ſur cette terre, leur commerce, leurs relations intérieures, ne ſont point de ces rêves hiſtoriques, à l'aide deſquels un écrivain entreprend de rehauſſer la gloire de ſa nation, & d'en illuſtrer l'origine ; c'eſt un fait étayé par des preuves, c'eſt une tradition dont les caractères originaux ſe repréſentent encore dans le ſtyle & le génie Phénicien, tels qu'ils furent gravés dans le principe : ces monumens tiennent à leurs arts & à leurs idées ; il paroît que les uns & les autres ont été également répandus dans les Gaules ; ils nous retracent leurs opinions exprimées dans les figures des Divinités qu'ils encenſoient : ces ſtatues ont pu n'avoir été élevées qu'après eux par la main des Phocéens, mais ſi l'on n'en eſt redevable qu'à ces derniers, il paroît qu'ils ont ſoigneuſement conſervé les idées que les Phéniciens avoient introduites, & qu'ils ont cherché à immortaliſer le culte

qu'ils avoient apporté dans les Gaules. Ces caractères sont :

1°. La figure d'Isis sculptée sur une des faces des colonnes de Mavilly, le plus ancien monument Celtique connu ; elle y est représentée avec son voile, telle qu'elle étoit honorée en Egypte & en Phénicie.

2°. La face de Bélenus, Bal, ou le Soleil, ce dieu des Phéniciens, exprimée sur une des pierres qui servit à la construction de son Temple à Beaune, temple qu'on soupçonne de fondation Phénicienne, car le culte du Soleil étoit répandu dans la Celtique, comme le prouve le monument suivant.

3°. Le tombeau de Chyndonax, grand-Prêtre de Mithra, ou du Soleil, trouvé dans la contrée de Poussot, à un demi-quart de lieue de Dijon, par le médecin Guenebauld ; découverte publiée sous le titre de Réveil de Chyndonax ; on a accusé cette relation d'enthousiasme & de charlatanisme, mais en ne la considérant que dépouillée d'évènemens étrangers, & réduite à sa juste valeur, il en résultera toujours que le Soleil avoit un Temple & des Prêtres dans les environs de Dijon, & à Beaune qui n'en est pas à une grande distance.

4°. Parmi les Antiques déterrés dans la Cathédrale de Paris (*a*), qu'on soupçonne avoir été construite sur les débris d'un Temple d'Isis, il se trouve deux figures qui paroissent appartenir à la Mythologie Phénicienne. L'une est celle d'un homme tenant un sceptre d'une main, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un cheval, animal ho-

(*a*) Le 16 Mars 1711.

noré dans Tyr & dans Carthage, & qu'elles déployoient sur leurs drapeaux.

L'autre est celle d'un Dieu armé de la foudre, avec une Autruche, emblême du Soleil.

5°. La Mythologie des Phéniciens différant peu de celle des Egyptiens, l'Egypte ayant passé sous le joug des premiers (*a*), leurs mœurs n'ont pas dû s'éloigner les unes des autres; ainsi les usages Egyptiens que nous trouvons introduits dans les Gaules, y ont été apportés par les premiers avec les leur (*b*). La Momie trouvée dans un souterrain en Auvergne, & déposée au cabinet du Roi, peut tenir à ces temps, & être considérée comme une preuve du séjour des Phéniciens sur cette contrée.

6°. Les médailles Arabesques, Juives, Orientales & Puniques qu'on a trouvées, & dont les cabinets des antiquaires s'enrichissent tous les jours, semblent porter au plus haut degré de conviction les relations des Tyriens avec les Celtes, & la connoissance que ces premiers eurent des Gaules.

7°. L'identité des poids & des mesures des deux nations est un grand argument en faveur de leur commerce, & certainement on n'accusera pas Tyr d'avoir emprunté les instrumens des Gaulois, & de tenir d'eux la balance qu'elle portoit dans tous les marchés de l'Univers.

8°. L'astronomie des Celtes, si toutefois on peut donner ce nom aux plus obscures notions, remontoit à celle des Phéniciens; qui, plus occupés de leur commerce que

---

(*a*) Les Dynasties des Rois pasteurs Phéniciens en Egypte.

(*b*) Voyez la médaille, n°. 1, explicative de l'astronomie des Egyptiens.

de l'instruction de leurs alliés, ne leur en avoient pas donné de grandes leçons; mais un principe qu'ils tenoient d'eux, & qu'ils cultivèrent malheureusement trop à la honte de l'humanité, fut celui des sacrifices humains: ce trait, tout affreux qu'il est, fournit encore une preuve de la communication de nos pères avec les Phéniciens, & de l'adoption de leurs usages.

A l'aspect du commerce, on peut juger de la puissance & de la splendeur d'un Etat; lorsque les ailes déployées, il s'élance des ports d'un Empire, ou bien en parcourt les provinces d'un vol rapide, on peut décider de son opulence & de l'activité de ses sujets, comme on peut augurer de sa foiblesse & de leur misère lorsqu'on le voit croupir dans la fange des côtes, ou se traîner lentement dans l'intérieur. Tel fut celui des Celtes qui ne put être excité par l'activité de celui de Tyr. La cause en étoit simple; les Phéniciens, eussent-ils eu encore plus d'énergie, ne pouvoient forcer la nature dans un pays où tout étoit dans la plus grande stagnation. L'homme y étoit brut, plein de préjugés, il n'avoit ni arts, ni moyens, ni chemins de communication; mais ce qui sera à jamais à la gloire des Tyriens, & ce qui déposera toujours en faveur de leur constance & de leur génie, c'est qu'ils furent, malgré tant d'obstacles, malgré la nature & les hommes, y fonder un commerce utile. Il devint même un tronc qui porta des branches fort étendues, car ils trafiquoient tout-à-la-fois sur les deux mers, sur les côtes d'Angleterre, dans le canal, & jusque dans le cœur de ces deux contrées; ils exploitoient en même-temps les mines d'étain des isles Cassitérides, qui sont, dans l'opinion la mieux établie

les Sorlingues & le pays de Cornouaille, & celles d'argent des Pyrénées. Ce métal fournit une cargaiſon ſi abondante dans un voyage, qu'ils en chargèrent jusqu'au poids de leurs ancres (a).

Le premier négoce des Phéniciens avec les Celtes conſiſta, comme nous l'avons vu, en pelleteries, qui ſont les richeſſes des peuples Nomades, tels qu'étoient alors les Gaulois; les dépouilles des Elans, des Bizons, des Ours qu'ils tuoient à la chaſſe, de leurs Bœufs qui étoient très-grands, & ſur-tout de l'Ure monſtrueux, dûrent paroître précieuſes aux Phéniciens qui ne connoiſſoient que les cuirs foibles & pelés de l'Aſie & de l'Afrique. Bientôt après ils firent des traites de bétail, ſoit pour rafraîchir les équipages, ſoit pour les tranſporter ailleurs. Le bois de conſtruction devint une partie eſſentielle, & fut appréciée par un peuple navigateur; l'abondance des matériaux de cette eſpèce ſoutint depuis le commerce immenſe de Marſeille, & la rendit la rivale de Carthage ſur les mers. Mais l'exploitation des mines parut l'objet le plus avantageux: outre celles d'argent des Pyrénées, il y en avoit d'or en Provence & en Languedoc; les Tyriens tiroient ce métal de la terre, ou l'achetoient en paillettes, que les eaux des fleuves détachoient des rochers, & que les peuples riverains cherchoient dans les ſables qui avoient ſuccédé aux inondations; ils donnoient en échange du fer, des armes, du cuir, des étoffes groſſières, des vins, des liqueurs ſi ſéduiſantes pour tous les Sauvages, des vaſes d'or & d'argent, des bracelets &

(a) Diodore de Sicile.

des pièces monnoyées, puifqu'on en trouve encore dans la terre (*a*).

Les objets qui faifoient la matière de ce commerce ont droit de nous étonner aujourd'hui, mais qu'on fe porte pour un moment au temps où il fe faifoit, & l'étonnement ceffera. Ce n'eft pas le commerce qui a varié, mais le fol; auffi inconftant que fes habitans, il s'eft plu à changer de coftume. Sombre, froid, humide, couronné de bois touffus, couvert d'animaux de différentes efpèces, tel étoit l'afpect fous lequel il fe montroit dans ces fiècles reculés. La décoration a changé; aujourd'hui c'eft une contrée riante, couronnée de pampres au lieu de bois, qui s'eft enveloppée d'un air fec au lieu de la température humide qui la couvroit? Elle a fubftitué au fouffle glacial des Aquilons, l'haleine des Zéphirs & des vents tempérés; elle a relégué fous le pole l'Ours, l'Ure, l'Elan, & tous les animaux barbares qu'elle tenoit de fa correfpondance avec le Nord; elle s'eft fouftraite à fon Empire, & s'eft rangée fous celui du Midi : il femble qu'elle ait dépouillé les rides de la vieilleffe pour revêtir les graces de l'adolefcence.

La nature qui eft fans fard, n'a pas voulu que les hommes priffent le change; en fe prêtant à ce changement, elle a laiffé fur cette terre des monumens de la révolution, empreints de fon fceau primitif. Il exifte encore des montagnes chevelues, reftes des anciennes forêts; des lacs, reftes des napes d'eau qui couvroient

(*a*) V. le détail que donne le Journal de Berry du mois de Janvier 1785, de celles trouvées dans cette province.

les plaines; des Ours relégués dans les rochers escarpés des Alpes & des Pyrénées, & d'autres animaux du Nord, tels que la Martre, le Castor, la Loutre, la Marmotte; & dans le règne végétal des Sapins, des Bouleaux, une espèce de Chêne blanc tenant de la nature du Cèdre, qu'on trouve sous le Cercle Polaire (*a*). Ces vestiges sont aux yeux de l'Observateur & du Naturaliste autant de preuves de l'ancienne température du climat, & du changement qu'il a éprouvé.

Cette observation n'est pas étrangère à l'histoire; son œil doit s'arrêter sur les révolutions que le sol a subi, comme sur celles qu'ont éprouvé les hommes; son pinceau doit les représenter avec la même fidélité, parce que les premières ont une influence marquée sur les autres, & que l'homme n'est que le sujet du climat modifié par les arts & la raison. Le changement dont on vient de rendre compte en est la preuve; la métamorphose du physique dans les Gaules qui a amené celle du moral, y a aussi produit celle du commerce; il étoit avant cette époque ce qu'il est aujourd'hui, relatif aux mœurs & au climat; & le Phénicien, qui achetoit alors les peaux de nos bêtes fauves, étoit à cette contrée ce que lui sont à présent le Russe & l'Anglois, achetant ses modes ou ses vins délicieux.

La communication une fois établie entre les deux peuples, il s'ensuivit une relation qui adoucit un peu les

(*a*) Cet arbre inaccessible aux ravages des insectes, & dont les charpentes de quelques anciens bâtimens sont encore composées, a été pris dans ces temps modernes pour le Châtaignier.

mœurs

mœurs des Celtes, & leur fit faire un premier pas hors des limites de la barbarie, mais ce pas fut l'ouvrage d'une série de siècles : cette lenteur provint peut-être de ce que les Phéniciens, agissant selon l'esprit des peuples commerçans, pensoient plus à leurs intérêts qu'à instruire des étrangers. La politique leur avoit appris qu'ils trouveroient plus d'avantages à traiter avec des ignorans qu'avec des êtres instruits ; & cette politique étoit conforme au génie de leur nation qui cachoit ses découvertes, & auroit voulu, pour ainsi dire, dérober aux hommes la connoissance les uns des autres. Les Carthaginois, en venant partager les profits de leur commerce, ne firent rien pour l'instruction des Celtes ; ils fortifièrent seulement l'affreux précepte des sacrifices humains.

Les Gaules, avec les avantages de ces relations & le secours d'une longue suite de siècles, étoient parvenus à un haut degré de population : il étoit même devenu excessif pour un peuple Nomade, toujours trop resserré en raison de ses besoins, au lieu que le peuple artiste ou cultivateur se plaît à être nombreux, & devient plus florissant à mesure qu'il a plus de bras, & de secours mutuels à espérer. Ce nombre d'hommes féroces, entassés dans une même contrée, renouvella l'idée si ancienne chez les nations, de faire des divisions ; il fallut que les cadets de cette grande famille abandonnassent à leurs aînés le patrimoine de leurs pères, & allassent chercher de nouvelles demeures & une nouvelle patrie. Avant que d'ouvrir la digue à ce torrent qui inonda l'Europe, se porta jusqu'en Asie en renversant & les forces des peuples, & les trônes des Rois ; avant même que de faire

connoître la ſource d'où il s'échappa, on va remonter à des révolutions du même genre, plus anciennes encore, & dont les traces ont été ſaiſies dans l'étude des langues, leur comparaiſon & la recherche de leur origine.

Dans l'eſpace qui remonte au-delà des évènemens dont nous avons connoiſſance, les Celtes s'étoient déja répandus ſur une partie du globe : comme les peuples émigrans ſont preſque toujours vainqueurs, ils avoient laiſſé leur dialecte pour preuve de leur Empire ſur de grands pays. Les contrées dont les langues paroiſſent dériver de la leur, & ſortir de la Celtique comme d'un tronc commun, ſont l'Angleterre; la Celtiberie (*a*), la Galice en Eſpagne; la Lombardie, la Toſcane en Italie. La Grèce; l'Illyrie (*b*), la Carie, la Lydie (*c*) & la Phrygie en Aſie. A la vérité, l'invaſion de Belloveze & de Sigoveze porta ſur tous ces pays, & on pourroit en induire que les traces de la langue Celtique n'ont été qu'un mélange de celle des vainqueurs & des vaincus à cette époque; mais lorſqu'on conſidère que c'eſt le Celtique qui fait le fond de ces langues, que le Phrygien ſur-tout qui n'en eſt qu'un dialecte, a toujours paſſé dans l'Aſie pour être un des plus anciens, on voit que ces pays ont été conquis dans des temps perdus pour la tradition; & que l'émigration, exécutée ſous Ambigat, ne fut que la répétition de ce qui s'étoit fait dans les ſiècles précédens. On en conclura que le Gaulois Nomade, habitant dans un climat froid,

---

(*a*) Aujourd'hui la Caſtille Vieille & l'Aragon.

(*b*) La Croatie, Morlaquie, Dalmatie & Boſnie.

(*c*) Ces deux Contrées ſont partie de la Natolie & de la Caramanie.

étoit, par sa population & sa position, le conquérant naturel des pays Méridionaux, comme le Tartare, placé sous une même température, l'est devenu depuis.

La domination des Celtes sur ces pays n'étoit pas seulement reconnoissable par le langage, mais par leur dénomination en plusieurs endroits. Les noms de Galécie & de Celtiberie, portés par de vastes contrées de l'Espagne, attestoient leur conquête par les Celtes, en même-temps que la langue Cantabre, différente de l'Espagnol, & rapprochée du Celtique, indiquoit sa source. Presque tous les noms des peuples & des villes, consignés dans l'ancienne Géographie de l'Angleterre, sont Gaulois, ce qui joint à la conformité des mœurs, des usages, de la religion, démontre clairement que le Celte, dans les temps les plus reculés, franchit la mer comme les montagnes, & soumit à son Empire les Isles comme le Continent. Cette parfaite conformité existoit encore du temps de César; les mœurs antiques n'avoient pas été altérées chez ces Insulaires comme dans la Gaule Aquitanique, & sur-tout en Espagne par le commerce des Phéniciens, des Carthaginois, & des autres peuples navigateurs, aussi voyons-nous que les Druides alloient encore, à l'époque de la conquête des Gaules, étudier dans les écoles d'Angleterre, & y puiser comme dans une source pure. Quant aux climats qui n'offrent que leur dialecte pour preuve de l'ancienne conquête, on en parlera avec plus de certitude dans la Section suivante.

ÉMIGRATION

DE BELLOVEZE ET DE SIGOVEZE.

Fondation des Colonies Gauloises, 590 ans avant l'Ere Chrétienne.

PARMI tant de peuples que renfermoient les Gaules, il y en avoit quelques-uns qui étoient beaucoup plus puissans que les autres; les voisins de ces nations prépondérantes étoient leurs alliés ou leurs vassaux. Dans le nombre des puissances qui pouvoient être regardées comme les grandes roues de ce corps politique, figuroient les Eduens, les Senonois, les Berruyens, les Auvergnats, les Sequanois, les Bellovaques. Les Berruyens, à la suite d'une longue chaîne de révolutions, avoient pris le dessus, & leur Roi Ambigat, après un règne glorieux, voyoit dans sa vieillesse presque toute la Celtique soumise à ses loix. Ce qui prouve quelle étoit alors l'étendue de sa domination, c'est que les armées qu'il donna à ses neveux étoient un composé de toutes les nations de cette contrée, tels que les Manceaux, les Lingons, les Senonois, les Eduens, les Insubriens, les Boyens, les Tectosages. Si ces peuples eussent formé autant de cantons libres, ils eussent eu des chefs de leur nation, comme cela se pratiqua depuis dans les Croisades, & ils ne se fussent pas accordés à se ranger d'un

commun accord ſous les étendards de deux Princes étrangers pendant qu'ils avoient les leur. Une pareille ſoumiſſion ne peut être que l'effet d'un ordre ſupérieur, indépendant d'un choix libre : on voit des vaſſaux qui marchent ſous le Général que leur a donné le Souverain.

Tant de peuples nombreux, ſoumis à la puiſſance d'Ambigat, lui firent redouter l'eſprit remuant de ſes nouveaux ſujets. Leur jeuneſſe hardie & téméraire lui parut un feu qu'il falloit au plus vîte jeter chez l'étranger, avant qu'il eût le temps d'incendier ſon propre pays; c'eſt le fruit ordinaire des longues guerres, il n'en reſte que des troupes menaçantes pour l'Etat qui les a armées, s'il ne trouve pas le moyen de les diſſiper, & de leur donner une proie à dévorer au dehors. Le vieux Roi de Bourges avoit autant à redouter de ſa famille, que de ſes ſujets. Ses neveux Belloveze & Sigoveze avoient ce génie entreprenant à charge à une patrie, mais convenable à des avanturiers. Leur oncle, en habile politique, mit à profit leur ambition en lui préſentant une perſpective flatteuſe; il projeta des expéditions lointaines auxquelles il invita la nation, & il en confia le commandement à ces hommes bouillans. Il ſe défaiſoit à la fois de ſujets inquiets & remuans, & de neveux auſſi dangereux pour ſa famille que pour le repos de ſes Etats. Cet expédient a été imité plus d'une fois depuis.

L'expédition publiée, les chefs nommés, tout génie téméraire, tout guerrier ennuyé du repos vint ſe ranger ſous les étendards des deux fléaux qui devoient ravager la terre chacun dans un ſens différent. L'audace des chefs,

l'amour de la guerre, la fougue de la jeunesse, la richesse de la proie, rassemblèrent trois cents mille combattans sous les drapeaux exterminateurs : à peine furent-ils élevés, que l'homicide essaim s'envola, il se partagea, & prit la route que lui indiqua la main douteuse du sort. Si jamais spectacle dut faire trembler les nations, ce fut celui que donna la Gaule à l'Univers, lorsqu'elle jeta hors de son sein ces deux effroyables armées, qui, flottant sur leur plan de conquête, glaçoient tous les peuples d'effroi à l'aspect de la foudre suspendue, & incertaine sur le choix des têtes qu'elle frapperoit. Les destins ont parlé; le Levant & le Midi sont livrés au glaive des Celtes, & le reste du monde est rassuré. Ce fut ainsi que, deux mille ans après, l'Europe vint fondre de nouveau sur l'Asie, que le Midi fut encore livré aux Gaulois sous le nom de François, & que les Croisés donnèrent une seconde représentation des sanglantes tragédies qu'avoient joué leurs ayeux sur ces contrées près de vingt siècles auparavant.

Sigoveze, à la tête des soldats sortis des provinces du Midi, telles que le Languedoc & le Bourbonnois, traverse l'Allemagne comme un trait, renverse sur son passage les armées de la Germanie, & pénètre jusque dans le cœur de la Bohème, alors hérissée de forêts. Ce fut à cette époque que ce pays sauvage fut ainsi nommé, en mémoire de la prise de possession qu'en firent les Boiens, ou peuples du Bourbonnois; ils y posèrent les fondemens d'une puissance qui subsista jusqu'au règne d'Auguste, temps où elle tomba sous les armes de Maroboduus, Roi des Marcomans. Ce déluge s'étendit jusque

dans la Pannonie (*a*), jusqu'aux frontières de la Thrace, & y porta la redoutable Colonie des Gaulois Scordisques, recommandables par leur valeur, & les guerres qu'ils soutinrent sur-tout contre les Romains. Ces terribles conquérans, loin de leur en imposer, furent forcés de mesurer leurs armes avec eux pendant plus d'un siècle.

Ces Colonies, à leur tour, en fondèrent d'autres; car environ trois cents ans après ces établissemens, animées de l'esprit de leur Métropole, & guidées par la même politique, elles jetèrent hors de leur sein de nombreux essaims, qui se dirigèrent sur la Grèce; ces féroces guerriers que leur patrie déchaînoit contre les nations éloignées, & qu'elle leur montroit comme une proie, fondirent tout-à-la-fois sur la Macédoine & l'Illyrie. Cette émigration eut de commun avec la première qu'elle fut comme elle composée de deux armées, dont l'une étoit sous la conduite de Belgius, & l'autre sous le commandement de Brennus; nous allons les voir paroître tour-à-tour dans la Grèce, devenue le théâtre de leurs fureurs, & l'objet de leur cupidité depuis que les conquêtes d'Alexandre y avoient fait passer les dépouilles de l'Asie. La nation qu'ils commandoient étoit celle dont les Ambassadeurs firent une si fière réponse à Alexandre-le-Grand, lorsque ce Prince, de retour de ses conquêtes, reçut les Envoyés de presque tous les peuples. Ayant demandé aux Gaulois ce qu'ils redoutoient le plus dans l'Univers, & s'attendant à leur voir dire que c'étoient ses armes, ils

---

(*a*) Partie de la Hongrie.

répondirent qu'*ils ne craignoient rien dans le monde que la chûte du ciel.*

Déja Belgius, qui commandoit la première division, avoit franchi les sommets glacés des montagnes de la Thrace, ravagé les pays qui s'étoient trouvés sur son passage, renversé tout ce qui s'y étoit opposé, & étoit arrivé sur les frontières de la Macédoine à la tête d'une armée victorieuse. La terreur qui précédoit sa marche étoit telle, que les Rois & les nations, même les plus éloignés, venoient le supplier de leur accorder son amitié, & achetoient la paix au prix qu'il vouloit y mettre, s'estimant heureux de l'obtenir, quelque dures qu'en fussent les conditions (*a*).

» Ptolomée Céraunus étoit alors assis sur le trône d'Alexandre, il étoit fils du sage & heureux Ptolomée, à qui l'Egygte échut lorsque les Officiers du héros se distribuèrent ses Diadêmes, & partagèrent la plus riche dépouille qu'ait jamais laissée conquérant. La cruauté, la trahison lui en avoient ouvert le chemin, il y étoit monté teint du sang du Roi Séleucus, le dernier des successeurs d'Alexandre qu'il avoit fait assassiner, & de ses neveux fils du Roi Lysimachus, & de sa sœur Arsinoé. Ce Prince fut le seul qui ne parut pas frappé de la terreur commune, il s'imagina qu'il seroit aussi heureux dans la guerre que dans le crime; mais l'armée qu'il commandoit, n'étoit plus cette phalange victorieuse de l'Orient; il eût cependant pu suppléer à ce défaut de courage & de discipline

(*a*) V. Justin.

par

par le nombre des troupes. Il pouvoit rappeler celles qu'il avoit données à Pyrrhus, son gendre, pour son expédition contre les Romains, & accepter le secours de vingt mille hommes que lui offrit le Roi des Dardaniens; car ce Prince effrayé de l'orage qui menaçoit son allié, & de la résolution qu'il avoit prise de l'affronter, le pria d'attendre la jonction de son armée, & de ne point commettre la sienne seule au hasard d'une bataille contre une multitude féroce & belliqueuse. Ptolomée ne rappela pas ses troupes, & rejeta avec hauteur les conseils & les offres de son allié, comme injurieux à une puissance qui, seule, avoit triomphé de toutes les forces de l'Asie. La présomption qui lui suggéra cette réponse, lui dicta encore celle qu'il fit à Belgius qui lui proposoit d'acheter la paix. » La crainte, répondit-il aux Ambassadeurs, » vous engage à me demander la paix; mais apprenez que » vous ne l'obtiendrez qu'en me donnant des otages, & » qu'en me livrant vos armes «. Les Gaulois, indignés de cette bravade, déployent leurs enseignes, marchent à lui, taillent son armée en pièces; il est blessé, pris, sa tête passe aussi-tôt à l'extrémité d'une lance, elle est élevée comme le principal trophée de la victoire. Les Gaulois vengèrent les crimes de ce Roi, & punirent sa présomption. Mais la leçon fut sans fruit, car six cents ans après, à peu de distance de ce champ de bataille, l'Empereur Valens refusant d'attendre les secours que lui amenoit son neveu Gratien contre des barbares sortis des mêmes climats, perdit, comme Ptolomée, la bataille & la vie «.

Pendant que les Gaulois, enivrés de leur victoire,

ravageoient la Macédoine dans une profonde sécurité ; les vaincus ralliés sous le commandement de Sosthènes, 'un de leurs généraux, fondent sur les vainqueurs, en nassacrent une partie, & dispersent l'autre. Ce succès valut à Sosthènes la couronne de Macédoine qu'il avoit u défendre, mais sa tête ne la porta pas long-temps.

Brennus, qui commandoit la seconde division, étoit :ombé sur les Triballiens & les Illyriens, il pilloit leur pays, prenoit leurs places, & leur faisoit une guerre anglante lorsqu'il apprit la victoire de Belgius sur les Macédoniens, enrichis des dépouilles de l'Orient ; il ıbandonne aussi-tôt les nations pauvres & belliqueuses ıvec qui il étoit aux prises, ne laisse qu'une division de on armée pour continuer la guerre qu'il avoit commencée, & accourt avec la majeure partie de ses troupes partager les richesses de la Macédoine. Il trouva les choses bien changées à son arrivée ; les Gaulois étoient en fuite levant l'armée de Sosthènes, mais il fit aussi-tôt tourner a chance : son armée excédoit cinquante mille hommes, celle du nouveau Roi étoit de beaucoup inférieure, aussi essuya-t-il le sort de son prédécesseur, il perdit la bataille & la vie ; & les Gaulois vainqueurs ravagèrent de nouveau, sans obstacles, toute la Macédoine.

Mais Brennus veut avoir tous les trésors de la Grèce ı la fois ; la soif de l'or s'allume dans son sein, & devient plus ardente à mesure qu'il l'a satisfait. Possesseur de tout celui qu'il a ravi aux Macédoniens, il se trouve pauvre s'il n'a pas en son pouvoir celui que la piété des peuples ı amoncelé dans le Temple de Delphes. Il sort de la Macédoine, accourt au pied du Mont-Parnasse, con-

temple d'un œil avide l'édifice ſacré qui étoit au ſommet, & en dévore d'avance les richeſſes. A la marche de cette armée ſacrilége, les Phocéens s'étoient réfugiés dans le Temple; Brennus y donne un aſſaut, les Phocéens animés par le déſeſpoir, excités par les Prêtres d'Apollon, & favoriſés par la poſition du lieu, précipitent les Gaulois du haut des rochers, les écraſent par la chûte des pierres qu'ils font rouler ſur leurs bataillons, & profitant du déſordre où ils les ont mis, fondent ſur ces ſoldats éperdus, bleſſés pour la plupart, & achèvent la déroute de l'armée : il n'y eut que ſix mille hommes de tués, mais un orage affreux qui ſuccéda à cette action, acheva ſa ruine. La foudre tombant à coups précipités ſur ce camp malheureux, fut ſuivie de torrens de pluie; le froid & la neige ſuccédant à l'inondation, firent périr de faim & de misère la plus grande partie de ces féroces guerriers; Brennus, déſeſpéré par ſes revers & par la douleur de ſes bleſſures, ſe perça de ſon épée. Cette armée, la terreur de la Grèce, compoſée de plus de cent mille hommes, ſe trouva enfin réduite à dix mille, fuyans ſous la conduite d'Acichorius, l'un des Généraux de Brennus; languiſſans, abattus, & attaqués par les peuples chez qui ils paſſoient, qui avoient tous leur haine à ſatisfaire, & leur vengeance à exercer, il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre. Le coup que quelques bergers Phocéens portèrent à ce coloſſe ſuffit pour l'anéantir : mais que l'arme dont ils ſe ſervirent étoit redoutable! c'étoit celle de l'opinion; elle donna une énergie ſurnaturelle au vainqueur, elle effraya le Gaulois, glaça ſa valeur, &

excita contre lui l'indignation des peuples. On ne brave pas impunément la Divinité, même imaginaire ! Ce grand châtiment de l'impiété, cette ſanglante leçon pour les hommes arriva 278 ans avant l'Ere Chrétienne, la 3e. année de la 125e. Olympiade.

Pendant que les armées & les Rois s'anéantiſſoient tour-à-tour, & que le feu de la guerre embraſoit la Macédoine, un nouveau Roi parut, à la lueur de ſon flambeau dans ces champs de mort, ſur ce théâtre de carnage. C'étoit Antigonus-Gonatas, fils de Démétrius Poliorcetes; ainſi que ſon père traverſé par la fortune, la différence qu'il y eut entr'eux, fût que le fils n'éprouva ſes rigueurs qu'au commencement de ſon règne, & que le père en fut accablé ſur la fin. Vaincu d'abord par Ptolomée Céraunus après la mort de Seleucus; malheureux contre Ptolomée Philadelphe, il s'étoit réfugié dans les places les plus éloignées du Royaume d'Alexandre : à la ſuite du violent orage qui avoit bouleverſé la Macédoine, il vit le trône renverſé, les Rois Gaulois, Macédoniens, & leurs armées, étendus ſur des champs de bataille, l'horreur & la conſternation régnans autour de ces ſcènes ſanglantes. Il s'élance hors de ſa retraite, reprend les rênes du gouvernement, fait entendre ſa voix à ſes anciens ſujets, rétablit l'ordre, & raſſemble leurs forces. Jamais précaution ne fut plus utile, comme on va le voir; elle étoit d'un Roi qui avoit connu la diſgrace.

Voilà un nouvel orage qui vient fondre ſur la Macédoine; il ſortoit de la même région que les précédens; la diviſion Gauloiſe que Brennus avoit laiſſée aux priſes avec

les (*a*) Getes, les Illyriens & les (*b*) Triballiens, avoit pris le chemin de la Grèce après avoir battu ces peuples & ravagé leur pays. Ce nouvel ennemi envoye des Ambaſſadeurs à Antigonus, ſous prétexte de lui offrir la paix à prix d'argent; mais leur but étoit d'examiner ſon camp & les richeſſes qu'il renfermoit. Le Roi étoit accouru à la défenſe de ſes frontières; inſtruit par l'exemple de ſes prédéceſſeurs, il n'eut garde d'affronter la tempête, & d'aller s'expoſer à une défaite certaine en combattant contre une nation invincible en pleine campagne; il ſe retrancha dans ſon camp ſur les bords de la mer, à peu de diſtance de ſa flotte, & reçut les Ambaſſadeurs ſous la tente : comme il ſoupçonna leur deſſein, il étala la plus grande magnificence, & laiſſa entrevoir de la négligeance à la garde de ſon camp. L'une & l'autre nation crut avoir rempli ſon but, & travailla à l'exécution de ſon projet. Les Gaulois réſolurent d'aſſaillir le camp des Macédoniens pendant la nuit; & ceux-ci en ayant enlevé tout ce qu'il y avoit de précieux, ſe retirèrent dans une forêt voiſine à la faveur des ténèbres. Les Gaulois, plus braves que ruſés, donnent dans le piége, attaquent ces retranchemens qu'ils s'imaginent recéler tant de tréſors, & trouvant leur eſpérance trompée, pénètrent juſqu'aux vaiſſeaux qui étoient ſur la côte. Pendant qu'ils s'occupent de leur pillage, Antigonus ſort en bon ordre de ſon embuſcade, fond ſur ces troupes ſurpriſes & en déſordre,

---

(*a*) Les Getes habitoient la Moldavie & la Tranſylvanie, occupées depuis par les Daces.

(*b*) Les Triballiens habitoient la Bulgarie Méridionale.

les passe au fil de l'épée, & chasse leurs restes fuyans loin de ses Etats.

Les Gaulois ne tardèrent pas à prendre leur revanche; Pyrrhus, cet aventurier couronné, qui passa sa vie à courir d'expéditions en expéditions, étoit de retour de la guerre qu'il avoit portée aux Romains & aux Siciliens; ce génie incendiaire, ennemi de tout repos, enflamma bientôt toute la Grèce. Huit mille hommes d'infanterie, cinq cents cavaliers, restes de sa puissance passée, parurent en corps d'armée sur les frontières de la Macédoine; les Gaulois frémissant de leur défaite, impatiens de laver leur honte dans le sang ennemi, ne voyent pas plutôt les étendards d'Epire déployés contre Antigonus, qu'ils accourent en foule se ranger à l'entour, & s'associer à la fortune variante de Pyrrhus. Le Roi de Macédoine, à la tête d'une armée plus nombreuse, mais moins aguerrie que celles des ennemis, vient à leur rencontre, il est défait, seize de ses Eléphans sont pris, & il se sauve à Tessalonique. Pyrrhus, maître de la haute Macédoine & de la Thessalie, veut aussi-tôt le devenir de la Grèce & de l'Asie; il marche dans le Péloponèse contre Argos & Lacédémone. A cette nouvelle Antigonus sort de Tessalonique, & rentre de nouveau en campagne pour disparoître aussi-tôt. Car Ptolomée, fils de Pyrrhus, commandant un camp composé de Grecs & de Gaulois, le battit si complètement, qu'il ne lui resta que huit cavaliers dans sa fuite. Antigonus vaincu, la Macédoine soumise & pillée, Ptolomée rejoignit son père devant Lacédémone, leur armée montoit alors à près de trente mille hommes; Pyrrhus fut néanmoins obligé d'en lever

le siége, & de prendre ses quartiers d'hiver dans la Laconie (*a*). Pendant cet intervalle, Antigonus, profitant de leur absence, avoit recouvré son Royaume, & marchoit à la tête d'une nouvelle armée contre le Roi d'Epire & les Gaulois qui s'avançoient contre Argos. *Areus II*, Roi de Lacédémone, voulant arrêter leur marche, attaqua leur arrière-garde où combattoient les Gaulois & les Molosses; le combat fut sanglant; les Gaulois firent assaut de valeur avec les Spartiates; Ptolomée qui commandoit y fut tué; le choc des deux nations qui étoient l'effroi des autres, ne pouvoit être que terrible. Enfin, Pyrrhus entra dans Argos, & y fut tué. Après ce coup (*b*), la Grèce fut tranquille. Antigonus jouit en paix de la Macédoine, les Gaulois n'y reparurent plus: nous allons les voir prendre leur champ de bataille ailleurs.

Une nouvelle carrière leur est ouverte; ils sont, dans le sein de la Thrace & de l'Asie; plus heureux qu'en Grèce; ils y fondent des Etats. Les soldats de Belgius, dissipés par la mort de leur chef, s'étoient réunis sous Léonorius & Lutatius, deux chefs d'une émigration particulière (*c*). Les Thraces sont battus, & les vainqueurs maîtres de la Propontide, prennent, pillent Byzance, menacent l'Asie de dessus le rivage opposé. La mauvaise intelligence de deux frères leur

(*a*) Un des six pays qui formoient le Péloponnèse, aujourd'hui la Morée.

(*b*) La 127^e^. Olympiade, 272 ans avant Jésus-Christ.

(*c*) Selon Mézeray.

en facilite l'entrée. Zypoëtés, Roi de Bithynie, étant mort, avoit laissé son Royaume à ses deux fils Nicomède & Zypoëtés. La guerre s'éleva entre eux; Nicomède, plus habile, fait aussi-tôt alliance avec les vainqueurs de la Propontide, assure par un traité la tranquillité aux Byzantins, & invite les Gaulois à venir réunir leurs forces aux siennes; le prix de leur secours devoit être une partie du Royaume de son frère. La négligence du gouverneur des côtes Asiatiques pour le Roi de Macédoine, prépara l'exécution du traité; les Gaulois lui ayant surpris trois barques & deux galères, passèrent le détroit, & allèrent incendier l'Asie. Cet évènement arriva à-peu-près dans le même temps que la défaite de Brennus à Delphes.

Les Gaulois échappés à la défaite de ce chef, ceux qui avoient survécu à Pyrrhus, se réfugièrent dans la Thrace; ils se réunirent à ceux qui y étoient demeurés. Restes de tant de nombreuses armées, l'esprit de leur patrie revint en eux, l'espoir vient les ranimer; malgré leur petit nombre, ils bravent les plus redoutables puissances, fondent un Royaume au conspect des Thraces & des Getes, & ce nouvel Etat est formé de leurs provinces: des peuples aussi braves ne se laissèrent pas ainsi dépouiller sans combats; mais la victoire se déclara pour les étrangers contre les anciens habitans, & leur sang cimenta les fondemens du Royaume de Tyle, nom de la ville capitale, élevée à quelque distance de Byzance: cette dernière en devint tributaire, ainsi que la plupart des villes de la Propontide; & le Roi de Tyle, dans ces contrées, devint le poids qui fit pen-

cher

cher la balance. Revenons à l'armée qui forma un Royaume en Asie.

Le Celte, poussé par son impétuosité au milieu des Nations Asiatiques, y répandit l'effroi; ce guerrier féroce, au milieu d'hommes amollis & timides, les fit trembler; déjà l'armée de Zypoëtés est en fuite, il est chassé de la Bithynie; & Nicomède n'osant manquer à sa parole, leur a donné la moitié des conquêtes. Cette partie de la Bithynie prit le nom de ses vainqueurs, & s'appela Galatie. Ce peuple victorieux inspira une telle terreur, malgré le petit nombre de son armée qui n'excédoit pas vingt mille hommes, qu'il rendit tributaires presque toutes les nations qui sont entre le Mont Taurus & la mer. Divisés en trois corps, sous les noms de Boiens, Tectosages & Tromes; ils s'élançoient des bords du fleuve (*a*) Halys, & tenoient en respect les peuples qui étoient devant eux; les Boiens contenoient les Ioniens & les Eoliens; les Tromes les côtes de l'Hellespont; les Tectosages les peuples du Continent. Ils devinrent bientôt si redoutables, qu'ils furent les arbitres de la destinée des Rois, & l'appui de leur trône; celui qui en avoit été précipité, trouvoit, en implorant leur secours, le bras qui l'y faisoit remonter; celui qui vouloit en renverser son ennemi, ne croyoit pouvoir y réussir que par le choc de leurs armes: enfin, les Gaulois étoient la terreur ou le soutien des Rois de l'Asie.

(*a*) Fleuve qui prend sa source dans la chaîne du Taurus, qui est dans ce qu'on appeloit autrefois la Petite-Arménie, & qui, après un assez long cours, vient se jeter dans la Mer Noire au-dessus de Sinope. On l'appelle aujourd'hui Kisil-Ermack.

Ces tyrans de l'Asie dégénèrent en brigands superstitieux; accoutumés à favoriser les divisions des familles pour s'enrichir de leurs dépouilles, ils prirent le parti d'Antiochus contre son frère Seleucus, Roi de Syrie; l'armée du premier moins nombreuse, mais composée de Gaulois, mit les Asiatiques en fuite à la bataille d'Ancyre. Sur le bruit qui se répandit que Seleucus avoit été tué, ces troupes mercenaires arrêtent aussi-tôt Antiochus, présumant que l'Asie alloit devenir leur proie après l'extinction de la maison Royale. Antiochus fut obligé de se racheter à force d'argent; Eumènes, Roi de Bithynie, profitant de la division du général avec son armée, & de la perte qu'elle avoit faite, l'attaqua à l'improviste, la battit, étendit le Royaume de Bithynie, & fit rentrer les Gaulois dans leurs limites. Contenus par un voisin redoutable, ils commencèrent à le paroître moins, mais ils continuèrent toujours à figurer dans les troubles de l'Asie, & à marcher sous les drapeaux des Princes qui les payoient le mieux. Acheus, général du Roi de Syrie, voulant chasser Attalus, Roi de Pergame, de l'Eolie, implora le sécours des Gaulois; ils accoururent à ses offres, chassèrent l'ennemi, & alloient le pousser jusque dans ses Etats lorsqu'il survint une éclipse de lune: ces ignorans, tremblant à la vue de ce phénomène, se retirent aussi-tôt, abandonnant & le Général Syrien, & le Roi de Pergame. Telles furent les suites de l'expédition de Sigoveze: on va détailler les évènemens qui accompagnèrent celle de Belloveze.

Ce prince part à la tête de cent cinquante mille

combattans, fournis par les peuples qui ſont ſur la Seine, tels que les Manceaux, les Senonois, les Lingons, auxquels ſe joignirent les Eduens, les Inſubriens (*a*), & quelques cohortes des nations méridionales; il paſſe le Rhône, & arrive ſur les côtes de la Provence. Tandis qu'il examine les ſommets eſcarpés des Alpes, & qu'il médite ſur les moyens de les franchir, des étrangers arrivent dans ſon camp, ils implorent ſa protection contre les ennemis qui s'oppoſent à leur établiſſement, & à la fondation de leur ville; leur demande eſt accompagnée de préſens qui ouvrent ſon cœur à leur prière. Ces étrangers étoient les Phocéens, qui, fatigués des vexations qu'exerçoient les Gouverneurs de l'Aſie mineure prépoſés par Cyrus, avoient abandonné les murs de leur patrie au conquérant, à-peu-près comme l'homme libre laiſſe ſon manteau dans la main du tyran qui veut l'arrêter; guidés par le génie courageux de la liberté, ils cherchoient un climat plus heureux; deſcendus ſur la plage de Provence, ils jetoient les fondemens de la ville de Marſeille. Comme l'hiſtoire de cette ville eſt liée à celle des Gaules, puiſque c'eſt de ſon enceinte qu'eſt parti le premier rayon de lumière qui a principalement éclairé cette contrée, on va expliquer ſon origine & ſes commencemens.

Une flotte d'audacieux Phocéens, ſortie des ports de

(*a*) D'Anville en fait des peuples du Lyonnois; Philippe de Bretot, dans ſon Atlas, leur donne le même placement; Tite-Live, liv. 5, chap. 34, dit qu'ils étoient déja établis en Italie à l'arrivée de Belloveze.

l'Asie mineure, avoit relâché à l'embouchure du Tibre. Les Romains les accueillirent avec bonté, leur accordèrent généreusement les secours & les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, parurent prendre un vif intérêt au sort de ces émigrans, & à celui de la Colonie qu'ils alloient fonder. Cette flotte, partant sous les auspices de l'amitié, arriva sur les côtes de la Provence. L'emplacement & le port, qui furent depuis couverts par les tours & les vaisseaux de Marseille, parurent au premier aspect, si favorables à ces peuples commerçans & navigateurs, qu'ils résolurent d'y fixer leur établissement. Situés entre les Salyes & les Liguriens, nations également féroces, instruits peut-être de la catastrophe des Rhodiens, qui, ayant osé s'établir à l'embouchure du Rhône, furent exterminés par ces peuples, sans qu'il en restât d'autres traces que le nom qu'en avoit retenu le fleuve; ils envoyèrent des Ambassadeurs au Roi de la contrée. Ce Roi étoit celui des Salyes, dont la puissance s'étendoit sur les côtes de la mer, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Fréjus. Le hasard, dans cette rencontre, favorisa les Phocéens. Ce Prince marioit sa fille, & étoit occupé des préparatifs de la nôce, quand Simos & Protis, chefs de l'ambassade, lui furent annoncés; ils lui présentent le symbole de la paix, une branche d'olivier, alors inconnu dans ce climat sauvage, & qui depuis en fit la richesse; ils lui demandent son amitié, & la liberté d'élever une ville dans le lieu de ses Etats où ils ont débarqué. Nannus, c'étoit le nom du Roi barbare, les reçut gracieusement, & les fit asseoir au festin parmi les convives. Le mariage étant dans ce pays

un acte libre, la fille choisissant ordinairement son époux, celui des jeunes gens de la compagnie, à qui elle présentoit à laver, étoit l'objet de son choix. Nannus, au milieu du festin, fait entrer sa fille, & lui ordonne de présenter l'eau. On n'a pas de peine à concevoir que la bonne mine des Grecs, leur politesse, leur esprit, & le bon goût de leurs habillemens, les mettoient bien au-dessus des Gaulois, couverts d'étoffes grossières, ou des dépouilles hérissées des bêtes fauves. Aussi Giptis, c'étoit le nom de la jeune Princesse, en fit-elle la différence au premier coup-d'œil. Elle fut droit à Protis, le plus jeune des Ambassadeurs, & lui présenta à laver. La volonté, dans cette occasion, étoit si respectée, l'idée du bonheur, que les descendans de ces hommes brutes, mais sages, ont pris à tâche de contrarier depuis, y étoit si attachée, que personne ne murmura de voir la pomme donnée à un étranger. Ce fut ainsi que la fortune, qui se plaît quelquefois à récompenser le mérite, sourit à ce Grec errant, & isolé sur un rivage étranger. Elle accorda tout à la fois à cet aimable jeune homme, une épouse, l'amitié des peuples voisins, l'alliance du Roi, la permission d'élever une ville, & les secours néceſſaires à une pareille entreprise.

Alors s'élevèrent les Tours de Marseille, les premières, probablement, qui furent bâties dans les Gaules. Le commerce appela les Nations dans son Port, & leur fraya des routes qui sont encore aujourd'hui plus connues & plus fréquentées que jamais. Rivale de Tyr & de Carthage dès sa naissance, les vaisseaux y abordoient de toutes parts, les étrangers accouroient augmenter

le nombre de ses citoyens. L'activité & le courage ne furent pas les seules qualités des Marseillois; leur bonne foi dans le commerce, leur générosité, leur reconnoissance envers leurs alliés, & la constance de leur amitié, les rendirent aussi respectables par leurs vertus, qu'ils étoient redoutables par leurs armes.

Ils n'étoient pas encore parvenus à ce haut degré de gloire; leur ville étoit encore dans l'enfance, lorsque Nannus étant mort, tous les peuples voisins, qui voyoient d'un œil jaloux la gloire & la force naissante de la Colonie, persuadèrent à Comanus, son fils, de se hâter de détruire une puissance qui prenoit un accroissement si rapide; le conseil ayant été goûté, la ruse & la perfidie furent associés à son exécution. On choisit un jour de fête où Marseille, sans défiance, recevoit beaucoup d'étrangers; le Roi fit entrer parmi eux les plus déterminés de ses guerriers, tandis qu'il fut se poster avec une armée derrière des montagnes peu éloignées : il devoit entrer dans le moment où la ville, ensevelie dans le vin & le sommeil, ne pouvoit lui opposer aucune défense. C'en étoit fait de Marseille, lorsqu'une des parentes du Roi révéla le complot à un jeune homme qu'elle vouloit soustraire à la ruine commune. Celui-ci en avertit aussi-tôt les Magistrats; les sujets de Comanus sont arrêtés & massacrés; lui-même est pris dans ses propres filets : on lui donne le signal convenu, il accourt, & est tué avec sept mille des siens. Si ce coup hardi garantit les Grecs de la servitude, il ne les sauva pas de la fureur de ces peuples, qui leur faisoient une guerre cruelle, & cherchoient à étouffer cette puissance au

berceau; mais il étoit du destin de Marseille de devoir son existence aux Rois Gaulois; elle étoit dans cet état de crise, quand tout-à-coup Belloveze arrive à la tête de sa formidable armée. La prudence & le génie des Grecs les servit parfaitement en cette occasion. Ils captivent, par leur éloquence & leurs présens, ce chef barbare; alors celui-ci déclare que Marseille est sous sa protection; la terreur de ses armes dissipe ses ennemis, la ville respire, & c'est sous le bras destructeur du conquérant, qu'elle acquiert de nouvelles forces.

Déja Belloveze est sur la cime des Alpes, il voit l'Italie, & se déborde dans ses plaines avec la rapidité d'un torrent. Les Tusces, les Ombres, quelques autres peuples établis dans ce climat, disparoissent sous l'épée du vainqueur; ou fuient devant lui. Toute la Lombardie, depuis les Alpes jusqu'à la Marche d'Ancone, tombe sous ses armes, & forme une puissance qui eût été bien plus redoutable sans les divisions qu'elle éprouva: alors furent fondées Milan, Come, Verone, Bresse, Sienne. Ces Colonies furent fatales à plus d'un peuple; car deux cents ans après, une de leurs armées, commandée par Brennus, pénétra jusque dans l'Etrurie, & assiégea Clusium, l'une de ses principales villes; les Romains envoyèrent à ce Prince des Ambassadeurs, dont l'imprudence leur attira ses armes.

Les Romains, enflés de leurs succès sur les petits peuples du Latium, ayant déja le germe de cet orgueil, qui leur faisoit croire que la gloire de leur nom n'avoit pu manquer de parvenir aux nations les plus éloignées, que leurs vœux devoient être des volontés pour elles,

& que la crainte de leurs armes devoit les faire pâlir d'effroi, dirént à Brennus que les Clusiens étoient leurs alliés, qu'il eût à se retirer. Ce chef audacieux témoigna qu'il avoit aussi peu de frayeur des Romains, que des Etruriens. Lés Ambassadeurs, outrés du peu de déférence du Prince Gaulois aux volontés de la République, dépouillent aussi-tôt le caractère d'Envoyés, pour jouer le rôle de guerriers, ils se mêlent parmi les assiégés, & combattent contre leurs ennemis. Brennus, irrité de cette violation du droit public, envisageant plus comme ses ennemis ceux qui venoient l'insulter & l'attaquer, qu'une nation qui ne l'avoit pas provoqué, abandonne aussi-tôt les Clusiens, & marche droit à Rome. La terreur l'y devance, on s'assemble en tumulte, on forme à la hâte une armée ; elle va au-devant de l'ennemi, ils sont en présence sur les bords de l'Allia ; les Romains sont taillés en pièces ; les fuyards sont poussés jusque dans la ville ; les Gaulois y arrivent aussi-tôt, la saccagent, la brûlent ; & voilà une puissance détruite pour une imprudence. Heureusement qu'il existoit encore un germe. Une poignée de citoyens, renfermés sur la pointe d'un rocher, formoit la souche de l'Empire qui devoit un jour couvrir la terre. Une surprise, un dégré de constance de plus dans les vainqueurs, eût fait disparoître la puissance qui, depuis, sapa la leur, & presque toutes celles de l'univers. Il y avoit sept mois que le siége du Capitole duroit ; les assiégés étoient réduits à la dernière extrémité ; les Gaulois, favorisés par les ténèbres d'une nuit épaisse, étoient déjà parvenus au sommet du rocher, ils avoient le glaive levé pour immoler leurs victimes :

victimes : encore quelques minutes, & il n'étoit plus de Romains, mais à quoi tient la destinée des empires. Celui de Rome fut sauvé par un oie : au bruit que fait cet oiseau, effrayé par l'éclat des armes, Manlius accourt, se précipite sur les assaillans ; les Romains se réveillent, secondent son courage, renversent leurs ennemis mal affermis, & chancelans sur les pointes des roches. La constance des assiégeans ne fut pas à l'épreuve de l'or, ils consentirent à laisser racheter la forteresse qu'ils alloient prendre, & la prétendue victoire de Camille, si vantée par les historiens Romains, se réduisit à en compter le prix avec l'argent des Marseillois, comme nous le verrons dans un instant.

Les ennemis de l'Italie fondoient sur elle des deux extrémités de la péninsule ; Denis-le-Tyran, vainqueur des Siciliens, avoit porté la guerre chez les Brutiens, & ravageoit la pointe de l'Italie pendant que Brennus, ayant pénétré dans l'intérieur, déchiroit son sein : ces deux fléaux se joignirent par leurs Ambassadeurs ; la renommée voltigeant entre leurs camps, les avoit instruits de leurs exploits réciproques ; ils resserrèrent, par les nœuds de l'alliance, l'estime qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, nœuds que le voisinage, qu'ils sembloient desirer, eût bientôt rompus, puisqu'ils n'étoient fondés que sur le sang des hommes, dont la soif s'allume dans le conquérant à mesure qu'il l'a satisfaite, & lui fait détester également tout Etat rival ou voisin.

Nous voilà à l'époque de la rançon du Capitole : ces orgueilleux Romains, ces maîtres de la terre & des Rois, vont devoir leur existence à la libéralité de

quelques négocians. Des marchands sortis des côtes de la Provence, sont guidés par un mouvement de compassion, & c'est Rome qui l'excite, ils rachètent ses citoyens, ils rétablissent sa puissance qui avoit disparu, & retournent à leur commerce. Quels étoient ces négocians qui, dans les intervalles de leurs occupations, rendoient la vie aux Empires, & qui faisoient reparoître à leur gré la puissance Romaine éclipsée; c'étoient les Marseillois.

Marseille, dont les fondemens avoient été affermis par la main de Belloveze, tourna toutes ses forces sur mer. Son commerce excita la jalousie de Carthage, une querelle de pêcheurs fut le signal de la guerre entre les deux Républiques, elles se précipitèrent l'une sur l'autre, & ensanglantèrent la Méditerranée de leurs combats; les flottes Africaines furent battues, & les vainqueurs, aussi intrépides sur terre que sur mer, attaquèrent avec la même hardiesse les Gaulois & les Liguriens. La victoire suivit constamment leurs drapeaux, & étendit leurs limites aux dépens de ses peuples; mais ils se rendirent dignes de ses faveurs par le noble usage qu'ils en firent. Ils appelèrent les Arts sur la terre conquise, ils l'embellirent de leurs chef-d'œuvres en même temps qu'ils l'enrichirent des trésors de l'agriculture; la vigne & l'olivier verdirent sur les coteaux d'où s'élançoient le chêne & le sauvage bouleau; des moissons abondantes remplacèrent les bruyères; le sol changea son aspect sombre & agreste en un costume riant & agréable; l'habitant quitta sa barbarie pour se façonner au joug de l'urbanité Grecque; l'air devenu social,

adoucit ſa température ; dégagé des vapeurs humides qui l'appéſantiſſoient, il devint plus ſain & plus chaud ; le ciel parut plus beau, n'étant plus voilé par les exhalaiſons d'une terre fangeuſe, il fit luire ſur la Provence les jours ſereins des plus beaux climats. Les Marſeillois, à la vue de leur bonheur, au ſpectacle du génie de la création, déployant ſes aîles brillantes, & animant leur patrie ſous ſon ſouffle vivifiant, reconnurent la protection des Dieux, & envoyèrent des Ambaſſadeurs à Delphes chargés de riches offrandes pour le Temple d'Apollon.

Les Envoyés, au retour de cette pieuſe ambaſſade, relâchent à l'embouchure du Tibre dans l'eſpérance d'y voir leurs alliés ; ils n'étoient plus, leur patrie avoit diſparu ſous les flammes, & ſes habitans ſous le fer de leurs ennemis ; les Marſeillois, au lieu de leurs amis, trouvent l'armée Gauloiſe aſſiégeant le Capitole, ils apportent cette triſte nouvelle dans leur ville, elle y répandit un deuil général. Les bons traitemens que les Romains avoient fait autrefois à leurs pères, furent payés en cette occaſion ; ces généreux alliés crurent avec raiſon que des regrets, quelque vifs qu'ils ſoient ſont de foibles ſecours pour l'amitié dans le beſoin, que c'eſt alors qu'elle exige des effets. Ils prennent auſſi-tôt tout l'or du tréſor public, chaque particulier ſe fait un honneur d'augmenter la ſomme ; ils volent au camp des Gaulois, complètent la quantité du précieux métal exigé pour la levée du ſiége ; & par un ſecours auſſi noble que prompt, rendent à Rome la vie & la liberté. Rome ſentit la grandeur du ſervice, & fut

apprécier la magnanimité de ſes alliés. Pénétrée de reconnoiſſance, elle reſſerra par les liens les plus forts l'alliance qui exiſtoit déjà entr'eux, leur aſſura dans ſes Etats les plus beaux priviléges, & les diſtinctions les plus flatteuſes, tel que le droit de ſiéger à ſes ſpectacles, & de figurer au nombre de ſes citoyens.

De la Conquête des Colonies Celtiques, & des approches des Gaules par les Romains.

CE débordement impétueux comparable au flux de la mer, fut comme lui ſuivi du reflux : nous avons vu le Gaulois vainqueur de tous les peuples qu'il a attaqués, ſubjuguer une partie de l'Europe & de l'Aſie, une puiſſance dont il avoit renfermé les reſtes ſur un rocher, qu'il tenoit ſous ſon glaive, & qu'il pouvoit anéantir ſi la ſoif de l'or ne l'eût pas captivé, va renaître de ſes cendres, & le ſubjuguer lui-même avec le reſte du monde.

Conquête de la Gaule Ciſalpine.

Les deſtins ſont changés, la fortune a mis de nouveaux poids dans ſa balance ; le Romain fait rétrograder la puiſſance du Celte, il fait inſenſiblement les approches de la Gaule, il coupe peu-à-peu les branches de ce vigoureux tronc en s'emparant des Colonies Celtiques : on va voir ſon avancement graduel par la conquête de tous ces poſtes avancés ; entrepriſe dont l'exécution remplira trois ſiècles, & finira par porter les Aigles Romaines au pied des Alpes, qu'elles franchiront bientôt.

Ce fut dans l'Italie où les Celtes avoient frappé les coups les plus ſenſibles à la puiſſance Romaine, que cette dernière leur fit d'abord ſentir le poids de ſes armes ; ce fut l'effet de ſon accroiſſement dans cette partie de l'Europe, d'où elle devoit enſuite s'élever ſur l'Univers. Les Romains étant parvenus avec leur or à

éloigner du centre de l'Italie le redoutable Brennus, pansèrent les plaies que leur avoit fait le fer du conquérant, rallièrent les reſtes épars de ce corps mutilé, ranimèrent les étincelles du feu de la liberté ; la même ame vivifia bientôt cette puiſſance avec les mêmes vertus & les mêmes paſſions ; le patriotiſme, l'héroïſme d'un côté, l'ambition & la ſoif du ſang de l'autre : déchaînés de nouveau contre les autres peuples de l'Italie, ils imposèrent, après quatre-vingts ans de combats, leur joug à ceux qui étoient ſitués au centre ; l'étendue de leurs poſſeſſions les mit à côté de celles que les Gaulois avoient acquiſes dans le temps qu'ils renverſoient les trônes, & anéantiſſoient les Républiques. Avant que de commencer ce combat à mort qui dura pendant deux ſiècles, & précipita tour-à-tour dans le tombeau les générations des vainqueurs & des vaincus, les deux peuples ſe rencontrèrent en différentes occaſions, & ſignalèrent chaque fois leur haine & leur acharnement. L'une des plus célèbres eſt la ſuivante.

Les Gaulois qui dominoient dans la Lombardie, fortifiés des armées qui arrivoient de l'autre côté des Alpes, attaquoient ſans ceſſe les puiſſances voiſines, & portoient au loin dans leurs expéditions le pillage & la mort. Rome, victorieuſe des peuples qui l'entouroient, méditoit un plan de conquêtes plus vaſte lorſqu'une armée Gauloiſe arriva ſur les bords de l'Anio (*a*) : le ſouvenir de celle qui étoit arrivée ſous Brennus aux

(*a*) Aujourd'hui le Teverone.

bords de l'Allia (*a*), inſpire aux Romains une crainte ſalutaire ; leur armée nombreuſe, (car aucun citoyen n'étoit diſpenſé de porter les armes quand il s'agiſſoit de défendre la patrie contre les Gaulois) vint camper en préſence de l'ennemi dans un poſte avantageux ; les Gaulois ne pouvant les attirer à une bataille, les défièrent à un combat ſingulier ; l'un d'eux, fier de ſa taille coloſſale, appela le plus brave des Romains. Manlius, digne deſcendant de celui qui les avoit précipités du Capitole, s'indigne à la vue d'un ennemi qui le brave ; il vole à lui armé d'une courte épée, & attaque le géant. Les deux armées, les yeux attachés ſur ce combat de qui ſemble dépendre leurs deſtins, font des vœux chacune pour leur guerrier. La multitude accoutumée à juger par les apparences, n'héſite pas à prononcer en faveur du Celte : ſon air féroce, ſa taille élevée, la maſſe de ſes armes, lui font regarder ſon triomphe comme ſûr ; les Gaulois jettent un coup-d'œil inſultant ſur les Romains, reportent enſuite leurs regards ſur la lice, leur défenſeur n'étoit plus ; Manlius, auſſi prompt que la foudre, a paré ſes coups, l'a percé de ſon épée, ſon corps énorme a fait gémir la terre ſous ſa chûte : ſon vainqueur jouit de ſes dépouilles, & l'armée Gauloiſe conſternée abandonne le Latium, & va porter plus loin ſes ravages ; le ſuccès de ce combat devient le pronoſtic de tous ceux qui vont ſe livrer entre les deux peuples ; la défaite du Celte va ſe répandre ſur toute ſa nation.

I. A l'époque de la dernière invaſion de l'Italie par

(*a*) Aujourd'hui Rio Caminato, ou di Miſſo, dans la campagne de Rome.

les Gaulois sous Belloveze, le pays des vaincus avoit été partagé en différens Etats par les conquérans; après plusieurs révolutions, ils se trouvoient au nombre de quatre qui se mesurèrent tour-à-tour, & souvent tous ensemble contre les Romains : on les connoissoit sous le nom de Gessates, Boiens, Insubriens & Senonois; ces derniers occupoient le Duché d'Urbin, la Marche d'Ancone; les Boiens, les Contrées qui s'étendoient depuis la Romagne jusqu'au Pô; les Gessates & les Insubriens, le Duché de Milan. Dans ces scènes sanglantes, dans ce combat aussi long que cruel, nous allons voir, par les efforts réitérés & soutenus des deux peuples, jusqu'où se porta le courage des Gaulois, jusqu'où alla la fortune de Rome pour triompher d'ennemis aussi braves, chez qui le dernier soupir de la liberté ne s'exhala qu'après des torrens de sang.

Les Samnites, ces courageux défenseurs de la liberté de l'Italie, soutenoient contre les Romains une guerre qui, par sa longueur & ses malheurs, les conduisoit à une ruine certaine; trop foibles pour lutter seuls contre un ennemi aussi opiniâtre que formidable, ils invoquèrent le secours des Gaulois & des Toscans. L'an 458 de la fondation de Rome, fut remarquable par l'expédition militaire des deux peuples confédérés: au bruit de leur marche, les Romains alarmés réunissent toutes leurs forces sous les deux Consuls; les Gaulois ont passé l'Apennin, taillé en pièces à Clusium un corps de six mille hommes, & arrivent en présence de l'ennemi, portant en trophée les têtes des vaincus au bout de leurs lances. Les deux peuples sont aux prises:

l'un

l'un des Consuls combat les Toscans & les Samnites ; & l'autre fait tête aux Gaulois. La fortune varie selon la valeur des guerriers ; les Toscans & les Samnites plient, tandis que les Gaulois font plier les Romains ; la victoire alloit couronner leur courage, lorsque le Consul Décius se dévouant à la gloire de sa patrie, se précipita dans leurs rangs, ranima ses soldats par cet acte d'héroïsme, qui eût été inutile si Fabius l'autre Consul, vainqueur des Toscans, ne les eût chargés en queue, tandis qu'ils combattoient contre les troupes de son collègue, & contre le corps de réserve commandé par Marcius & Scipion ; les Gaulois, accablés sous tant d'ennemis, abandonnent enfin le champ de bataille au vainqueur, mais il le paya du sang de ses plus braves soldats, dont sept mille furent tués dans la seule division qui avoit composé l'aile aux ordres de Décius.

Les Gaulois qui avoient figuré sur ce théâtre sanglant, étoient les Senonois, ils avoient perdu dans cette journée leur Roi avec une partie de son armée, leur défaite avoit ajouté le desir de la vengeance à la haine des Romains ; aussi douze ans après ils entrent en Toscane, & forment le siége d'Aretium, (aujourd'hui Arezzo), ville alliée de Rome ; à cette nouvelle, au secours que demandent les assiégés, le Sénat envoie des Ambassadeurs aux Senonois ; leur Roi Britomaris, dont le père avoit péri dans la bataille précédente, étoit un barbare qui se jouoit du droit des gens, & qui n'en connoissoit d'autre que celui du glaive, il fit couper en morceaux les Ambassadeurs Romains : au récit de cette atrocité, toutes les forces

de la République ſont en mouvement, trois armées ſont ſur pied, & agiſſent avec des ſuccès différens; l'une, ſous la conduite du Conſul Dolabella, entre dans le pays des Senonois, met tout à feu & à ſang, & bat leur armée. Les Gaulois devant Arezzo prennent leur revanche, taillent en pièces l'armée commandée par Métellus, &, pourſuivant leur victoire, marchent droit à Rome. Tout-à-coup la ſcène change, le ſuccès ſi fatal à cette nation, en ce qu'il la rend téméraire, la perdit encore en cette occaſion; enivrés de leur victoire, ils mépriſent la troiſième armée qui venoit à leur rencontre, ſous les ordres du Conſul Domitius. Les Romains oppoſent à un courage aveugle les reſſources de la tactique, & les forces qui naiſſent de la ſupériorité de la diſcipline & de l'avantage du poſte. La victoire ſe déclare pour le peuple qui avoit le plus fait pour la mériter, l'armée téméraire eſt vaincue & preſqu'exterminée. Pendant ce temps, le Conſul Dolabella pourſuivant ſes ſuccès, porte le dernier coup à la puiſſance des Senonois en Italie. Cette nation avoit fait un dernier effort; les guerriers qui lui reſtoient, ſecondés des Boïens & de quelques tribus de Toſcans, formoient une armée qui défia la fortune de Rome ſur les bords du lac Vadimon (*a*). Le Conſul, en ce jour, fit diſparoître cette nation de l'Italie, le champ de bataille devint ſon tombeau & la priſon de ſon Roi. Ce cruel Britomaris, traîné en triomphe par ſon vainqueur, expia dans les ſupplices ſon infraction au droit des gens.

(*a*) Aujourd'hui Lago Baſanello dans l'Etat Eccléſiaſtique.

Les Romains entrèrent en vainqueurs dans le Picenum, (la Marche d'Ancone) y établirent des Colonies, dont quelques-unes rappellent encore par leur nom (*a*) la domination des anciens conquérans. Tel fut l'extinction de la première Colonie Gauloise, & la première conquête des Romains sur les Celtes, conquête qui va s'étendre sur toute la nation; car le mouvement d'impulsion une fois donné au conquérant, il ne connoît plus de bornes; sa faim augmente à mesure qu'il dévore.

Rome, occupée à son tour à défendre ses foyers contre un ambitieux du même caractère qu'elle, & par cette seule raison très-dangereux, borna pour lors ses conquêtes au nord de l'Italie, pour s'occuper de sa défense au Midi. Après avoir lutté contre la valeur du Roi d'Epire, ensuite contre les forces de Carthage, la supériorité qu'elle acquit par ses victoires, autant que par sa constance dans les défaites, ne lui permit plus de voir sans indignation à ses côtés des ennemis qu'elle avoit été forcée de laisser en paix pendant près de soixante ans. Il faut convenir aussi que si Rome brûloit de faire la guerre aux Gaulois, ceux-ci étoient animés du même desir: entre deux peuples aussi mal disposés pour la paix, il ne fallut pas de grands prétextes; le Picenum, pris par les Romains sur les Senonois, fut celui à l'aide duquel les deux nations firent éclater leur animosité.

Jamais les Romains n'avoien[illegible]autant de com-

(*a*) Sinigaglia.

battans, toute l'Italie étoit en armes; Polybe & d'autres Historiens font monter le nombre des soldats à plus de sept cents mille hommes : quatre armées formidables partent en même-temps. Les Gaulois des trois nations, Insubriens, Gessates & Boïens, réunis en corps, s'avancent fièrement au milieu de ces nombreuses armées, ils étoient déjà auprès de Clusium en Toscane (aujourd'hui Chiusi) lorsqu'ils rencontrèrent la première; leurs Rois Anéroëste & Concolitan remportèrent, entre cette ville & Fesule, (Fiesoli) une victoire décisive sur le Préteur de Toscane qui la commandoit : une partie expire sous les coups des Gaulois, & l'autre se retire sur des hauteurs, où le vainqueur alloit la forcer lorsque le Consul Emilius, à la tête d'une autre armée, vint à son secours; les Romains se réunissent, & les Gaulois regagnent leur pays chargés de dépouilles; lorsqu'ils voient le chemin de la retraite coupé par le Consul Attilius. Pressés entre deux puissantes armées, les Celtes se forment en gros bataillons, font face à la fois en tête & en queue à leurs ennemis : au courage des combattans, à la haine qui les animoit, se joignoit chez les uns le désespoir, & chez les autres l'assurance qui naît du grand nombre. Le carnage est affreux, l'un des Consuls expire sur le champ de bataille; cependant les Gaulois, malgré leur valeur, sont obligés de céder au nombre, à l'armure & à l'épée Romaine terrible contre des hommes à demi-nuds, armés de sabres plians qui ne frappoient que de taille; ils sont enfoncés de toutes parts, & laissent sur le champ de bataille quarante mille hommes avec un de leurs Rois, tandis que

l'autre, chargé de fers, va servir au triomphe de ses vainqueurs.

Quelque décisive que fût cette bataille, elle ne procura aux Romains que l'avantage de sauver leurs provinces du pillage; le Consul qui restoit campa sur les terres des Boïens, commença le plan de conquête qu'en firent ses successeurs, & ces successeurs furent constamment pris parmi les plus grands Capitaines de la République. Fulvius, Flaccus, Manlius Torquatus, appelé une seconde fois au Consulat, poursuivirent cette guerre avec toute la vigueur que leur inspiroit la victoire & la force de leurs armées. Les Gaulois attaqués par des ennemis aussi opiniâtres, aussi nombreux, multiplièrent en vain leurs efforts, ils furent poussés après une multitude de combats jusqu'au Pô, qui devint pour un moment la ligne de séparation des deux peuples.

Les Romains profitant des avantages de la fortune, redoublèrent d'efforts pour anéantir des ennemis aussi dangereux; les nouveaux Consuls Furius & Flaminius, chargés du soin de cette guerre importante, eurent ordre de passer le Pô. Ils le passèrent au confluent de l'Adda, ce fut le premier essor que les aigles Romaines prirent dans ces régions. A ce passage, le cri du salut commun se fit entendre, & rassembla une armée puissante qui, par sa valeur & ses opérations militaires bien dirigées sur un sol connu, força l'ennemi à repasser le fleuve. Il falloit s'en tenir là; mais le Gaulois, toujours téméraire dans le succès, franchit le fleuve à son tour, & perdit dès-lors tous ses avantages; sa position dans ce pays se trouva semblable à celle des Romains dans

le ſien : on en vient aux mains, l'armure & la tactique Romaine triomphent, la moitié de l'armée Gauloiſe eſt tuée ou faite priſonnière ; mais le Pô, après la campagne, ſe trouve encore la barrière entre deux puiſſances.

Marcellus, ce rival d'Annibal, appelé à juſte titre l'Epée de Rome, fut en effet une arme formidable contre les Gaulois. Ce Général paſſa le fleuve, & porta la guerre chez les Inſubriens. Les Gaulois, à la vue du coup qui alloit anéantir leur puiſſance, n'invoquèrent d'autre ſecours que leur génie militaire, & ce courage toujours ſupérieur aux défaites. Viridomar, Roi des Geſſates, accourut au ſecours de ſes alliés, & les deux peuples réunis remirent de nouveau leur deſtin au ſort des combats. La fortune de Rome prévalut, les Gaulois perdirent dans cette journée déciſive leur armée & la liberté ; leur Roi, honteux de ſurvivre au déſaſtre de ſa nation, voulut en tirer vengeance ſur le général Romain, il ne fit qu'ajouter à ſes lauriers, il tomba lui-même ſous ſes coups, augmenta ſon triomphe de la conſécration des dépouilles opimes au temple de Jupiter, & d'un ſpectācle nouveau depuis Romulus & Coſſus (*a*). Le vainqueur alors foula aux pieds la liberté Gauloiſe, & étendit ſon joug juſqu'aux Alpes.

Les Celtes Ciſalpins vaincus portoient en frémiſſant leurs chaînes, lorſqu'un évènement imprévu vint les rompre pour un moment. Un conquérant déchaîné des

---

(*a*) Cet évènement arriva dans la 139ᵉ. Olympiade, 222 ans avant Jeſus-Chriſt.

côtes d'Afrique, vainqueur de l'Eſpagne, des Allobroges & des Alpes, apparoît ſur leurs ſommets glacés. Le Romain accourt en armes, le Gaulois embraſſe la ſcène d'un regard avide, il voit avec étonnement l'étranger, ſemblable au Dieu de la victoire, renverſer les armées de Rome, moiſſonner ſes légions, & attaquer ſa puiſſance juſque dans ſon centre; ſa joie égale ſa ſurpriſe, il joint ſes forces à celles d'Annibal, unit à ſa haine le reſſentiment de ſes injures, & marche ſous ſes drapeaux. Jamais ce modèle des grands généraux n'eût ébranlé la puiſſance Romaine ſans la jonction des Gaulois; les Eſpagnols & les Africains étoient réduits à une poignée de combattans, les Gaulois faiſoient la principale force de ſon armée, & ils combattirent à Cannes avec tant de courage, que ſur cinq mille cinq cents hommes que perdit Annibal, il y en eut quatre mille de leur nation. Si cette journée, ſi celle de Thraſimène, ſi les malheurs de Rome mirent le comble à leur ſatisfaction, leur déſeſpoir dut être égal, lorſqu'enveloppés dans les déſaſtres de Carthage, ils furent obligés de plier comme elle ſous un ennemi vainqueur & irrité.

Fin du Royaume de Thyle.

II. Que le Gaulois dut être redoutable à l'époque où il envahit la Grèce & l'Aſie, puiſque ſes armées, même vaincues, fondoient des états; victorieux, il renverſoit des trônes; vaincu, il en élevoit de nouveaux: les troupes de Brennus, battues & diſperſées devant Delphes, s'étoient réunies ſous les drapeaux de Commontorius; ſous ce nouveau chef, elles reprennent leur audace & leur aſcendant, attaquent les Thraces, & fondent, à force de courage & de victoires, le Royaume de Thyle

ſitué ſur la Propontide (*a*), & au milieu de leurs tribus belliqueuſes. Les Rois de ce petit Etat, redoutables par leur audace & la hardieſſe de leurs entrepriſes, jouoient le premier rôle parmi les Monarques & les peuples de ces climats; les uns étoient leurs alliés, les autres leurs tributaires, tous les redoutoient également. Les Byzantins & d'autres nations de la Thrace figuroient parmi les derniers. Une ſeule circonſtance ſuffit pour donner une idée de leur pouvoir, & juſqu'où peuvent s'étendre les droits du courage.

Les Byzantins voulant ſe décharger du poids de leur tribut ſur les autres peuples, avoient impoſé des droits conſidérables ſur les vaiſſeaux qui paſſoient dans le Pont-Euxin; les Rhodiens, ces fiers républicains qui avoient repouſſé les armes des Rois de Macédoine, combattirent & ne payèrent pas; les Byzantins appellent à leur ſecours Attale, Roi de Pergame; les Rhodiens ſe fortifient de l'alliance de Pruſias, Roi de Bithynie : Pruſias & ſes alliés battent les Byzantins, cette guerre alloit avoir les ſuites les plus funeſtes pour leur Etat, lorſque Cavarus, Roi de Thyle, parut ſur la ſcène; il ordonna aux combattans de remettre l'épée dans le fourreau, condamna Pruſias à rendre ce qu'il avoit pris ſur les Byzantins, & affranchit les Rhodiens du droit de péage.

Ce barbare, qui commandoit à une poignée d'hommes, & qui parloit en maître aux Rois & aux peuples voiſins, réunit par ſa témérité toutes leurs forces contre lui; les nations guerrières de la Thrace, indignées de plier ſous

(*a*) Aujourd'hui la Mer de Marmora.

une

une puissance étrangère, si petite en comparaison de celles qui l'entouroient, s'arment toutes à la fois, & accourent venger leur servitude & leurs défaites passées; les Gaulois, fiers de leurs anciens triomphes, combattent sans daigner compter leurs ennemis, mais le nombre cette fois l'emporte sur la valeur : malgré leur courage, ils furent vaincus, & leur défaite fut si entière, qu'ils restèrent presque tous avec leur Roi sur le champ de bataille. Cette journée mit fin au Royaume de Thyle.

III. Les Galates ou Gaulois d'Asie, malgré les bornes étroites de leurs possessions, étoient parvenus au plus haut degré de considération que puissent procurer les armes : il n'y avoit pas de guerres où ils ne jouassent un rôle, & leur rôle sur ce théâtre sanglant étoit presque toujours le premier : nulle ligue qui ne se crût toute puissante avec leur appui, nul allié qui ne se crût sûr de vaincre avec eux; deux fois il prirent parti dans la querelle des puissances qui se disputoient l'empire du monde, & deux fois la balance de la fortune qui penchoit du côté des Romains, s'arrêta au poids qu'ils y mirent.

Conquête de la Galatie.

Tandis qu'Antiochus, vainqueur de l'Asie, se mesuroit avec les Romains dans la Grèce, & opposoit au torrent de leur fortune les plus nombreuses armées, les Gaulois ses confédérés attaquoient le Roi de Pergame, allié de Rome; comptant sur leur valeur plus que sur leur nombre, puisqu'ils n'étoient que quatre mille, ils fondent sur l'Ionie, renversent les armées d'Eumènes, & l'assiègent dans sa capitale. Ce siége mémorable d'une grande ville, entrepris par une poignée d'hommes, ne

peut être excusé que par la témérité Gauloise, qui fut encore punie en cette occasion. Eumènes, tremblant dans sa capitale, invoque les Romains & les Achéens; Diophane, élève de Philopemen, est aussi-tôt envoyé au secours; ce général habile, secondé des Grecs qu'il avoit amenés, vainquit les Gaulois, & leur fit payer par leur défaite la hardiesse d'assiéger avec quatre mille hommes une ville puissante protégée par une armée.

La guerre, après cet échec, ne fut plus qu'une chaîne de malheurs; Eumènes, débarrassé des Gaulois, seconda les efforts des Romains, les introduisit dans l'Asie, où ils abattirent Antiochus. Les victorieux tournèrent alors leurs armes contre la nation qui leur avoit porté un coup si sensible dans le commencement de la guerre. Les Galates, malgré la différence de leurs forces, si foibles en comparaison de celles de leurs ennemis, virent d'un œil intrépide l'orage qui alloit fondre sur eux; ils n'implorèrent pas les secours de peuples efféminés, vaincus ou tremblans au nom de Rome : leur espoir fut en leurs propres forces; le climat de l'Asie qui a toujours énervé les peuples guerriers, n'avoit pas influé sur eux, le feu de leur courage subsistoit avec leurs mœurs primitives, & le mouvement d'impulsion, donné à leur départ des Gaules, duroit encore; tandis que tant de Rois fuyoient devant les étendards Romains, ils les attendirent fièrement, & les reçurent sur la frontière les armes à la main. Ces Républicains trouvèrent dans ces climats amollis des ennemis dignes d'eux. Les peuples d'Asie furent spectateurs d'un sanglant combat, entre les deux plus belliqueuses nations qui existassent alors. Les Gaulois, forcés

de céder à la discipline Romaine, reculèrent, mais ne se crurent pas encore vaincus; la honte de leur défaite se changea en fureur, ils crurent avoir les droits à la victoire, puisqu'il leur restoit du sang & des armes; ils ramassent toutes leurs forces, & vont porter leur dernier effort contre le vainqueur : cet effort, dirigé avec l'élan du désespoir, est vain; la fortune de Rome triomphe de nouveau près d'Ancyre, & la Galatie est soumise pour un moment.

La fortune travailloit alors à humilier ces conquérans: elle forgeoit au pied du Caucase la foudre dont elle alloit les frapper en Asie; elle veilloit sur ce Mithridate qui tint pendant quarante ans les destins douteux entre Rome & lui, qui lutta pendant tout ce temps contre ses forces, & partagea l'intérêt de l'Univers entre sa puissance & la leur. Accoutumé, dès l'âge le plus tendre, à braver les périls, les jeux de son enfance avoient été des exercices sanglans; familiarisé avec le danger des poisons & les périls des combats, doué d'un courage inébranlable, d'un génie plein de ressources, maître de ses passions, sa prudence & sa politique guidèrent sa haine contre les tyrans des nations. Assez pénétrant pour sentir que l'homme n'est supérieur que par l'étude, l'expérience & la comparaison, il traça la route que Pierre-le-Grand suivit depuis, il s'absenta de ses Etats, étudia l'esprit, les forces & la science militaire des autres peuples. Enrichi des découvertes de leurs arts, & possédant leurs sciences, il fut l'émule des Grecs dans l'éloquence, & des Romains dans la guerre. Ses premiers coups tombèrent sur les Scythes; en triomphant de cette nation belliqueuse,

c'étoit aiguiser ses armes contre les Romains, & s'essayer au trône de l'Asie. Ces Scythes, invincibles contre les Lieutenans d'Alexandre, contre Philippe son père & contre Cyrus, reçurent la loi de Mithridate; aguerri par ce succès, plus puissant par cette conquête, il y ajouta le Pont & la Cappadoce. Alors il manifeste son projet, tous les peuples de l'Orient sont invités à y prendre part. Tygranes, Roi d'Arménie & de Syrie, les Sarmates (*a*), les Bastarnes (*b*), deviennent ses alliés: à la vue de ces puissants étendards levés contre les Romains, les Gaulois rompent leurs liens, s'unissent au Roi de Pont, & secondent sa fortune; elle étoit telle, que tous ces corps réunis formoient plus de trois cents mille combattans, sous les ordres de ce fier rival de Rome.

Les grands coups se portèrent en Bithynie & en Cappadoce; les Romains ne s'étoient pas endormis à la vue de l'orage qui alloit fondre sur eux: trois corps d'armée, de quarante mille hommes chacun, marchèrent sous trois Généraux; Nicomède, Roi de Bithynie, s'y joignit avec une armée d'environ soixante mille hommes. La division que commandoit ce Prince, fut celle qui se mesura la première contre l'armée de Mithridate, son ennemi personnel. Il perdit la bataille, ses richesses, son camp, & se sauva en Bithynie avec les débris de son armée auprès de la seconde division, commandée par Aquilius;

(*a*) Les Sarmates d'Asie habitoient sur les rives du Tanaïs & du Volga, aujourd'hui la Circassie.

(*b*) Les Bastarnes (partie de la Pologne) demeuroient au de-là du Boristhène, aujourd'hui le Dnieper.

ils ne furent pas plus heureux, ils furent entièrement défaits, leur camp fut pris, & la terreur fut telle, que le reste de cette armée se dissipa, ainsi que la troisième division, au point que les Généraux crurent n'être en sûreté qu'en se sauvant dans les isles de l'Archipel, & Nicomède à Rome. Aussi-tôt toutes les villes de l'Asie ouvrent leurs portes à Mithridate; la Phrygie, la Mysie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie & la Paphlagonie (a) le reconnoissent pour leur Souverain; Athènes se soumet à ses loix, il domine tout-à-la-fois dans la Grèce & dans l'Asie. Les Généraux Romains sont livrés entre ses mains, il les fait massacrer, & avec eux cent mille de leurs citoyens distribués dans les villes de l'Asie : ce fut dans ces momens de succès que ce cruel vainqueur, ayant convoqué son armée, lui adressa la superbe harangue rapportée par Trogue Pompée, & abrégée par Justin : on n'en cite que le passage suivant relatif à cette histoire.

» Il s'en faut bien que les Romains soient invincibles, » après les victoires que vous venez de remporter sur eux » en Bithynie & en Cappadoce; rien n'est plus connu que » leurs défaites par Pyrrhus, par Annibal & par les Gau- » lois; la renommée a pris soin de répandre les exploits » de ces derniers, lorsque sortis de la Gaule Transalpine, » ils ont soumis de vastes contrées en Italie, & y ont fait » des conquêtes plus étendues encore que dans cette Asie, » qu'on dit moins belliqueuse. Gaulois qui paroissez parmi » les peuples rangés sous mes étendards, votre nation n'a » pas seulement vaincu Rome, elle l'a prise, à l'exception

(a) Tous ces pays sont partie de l'Anatolie & de la Caramanie.

» d'un rocher dont le poids de ſon argent, & non la force » de ſes armes, l'a éloignée : vous n'en êtes pas moins la » terreur du nom Romain, malgré la diſtance qui vous » ſépare des autres Gaulois; vous avez de commun avec » eux le courage & la diſcipline, vous leur êtes même » ſupérieurs par l'expérience & le génie militaire, qui a » été obligé de lutter contre celui des Thraces & des » Illyriens, & de ſe faire un chemin au milieu de leurs » armes terribles pour parvenir juſqu'en Aſie «.

C'étoit ainſi que ce Prince éloquent, habile dans l'art de connoître les hommes, élevoit le cœur de ſes ſoldats vers la victoire, & excitoit leur courage par des récits glorieux, propres à aiguillonner l'honneur national. Mais bientôt les revers de Mithridate ſuccédèrent à ſes victoires; Scylla fit rentrer le torrent dans ſon lit; le Roi de Pont, furieux de ſes pertes, s'en prit à l'inconſtance des Gaulois, il les accuſa de trahiſon, fit arrêter leurs chefs appelés Tetrarques, & les fit maſſacrer avec leurs familles; de douze qu'ils étoient, il ne s'en ſauva que trois; Mithridate vengea les Romains de la défection des Gaulois; c'eſt ainſi que le conquérant, dont l'ame eſt pétrie de fiel & d'orgueil, confond, dans ſes élans de cruauté, amis & ennemis, & frappe avec l'aveuglement de la mort.

Conquête de la Colonie des Gaulois Scordiſques.

IV. De toutes les nations Celtiques qui s'établirent au loin, aucune ne fut plus féroce que celle des Gaulois Scordiſques; aſſis ſur les bords du Danube au confluent de ce fleuve & de la Save, ils habitoient la province connue de nos jours ſous le nom de Boſnie; placés entre les féroces Germains, les Thraces & les Illyriens

belliqueux, ils furent obligés pour conserver leur existence au milieu de ces redoutables ennemis, d'acquérir & de conserver la supériorité des armes, ils l'avoient apportée en sortant de leur patrie, ils la maintinrent par leurs victoires & le feu de leur courage; pour soutenir ce courage si nécessaire dans leur position, ils outragèrent la nature, & instituèrent un culte de sang en l'honneur du Dieu des combats : comme tous les barbares, ils confondoient la férocité avec la valeur; au lieu de soutenir le caractère belliqueux de leur nation par des institutions mâles & des mœurs sévères; ils préférèrent la soif du sang, des mœurs atroces, une religion cruelle, & des spectacles sanglans; ils faisoient brûler leurs ennemis, éventroient leurs femmes grosses, ou les immoloient sur les autels de Mars; ils buvoient dans leurs crânes, & portoient leurs chevelures en trophée; nous avons vu dans ce siècle les mêmes horreurs en Amérique : les premiers principes du droit de la guerre ont été aussi monstrueux dans les deux hémisphères; triste exemple de l'homme qui dédaignant les lumières de l'intelligence, ne connoît que le sens animal, qui ignorant les ressorts puissans de l'honneur, les ressources supérieures du sentiment, & d'une religion éclairée, adopte des moyens dont on n'apperçoit pas même les traces chez les animaux les plus féroces.

Dès que les Romains, vainqueurs de l'Illyrie, se furent approchés de cette nation, la paix ne put pas subsister entre de pareils voisins; la guerre fut déclarée, elle fut longue & sanglante, & le début en fut fatal aux Romains : le Consul Caton entra sur les terres de l'ennemi

à la tête de l'armée de la République, il trouva bientôt celle des Scordiſques. Le Général Barbare; inſtruit dans l'art de la guerre, n'eut garde de combattre en pleine campagne ces légions ſupérieures à ſes troupes par la diſcipline, & inébranlables par leur maſſe, il les attira dans une forêt, où l'infanterie, coupée par les arbres & les rochers, pouvoit être attaquée par pelotons; les Scordiſques voyant les Romains engagés, fondent ſur ces corps diviſés, combattent corps à corps; la tactique devient inutile, la connoiſſance des lieux, la manière de combattre, tout milite pour les Gaulois : enfin, la victoire couronne leur courage, le Conſul eſt défait, ſon armée eſt détruite, les vainqueurs pourſuivent les fuyards, parvenus dans l'impétuoſité de leur courſe, juſqu'à la mer Adriatique, ils s'indignent contre cette barrière qui ſouſtrait leurs ennemis à leurs coups, & dans l'accès de leur fureur, ils lancent leurs traits contre les flots, acte qui fait mieux connoître le caractère de ce peuple qu'un volume de longues diſſertations.

Les vainqueurs, à leur tour, entrent dans les provinces Romaines, & ravagent la Dalmatie & l'Iſtrie. La guerre, depuis cette époque, continua entre les deux peuples avec des ſuccès variés; pluſieurs Conſuls triomphèrent à la vérité, mais les victoires qu'ils remportèrent étoient peu déciſives, puiſque cette guerre dura plus de trente ans, & ne fut terminée que par la fortune & la valeur de Sylla.

V. L'Ibérien fut de tout temps un peuple généreux, frugal, patient, diſcret & courageux, ſon caractère ne s'eſt jamais démenti, ancien ſur le ſol qu'il habite, le

bonheur

bonheur qu'il y goûtoit, y avoit, dès la plus haute antiquité, attiré les Nations étrangères; il a toujours défendu ses foyers avec courage, contre les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains & les Gaulois; mais ceux de ces peuples qui s'y sont soutenus, ont participé aux bienfaits de la nature, le climat les a mis au niveau de ses anciens habitans, les a pliés à ses loix, c'est ce qui étoit arrivé aux Celtes qui avoient conquis une partie de cette péninsule : à la bravoure de leur nation, ils avoient réuni la constance & le flegme naturel à la contrée qu'ils habitoient; les Romains en firent l'épreuve.

Ces conquérans, après la chûte de Carthage, & les victoires de Scipion en Espagne, possédoient la Bétique & les provinces de cette péninsule situées sur la mer Méditerranée. Parmi les peuples assis sur les rives de l'Océan, les uns étoient absolument indépendans, tels que les (*a*) Asturiens & les (*b*) Cantabres qui ne furent entièrement soumis que sous Auguste; les autres, tels que les Lusitaniens, les Celtibériens (*c*), paroissoient dans une espèce de soumission. L'histoire ici ne fixe son attention que sur les derniers issus des Celtes, anciens conquérans de cette partie de l'Espagne.

La terreur qui suit la victoire s'étoit dissipée; six ans s'étoient écoulés, les Celtibériens qui avoient eu le temps de connoître leurs ressources, virent avec indignation une puissance étrangère qui venoit les braver, & leur

(*a*) Habitans des Asturies, & de la partie Septentrionale du Royaume de Léon.

(*b*) Habitans de la Biscaye, & du Nord de la vieille Castille.

(*c*) Les Celtibériens occupoient l'Aragon & la vieille Castille.

apporter des fers du fond de l'Italie; réunis aux Carthaginois, ils n'avoient fait que des efforts impuissans; réduits à leurs seules forces, ils ne craignirent pas d'attaquer les tyrans de l'Ibérie, car les exactions des Romains justifioient ce titre : cette guerre commença sous d'heureux auspices, & fut une des plus cruelles que les Romains aient eu à soutenir La première campagne ne fut pas heureuse pour eux. Le Préteur Sempronius Tuditanus commandoit alors leur armée; il fut vaincu, perdit une partie de ses troupes, & vint mourir de ses blessures dans la province Romaine.

Le Consul Caton vengea, l'année suivante, l'honneur de la République. Les Celtibériens vainqueurs avoient chassé les Romains jusqu'en Catalogne; leur armée étoit campée dans cette province, tandis qu'un corps de dix mille hommes étoit allé appuyer la révolte des Turditains (a). Caton, par la supériorité de ses manœuvres & par son courage, vainquit les ennemis, prit leur camp, & en fit un grand carnage; il apprend en même-temps que les Romains de la Bétique sont réduits aux abois, il marche aussi-tôt au secours; mais les Espagnols, plus réservés après la dernière action, évitent d'en venir à une bataille; le succès du Consul se borne à ravager la Turditanie, il laisse son armée au Préteur, & va combattre sur les rives de l'Ebre avec un simple détachement.

Le feu de la guerre continuoit à embraser l'Espagne, il étoit aux deux extrémités; au midi, les Romains étoient aux prises avec les Lusitaniens; au nord, avec les Celtibériens, mais le succès en fut par-tout heureux

(a) Partie de l'Aragon & du Portugal.

pour les premiers. Le Préteür Atinius vainquit les Lusitaniens, mais fut tué; & Manlius Acidinus ayant remonté l'Ebre auprès de Numance, livra une bataille aux Celtibériens, & remporta sur eux une victoire complette, car il laissèrent douze mille hommes sur le champ de bataille, & deux mille prisonniers entre les mains de l'ennemi. La guerre, depuis cette journée, ne fut plus qu'une alternative de succès entre les deux nations, jusqu'à l'époque où elle devint plus animée, & où elles se portèrent des coups plus répétés & plus décisifs. Cette époque fut celle de la guerre contre Viriathus & les Numantins: comme le premier est étranger au but de cet ouvrage, on ne s'occupera que de ce qui concerne les seconds.

Numance étoit la capitale des Arévaques (*a*), le plus puissant des peuples connus sous le nom des Celtibériens: de-là est venu le titre de Numantins, donné aux nations qui composoient cette Confédération. Le Consul Fulvius attaqua d'abord les Gaulois nommés *Belli*; ceux-ci secourus par les Arévaques, lui livrèrent un combat dont le succès fut douteux; il fut suivi d'un second, dont les suites firent connoître les vainqueurs; les Romains rétrogradèrent, & ne purent empêcher la prise d'Ocilis (*b*), dont le Consul avoit fait sa place d'arme: ce dépôt des vivres & de la caisse de l'armée fut pillé par l'ennemi, & paya les frais de la campagne.

La campagne suivante se borna à la prise d'Ocilis par le Consul Marcellus, qui fit part au Sénat des proposi-

(*a*) Habitans une partie de la vieille Castille.

(*b*) Orihuela, dans le Royaume de Valence.

tions de paix des Celtibériens, & du desir qu'il avoit d'y adhérer; le Sénat pensa tout autrement, ses principes n'étoient pas de traiter avec un ennemi redoutable, mais de l'abattre. L'idée qu'on avoit à Rome de la valeur des Celtibériens, les preuves qu'ils en avoient données, eussent fait avorter ce projet sans le courage de Scipion l'Africain; car les jeunes Romains effrayés des périls de cette guerre, & sourds aux invitations de prendre des postes militaires, furent tirés de leur léthargie par l'exemple de Scipion; il abdiqua un emploi pacifique qui l'appeloit en Macédoine pour aller soutenir, en qualité de Tribun, la gloire du nom Romain en Espagne.

Malgré le traité fait entre le Consul Marcellus & les Celtibériens, par lequel il fut convenu que ces derniers seroient réputés amis & alliés du peuple Romain, les Vaccéens (*a*), l'une de leurs tribus, furent attaqués par le Consul Lucullus son successeur, il s'empara d'abord de deux places, alla mettre le siége devant Palantia la capitale; les assiégés s'y défendirent courageusement, les Celtibériens y affamèrent les assiégeans, s'emparèrent de leurs convois, leur firent lever le siége, & les poursuivirent dans leur retraite.

Rome mit à la tête de ses armées le Consul Métellus, qui, pendant deux ans, tint tête aux Celtibériens, & fit même des conquêtes dans leur pays; pendant ce temps Viriathus, leur allié, tailloit en pièces les armées de la République, & battoit constamment leurs Généraux dans

(*a*) Peuples qui habitoient partie dans la Castille vieille, partie dans le Royaume de Léon.

la Bétique & la Lusitanie. Rome s'épuisoit à faire passer de nouvelles armées ; malgré la continuité de ses mauvais succès sa constance se soutint, & un nouveau Général parut sur les frontières avec trente mille hommes d'infanterie, & deux mille chevaux.

Ce nouveau Général étoit Quintus Pompeius, il assiégea d'abord Numance, ensuite Thermeste ; forcé d'abandonner ces deux siéges, son expédition se bornoit à poursuivre des brigands qui infestoient l'Aragon, lorsqu'il apprit la mort de Viriathus : toutes les forces Romaines parurent alors sous les murs de Numance, mais la victoire étoit dedans ; les Celtibériens, nombreux & aguerris, firent une sortie si vigoureuse sur les assiégeans, qu'ils les défirent & les chassèrent de leurs pays. Le Général Romain, désespérant de vaincre, aima mieux traiter, & fit la paix.

Cette paix ne fut pas ratifiée par le Sénat, & Popilius, successeur de Quintus Pompeius, recommença la guerre ; le succès fut tel qu'il devroit toujours être, la justice triompha ; les infracteurs du traité furent punis, & les Romains expièrent du prix de leur sang, sous les remparts de Numance, leur aversion pour la paix, & la violation du traité ; ils furent vaincus dans une sortie, & leur défaite ajouta aux lauriers de leurs ennemis.

Rome confia le soin de sa vengeance au Consul Mancinus, la victoire se déclara constamment pendant toute la campagne en faveur des Celtibériens ; ils chassèrent les Romains de devant Numance, les poursuivirent dans leur retraite, les enfermèrent dans un défilé où le Consul, & Tibérius Gracchus, son Questeur, firent un nouveau

traité qui eut le ſort du premier ; la République ſe crut déliée en livrant le Conſul aux ennemis, qui, plus généreux que les Romains, ne voulurent pas le recevoir.

Cette mauvaiſe foi des Romains, car ils l'ont manifeſtée contre tous les peuples qui leur ont fait eſſuyer des échecs, a cependant été un des principaux moyens qui les ont fait parvenir à l'empire univerſel ; parce qu'étant vaincus, ils empêchoient le vainqueur, par un traité, de profiter de ſes avantages, ils ſe jouoient du traité, & recommençoient une guerre dont la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi irrité, & la leçon acquiſe par leurs fautes paſſées, les faiſoit ſortir avec ſuccès, il en réſultoit une obligation de vaincre: il arrivoit de-là que tout peuple qui avoit attiré leurs armes étoit perdu, parce qu'il n'y avoit plus de paix, plus de graces à eſpérer, & qu'ils ne poſoient les armes qu'après avoir entièrement conſommé ſa ruine. Comment un plan auſſi révoltant par ſon orgueil & ſa perfidie, toujours conſtamment ſuivi, n'a-t-il pas ouvert les yeux à tous les peuples ? Comment ont-ils pu ſe voir joués, dégradés les uns après les autres, plutôt que de prendre la réſolution généreuſe d'exterminer ces ennemis des autres nations, ces hommes perfides & hautains, dont la conſidération ſe bornoit aux murs de leur ville, & dont le mépris s'étendoit ſur tout le reſte de l'univers.

Cette guerre étonnante, dans le cours de laquelle les Celtibériens avoient repouſſé les forces du plus puiſſant empire de la terre avec les plus foibles armées, car Numance n'avoit pas plus de huit mille guerriers, con-

tinua encore pendant deux ans, & leur fut également glorieuse ; mais enfin la haine persévérante de Rome triompha, & le temps marqué pour la ruine de cette puissance Gauloise arriva. La République, frémissant d'indignation, déchaîna contre Numance le destructeur de Carthage ; alors la discipline fut rétablie dans les troupes, le courage du Général anima les soldats, & la victoire quitta la ville pour habiter dans le camp qui l'assiégeoit. Une armée de soixante mille hommes distribuée dans des forts qui s'élevoient contre la place, & dans des lignes qui présentoient une enceinte fortifiée, rendirent inutile la valeur des Numantins : en vain ils voulurent renverser les remparts des assiégeans, en vain ils offrirent la bataille ; l'ennemi la refusa, & repoussa leurs attaques contre ses postes fortifiés ; leurs alliés contenus n'osèrent les secourir ; & les Galliciens, seul peuple Gaulois dont ils pouvoient espérer l'assistance, plioient alors sous les armes de Brutus, l'un des Généraux Romains ; il les vainquit en plusieurs rencontres, & conquit leur province, alors tomba la puissance des Gaulois Espagnols ; Numance, sans espoir, n'ayant pas même la consolation de pouvoir combattre un ennemi qui vouloit la réduire par la faim, aima mieux périr que de lui livrer les armes qui l'avoient fait tant de fois triompher. La fin déplorable de ce peuple généreux, dont le courage étonne, & dont le souvenir excite encore des regrets, est un des plus affreux évènemens qu'on puisse rencontrer dans l'histoire : agités par le désespoir, & poussés par la faim, les assiégés se servoient de nourriture les uns aux autres, ils égorgèrent leurs femmes

& leurs enfans pour les dérober à l'esclavage ; après avoir souffert tout ce que le malheur de leur position, tout ce que des actes aussi dénaturés ont de déchirant pour des cœurs généreux, ils mirent le feu à leur ville, & s'y précipitèrent eux-mêmes, dérobant ainsi leurs personnes à l'esclavage, & leurs dépouilles à l'avidité des Romains.

Conquête de la province Romaine, ou Narbonnoise dans les Gaules.

Les Aigles Romaines, après les victoires de Marcellus, après celles qui firent rentrer dans la servitude les Gaulois Cisalpins, affranchis par Annibal, n'avoient jamais pénétré au-delà des Alpes ; ces barrières de la nature, qui avoient paru jusqu'alors celles de séparation des deux peuples, les avoient arrêtés. L'an 598 de la fondation de Rome (*a*), elles les passèrent d'un vol victorieux, & parurent pour la première fois dans l'enceinte de l'ancienne Gaule. La République qui n'envisageoit qu'avec effroi cette source de tant de peuples guerriers, de tant d'armées redoutables, eût encore différé long-temps ses attaques contre cette puissante contrée, sans un évènement qui avoit le double avantage de lui en ouvrir les portes, & de lui assurer une retraite. Cet évènement qui servit de prétexte à son invasion, fut la querelle de Marseille avec deux petits peuples Liguriens qui vexoient ses Colonies de Nice & d'Antibes. Rome qui ne cherchoit qu'une occasion, prit le parti de Marseille son alliée ; elle envoya des Ambassadeurs à ces deux hordes de barbares ; ceux-ci qui ne

(*a*) En la 161[e]. Olympiade, ou 155 ans avant l'Ere Chrétienne.

faisoient

faisoient pas plus de cas de Rome que de Marseille, insultèrent les Ambassadeurs ; les Romains sensibles à cette injure, mais ravis du prétexte qu'elle fournissoit, envoient aussi-tôt le Consul Opimius avec une armée. Le pays des deux peuples ennemis est saccagé, les habitans des principales enceintes sont réduits en esclavage, ou envoyés à Rome pour y être punis de leur offense ; les Liguriens accourent au secours de leurs voisins, ils sont taillés en pièces ; & le pays des vaincus augmente la puissance de Marseille, ses ennemis deviennent ses sujets.

Cette première apparition des Romains dans les Gaules donna une grande idée de leurs armes, & resserra encore davantage les liens de leur alliance avec Marseille : ce fut alors que parut plus frappante que jamais la faute qu'avoient fait les Celtes en souffrant la fondation de cette ville ; ne permettant sur leurs côtes aucuns établissemens étrangers, ils s'étoient relâchés en faveur d'un seul, & il fut la cause de leur perte ; cette porte de leur pays qui se trouvoit entre les mains d'un autre peuple, fut ouverte à leurs ennemis, & cette ville devint le dépôt des chaînes qu'ils étendirent sur toute la Gaule; il est vrai que la faute avoit été sentie aussi-tôt que commise, elle alloit être réparée sans Belloveze, qui, ne prenant plus d'intérêt à une contrée qu'il quittoit, prépara sa servitude en favorisant les tours étrangères qui s'élevoient contre la liberté de sa patrie. Mais si les Gaulois firent une grande faute, Marseille n'en fit pas une moindre en appelant les Romains ; si moins aveuglée par son ressentiment, & plus éclairée sur ses vrais intérêts, elle eût cherché à pacifier ses différents avec des

peuples dont elle faifoit feule le commerce, & que fa pofition lioit à leur fort, elle n'eût pas appelé une puiffance ambitieufe qui, après avoir fubjugué fes ennemis, l'afferviт elle-même ; elle réalifa la fable de ce fier animal qui emboucha le frein pour fe venger du cerf fon ennemi.

Marfeille fatisfaite de fon allié qui avoit caché fous fes préfens les chaînes qu'il lui préparoit, le rappela vingt-huit ans après au fujet d'une nouvelle guerre qu'elle avoit avec les Salyes ou Salluviens, nation la plus puiffante de la Provence. Le Conful Fulvius partit auffi-tôt, débarqua, vainquit les ennemis, vint triompher à Rome, & laiffa fon armée qui commença fous fon fucceffeur les établiffemens qui préparerent la conquête des Gaules. Ce fucceffeur fut Sextus Calvinus, qui, après différentes opérations militaires peu décifives, remporta une victoire mémorable dans le lieu fur lequel eft bâtie la ville d'Aix.

La fondation de la première ville Romaine dans les Gaules, merite qu'on arrête l'attention du lecteur fur ce fait important. Fatigués & aigris des tableaux de deftruction que nous avons vus jufqu'ici, nous rencontrons avec plaifir au milieu de ces fcènes de carnage un homme qui édifie, qui répare d'une main les maux qu'il a faits de l'autre. L'heureufe fituation de fon camp, les eaux qui y jailliffoient lui fit naître l'idée de le changer en ville ; un chef ferme, ami du bien, & qui le defire ardemment, parvient toujours à le faire ; le Proconful au milieu de la guerre, en préfence de l'ennemi, & fur

ſon ſol, entreprit (*a*). ce que par-tout ailleurs on ne faiſoit pas au ſein de la paix, & dans ſa patrie même; la ville d'Aix s'éleva pour commander à la province, & ſon nom latin d'*Aquæ Sextiæ* eſt un hommage qui fera vivre le nom de ſon fondateur plus long-temps, & qui le rendra plus recommandable que ſes victoires.

Si Marſeille n'eût vu d'abord que des colonies Romaines s'établir à côté d'elle, elle eût murmuré; le vainqueur étoit trop adroit pour ſe démaſquer ſi-tôt, il pouſſa ſes armes triomphantes ſur les côtes de la Ligurie, les aſſujettit, & les donna à cette ville alliée, préſent que Marſeille reçut avec tranſport, & dont l'objet eût été à charge à Rome par rapport à la grande étendue de côtes qu'il falloit défendre, & de ſujets mal diſpoſés qu'il falloit contenir; le commerce ſeul pouvoit donner un dédommagement, mais Rome n'étoit pas commerçante: ce don fut donc plutot un effet de ſa politique, que de ſa généroſité envers ſon alliée; car en même-temps qu'elle lui accordoit cette liſière ſtérile & éloignée, elle gardoit les plaines qui étoient ſous ſes yeux, elle avançoit ſes colonies juſque ſous ſes murs.

Il ſe formoit alors dans les Gaules une puiſſante ligue en faveur des Salluviens; leur Roi Teutomalius réfugié chez les Allobroges, imploroit leur puiſſance, & celle des Arverniens ou Auvergnats; les Romains, de leur côté, trouvèrent des alliés qu'ils n'eſpéroient pas; ces alliés étoient les Eduens ou Autunois, qui, commettant les mêmes fautes que Marſeille, introduiſoient dans le

(*a*) L'an 630 de Rome, 124 ans avant Jeſus-Chriſt.

sein de leur patrie l'ennemi qui devoit l'assujettir ; les sentimens de ces peuples, & le rôle qu'ils vont jouer, nécessitent une explication préliminaire, nécessaire à la connoissance des nations qui vont figurer sur le théâtre de la guerre, tant dans ce Chapitre que dans le suivant.

La Gaule méridionale étoit partagée entre différens peuples, qui, tour-à-tour, avoient joué le premier rôle : le sceptre avoit passé alternativement entre les mains des Berruyens, des Eduens, des Sequanois, des Auvergnats ; ces derniers avoient alors la puissance prépondérante, la domination du Roi de Clermont s'étendoit depuis le Bourbonnois jusqu'à la mer, & au Rhône ; ce n'est pas qu'il jouît en souverain de tout ce pays, mais les peuples compris dans cet espace étoient ou ses sujets, ou ses alliés, ou ses vassaux : ce prince puissant par ses possessions, l'étoit également par ses richesses ; il s'appeloit Bituitus, son père Luerius avoit été le Monarque le plus magnifique des Gaules, sa libéralité avoit été jusqu'à la profusion, & l'Histoire a conservé de lui des traits dignes du luxe & du faste d'un despote oriental. Outre ces puissances majeures, il y en avoit du second ordre qui se mouvoient dans le sens des plus grandes, ou séparément, telle que celle des Allobroges qui occupoit la Savoie & le haut Dauphiné ; l'air de commandement que lui donnoit sa position sur les montagnes, la faisoit aller de pair avec les plus considérables.

Les Eduens, dont Bibracte (aujourd'hui Autun) étoit la capitale, & dont la domination couvroit le Bourbonnois, le Nivernois, le Lyonnois, & la partie méri-

dionale de la Bourgogne, étoient alors aux prises avec les Allobroges & le Roi d'Auvergne; il y a apparence que la victoire se déclaroit pour ces derniers, puisque les Eduens vinrent implorer le secours des Romains, & commencèrent dès ce moment avec eux l'alliance qui leur a valu le titre de frères & d'alliés de ce peuple; & à leur ville celui de sœur de Rome : ces titres furent la monnoie avec laquelle Rome paya leurs secours, & leur zèle à asservir leur patrie; tant que les hommes existeront, cette monnoie aura son cours, parce que la vanité, supérieure à la prudence, leur fera toujours regarder comme précieux les titres d'alliés, ou d'amis de ceux qui seront en réputation de force ou de puissance.

Les Romains se mettent en campagne pour la querelle de leurs nouveaux alliés en apparence, c'étoit le prétexte qui cachoit leur ambition; les Allobroges & les Auvergnats accourent venger tout-à-la-fois leur propre intérêt & celui du Roi des Salluviens; Domitius, qui avoir succédé au fondateur d'Aix, marche au-devant des alliés; les deux armées se rencontrent auprès d'Avignon, & ensanglantent les rives du Rhône par un violent combat : la discipline des Romains, le secours de leurs éléphans qui mirent en fuite la cavalerie Gauloise, leur valurent la victoire, leurs ennemis abandonnèrent le champ de bataille couvert de vingt mille de leurs soldats.

Cette défaite n'abattit pas les Celtes, elle ne servit qu'à ajouter le sentiment de la vengeance à celui de la haine : pendant que le Général Romain, poursuivant sa victoire, s'empare de toute la contrée assise entre la Durance & l'Isère, les vaincus font d'immenses prépa-

tatifs; le Roi d'Auvergne a augmenté ses troupes de celles des Rutheniens, peuples du Rouergue, il vient chercher ses ennemis. Fabius avoit succédé à Domitius, il succéda à sa gloire & à ses victoires, il ne commandoit que trente mille hommes, & l'armée des confédérés étoit immense. La présomption de Bituitus le perdit; dans le moment où, méprisant le petit nombre de ses ennemis, il néglige les précautions les plus ordinaires, Fabius fond sur ses troupes mal ordonnées, en culbute une partie dans le fleuve, & fait un grand carnage de l'autre; la perte fut telle, qu'elle monta à plus de cent mille hommes. Le Roi aussi accablé de cette défaite qu'il avoit été présomptueux auparavant, demanda la paix, se rendit dans le camp des Romains à leur invitation, & ce qui fera à leur honte éternelle, ils le chargèrent de chaînes, & Rome partagea la perfidie de son Général en conservant le prisonnier qui en étoit le fruit.

Alors commença dans la Gaule la puissance qui devoit l'engloutir toute entière, la province Romaine se forma des pertes des vaincus, elle fut composée de la Provence, du Dauphiné, de la Savoie & du Languedoc, dont les peuples divisés passèrent sous le joug Romain, les uns comme sujets, les autres comme alliés; les Tectosages, ou habitans de Toulouse, étoient du nombre des derniers, & Marcius Narbo qui succéda à Fabius trois ans après sa victoire, ayant élevé Narbonne, en fit la capitale des pays conquis. Dès-lors cette partie démembrée de la Gaule, & attachée à l'empire Romain, fut appelée Gaule Narbonnoise pour la distinguer de la

Gaule libre ; mais il manqua peu après de perdre cette province & l'Italie même, par l'effet d'un évènement extraordinaire dont on va rendre compte.

L'antiquité vit ſouvent, pour le malheur des peuples, la renaiſſance d'un fléau qui a déſolé ſucceſſivement toutes les parties de l'Univers. Ce fléau étoit l'émigration des nations qui, quittant leurs foyers par néceſſité ou par inconſtance, tomboient ſur d'autres ; ces dernières ſe portoient à leur tour ſur une contrée qui ſe couvroit de nouveaux habitans foulant les cadavres des anciens. La première chûte occaſionnoit de longues caſcades, d'où jailliſſoient la terreur & la mort. Le premier coup porté, le contre-coup ſe faiſoit ſentir juſque dans les régions les plus éloignées. L'invention de la poudre à canon a mis fin à ce fléau. L'homme, à l'aide de la foudre qu'il s'eſt forgée, eſt ſolide ſur la terre qui l'a vu naître. La mort, enfermée dans les tubes d'airain qui protègent une ville, fait de ſes remparts le tombeau d'un eſſaim d'émigrans.

Malheureuſement pour l'Europe, ſur-tout pour les Romains & les Gaulois, ce terrible remède n'exiſtoit pas lorſque des hordes nombreuſes de Cimbres & de Teutons vinrent fondre ſur leurs provinces, & en firent le théâtre de la guerre & de la déſolation. Ces peuples barbares qui couvroient la terre de ſang & d'incendies, dont la férocité lutta contre le courage des Gaulois, la valeur & la fortune des Romains, ſortoient du fond de la mer Baltique qui les avoit chaſſés de leurs foyers par un de ces évènemens que nous avons vu ſe renouveler en Hollande. Vainqueurs de tous les autres peuples, nous allons les voir échouer conſtamment contre les

Colonies Gauloises. Après différentes marches en Allemagne, ils tombèrent sur la Bohême; les Celtes-Boïens, possesseurs de ce Royaume, le défendirent avec courage, & repoussèrent les assaillans. Ils descendirent sur les rives du Danube, attaquant indifféremment les peuples qu'ils rencontroient; ils se trouvèrent à côté des redoutables Scordisques. Cette nation guerrière ne démentit pas en cette occasion la réputation que sa valeur lui avoit acquise, elle les reçut l'épée à la main sur la frontière, les attaqua sans égard au nombre, & les chassa dans la Norique (*a*). La guerre que les Cimbres avoient soutenue contre des peuples aussi belliqueux, les avoit aguerris; cependant ils firent une réponse très-modérée au Consul Papirius Carbon, qui leur demanda la raison du ravage qu'ils faisoient dans la Norique, alliée de Rome (ce qui n'étoit pas). Ce faux prétexte annonçoit des dispositions à provoquer l'ennemi; mais sa modération ne donnant pas de prise au Consul, celui-ci, fier de commander à des Romains, fut l'attaquer à Gorice, & fut honteusement défait.

Les Cimbres, enhardis par ce succès, furent bientôt en état de braver les Romains par l'augmentation subite de leurs forces. Arrivés en Suisse, les Ambrons & les Tigurins (*b*), deux peuples de cette contrée, se joignirent à eux; alors ils attaquèrent a la fois les Gaulois & les Romains; ayant pénétré dans le cœur des Gaules, le poids de la guerre tomba sur-tout sur les Auvergnats, elle fut accompagnée d'accès de rage & de cruautés

(*a*) L'Autriche.

(*b*) Ceux du canton de Soleurre & de Basle.... Ceux de Zurich.

inconcevables

inconcevables, un ſeul trait tiré des Commentaires de Céſar en fait la preuve. La famine ayant réduit, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant, les Gaulois enfermés dans Aliſe au plus furieux déſeſpoir, Critognatus, un des chefs Auvergnats, propoſa de manger les femmes & les enfans, diſant que leurs ancêtres en avoient uſé de la ſorte dans la guerre contre les Cimbres & les Teutons. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que les Gaulois d'Eſpagne avoient déja fait la même choſe à Numance, & que leur caractère extrême en tout pouvoit les porter à cét acte horrible, le comble du malheur.

Pendant que les Cimbres faiſoient une guerre ſi cruelle aux Gaulois, ils envoyèrent demander des établiſſemens aux Romains: ſur leur refus, ils attaquèrent le Conſul Silanus, & le vainquirent. Les Tigurins, de leur côté, paſſant par le pays des Allobroges, pour venir joindre leurs alliés, battirent & tuèrent le Conſul Caſſius. Les Cimbres alors ſe jetèrent ſur la province Romaine, Toulouſe ſe révolta & ſe joignit aux ennemis. Le Conſul Cépion la reprit, & la pilla; mais, bientôt après, il fut défait lui-même, ainſi que ſon Collègue Mallius; leurs deux armées furent ſi entièrement détruites, qu'il en échappa à peine dix mille hommes. On porta le nombre des morts, dans ce combat, ſi fatal à la République, à quatre-vingt mille.

Si les Cimbres euſſent été auſſi habiles à profiter de leurs ſuccès, qu'ils étoient braves ſur un champ de bataille, c'en étoit fait de la province Romaine, & peut-être de l'Italie, où le découragement & la conſternation étoient univerſels; mais ces barbares ne con-

nurent pas ce qu'ils pouvoient, ils abandonnèrent des ennemis abattus pour en aller attaquer un nouveau dans l'Espagne. Ce nouvel ennemi étoit les Celtibériens ; à la nouvelle de la visite qu'ils alloient leur rendre, ces Peuples & leurs alliés se mirent sous les armes pour les recevoir. La guerre qu'ils soutinrent contre ces terribles assaillans, fait le plus grand honneur à leur courage & à leur conduite. Les Cimbres, toujours malheureux contre les Colonies Celtiques, furent encore obligés d'abandonner celle-ci après avoir essuyé différens échecs. Ils retournèrent alors contre des ennemis, dont ils croyoient n'avoir plus qu'à achever la défaite. Mais les choses étoient bien changées ; le courage étoit revenu aux Romains à mesure que les Cimbres s'éloignoient ; la République avoit confié sa destinée à Marius. Cet habile Général fit expier à ces féroces nations leurs anciens triomphes, & sauva, en les exterminant auprès d'Aix, la province Romaine & l'Italie.

Toutes les colonies Celtiques avoient passé sous le joug des Romains, à l'exception de la Bohême, dont les Celtes ne furent dépouillés que par Maroboduus, Roi des Marcomans sous le règne d'Auguste, & de l'Angleterre, dont nous allons esquisser la conquête. L'interversion, dans l'ordre des évènemens, sera compensée par la clarté qu'elle répandra dans le récit.

Conquête des Celtes Bretons.

L'habitant de l'ancienne Albion plia, comme toutes les nations voisines, sous l'épée des Celtes ; & cette isle, à l'arrivée des Romains, étoit couverte des trophées & des marques de la domination de ces premiers conquérans. Deux grands caractères annonçoient encore son

ancienneté & son étendue, savoir, la langue & la religion; le dialecte & le culte religieux de cette isle étoient celui des Gaulois. La conformité de langage étoit telle, que les deux nations s'entendoient, & communiquoient librement; les Druides s'y étoient établis, & s'y étoient maintenus dans un degré de considération, tel que ceux des Gaules venoient s'instruire dans leurs Colléges, surtout dans ceux du pays de Galles, où le Druidisme s'éteignit le dernier. Cette ressemblance dans les opinions, dans la langue & dans les mœurs, étoit encore fortifiée par celle des noms de peuples & d'habitations; c'étoient autant de preuves de la conquête des Celtes, & d'hommages rendus aux nations qui l'avoient faite; c'étoient pour la plupart les plus proches de l'isle, celles que le voisinage avoit excité à l'usurpation. On y trouvoit les Artésiens, les Belges occupant le pays qui est entre l'Océan & la Tamise, & les Parisiens dominant sur les côtes, depuis Hull jusqu'à la rivière de la Varre.

Rien n'est moins problématique que la conquête de l'Angleterre par les Celtes; l'époque de leur domination n'est pas aussi sûre, cependant on la croit ancienne, antérieure à l'époque où Ambigat réunit la Celtique sous ses loix, & remontant à un temps où les peuples du Continent Gaulois, partagés en différentes puissances, portoient ailleurs leur esprit d'inquiétude; mais l'isle entière ne subit pas le joug. Les Celtes, en s'emparant de l'Angleterre, firent refluer vers le Nord ses anciens habitans, qui, soutenus par le nombre, protégés par les montagnes & les forêts, repoussèrent les attaques des conquérans, & maintinrent contre leurs efforts une liberté qu'il ne

fut pas au pouvoir des Romains, eux-mêmes, de leur enlever. Ce peuple guerrier a fondé le royaume d'Ecoſſe; deſcendant d'une des plus belles nations qui ſoient ſur le globe, il ne peut que donner une haute idée de celle d'où il ſortoit, ſoit qu'elle provînt du ſang Celtique, avant que l'iſle fût ſéparée du Continent, ſoit qu'elle fût un reſte de celles qui habitoient ce vaſte pays, dont les montagnes d'Ecoſſe, les iſles Hébrides (*a*) & les Orcades ſont que des fragmens.

La manie des conquêtes, la gloire des entrepriſes difficiles, furent les motifs qui pouſsèrent Céſar ſur les côtes de cette iſle. Vainqueur des Gaulois, il colora la guerre qu'il portoit chez leurs voiſins, du prétexte de ſe venger des ſecours qu'ils avoient fournis aux premiers. Sa deſcente fut heureuſe, mais il manqua payer chèrement cette audacieuſe expédition; la tempête ayant briſé & diſſipé ſes vaiſſeaux, les inſulaires, rendus plus entreprenans par la poſition critique de leurs ennemis, tombèrent ſur des légions diſperſées, & en auroient fait un grand carnage, ſi Céſar ne fût promptement accouru à leur ſecours.

Un ennemi, plus redoutable que les Bretons, lui fit prendre le chemin des Gaules, c'étoit la mauvaiſe ſaiſon accompagnée des tempêtes qui pouvoient détruire ſa flotte, & lui interdire tout retour; il prit ſes quartiers d'hiver dans la Belgique, & reparut avec le printemps dans l'iſle, ſuivi de troupes plus nombreuſes. Les Inſulaires qui s'étoient attendus à ſon attaque, n'avoient rien négligé

(a) Aujourd'hui Weſternes.

de ce qui pouvoit contribuer à leur défense. Cassivellaunus, l'un des Rois qui régnoient au delà de la Tamise, étoit le rival que les peuples confédérés opposèrent à César. Le Romain le battit en différentes occasions, & le chassa de l'autre côté du fleuve : Cassivellaunus, devenu plus circonspect par ses défaites, évita toute action, & fit traîner la guerre en longueur. Ce parti ne pouvoit convenir à César, à qui il falloit des succès prompts & décisifs; il poursuit son ennemi, que ses chariots éloignoient ou approchoient des Romains, & qu'il opposoit, comme un rempart, à leur cavalerie; il marche à la principale ville ou habitation, y donne l'assaut, & l'emporte avec toutes ses richesses, dont les plus précieuses consistoient en grains & en bétail. Cet échec & la défection de quelques alliés obligèrent Cassivellaunus à capituler, il donna des ôtages, & paya un tribut dont l'isle se libéra ensuite, affranchissement dont elle jouit jusqu'à la conquête d'Agricola, époque où expira la liberté des Celtes-Bretons. Ils étoient, à l'arrivée de César, inférieurs aux habitans de la Gaule & de l'Espagne; pauvres, ignorant le commerce & les arts, ils paroissoient montés à la façon des peuples nomades, sur des chariots errans à la suite de leurs troupeaux qui ont de tout temps fait leur richesse. Au lieu de villes, ils n'avoient que des enceintes défendues par des fossés & des bois, ils en faisoient en temps de guerre le dépôt de leurs familles & de leur bétail. Etoient-ils poursuivis? la fuite les déroboit à l'ennemi, & la chaîne de leurs chariots arrêtoit sa cavalerie. C'étoit leur salut; car d'ailleurs ils furent constamment défaits en bataille rangée; ils furent la proie de tous les conquérans qui les attaquèrent,

Gaulois, Romains, Saxons, Danois & Normands. Ce n'eſt qu'après avoir paſſé par tous ces degrés d'humiliation, que ce peuple s'eſt élevé au premier rang; il eſt ſans contredit l'un des plus généreux qui figure aujourd'hui ſur le globe. Le magnanime Spartiate tiroit ainſi ſon origine du Pélaſge ſauvage, & aſſervi par les Colonies de l'Egypte & de la Phénicie.

CONQUÊTE

Des Gaules par les Romains.

ARRIVÉS à l'époque de la plus grande révolution qu'aient éprouvé les Gaules, nous allons remarquer par quels évènemens extraordinaires la fortune se déclara contre les Gaulois, comment elle signala son inconstance, & ajouta à l'humiliation & à la douleur des vaincus, en les faisant passer sous le joug d'une puissance qu'ils avoient abattue quatre siècles auparavant, qu'ils avoient réduite à quelques individus, retirés sur la pointe d'un rocher, qui furent encore dans un moment des victimes sur lesquels ils eurent le bras levé. Plus l'état des Romains fut désespéré, plus leur condition fut fâcheuse & leur puissance affoiblie, plus leur énergie, leur grandeur & leurs entreprises leur font honneur, en ce qu'ils n'ont eu de ressources qu'en eux-mêmes, que dans les foibles moyens que leur avoit laissé la pitié de leurs vainqueurs, & que, s'élevant de la poussière d'un champ de bataille qui avoit été, à proprement parler, leur tombeau, ils asservirent leurs vainqueurs, & enchaînèrent l'univers, autant par leurs armes que par leur génie.

Ces conquérans ne voyoient plus que les Gaules qui fissent ombrage à leur puissance; à l'ambition de les

aſſervir ſe joignoit le reſſentiment des injures paſſées ; leur domination s'étendoit alors ſur les trois parties du monde : Carthage étoit renverſée, la Grèce ſubjuguée, les Rois d'Aſie avoient diſparu, ils venoient d'abattre Mithridate à l'aide de la fortune & de la rébellion : vainqueurs de l'Eſpagne au Caucaſe, du Caucaſe à l'Egypte, ils ne voyoient pas ſans dépit les Gaules fièrement aſſiſes au milieu de tant de pays-ſubjugués ; mais l'appréhenſion d'un ennemi auſſi redoutable, étoit un frein à leurs deſirs. L'ambition d'un particulier fit ce que Rome n'oſoit faire, & la fortune, toujours propice aux Romains, leur dénoua encore le nœud de cette difficile entrepriſe.

Le plus actif, le plus ambitieux des Romains, Céſar venoit d'être nommé Gouverneur de la Gaule Ciſalpine & de la Narbonnoiſe, deux provinces dont nous venons de leur voir faire la conquête ſur les Gaulois & ſur leurs Colonies. Tout le Continent des Gaules, ſous les trois diviſions de Celtique, Belgique & Aquitanique, étoit alors ſous les loix de pluſieurs Rois & de pluſieurs Républiques, preſque toujours en guerre les uns avec les autres : accoutumés à appeler des ſecours étrangers, ils invoquèrent dans leurs diſcordes inteſtines celui du nouveau Gouverneur, introduiſirent ce redoutable ennemi dans le ſein de leur patrie, & ſe livrèrent tour-à-tour à ſes armes ; la voix de la liberté les avertit trop tard de leur aveuglement ; affoiblis & trop étudiés par un vainqueur qui ſavoit profiter de leurs fautes, ils voulurent en vain ſecouer ſes chaînes ; leurs efforts ne firent qu'aggraver leur ſervitude, & reſſerrèrent tellement les liens de leur eſclavage, qu'il dura près de cinq cents ans, &

& éteignit leur fierté naturelle : on va retracer les détails de ce grand évènement.

Dans le temps que se formoit à Rome ce Triumvirat, si funeste à sa liberté, l'ambition également active sur les Alpes, en formoit un pareil dans la Gaule : un Suisse, qui en étoit l'ame, avoit fait avec deux Celtes une confédération qui devoit mettre la Gaule sous leur joug; mais les Suisses furent plus sages que les Romains, Caton seul s'opiniâtroit à faire punir César, l'auteur de la guerre; la République lui laissa effectuer ses entreprises : celle des Suisses, au contraire, poursuivit si vivement le Citoyen qui avoit osé conspirer contre sa liberté, qu'il fut obligé de s'ôter la vie; mais les projets de l'ambitieux Orgetorix furent effectués après sa mort, les préparatifs qu'il avoit faits pour la conquête d'une partie des Gaules furent suivis; & son plan d'invasion concerté avec Castinus de Besançon & Dumnorix d'Autun, fut exécuté.

Les Suisses séduits par les projets de conquête d'Orgetorix, méprisant leur Patrie, & ne soupirant qu'après la possession des Provinces méridionales des Gaules, dont ce Chef leur avoit donné la plus haute idée, descendent des montagnes qui les ont vu naître, brûlent leurs villes & leurs villages pour s'interdire tout espoir de retour, n'emportent avec eux que les vivres nécessaires pour leur expédition, & l'espérance, la première richesse des conquérans; dans le nombre de ces émigrans, composé de trois cents soixante-huit milles ames, on comptoit quatre-vingt-douze mille guerriers, jouissant alors d'une réputation de bravoure, qui n'a fait que s'accroître depuis. Un détachement de Boïens, issus des anciens conquérans

de la Bavière, s'étoit joint à ce redoutable essaim; il dirigea son vol par la province Romaine: César, qui en étoit Gouverneur, prit de si sages précautions, qu'il lui fut impossible de franchir le Rhône. Les Suisses, rebutés par la résistance qu'ils trouvoient au passage du fleuve, & fuyant la disette qu'ils commençoient à éprouver sur les terres des Allobroges qu'ils avoient dévastées, prirent la résolution de pénétrer dans les Gaules par la Franche-Comté; les liaisons qu'ils avoient dans ce pays, le crédit de Dumnorix, leur y firent livrer les passages; déja ils traversoient la Saône, lorsque César paroît, tombe sur la partie qui étoit encore au-delà de la rivière, & la taille en pièces, passe la Saône lui-même, & se trouve en présence de l'ennemi. Les Eduens, dont les Suisses ravageoient les possessions, avoient imploré les secours de César, & celui-ci, commençant à manquer de vivres, se retiroit vers leur Capitale, lorsque les Suisses, trompés par cette marche qu'ils prenoient pour une retraite, osèrent l'attaquer. Le lieu où est aujourd'hui bâti Cussy-la-Colonne (*a*), fut célèbre par la première bataille & la première victoire de César dans les Gaules; les Suisses furent vaincus, & leur perte fut si considérable, qu'ils fuirent vers Langres, au nombre de cent trente mille seulement. César poursuivit aussi-tôt les restes de cette immense émigration, & les réduisit à capituler. Les

(*a*) Ce village est ainsi appelé à cause de la colonne érigée en ce lieu par Auguste, en l'honneur de la victoire de son grand-oncle. Ce monument, un des mieux conservés des Gaules, existe encore en entier; ses bas-reliefs expriment le sujet, & des médailles trouvées autour l'indiquent.

conditions furent qu'ils retourneroient dans leur pays, où ils ne rentrèrent qu'au nombre de cent dix mille. Ce sont ces échappés au glaive des Romains, qui ont formé la tige de la nation Helvétienne, nation libre, & l'une des plus magnanimes qui soit sur le globe.

Cette victoire rendit le nom de César célèbre, & les armes Romaines, devenues si redoutables, furent de nouveau dirigées contre un autre ennemi des Gaulois, qui, implorant César comme leur protecteur, l'invitoient à devenir leur maître; car ce Général qui avoit ses vues, ne négligeoit aucune occasion d'abattre les ennemis étrangers, afin que la terreur de son nom les contînt, & les empêchât de le troubler dans la conquête qu'il méditoit.

L'ambition, aussi exaltée au nord qu'au midi de l'Europe, faisoit alors germer le même dessein dans la tête d'un Allemand. Arioviste, c'est le nom de cet ambitieux, méditoit la conquête des Gaules lorsque la victoire de César le plaça à côté de lui : ces deux Chefs ne se méconnoissoient pas, ils avoient été jusque-là liés des nœuds d'une amitié & d'une estime apparente, César avoit fait déclarer ce Roi Germain allié du peuple Romain; mais cet allié devint un ennemi dès qu'il fut un voisin, & surtout un voisin redoutable. Invité par les Auvergnats & les Sequanois à prendre part dans leurs querelles contre les Eduens, il passa le Rhin d'abord avec quinze mille hommes, combattit, rétablit l'équilibre, & bientôt, secondé d'un plus grand nombre de guerriers, fit pencher la balance en faveur de ses alliés; les Eduens,

vaincus à la bataille d'Amagetobrie (*a*), furent contraints de souscrire à la loi du vainqueur, ils donnèrent des otages, & payèrent un tribut; si quelque chose put les consoler de leur désastre, ce fut le sort de leurs ennemis qui devint plus à plaindre encore que le leur. Arioviste, à la tête de cent vingt mille hommes qu'il avoit introduits dans leur pays, en prit une partie, & étendit sur l'autre sa domination barbare, de sorte que les vainqueurs & les vaincus gémissoient également sous sa tyrannie.

Depuis quatorze ans que ce Prince étoit entré dans les Gaules, il n'avoit eu d'autre demeure que la tente; étendant sans cesse ses Colonies, transportant en quelque façon la Germanie dans les Gaules, tenant continuellement ses troupes en haleine par une vie dure & militaire, les Gaulois ne l'envisageoient que comme un vautour qui se dispose à fondre sur sa proie; ils ne se trompoient pas, la conduite & les préparatifs du Roi Germain annonçoient assez ses projets; ils touchoient à leur exécution, lorsque les députés des Gaulois, complimentant César sur sa victoire, lui dénoncèrent ce nouvel ennemi. Divitiacus, Chef des Druides d'Autun, parla avec beaucoup de véhémence contre la tyrannie de cet étranger, il s'étendit sur les plaies qu'il avoit faites à sa Patrie, l'alliée des Romains, sur le danger où étoient les Gaules, & finit par implorer la protection des armes Romaines.

Il n'en falloit pas tant pour décider César à attaquer

(*a*) Aujourd'hui Pesmes, en Franche-Comté.

un Prince qui ne pouvoit être que son ennemi, dès qu'il avoit les mêmes projets de conquête; cependant, voulant conserver les dehors d'une alliance simulée, il lui fit demander une entrevue : Arioviste répondit fièrement que s'il vouloit parler à César, il iroit le trouver, qu'il falloit que César en fît autant. César ne répliqua à une réponse aussi hautaine, qu'en envoyant des Ambassadeurs qui lui déclarèrent, au nom de Rome, qu'il eût à rendre aux Eduens leurs otages, à cesser toutes hostilités avec eux & leurs Alliés, & à ne plus faire passer de Germains dans les Gaules, que c'étoit à ces conditions qu'il devoit conserver l'amitié de la République. La fierté d'Arioviste ne se démentit pas : » de quel droit, dit-il » aux Ambassadeurs, les Romains viennent-ils me prescrire » la manière dont je dois en user envers les nations que » la victoire a soumis à mon Empire, est-ce que je » m'ingère dans leur Gouvernement? Allez, répondez » à César que le titre d'Allié n'est pas un titre d'exemption » de tribut; l'épée qui l'a imposé aux Eduens, saura le » défendre contre les Romains, & s'il ose m'attaquer, » il apprendra à ses dépends ce que peut la valeur des » Germains «.

César marche aussi-tôt, & s'empare de Besançon, mais son armée ne partage pas son courage; les soldats effrayés des rapports que les Gaulois leur avoient faits des Germains, de leur force, de leur valeur & de leur nombre, sont saisis d'une terreur panique; César, indigné que des troupes qui marchoient sous lui montrassent de la frayeur, les rappelle bientôt au sentiment courageux dont ils venoient de faire preuve contre les Suisses, aussi

redoutables que les Germains. Les armées n'étoient plus qu'à six lieues de distance, lorsqu'Arioviste fit demander une conférence; les deux chefs, accompagnés de dix cavaliers seulement, s'abouchèrent, & ne se séparèrent que plus disposés à en venir aux mains; la fierté d'Arioviste, qui ne vouloit le céder à personne, ne pouvoit se concilier avec celle des Romains qui ne plioit nulle part. César ne pouvant fléchir l'orgueil Germanique par son éloquence, prit le parti de l'abaisser par ses armes; ce qu'il fit aussi-tôt : quoique les Germains fussent beaucoup plus nombreux, & qu'ils combattissent avec un grand courage, la discipline des Romains & le génie de leur Général les firent triompher : la majeure partie des Germains fut tuée ou noyée dans le Rhin; Arioviste, après avoir perdu son armée & sa famille, se sauva sur une nacelle; le malheur des vaincus fut tel, qu'un corps de Suèvres qui venoit joindre Arioviste, voyant sa défaite, se jetta sur les fuyards, & tua une partie de ceux qui s'étoient sauvés au-delà du fleuve. Ainsi, César acheva dans la première campagne deux guerres considérables, éloigna de la Gaule les étrangers qui lui en disputoient la possession; & pour se l'assurer, distribua ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanois & des Eduens, qu'il chercha à éblouir sur leur esclavage par le titre fastueux d'allié du peuple Romain.

La terreur des armes de César en imposa aux étrangers, mais les Belges, les plus fiers & les plus belliqueux des Gaulois, ne virent pas sans indignation les Romains dominer dans la Celtique, & camper sur leurs frontières; le joug imposé à leurs voisins, leur parut

un reproche fait à leur valeur, une infraction à l'indépendance des Gaules, & les camps Romains autant d'orages prêts à fondre sur eux. Le danger que court la liberté allume tous les courages, on brûle de se mesurer avec le conquérant, le cri de guerre retentit des bords de la mer aux rives de la Seine & du Rhin: trois cents mille hommes marchent aux Romains. Cette nouvelle réveille toute l'activité de César, il quitte aussi-tôt la Gaule Cisalpine, rassemble ses troupes, & vole au-devant des Belges; sa célérité prévint leur attaque: pendant que les ennemis unissent les nombreux bataillons de leur ligue, il tient conseil à Sens. Divitiacus, à la tête des Eduens, porte aussi-tôt la guerre chez les Beauvoisins, un des peuples confédérés, & les Rhémois abandonnant la cause des alliés, viennent se rendre à César; ils lui offrent des vivres, & lui demandent sa protection; à ces marques de soumission, ils joignent les détails les plus instructifs sur les forces des Belges, leur manière de faire la guerre, & la marche qu'ils tenoient. Les alliés, instruits de leur défection, font de leur pays le théâtre de la guerre, ils se jettent sur Fismes, l'une de leurs principales villes. César accourt, les Belges lèvent le siége à la vue des troupes Romaines, mais c'est pour les combattre: ici l'intention de César n'est point d'en venir à une action, il se contente d'observer l'ennemi, il veut auparavant connoître son nombre & ses talens militaires; dominant sur cette armée par l'avantage de sa position, il lui en impose, autant par son intelligence guerrière que par ses armes; ce qu'il avoit prévu arriva; les vivres commencèrent

à manquer à cette multitude, la diversion de Divitiacus en rappela une partie à la défense de ses foyers, cette armée s'éloigna à pas précipités, bientôt il n'y eut plus de discipline, les bataillons divisés prenoient en désordre le chemin de leur pays, plus empressés d'arriver qu'occupés de la défense commune : cette retraite ressembloit à une véritable déroute. César, devant qui l'ennemi ne faisoit pas de fautes impunies, fond sur ses troupes éparses, & les massacre sans résistance ; le carnage dura autant que la poursuite, la nuit seule l'arrêta. Au bruit de cette défaite, Soissons ouvre ses portes au vainqueur, Amiens, Noyon reçoivent ses loix, Beauvais même se rend, ses habitans sont reçus à composition à la prière de Divitiacus, qui devint leur intercesseur auprès de César : ainsi, toute la Picardie & l'Isle de France tombèrent sous les armes des Romains ; le Haynaut seul leur opposa une barrière, ce ne fut que par la plus difficile & la plus sanglante des victoires, que César parvint à la forcer.

Les Nerviens & les Atrébates (*a*), peuples féroces, issus des Germains, avoient uni leurs étendards, & se proposoient d'être les vengeurs des Gaules : on comptoit dans leur armée soixante mille guerriers, mais ils espéroient plus encore de leur courage que de leur nombre ; leur terrain, entre-coupé de haies élevées & épaisses, leur donnoit beaucoup d'avantage contre la cavalerie Romaine, & même contre l'infanterie qu'ils forçoient, par la nature du lieu, à combattre divisée & en pelotons.

(*a*) Ils habitoient l'Artois & le Hainaut.

Trop

Trop fiers pour souffrir que les Romains fissent la première attaque, ils fondirent sur les légions aussi-tôt qu'elles eurent passé la Sambre; sans donner le temps à l'ennemi de fortifier un camp, ils l'attaquèrent de tous côtés; le succès de ce premier choc fut tel, que la cavalerie Romaine fut mise en déroute, & les fuyards poussés jusqu'aux villes voisines, y annoncèrent la défaite entière de l'armée: un corps de cavalerie auxiliaire de Trèves qui venoit à son secours en fut si persuadé, qu'il retourna sur ses pas. Les Nerviens & les Atrébates attaquent aussi-tôt l'infanterie avec la même fureur, & ont d'abord le même succès, plusieurs légions enfoncées & dispersées, les officiers blessés ou étendus sur la poussière, offrent à César le spectacle d'une défaite, mais il lui restoit encore des ressources: elles étoient en lui-même; il arrache le bouclier d'un soldat, se montre à la tête de ses troupes, les réchauffe du feu de son courage, & leur donne l'exemple en se précipitant sur l'ennemi; en même temps la dixième légion, ce corps invincible, fond sur lui; aussi-tôt les destins changent, le champ de bataille, auparavant le théâtre de la gloire des Nerviens, devient leur tombeau, la victoire cesse, & le carnage commence. La race & le nom des peuples du Hainaut furent presqu'éteints dans ce jour; en moins d'une heure, le glaive des Romains anéantit de dessus la terre jusqu'au nom d'un peuple généreux.

César, vainqueur, poussa ses conquêtes jusqu'au Rhin & à la Meuse; mais ce fut au prix d'une seconde victoire. Les Attuatiques, alliés voisins des Nerviens, habitant alors la partie basse de la contrée qui fut depuis

appelée Toxanderie, & qui a été le berceau de la Monarchie Françoise, marchoient au secours de leurs alliés quand ils apprirent leur malheur. La crainte d'un pareil sort les fit reculer, ils s'enfermèrent dans la plus forte de leurs places (*a*), joignirent les secours de l'art à ceux de la nature; mais ces foibles remparts faits de terre, ou de matériaux peu solides, & élevés par des mains inhabiles dans l'art de fortifier les camps, n'inspirèrent aucune crainte à César; la seul disposition de ses machines suffit pour effrayer les assiégés, qui firent de leurs fortifications le cas qu'elles méritoient quand ils eurent comparé leurs forces à celles des machines Romaines. Ils demandèrent à capituler : César exigea qu'ils se rendissent à discrétion, & qu'ils lui apportassent leurs armes; ils les jetèrent dans leurs fossés qui en furent comblés, dit l'auteur des Commentaires, mais ils n'élevoient ce monceau d'armes, ils ne le rendoient si volumineux que pour mieux tromper leurs ennemis, & les endormir à coté d'un peuple désarmé; car à peine la nuit eut-elle répandu ses ténèbres sur le camp Romain, qu'ils fondirent sur lui armés du fer le plus tranchant qu'ils avoient réservé à dessein. César, toujours également vigilant dans un pays ennemi, étoit sur ses gardes, les assiégés furent battus & repoussés dans la place; le vainqueur y entra, & en fit vendre tous les habitans

(*a*) On a varié sur cette place, on a prétendu tour-à-tour que c'étoit Bois-le-Duc, Namur, Liège : c'est beaucoup hasarder que de vouloir déterminer le lieu d'une place qui n'étoit entourée que d'un simple retranchement, & couvert d'habitations grossières qui furent détruites, puisque les habitans furent vendus.

à l'encan : vengeance qui dut paroître humaine au milieu de ces scènes de carnage.

Tandis que César subjuguoit la Belgique, la Celtique achevoit de recevoir le joug des Romains. Nous avons vu leur Général dominer sur les Sequanois, les Eduens, les Rhémois & les Senonois, il ne manquoit plus à ses conquêtes, dans la Celtique, que la contrée des Armoriques aujourd'hui la Bretagne, & une partie de la Normandie. Cette contrée, formant la pointe du continent qui s'avance au-delà de l'embouchure de la Loire & de la Seine, étoit occupée par différens peuples, qui, au bruit des victoires de César, à la vue des troupes de Publius Crassus, l'un de ses Lieutenans, vinrent jurer hommage aux Romains, & leur donnèrent des otages pour sureté de leur foi. La domination Romaine s'étendit dans les Gaules, après la seconde campagne, sur toute la Belgique & la Celtique, il ne restoit plus que l'Aquitanique; les conquérans, campés sur les bords de la Loire, en méditoient la conquête lorsqu'ils furent forcés de revenir dans la Celtique, & de cimenter par de nouvelles victoires les fondemens d'une domination mal affermie.

Parmi les peuples qu'une soumission momentanée venoit d'attacher au joug Romain, étoient les Venetes, habitans des côtes de la Bretagne. Vannes, assise sur les côtes de la mer, étoit alors la Tyr de l'Océan Gaulois. Ses vaisseaux qui se traînoient sur les côtes de l'Angleterre & de la mer Germanique, lui inspirèrent une audace qu'elle fit éclater par la détention des Ambassadeurs Romains, elle se proposa de les garder jusqu'au

renvoi des otages qu'elle se repentoit d'avoir donnés. Cette infraction ouvrit la troisième campagne de César : il accourut aussi-tôt du fond de l'Illyrie, fit couvrir la Loire d'une flotte, & descendit en Bretagne avec ses légions. Son active prévoyance fut cause du succès de cette guerre, car les Venetes n'eurent pas plutôt levé l'étendart de la révolte, & résolu d'attaquer les conquérans, qu'ils firent part de leur projet à tous les peuples voisins, & les engagèrent à partager l'honneur de cette grande entreprise; la célérité de César déconcerta ces mesures, les Venetes furent réduits à combattre avec leurs seules forces : trop foibles pour lutter sur terre avec la fortune de Rome, ils laissèrent à la difficulté du sol qu'ils habitoient le soin de les défendre; les lagunes, les montagnes & les bois, furent les plus grandes difficultés que les Romains eussent à surmonter; obligés de combattre à la fois contre l'ennemi & contre la situation des lieux, leur génie & leur courage triomphèrent de tout, ils parurent enfin aux portes de Vannes : César, campé sur les bords de la mer, du haut des rochers qui dominent sur cet élément, fut témoin du combat qui décida du sort de la guerre.

Brutus qui commandoit la flotte avoit descendu le fleuve, & étoit venu se présenter devant le port de Vannes; ses vaisseaux propres à manœuvrer sur une rivière, souvent peu profonde, n'étoient, à proprement parler, que des barques; les vaisseaux de Vannes n'étoient aussi que des barques, mais plus élevées; les Bretons, malgré la force & le nombre de leurs navires, & combattant sous les yeux de leur patrie & pour sa conservation,

furent battus par un ennemi plus foible à tous égards. Se fiant sur la supériorité de leurs vaisseaux, négligeant d'assaillir ceux des Romains, les soldats qui montoient ces derniers coupoient leurs cordages avec de longues faux, & alors ils tentoient ce que leurs ennemis auroient dû faire, ils couroient à l'abordage, & s'emparoient de chaque navire qu'ils attaquoient. Ce trait décèle au premier coup-d'œil que le soldat Romain étoit bien supérieur alors au Gaulois, & que ce dernier n'étoit pas exercé dans les combats maritimes. Vannes paya chèrement sa légèreté & son inexpérience dans la guerre. Le vainqueur, irrité de sa révolte & de la captivité de ses Ambassadeurs, fit périr le Sénat de cette malheureuse ville, vendit ses habitans, & effaça jusqu'aux traces de son ancienne splendeur.

Les habitans de la Normandie & du Perche voyant les Romains aux prises avec les Bretons, voulurent concourir avec ces derniers à la liberté des Gaules. Viridorix, Roi des Unelles, nation qui occupoit le Cotentin, étoit le chef de la ligue; ne dédaignant aucun moyen de fortifier son parti, il avoit grossi ses troupes de tous les vagabonds qui se trouvoient dans les Gaules; le laboureur tiré de la charrue, le malfaiteur poursuivi, le citoyen proscrit, le Gaulois irrité par la domination Romaine, marchoient également sous ses enseignes : Sabinus, Lieutenant de César, n'avoit à opposer à cette multitude que sa prudence, & une armée peu nombreuse; retranché dans son camp, il attendit tranquillement que l'impétuosité Gauloise vint lui offrir la victoire. Son espoir ne fut pas déçu. Viridorix méprisant un ennemi qui s'en-

fermoit, & qui affectoit les dehors de la peur, ne doute plus du succès, sa seule crainte est que sa proie ne lui échappe, il accourt aux retranchemens Romains d'un pas si précipité, que ses soldats sont hors d'haleine en arrivant. Aussi-tôt deux portes du camp s'ouvrent, Sabinus fond sur ces troupes essoufflées, en fait un grand carnage, & poursuit les fuyards. César & lui sont instruits en même temps de leurs victoires réciproques, & la Bretagne & la Normandie rentrent ensemble sous le joug des conquérans. L'ambition des Romains ne voyoit plus à acquérir que la Gaule Aquitanique, & le pays des Morins situé à l'extrémité de la Belgique. César ne pouvoit rester tranquille tant qu'il voyoit à conquérir. Deux armées prennent la route des pays libres, & vont y porter des fers; il commandoit la première, & Crassus, fils du Triumvir, conduisoit la seconde. Indigné que les Morins & les Ménapiens, peuples qui habitoient la Flandre & le Brabant, ne voulussent pas reconnoître sa domination, il leur porta la guerre. Ici elle varia comme son génie; le pays étant couvert de forêts, & entrecoupé de marécages, l'ennemi se cantonnoit dans ces retranchemens naturels; aussi-tôt César adapte sa méthode militaire à la position des lieux & aux circonstances; il fait abattre les bois, en fait des forts pour son armée, & poursuivant ainsi l'ennemi à mesure que le sol se découvre, il lui prend la majeure partie de son bétail qui faisoit sa richesse. Les malheureux Ménapiens alloient enfin être poussés jusqu'au Rhin, lorsque la saison pluvieuse vint à leur secours, & les sauva pour cette fois. L'activité du Romain étant en-

chaînée sur ce sol gras & marécageux, il fut obligé d'abandonner son entreprise, il vint camper dans la Normandie, & contenir par sa présence un ennemi inconstant, à peine soumis. Crassus, de son côté, fit tout plier jusque sur les bords de la Garonne; il apprend que les Sontiates (*a*), nation aguerrie, qui avoit combattu contre les Romains, & les avoit vaincus en deux rencontres, se préparoient à le recevoir. Jugeant de l'ennemi qu'il a en tête par ses actions, il redouble de force & de prudence; aux troupes que lui a donné César, il joint celles des alliés, & celles que peut lui fournir la province Romaine dont il est proche. A la tête de cette armée, il marche aux Sontiates. Ces peuples, en ce jour, ne démentirent pas leur ancienne valeur; ils tinrent tête aux Romains, & rendirent long-temps la victoire douteuse : enfin, la fortune de Rome l'emporta. Les Sontiates vaincus, mais non soumis, implorent les secours de leurs alliés; les Cantabres, nation Espagnole, qui étoit de ce nombre, passent les Pyrénées, & se joignent aux débris de l'armée battue. Les chefs Espagnols, plus circonspects, se décident à ne rien donner au hasard, ils se contentent d'affamer l'ennemi, & de l'obliger à fuir: ce plan commençoit déja à s'effectuer, lorsque Crassus, qui en sentit tout le danger, connut qu'il ne pouvoit éviter sa perte qu'en prenant un parti vigoureux; il le prit en attaquant le camp ennemi; sa témérité fut heureuse, les alliés forcés furent exterminés, & le fruit de cette victoire fut la soumission de l'Aquitaine, à l'exception de

(*a*) Ou Sociates, dans le Diocèse de Lectoure.

quelques villes ſituées ſur les montagnes, que l'hiver défendit contre l'épée des Romains. Alors rien ne méconnut la loi du vainqueur; ſa volonté fut reſpectée de l'Océan au Rhin, du Rhin à la Méditerranée; Céſar, en trois campagnes, fit tomber ce coloſſe, qui, quelques ſiècles auparavant, avoit peſé ſur une partie de l'Univers.

Les Gaules, tremblantes ſous les légions qui étoient dans leur ſein, étoient dans un état de paix qui fut bientôt troublé ſur le Rhin; les Uſipètes (*a*) & les Tenctères (*b*), peuples Germains placés à côté des Suèves, avoient été expulſés par ces redoutables voiſins; ces deux nations émigrantes fuyant les armes du vainqueur, avoient battu les Ménapiens, paſſé le Rhin, & pénétré dans les Gaules du côté du Brabant. Le ſuccès de leur invaſion appartenoit en partie à la haine que les Gaulois portoient aux Romains, & à la protection ſecrète qu'ils accordoient aux émigrans; ces diſpoſitions n'échappèrent pas au génie pénétrant de Céſar, auſſi lorſque ces peuples lui proposèrent de leur accorder une patrie dans les Gaules, & de les prendre à ſa ſolde, il leur répondit qu'il ne ſouffriroit jamais qu'ils s'établiſſent au-delà du Rhin, & il leur ordonna de le repaſſer, & de ſe joindre aux Ubiens que les Suèves attaquoient, & qui, par cette jonction, ſeroient plus en état de réſiſter à l'ennemi commun. Cette propoſition ne pouvoit pas s'accorder avec le deſſein de ces peuples, qui n'y répondirent qu'en attaquant la cavalerie de Céſar. Les Romains eſſuyèrent dans cette première rencontre l'échec le plus ignomi-

(*a*) Dans le Comté de Zutphen, au Duché de Gueldres.

(*b*) Dans la Weſtphalie.

nieux

nieux qu'eussent encore éprouvé leurs armes, huit cents cavaliers Germains réduisirent à une fuite honteuse cinq mille des leurs. César, plus frappé des suites d'un pareil combat que de la perte qu'il y avoit faite, employa toutes ses ressources, appela à son aide jusqu'à la perfidie; les ennemis lui ayant envoyé des Ambassadeurs, il les retint, & marcha droit à leur camp; les Germains surpris ne firent qu'une foible résistance, une partie fut massacrée dans la fuite, & l'autre fut noyée dans le Rhin; le vainqueur irrité, & voulant effrayer les Allemands qui passeroient le fleuve par le sort de leurs compatriotes, étendit sa vengeance jusque sur leurs femmes & leurs enfans, il les fit massacrer dans leur fuite par sa cavalerie, qui eut l'inhumanité d'exécuter cet ordre atroce. Ces deux hordes d'émigrans qui avoient fait l'espérance des Belges, furent presqu'exterminées dans un seul jour. Ce coup attéra à la fois les Gaulois & les Germains, & César toujours plus actif, même après la victoire, profitant de la consternation générale, passa le Rhin sans opposition, il enchaîna le fleuve par un pont, & fut le premier des Romains qui parut en armes sur l'autre rive; la terreur le devançoit : au bruit de son arrivée, plusieurs nations lui demandèrent son alliance, & lui donnèrent des otages; les Sicambres qui avoient attiré ses armes, se cachèrent dans leurs forêts : le vainqueur, pendant dix-huit jours, brûla leurs habitations, & ravagea leurs terres à son aise : il repassa ensuite le fleuve sans conquête à la vérité, mais après avoir imprimé aux nations Germaniques une telle crainte, qu'elles ne

le troublèrent plus guère dans la conquête & la possession des Gaules.

Les Gaulois, dans la campagne suivante, appelèrent à leur tour la trahison & la perfidie, il ne manqua à leur succès qu'un degré de plus pour faire de leur pays le tombeau des Romains; le feu de la révolte couvoit dans ces provinces; les habitans de Chartres avoient massacré leur Roi, ou leur chef Tasgèt dévoué aux Romains; ceux-ci envoyèrent une légion pour venger sa mort. Le Général des Eduens entreprit de se soustraire à leur domination; Dumnorix, c'étoit son nom, étoit frère de Divitiacus, il commandoit la cavalerie d'Autun, & accompagnoit César, qui menoit à son expédition d'Angleterre toute la noblesse des Gaules; car il lui paroissoit plus utile de l'associer à ses exploits, que de la laisser fomenter des révoltes dans les provinces. Dumnorix, à la vue du conquérant prêt à s'élancer sur une terre étrangère, sentit réveiller toute son ambition; le moment où il seroit occupé à combattre en Angleterre, lui parut propre à le chasser des Gaules; il pria César de le dispenser de se hasarder sur un élément auquel il n'étoit pas fait; il allégua jusqu'à la religion d'un vœu contraire qu'il avoit formé. César qui connoissoit le langage des fourbes & la marche de l'ambition, qui redoutoit le courage & l'inquiétude de ce chef, n'eut garde de lui accorder sa demande. Alors l'Eduen le voyant prêt à l'embarquer, partit sans congé. César, sentant tout le danger de ce départ, fit courir après lui un corps de cavalerie, avec ordre de l'amener mort ou vif. Dumnorix atteint répondit

fièrement qu'il étoit libre, & que sa République n'étoit pas soumise à une volonté supérieure. On lui fit voir qu'il n'y avoit plus de volonté dominante dans les Gaules que celle de César; il fut tué sur le champ, & sa cavalerie reconduite au lieu de l'embarquement.

Les habitans de Trèves manifestoient une mauvaise volonté constante à l'égard des Romains; César les soupçonnant d'entretenir des correspondances avec les Germains, donna la principale autorité dans leur ville à Cingetorix qui lui étoit dévoué au préjudice d'Indutiomare qui en avoit joui : ce dernier dissimula, & profitant de l'expédition de César en Angleterre, alla souffler le feu de la révolte dans l'esprit d'Ambiorix, Roi des Eburons (*a*), & versa dans son cœur la haine implacable qu'il nourrissoit contre les Romains.

César, de retour de son expédition d'Angleterre, avoit distribué ses légions dans différens quartiers d'hiver; la disette des vivres, occasionnée par la sécheresse de l'été, l'avoit forcé à cette division toujours dangereuse dans un pays nouvellement soumis : sa prudence, malgré le revers qu'il éprouva, ne fut cependant pas en défaut; connoissant le caractère indomptable des Belges, il plaça dans leurs provinces seules son armée, composée de huit légions & cinq cohortes. Ces cinq cohortes & la dernière des légions furent portées à l'extrémité de la Gaule, entre le Rhin & la Meuse, pays alors habité par les Eburons. Dans l'appréhension que ces différens corps ne fussent attaqués, il porta la prévoyance jusqu'à rester

(*a*) Aujourd'hui la Gueldre.

dans les Gaules tant que les fortifications de ses camps ne seroient pas entièrement achevées.

Un peuple brave, terrassé par des armes d'une trempe supérieure, frémissant de sa défaite, doit faire trembler son vainqueur lors même qu'il le tient renversé sous lui, parce qu'il doit soupçonner qu'il va appeler la trahison à son aide, & suppléer à ses forces par cette ressource; aussi les Romains, pour s'être trop fiés sur leurs succès, & pour n'avoir pas assez craint le désespoir des vaincus, payèrent de leur sang la leçon qu'ils reçurent de craindre encore même après la victoire. Ambiorix, ce Roi des Eburons, dont la haine avoit été ranimée par celle d'Indutiomare contre le conquérant des Gaules, assembla secrètement ses troupes, & fondit à l'improviste sur le camp des Romains; mais ces guerriers qui ne se laissoient guère surprendre, le repoussèrent avec courage : alors il eut recours à la fraude qui le servit mieux; il représenta aux Romains qu'il n'avoit pris les armes qu'à la sollicitation de sa nation; que les sentimens de reconnoissance qu'il conservoit des bienfaits de César, & d'amitié envers Sabinus leur chef qui avoit été son hôte, l'engageoient à faire tenir à ce dernier un avis salutaire; que la Gaule entière étoit en armes; que chaque peuple devoit attaquer la garnison Romaine qui campoit sur son territoire; que les Germains, appelés au secours de la confédération Gauloise, avoient passé le Rhin, & seroient en présence avant deux jours; que le seul parti convenable au salut des premiers, étoit le prompt abandon de leur camp, & leur jonction avec la légion la plus prochaine.

Ce conseil spécieux dicté en apparence par l'amitié, mais donné par un ennemi sous les armes, partagea le camp en deux sentimens différens. Sabinus & Cotta, Lieutenans de César, ne l'envisagèrent pas du même côté; Sabinus, plus crédule & moins ferme, fut d'avis de le suivre ainsi qu'une partie des Officiers; l'autre se rangea à l'opinion de Cotta, qui soutint avec sagesse qu'on ne devoit pas prendre conseil de ses ennemis. Malheureusement l'opiniâtreté de Sabinus triompha; les soldats abandonnent les retranchemens qui faisoient leur salut; Ambiorix qui les voit défiler, les compte comme autant de victimes qu'il va immoler à sa haine; il les laisse s'enfoncer à deux mille pas du camp dans une vallée étroite dont les coteaux se trouvèrent tout-à-coup hérissés par les troupes placées en embuscade, ce fut ce lieu qu'il marqua pour être le terme de leur gloire & de leur vie. Après s'être long-temps défendu contre des ennemis supérieurs par le nombre, & la position des lieux, Sabinus toujours crédule eut encore la foiblesse d'aller, malgré son Collègue, s'aboucher avec Ambiorix qui le fit massacrer sur l'heure. La mort de Cotta fut plus digne d'un Romain, il combattit avec un courage invincible, & expira sur le champ de bataille. Les soldats Romains sans chefs, accablés de blessures, réduits à un petit nombre, eurent encore le courage de regagner leur camp, & de s'y défendre jusqu'à la nuit; cet effort de ces troupes généreuses ne fut pas le dernier. Eclairées sur leur malheur & sur le sort qui les attendoit, elles bravèrent la fortune & leur vainqueur en s'entretuant pendant la nuit; il n'échappa de cette légion & de ces cinq

cohortes que quelques fuyards, qui, portant au camp de Sabinus la nouvelle de ce désastre, y firent prendre les précautions les plus sages & les plus courageuses pour se garantir contre un sort pareil.

Ambiorix eût acquis une gloire immortelle sans la lâche perfidie qu'il employa, car il fit tout-à-la-fois dans cette journée l'office de Capitaine & de soldat, vengea sa patrie de la tyrannie des Romains, & les poursuivit avec une activité qui leur eût été fatale, si elle n'eût pas été en opposition à celle de César. Il arriva aussi-tôt que la nouvelle de sa victoire chez les Attuatiques (*a*), il étoit suivi de ses troupes : son éloquence guerrière, son succès récent les déterminent, ils se joignent à lui ; le lendemain, il apparoît dans le Hainaut chez les Nerviens ; la révolte éclate de toutes parts & il fond, à la tête d'une armée nombreuse, sur la légion de Cicéron, frère de l'Orateur : cette légion, campée sur le sol où est actuellement Tournay, étoit dans une parfaite sécurité lorsqu'elle vit fondre cet orage imprévu. Les soldats qui étoient hors du camp furent massacrés, & ceux qui étoient dedans furent attaqués avec une impétuosité qui eût réussi, si ils n'eussent pas eu un chef aussi habile à prendre un parti prompt, que courageux dans le danger ; Cicéron repoussa l'assaut avec une valeur qui ne se démentit pas pendant les jours suivans : autant ce chef mettoit de génie à fortifier son poste & à se maintenir dans ses retranchemens, autant Ambiorix, qui redoutoit l'arrivée de César, mettoit d'ardeur à les emporter ; sa

(*a*) Peuples du Brabant Oriental.

pénétration, le désir de vaincre, lui firent imiter ses ennemis, il devint leur émule dans l'art d'attaquer les places, justice que lui rendit César lorsqu'il lui eut fait lever le siége. Rebuté par la résistance qu'il éprouve, il abandonne le redoutable costume des combats, & prend de nouveau celui de la perfidie, il tient à Cicéron le langage avec lequel il avoit séduit Sabinus, lui répréfente les mêmes dangers, lui offre les mêmes sûretés pour se retirer, & lui annonce de plus le désastre de Cotta & Sabinus. Le Tribun plus Romain encore à la nouvelle du désastre de ses citoyens, & à la vue du danger, lui répond fièrement que c'est à César qu'il faut s'adresser, que les Romains n'attendoient pas pour prendre un conseil, qu'il sortît de la bouche de l'ennemi.

César instruit à Amiens du danger de sa légion, vole à son secours avec sept mille hommes, Ambiorix prend aussi-tôt son parti, & s'avance pour le combattre; la présomption toujours funeste aux habitans des Gaules, perdit ce chef & son armée. César, à la vue des troupes nombreuses qu'il avoit en tête, se retrancha & donna des marques d'une frayeur simulée. Les Gaulois aussi-tôt abandonnent l'avantage de leur poste, escaladent le camp Romain, ceux-ci en sortent en même-temps, & fondent sur eux, la victoire fut complette; César joignit Cicéron le même jour, vit avec admiration sa belle défense, & les travaux des Gaulois; leur attaque avoit été si vive, & la défense si belle, qu'à peine comptoit-on parmi les assiégés un homme sur dix sans blessures. La joie que ressentoit César d'avoir délivré sa légion, fut remplacée par la plus vive douleur lorsqu'il apprit le malheur de

Sabinus ; il jura de tirer une vengeance éclatante d'Ambiorix, d'Indutiomare & des Eburons, le premier échappa seul à ce vœu sanguinaire.

Pendant qu'Ambiorix poussoit vivement les Romains, Indutiomare avoit repris son autorité dans Trèves, en étoit sorti à la tête d'une armée qui menaçoit d'exterminer la légion de Labienus, campée sur le territoire des Rhémois ; il avoit pris ses mesures, & donné ses ordres pour assaillir ce camp le lendemain, lorsque la nouvelle de la victoire de César, remportée le matin, arriva le soir jusqu'à lui ; il décampa aussi-tôt, & ramena ses troupes à Trèves. Cette retraite ne fut pas la seule ; à la nouvelle de la défaite de Cotta & de Sabinus, toutes les puissances Gauloises, croyant qu'il ne falloit plus qu'un effort pour briser le joug Romain, coururent aux armes : on vit en même-temps ces conquérans attaqués dans le Hainaut, dans la Champagne, dans la Beausse, dans la Bretagne & dans la Bourgogne ; mais l'insurrection n'étant pas générale, & les Romains étant secondés par des alliés puissans, tels que les Eduens, les Rhémois & Vercingentorix, chef des Auvergnats, gendre d'Indutiomare, ils calmèrent la rébellion aussi promptement qu'elle s'étoit manifestée. César battit Ambiorix ; Indutiomare abandonna Labienus à la nouvelle de la victoire de César, & l'armée de Bretagne se dissipa à la même nouvelle ; mais Indutiomare, retiré à Trèves, eut honte d'avoir moins fait pour la cause commune qu'Ambiorix, & contre un ennemi moins puissant ; il rassemble de nouveau son armée, l'augmente de toutes les forces qui sont en son pouvoir, & marche en Champagne. Cingetorix, qui

qui veilloit au salut des Romains autant que l'autre à leur destruction, fit assembler toute la cavalerie qu'il put trouver parmi les partisans des Romains; ce corps auxiliaire fut reçu dans le camp de Labienus. Son ennemi, fier du nombre de ses troupes, prit pour timidité la prudence avec laquelle il s'enfermoit dans ses retranchemens, & paya de sa tête sa présomption; car Labienus étant venu fondre à l'improviste sur son armée, après avoir recommandé de ne s'attacher qu'à lui, obtint dans le même moment la victoire, & la tête du chef ennemi qui lui fut apportée après le combat. Cet évènement ramena la tranquillité dans le nord des Gaules pendant l'hiver, il ne resta en armes que les Carnutes (a) & les Sénonois.

César agissant en maître des Gaules, tint à Paris les Etats-Généraux. Cette ville renfermée à cette époque dans les bras de la Seine, sortit de la fange & des marais sur lesquels elle étoit construite, pour jouer le premier rôle qu'elle a toujours conservé depuis dix-huit cents ans: sa position la fit alors choisir, & lui assura une splendeur qui ne cessera que lorsque, devenue une tête trop pesante pour cet Etat qu'elle commence à écraser par sa grandeur & son luxe, elle tombera d'elle-même; ou lorsqu'un Souverain, voulant animer tous ses Etats à la fois, partagera le principe vital concentré en cette ville énorme, & la divisera entre plusieurs capitales. Dans cette Assemblée générale, la première qui ait été tenue,

(a) Habitans de la Beauffe.

parurent tous les peuples de la Gaule, à l'exception de ceux de Sens, de Chartres & de Trèves; il n'en résulta que la connoissance plus profonde que les Gaulois acquirent de leur esclavage; & les mesures secrètes qu'ils prirent alors pour s'en affranchir, comme la suite le prouvera.

La sixième campagne s'ouvrit contre les Senonois & les Carnutes; Accon, chef des premiers, voulut envain les mettre en état de défense dans leurs villes, il ne put lui-même pourvoir à la sienne; il fut arrêté pendant que ses concitoyens donnoient des otages, & imploroient la clémence du vainqueur, sollicitée en leur faveur par les Eduens; les Rhémois rendoient le même service aux Carnutes; alors le sentiment de la vengeance guida sans obstacle les Aigles Romaines contre Ambiorix & les Eburons.

Ce chef étoit aux mains avec Labienus: le Lieutenant de César fortifié par la jonction de deux légions, que son Général lui avoit envoyées, observoit les mouvemens des ennemis depuis la défaite & la mort d'Indutiomare, lorsqu'il lui tomba sur les bras une armée formidable. Ambiorix, après avoir ranimé le courage de Trèves abattu par le dernier échec, avoit joint ses forces aux siennes, suscité contre les Romains une partie des peuples de la Belgique & les Germains. Un vallon, creusé par une rivière qui le traversoit, séparoit les deux armées; Labienus ayant appris que les Germains étoient prêts à faire leur jonction, désiroit de combattre avant leur arrivée, & y parvint en provoquant par une fuite simulée la témérité d'Ambiorix; il descend dans le vallon pour courir

après sa prétendue proie. L'armée Romaine tombe du haut de son poste sur l'ennemi, & remporte sur lui une victoire signalée : Ambiorix se sauve dans la forêt des Ardennes ; les Germains qui avoient passé le Rhin, reprennent le chemin de leur pays, & Trèves tombée au pouvoir des Romains, est remise à Cingetorix. Sur ces entrefaites César arrive avec le projet d'exterminer Ambiorix avec les Eburons, & de châtier l'audace des Germains qui avoient passé le Rhin en faveur de ses ennemis.

Il passe le Rhin, s'assure de l'amitié des Ubiens, & marche contre les Suèves, mais ils ne l'attendirent pas ; ils se retirèrent au fond de la forêt Noire auprès des Cherusques que ce rempart séparoit d'eux ; César, après avoir ravagé une seconde fois leur pays, coupe la partie de son pont qui regardoit la Germanie, & laisse subsister l'autre avec un fort, & une garnison comme une verge menaçante pour la Contrée opposée. Au massacre des habitans, à l'incendie des Bourgs, on reconnoît qu'il est dans le pays des Eburons ; mais la victime après laquelle soupiroit sa vengeance, lui échappe. Ambiorix, surpris dans un château situé au milieu des bois, se sauve à leur faveur en abandonnant à la rage & à l'avidité du vainqueur tout ce qu'il a de plus cher : César le fait poursuivre, le fait demander à tous les peuples voisins ; il divise son armée en trois corps, & laisse Cicéron dans le camp de l'infortuné Cotta avec tous les bagages : ces mesures menaçantes, sa célérité, ses ravages, ne lui paroissent pas encore proportionnés à son ressentiment, il craint qu'une nation odieuse ne lui échappe à la faveur

des forêts qu'elle habite ; il appelle tous les voiſins ; il invite les Germains eux-mêmes au maſſacre : l'avidité fait taire tout autre ſentiment ; tout s'arme contre les malheureux Eburons, ils n'ont plus d'aſyle contre des alliés qui connoiſſent leurs retraites, ils ſont rayés du nombre des nations Gauloiſes, & Cativulcus, l'autre Roi de ce peuple infortuné, tenant la coupe du poiſon qui va le précipiter au tombeau, maudit ſon Collègue, & ſa haine opiniâtre qui avoit fait le malheur de ſa patrie.

Pendant que les Romains immolent tant de victimes à leur vengeance, les Miniſtres de leurs cruautés s'apprêtent à les traîner eux-mêmes ſur l'autel, où ils ſont ces ſanglans ſacrifices. Les Sicambres, appelés pour la deſtruction des Eburons arrivent dans le cours de leurs meurtres au pied des retranchemens qui renferment les Bagages des Romains, ils préfèrent tout d'un coup le butin le plus riche, & fondent ſur le camp. Les Romains ſurpris réuſſirent à la vérité à défendre leurs remparts, & à en repouſſer l'ennemi, mais les ſoldats qui ſont dehors, ont le ſort des Eburons, & tombent ſous le fer des Germains, qui, dans leur ſoif inſatiable pour le ſang, répandent indifféremment celui des amis & des ennemis ; Céſar, après cette punition d'une vengeance outrée, ramène ſes troupes à Rheims, où il tint une ſeconde Aſſemblée générale. La clémence n'en fut pas le réſultat, la tête d'Accon, Auteur de la révolte des Senonois, tomba ſous la hache d'un Licteur aux yeux des députés. Déteſtans alors leur vainqueur, indignés de

leur esclavage, ils vont répandre dans leur pays la rage dont leur cœur étoit plein : nous allons en voir les terribles effets dans la campagne suivante.

Après tant de succès si constamment obtenus, après tant d'ennemis vaincus, après six ans de victoire, dans le moment où César croit jouir de sa conquête, elle est prête à lui échapper, la querelle des deux peuples va de nouveau être remise à la décision de l'épée. On va esquisser cette campagne mémorable qui fut la septième des Romains dans les Gaules, cette campagne de sang qui fit de la patrie de nos pères leur tombeau, & qui anéantit à jamais l'antique liberté des Gaules. Nous avons vu jusqu'ici les efforts opiniâtres & constans des peuples de la Belgique contre le joug Romain ; les peuples de la Celtique & de l'Aquitaine vont figurer à leur tour sur le théâtre de la guerre, toutes leurs forces sont rassemblées, le grand ressort de la nation est tendu, & sa détente va presque repousser les Romains jusqu'en Italie ; la Gaule alloit être libre sans le génie & le courage de César, ou plutôt sans les destins qui vouloient tout asservir à cet homme extraordinaire, jusqu'à sa patrie.

A peine César fut-il parti pour l'Italie, que les chefs des Gaulois qui s'étoient abouchés aux Etats de Rheims, s'assemblèrent avec le plus grand secret, car c'étoit dans les solitudes des forêts du pays Chartrain ou des environs ; là, ils déplorèrent les malheurs de leur patrie, gémirent sur leur servitude, & sur la mort d'Accon, & résolurent de faire un dernier effort pour recouvrer leur liberté, ou de périr les armes à la main ; Vercingentorix

de Clermont, ce gendre d'Indutiomare, dont le père avoit tenu le premier rang dans les Gaules, & avoit commandé dans l'Auvergne, y assista : on se sépara après cette résolution secrète, & les Carnutes se chargèrent de donner le signal de la révolte.

Ce signal fut annoncé par le son de la trompette, & par le massacre des Romains dans *Genabum* (a), la nouvelle en fut portée à l'instant dans toute la Gaule; Vercingentorix l'apprit le jour même dans Clermont, situé à plus de cinquante lieues de l'endroit où s'étoit passé ce premier acte de guerre : on ne sera pas étonné de la promptitude de cette nouvelle, quand on saura que les Gaulois, dans l'attente des grands évènemens, plaçoient des hommes de distance en distance sur la cime des montagnes, & comme ils avoient la voix très-forte, la parole suivant la chaîne arrivoit en peu de temps à son extrémité. Vercingentorix aussi-tôt se met en armes, après quelques débats se rend le maître de Clermont, s'en fait proclamer Roi, envoie des Ambassadeurs à tous les peuples de la Celtique & de l'Aquitaine, pour les engager à l'union à laquelle ils avoient consenti dans la dernière assemblée. Tous accèdent à son invitation; toute la Gaule, à l'exception d'Autun & de Rheims, s'arme contre les Romains, & Vercingentorix, d'un consentement unanime, est proclamé chef de la confédération. Le nouveau Roi des Gaules partage aussi-tôt son armée, en donne une partie à Lucteric, l'un des Princes

---

(a) Orléans.

du Quercy, auquel il commet la défenſe de l'Aquitaine, tandis qu'il marche avec l'autre diviſion en Berry.

Lucteric oblige les peuples de l'Aquitaine à ſe déclarer pour lui. Il s'aſſure de leur fidélité par des otages, & des ſuccès de la campagne par la réunion de leurs forces. A la tête d'une puiſſante armée, il marche droit à la province Romaine, & ſe propoſe d'attaquer Narbonne; Vercingentorix, de ſon côté, entre en Berry. Les peuples de cette province appellent à leur ſecours les Eduens; ceux-ci ſe mettent en campagne, mais auſſi mal diſpoſés pour les Romains que les Berruyens, ils ſe retirent ſans vouloir paſſer la Loire, alléguant des prétextes frivoles; les autres, pendant cette retraite, font leur compoſition avec Vercingentorix, & augmentent ſes forces par leur jonction.

Céſar, à cette nouvelle, accourt de l'Italie, ſe jette dans Narbonne, raſſure la province menacée, & ranime le courage des Romains; voyant le danger auſſi grand qu'il étoit, il meſure ſon plan ſur ſon étendue; aux légions qu'il a dans les Gaules, aux troupes que lui a fourni Pompée, il joint celles de ſes gouvernemens d'Illyrie & de la province Romaine; il appelle à ſon ſecours ces féroces enfans du Nord, ces Germains belliqueux endurcis aux combats, il en forme un corps qui, guidé par ſon génie, [illegible] devenir le plus ſûr inſtrument de ſes victoires; ſuivi de l'infanterie la mieux diſciplinée, & de la cavalerie la plus redoutable, il va chercher le rival que lui oppoſent les Gaules: ce rival n'étoit point indigne de lui; ſon plan de campagne, ſes conſeils, les

talens qu'il déploya dans ses campemens, le choix de ses Lieutenans, sa valeur, enfin la conduite de cette guerre, tout annonce qu'il étoit digne du titre qu'on lui déféra, & qu'il ne lui manqua, pour laisser un grand nom, que d'avoir un autre ennemi que César.

Lucteric se retira en Aquitaine, & César, malgré la rigueur de l'hiver, se fraye un chemin à travers les neiges, & pénètre jusque dans l'Auvergne; les peuples alarmés appellent aussi-tôt Vercingentorix; il quitte le Berry, & vole au secours de sa patrie; César content de cette diversion, laisse son camp sous la conduite de Brutus, passe en Dauphiné, y rassemble les troupes qu'il y avoit laissées, & va rejoindre les deux légions qu'il avoit à Langres; pendant qu'il marche jour & nuit, il roule dans son esprit les moyens de retenir sous son obéissance les peuples Gaulois, qui ne sont pas encore déclarés; il passe par Autun, espérant dissiper, par sa présence, les mauvaises intentions qui fermentoient dans le cœur des principaux habitans dont ce chef prévoyant se défioit; il joint ses légions à Langres, y rassemble celles qui étoient éparses dans la Celtique, & vient fondre sur le Berry à la tête de cette formidable armée. Il s'assure de Sens, où il laisse une forte garnison, & arrive devant *Novodunum* (*a*) après s'être emparé de Château-Landon & d'Orléans. Déja les habitans de la ville assiégée capituloient lorsque l'armée de Vercingentorix parut. Ce Prince assiégeoit Gergovie, l'une des places appartenantes aux

(*a*) Nancey, ou Nouan-le-Fuselier.

aux Eduens, lorſqu'il apprit l'irruption de Céſar en Berry, il marcha ſur le champ à lui, & rompit la capitulation par ſon arrivée; il ſe donna aux portes de la ville un grand combat de cavalerie; les Gaulois combattant ſous les yeux de leur chef, & pour la délivrance d'une de leurs villes, alloient vaincre lorſqu'un bataillon Germain, envoyé par Céſar, donna la victoire aux Romains, les vaincus regagnèrent leur camp; la place, prix du combat, demeura aux Romains qui marchèrent d'un pas rapide contre Bourges.

Vercingentorix les ſuivit, réfléchiſſant à la célérité, aux reſſources, aux avantages qu'avoit eus le Général Romain, il ſentit que la méthode qu'on avoit employée juſqu'alors étoit vicieuſe, il propoſa à ſes Officiers de la changer, d'adopter une nouvelle manière de faire la guerre, & de lui donner pour baſe la prudence; à l'éloignement de toute action déciſive, il voulut qu'on joignît le ravage des campagnes, ſeul moyen de triompher des ennemis par la diſette & la miſère: ce conſeil ſi juſte fut exécuté avec tant de rigueur, que plus de vingt villes, & une multitude de villages, furent brûlés. Les Romains, campés ſous une ville forte, vaillamment défendue, manquant de tout, n'avoient pas même l'eſpoir de pourvoir à leurs beſoins en forçant le camp ennemi; car Vercingentorix, fidèle à ſon plan de défenſe, l'avoit aſſis ſur des hauteurs environnées de marais. Dans cette poſition avantageuſe, il bravoit les Romains, & ſembloit veiller au ſalut de la ville. Dans cette triſte conjoncture, le ſoldat Romain fut plus invincible que jamais; il

triompha de la faison, de la faim, de la perfidie de ses alliés, des attaques des assiégés, & de la cavalerie du camp. Sa persévérance & son courage furent récompensés par la prise de la ville, qui fut enfin emportée d'assaut sous les yeux des Gaulois; les habitans furent passés au fil de l'épée; à peine en réchappa-t-il huit cents, auxquels le camp de Vercingentorix servit d'asile. Ce coup consterna les Gaulois, & ne fit qu'accroître le crédit de leur Roi, parce que c'étoit contre son avis, qu'on avoit soutenu ce siége.

César, après ce succès, fit marcher Labienus contre les peuples qui sont au-delà de la Seine, & vint assiéger Clermont, la Patrie de Vercingentorix. Ce dernier y accourut, se campa avec la prudence qu'il avoit montrée à Bourges; pour cette fois elle fut récompensée, il eut la gloire de sauver sa Patrie, & d'en faire retirer l'ennemi; César, jusque là invincible, après avoir été repoussé avec perte dans un assaut, & avoir livré deux combats de cavalerie, où Vercingentorix combattit avec un avantage égal, passa la Loire, & alla rejoindre Labienus à Sens.

Pendant qu'il faisoit cette jonction, tout réussissoit à Vercingentorix; Teutomatus, l'un des Rois de l'Aquitaine, étoit venu le joindre à la tête d'une armée, les Eduens avoient rompu avec les Romains. Préférant le joug national à une domination étrangère, ils avoient fait alliance avec le Roi des Gaules; leurs Généraux Viridomarus & Eporedorix s'étoient emparés de Nevers, & avoient fait main-basse sur les richesses & les provisions des Romains qui y étoient renfermées; non-seu-

lement César avoit perdu un riche dépôt, & les ſecours de cette puiſſance, mais l'un & l'autre étoient employés contre lui; les Envoyés de Vercingentorix ayant ranimé le courage de toutes les nations Gauloiſes, & amené leurs Députés à Autun, où ce Prince fut de nouveau proclamé Généraliſſime de la confédération Celtique, & fut reconnu en cette qualité de tous les peuples de la Gaule, hors ceux de Langres & de Rheims qui tenoient encore pour les Romains.

Heureuſement pour Céſar, Labienus étoit à Sens quand il arriva. Ce Général étoit de retour de ſon expédition contre les Pariſiens & les Sénonois; les Armoriques qui habitoient Rouen, vinrent au ſecours des deux peuples attaqués, pendant que les Beauvoiſiens y marchoient d'un autre côté. Camulogenus, Roi de Rouen, à qui on avoit déféré le commandement, ſe campa ſi avantageuſement, qu'il rendit inutile la valeur Romaine; le ſuperbe quartier, connu aujourd'hui ſous le titre de marais, l'étoit véritablement alors; le chef Gaulois, couvert par ce rempart, brava les inutiles travaux des Romains ſur un ſol ſans conſiſtance. Labienus ne s'opiniâtra pas à conſolider un terrain auſſi mouvant, il marcha à Melun dont il s'empara, delà revint à Paris; la révolte des Eduens, la retraite de Céſar, lui firent penſer à la ſienne : il la fit en ſi bon ordre, que les ennemis ayant oſé l'attaquer, perdirent la bataille & leur chef. Après cette victoire, il ſe rendit à Agendicum (*a*), où étoient tous les bagages des Ro-

(*a*) Sens.

mains; il fit sa jonction avec César, & celui-ci ayant réuni toutes ses forces, ne pensa plus qu'à se faire jour à travers les armées Gauloises pour regagner la province Romaine, comme le seul asyle qui lui fût ouvert, tant ses affaires parurent désespérées dans un moment.

Vercingentorix, après avoir détaché deux corps, dont l'un devoit attaquer le Dauphiné, & l'autre le Languedoc, se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée; ses succès l'enivrèrent, & lui firent abandonner la sagesse du plan auquel il les devoit; il représenta aux yeux des Gaulois, les Romains moins comme un ennemi qui se retiroit, que comme une proie qui leur échappoit, il les exhorta à ne pas laisser perdre l'occasion d'exterminer une puissance qui alloit de nouveau sortir de ses foyers pour les subjuguer si on l'y laissoit rentrer. Ce conseil s'accordoit trop bien avec le caractère du peuple qu'il commandoit, pour n'en être pas suivi : on court après l'armée Romaine qui traversoit en bon ordre le pays de Langres, pour se rapprocher de la province Narbonnoise, qui s'étendoit jusqu'à la Franche-Comté. Cette armée étoit la plus nombreuse que Rome eût encore employée dans les Gaules; celle des ennemis ne l'étoit pas moins, aussi ne balancèrent-ils pas à attaquer; ce fut sur les bords de l'Armanson (*a*) que se livra cette bataille, cause de tous les malheurs de Vercingentorix, il la perdit; sa cavalerie, dans laquelle il avoit la plus grande confiance,

(*a*) Entre Tonnerre & Montbard, ainsi qu'on l'a vérifié d'après la Topographie des Commentaires de César.

fut mise en déroute par la formidable cavalerie Allemande, & l'armée vaincue se retira sous les murs d'Alise, capitale des Mandubiens (*a*), nation dépendante des Eduens; dès le lendemain César paroît, il examine la ville située sur une montagne escarpée de tous côtés, il juge au premier abord qu'elle est imprenable; mais faisant attention que l'armée des Gaulois est enfermée dans ses murs avec Vercingentorix, il considère attentivement le local; & la position des lieux augmentant son audace naturelle, il prétend finir la guerre d'un seul coup, il forme aussitôt le projet de prendre la ville, l'armée & les Princes Gaulois qu'elle renferme; il entoure la place d'un retranchement d'onze mille pas d'étendue. A la vue de cet ouvrage menaçant, Vercingentorix tente de nouveau le sort des armes : les Romains, occupés à défendre des ouvrages imparfaits & étendus, en auroient peut-être été chassés sans le choc de la cavalerie Allemande, qui défit encore la cavalerie Gauloise; Vercingentorix, repoussé dans la ville, prit aussi-tôt son parti, mais en patriote & en vrai guerrier, il commanda aux cavaliers de sortir de la place pendant la nuit, avant que les lignes des Romains fussent achevées, d'aller chacun dans le lieu de leur demeure, & d'en amener tout ce qui étoit en état de porter les armes; que pour lui son dessein étoit de s'enfermer dans la place, & de la défendre, ainsi que la liberté des Gaules, jusqu'à la dernière extrémité.

A peine la cavalerie fut-elle sortie de la ville, qu'elle alla répandre l'alarme dans les Gaules, & solliciter des

(*a*) Dans le Duesmois, diocèses d'Autun & de Langres.

ſecours en faveur de Vercingentorix ; tous les peuples s'arment à l'envi, la liberté anime tous les courages, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux viennent tenter un dernier effort ſous les murs d'Aliſe, un ſeul mois avoit ſuffi pour tous ces préparatifs, tant l'honneur national a toujours été puiſſant chez ce peuple.

Vercingentorix & Céſar, dans cet intervalle, travailloient chacun de leur côté ; les travaux du Romain avoient fait voir à ſon ennemi la faute qu'il avoit commiſe en combattant, & en s'enfermant enſuite dans une place forte à la vérité par ſon élévation, mais peu fournie de vivres, environnée de rivières & de vallées qui ſe prêtoient aux foſſés, & aux retranchemens dont ſon ennemi l'entouroit ; en effet, quiconque verra les lieux, malgré les révolutions qu'ils ont éprouvées, jugera qu'il étoit facile à Vercingentorix de faire ſa retraite à l'aide des vallons, des hauteurs & des forêts dont ce ſol étoit entrecoupé, & de ſe retirer chez les Eduens, dont le pays étoit d'un accès encore plus difficile : il crut remédier à ce qu'il n'avoit pas fait, en faiſant entrer dans la ville les proviſions & les grains qui échappoient à la vigilance des Romains, avant que le cercle des retranchemens fût fermé.

Il n'en étoit pas de même de Céſar, dont le génie beaucoup plus vaſte ſe propoſa auſſi-tôt de tirer tout le parti poſſible de la faute de ſon ennemi. Redoutant ſes ſorties, & ne craignant pas moins les attaques des Gaulois qu'il s'attendoit à voir arriver au ſecours, il forma

des retranchemens qui ont, avec juſte raiſon, paſſé pour un chef-d'œuvre. Ces lignes étoient défendues par un foſſé de quinze pieds de profondeur, il étoit rempli d'eau par le gonflement des rivières arrêtées par des digues dont on voit encore les veſtiges (a); le boyau

---

(a) Dans les années de ſécheresse, comme en 1784, lorſque les eaux de la rivière ſont à ſec, on remarque des pièces de bois tranſverſales qui ſervirent aux digues, on trouve dans la terre des poutres encore conſervées & imprégnées de ſels terreſtres.

Cette Cité, effacée du nombre des villes, & ſur laquelle la charrue paſſe aujourd'hui, offre encore par ſes inſcriptions des traces du règne Romain. Dans un procès-verbal que je fis dreſſer ſur les lieux en 1784, de pluſieurs découvertes, je conſignai les trois inſcriptions ſuivantes.

T. J. Cl. profeſſius, Niger. omnibus
Honoribus. apud Æduos &
Lingonas functus. deo Moritaſgo.
Porticum. teſtamento poni
Juſſit ſuo nomine & juliæ
Virgulinæ uxoris. & filiarum
C. L. profeſſæ & juliæ virgulinæ.
. . Julia. virgula. filia mœrens poſuit:

La ſeconde étoit ſur une pierre qu'a emportée M. le Comte de Lavau.

1.
Eae. victoriæ
2.
Argutus
3.
Sabinii
4.
Lupi. Sept.

V. S. L. M.

étoit ſurmonté d'un rempart de douze pieds, & étoit précédé par des puits & des foſſes placés de diſtance en diſtance; un foſſé plus profond encore entouroit la ville, & ces fortifications étoient défendues par des tours. Aſſuré de la force de ſes retranchemens, Céſar attendoit que l'armée des Gaulois vînt ſe briſer contre eux, & que la famine lui amenât Vercingentorix.

Elle faiſoit les plus grands ravages dans la place, le déſeſpoir qui l'accompagne avoit déja enfanté de ces délibérations atroces qui font frémir d'horreur. Critognatus, l'un des plus grands ſeigneurs d'Auvergne, propoſa de ſubvenir au défaut de vivres en mangeant les Mandubiens, qui n'étoient pas en état de porter les armes; il cita l'exemple de ſes ancêtres, qui en avoient uſé de la ſorte dans la guerre contre les Cimbres & les Teutons, & finit par dire que quand même il n'y auroit pas d'exemple de pareilles actions, la liberté de ſa patrie, & le bien de la cauſe qu'ils défendoient, l'exigeoient dans cette occaſion; les Gaulois étoient naturellement humains, l'affreuſe propoſition de l'Auvergnat les fit frémir, mais leur courage, leur haine contre les Romains, ſurmontèrent la nature & le ſentiment, & il fut arrêté qu'on auroit recours à cet horrible expédient

---

La troiſième eſt ſur une pierre qui a roulé dans le vallon d'Arcey.

CVSSIBI.
VIVOS
FECIT.

ſi

ſi le ſecours attendu différoit. Cet arrêté étoit une inſpiration du déſeſpoir, un accès de rage, dont les Gaulois, intérieurement, cherchoient à éviter les ſuites; car, autant pour alléger la place, que pour ſouſtraire à leurs regards tous objets de tentation, ils expulsèrent les Mandubiens, & ces malheureux errants entre les murs de la ville & le camp de Céſar qui les fit repouſſer, expirèrent en maudiſſant également les Gaulois & les Romains.

Enfin le ſecours tant déſiré arriva; aux cris de joie que pouſsèrent les aſſiégés, le cœur de Céſar treſſaillit; ſur le point de riſquer le tout, à l'approche du moment qui alloit décider du ſort des Gaules & du ſien, ſon courage redoubla, & jamais il ne fut mieux ſervi par ſon génie; il donne les ordres les plus précis, diſtribue les poſtes ſelon les talens de ſes officiers; & du haut d'une éminence, il embraſſe d'un coup-d'œil toute la Scène; ſemblable au génie de la guerre, il préſide ſur tout le camp, & porte par-tout la victoire avec lui. La formidable armée des Gaules, commandée par Comius, Roi d'Arras, Viridomarus, Eporedorix, Généraux des Eduens, & Vergaſillaunus, couſin du Roi d'Auvergne, ſe déploie autour des fortifications Romaines, & les attaque avec fureur; les trois premiers chefs qui avoient ſervi ſous Céſar, étoient des ennemis auſſi redoutables par leur valeur que par leur expérience. Vercingentorix tombe du haut d'Aliſe ſur les retranchemens, & y donne l'aſſaut de ſon côté, pendant que les Gaulois les attaquent de l'autre; les Romains animés d'un courage invincible,

défendus par les fortifications les plus meurtrières pour les assaillans, résistent à tout, il ne leur falloit pas moins que la force de leur position contre des ennemis à qui la faim, l'honneur & le désir de vaincre ou de périr, faisoient braver la mort. Les lignes de César, du côté de la ville, étoient si fortes & les approches si dangereuses, que les assiégés, malgré leur courage, ne faisoient que des efforts impuissans, périssoient dans les fossés, ou expiroient sur les pieux cachés en terre, car le Romain qui avoit pressenti tout ce dont le désespoir les rendroit capables, avoit multiplié les dangers de leur côté, & caché la mort par-tout sous leurs pas; déja le jour commençoit à baisser, & les attaques des Confédérés qui avoient commencé à midi, se renouvelloient avec plus de fureur encore. César, dont la cavalerie avoit combattu une partie de la journée, rassembla la cavalerie Allemande, & la fit tomber en gros escadrons serrés sur celle des ennemis. Ce coup fut celui de la victoire, les Gaulois enfoncés prirent la fuite, & furent poursuivis jusqu'à leur camp.

Cette première affaire décida du sort des autres; elle soutint le courage des Romains, & abattit celui de leurs ennemis : ils passèrent la journée suivante à former un nouveau plan d'attaque, & l'exécutèrent au milieu de la nuit, sur la partie des lignes la plus éloignée. Marc-Antoine & Trébonius, qui y commandoient, s'y défendirent avec vigueur, quoiqu'ils eussent affaire aux assaillans & à Vercingentorix, qui avoit dirigé son attaque de ce côté. Ce combat nocturne étoit plus l'effet

de la fougue que de la prudence des Gaulois, car s'ils avoient peine à se défendre pendant le jour, des dangers qui entouroient les lignes, comment pouvoient-ils espérer d'y échapper pendant la nuit; aussi en furent-ils la victime. Après avoir laissé une partie de leurs plus braves combattans dans les fossés creusés & dans les piéges tendus autour des lignes, ils rentrèrent dans leur camp avec le jour. Le mauvais succès de ces attaques ne rebuta pas les confédérés; ils résolurent de faire une dernière tentative, sous la conduite de Vergasillaunus, que les liens du sang devoient rendre plus ardent à la défense de Vercingentorix. Ce nouveau chef, secondé des meilleures troupes, assaillit les retranchemens du côté du septentrion. L'intrépidité de ses soldats, la diversion que fit Vercingentorix mit pour un moment les Romains en danger, & leurs lignes à la veille d'être forcées, lorsque César envoya Labiénus au secours de Régulus & d'Antistius, Tribuns des deux légions, qui défendoient le poste attaqué; il y marcha lui-même, & fixa la victoire. Sédulius, Roi de Limoges y fut tué; Vergasillaunus fut pris : ses soldats poursuivis jusque dans le camp, y répandirent l'effroi, & aussi-tôt cette nuée d'ennemis se dissipa; les Romains en tuèrent ou prirent la majeure partie dans cette fuite. Cette journée décida du sort des Gaules, & les fit tomber en entier dans les mains de César. Nous avons vu dans les siècles derniers, le même évènement se renouveller dans le Nouveau Monde, lorsque les Mexicains, poursuivant Cortès qu'ils avoient forcé à la retraite,

vinrent perdre dans la vallée d'Ottomba, leur liberté & leur empire.

A la vue de cette déroute, Vercingentorix ſentit tout ſon malheur. La famine, plus puiſſante encore que Céſar, mit à ſes pieds la garniſon d'Aliſe. Ce vainqueur entouré de ſes officiers, & aſſis devant ſon camp, ſe fit rendre les armes par les chefs des vaincus, & les retint pour ſervir à la pompe de ſon triomphe, ce jour de deuil pour les Gaulois, témoins de l'humiliation de leur Roi traîné après le char de ſon vainqueur. Tous les priſonniers furent diſtribués aux ſoldats, à l'exception de ceux d'Autun & d'Auvergne, que le Romain, auſſi habile politique que grand guerrier, ſe propoſoit d'employer à conquérir les eſprits de leurs concitoyens, comme il avoit conquis leur pays. Il les leur rendit ſans rançon: cette générosité eut un effet auſſi prompt qu'utile, car ces deux nations vaincues par les armes & par les bienfaits, furent ſoumiſes ſans retour. Céſar, après cette mémorable campagne, diviſa ſes troupes dans les provinces, & paſſa l'hiver à Autun pour façonner au joug cette Métropole des Gaules.

Les mouvemens que fit la Gaule après cette campagne, reſſemblèrent plutôt aux convulſions d'un corps agoniſant, qu'aux efforts vigoureux d'une nation guerrière: la tête du coloſſe frappée de la foudre, les membres tombèrent auſſi-tôt. Les peuples du Berry furent les premiers qui attirèrent les armes du vainqueur, & qui plièrent auſſi-tôt qu'ils virent les Aigles. Les Carnutes attendirent que Céſar fût de retour à Autun pour recom-

mencer les hoſtilités; mais le vainqueur marche contr'eux, s'empare d'Orléans, ravage leur pays, & en chaſſe leurs troupes. A peine finiſſoit-il cette ſeconde expédition, que les Rhémois viennent implorer ſon ſecours contre les Beauvoiſiens, auſſi-tôt Céſar marché au nouvel ennemi qu'on lui indique. Corbeus, leur chef, Général expérimenté, arrête l'activité des Romains par un campement avantageux; mais voyant Trébonius, Lieutenant de Céſar, prêt à tomber ſur les derrières de ſon camp, il fait ſa retraite : Céſar lui coupe le chemin, l'ennemi lui échappe encore à la faveur des feux qu'il fait allumer, & qui dérobent pour un moment ſa fuite aux yeux des Romains; mais leur Général ayant redoublé d'activité, & l'ayant atteint, la querelle ſe termina par un ſanglant combat où Corbeus & ſes meilleurs ſoldats furent tués. Toute la Belgique reçut la loi du vainqueur, hors Liége & Trèves, qui ouvrirent enſuite leurs portes à Labienus, après avoir perdu une grande bataille.

Il s'en falloit de beaucoup que l'Aquitaine fût auſſi ſoumiſe. Les Généraux qui avoient ſurvécu aux combats précédens, unis par le malheur de leur patrie, & le reſſentiment de leurs défaites, avoient raſſemblé une armée plus redoutable par le courage que par le nombre. Ces chefs étoient Dumnacus, Roi de Poitiers; Lucterius, connu par ſon invaſion dans la province Romaine; Drapès, Général de Sens, qui avoit fait main-baſſe ſur les bagages des Romains, après la victoire d'Ambiorix, & avoit ſecondé Accon dans la rebellion de cette ville. Ils attaquèrent d'abord Limoges. Caninius, Lieutenant

de César, vint au fecours; les confédérés marchent à lui, & attaquent fon camp; il ne réuffit qu'à le défendre, lorfqu'une autre armée parut, fous les ordres de Fabius; auffi-tôt Dumnacus lève le fiége & gagne la Loire; il eft joint par les Romains, au moment où il cherche à paffer le fleuve. Les Gaulois conduits à la charge par des officiers braves & expérimentés, montrèrent ce qu'ils auroient pu faire s'ils euffent commencé la guerre avec autant d'ordre & de valeur qu'ils la finiffoient. Deux fois leur cavalerie joignit celle des ennemis, deux fois elle la repouffa; après un rude combat, la victoire alloit fe déclarer en leur faveur, lorfque les légions tombant à l'improvifte fur leur infanterie, en firent un tel carnage, qu'il n'en échappa que cinq mille hommes. Lucterius & Drapès, fupérieurs à leur mauvaife fortune, même après cette défaite; marchent à la tête de ces foibles débris, contre la province Romaine; ils veulent fe venger chez leurs ennemis, des maux qu'ils ont faits à leur Patrie, lorfqu'arrêtés dans leur marche, ils prennent une autre réfolution: Lucterius, auffi habile dans les négociations qu'à la tête d'une armée, gagne les habitans d'*Uxellodunum* (a), s'empare de la place; & la voyant propre, par fon affiète & la force de la garnifon, à foutenir un long fiége, il fe propofe d'en faire un dernier rempart

(a) Aujourd'hui Cahors, ou plutôt, felon le fentiment des meilleurs Auteurs, le Puech d'Iffola, dans la partie feptentrionale du Querci, peu loin de la Dordogne, fur la frontière du Limoufin.

à la liberté de sa nation. Instruit par les malheurs du siége d'Alise, où il s'étoit trouvé, il ne voulut pas, comme Vercingentorix, réduire toute la guerre à un seul point, en s'enfermant dans la ville : posté, ainsi que Drapès, sur les montagnes voisines, ces deux chefs, qu'on peut, à juste titre, appeler les derniers des Gaulois, rassemblent de nouvelles forces, & viennent exhaler sous les remparts de la ville le dernier soupir de la liberté ; ils furent vaincus en voulant ravitailler la place, & tombèrent l'un & l'autre au pouvoir de l'ennemi : Drapès fait prisonnier sur le champ de bataille, se laissa mourir d'inanition ; & Lucterius, livré par trahison, servit au triomphe de César. Ce Romain fut témoin du siége mémorable que soutint la ville : les assiégés lui firent payer chèrement sa victoire, la dernière qu'il remporta sur les Gaulois, mais elle ne fut pas, de son côté, marquée du sceau de la clémence ; il fit couper les mains à tous les soldats de la garnison : cette cruauté abattit celles de la révolte, mais a imprimé une tache ineffaçable à sa gloire. Alors tout le Continent Celtique fut soumis, sans réserve, à la domination Romaine. Car nous allons voir dans un moment comment Marseille, qui avoit appelé la désolation & la guerre sur cette terre qui lui avoit donné un asyle, en fut la victime à son tour ; & comment elle tomba elle-même sous l'épée qu'elle avoit dirigée contre les Gaulois.

Si on cherche les causes de cette surprenante conquête, on les trouvera dans la division des Gaulois, dans la discipline de leurs ennemis, dans leurs troupes réglées,

dans leur vie dure, dans la connoiſſance profonde de la Tactique, & ſur-tout dans le génie & l'ambition de leur chef, ambition dont les Gaulois furent bien vengés par tous les maux qu'elle cauſa aux Romains eux-mêmes.

DE LA DOMINATION ROMAINE DANS LES GAULES.

JUSQU'A L'APPARITION DES FRANCS.

INTRODUCTION.

LES preuves de l'Hiſtoire varient comme les Siècles & les Arts ; les temps en ont chacun de particulières, propres à inſtruire ſur les eſpaces qu'ils ont remplis ; c'eſt à l'Ecrivain à les choiſir, à les claſſer dans leur ordre, à les préſenter dans leur ſuite & dans leur expreſſion naturelle : plus il remonte aux temps éloignés, plus ſon travail eſt difficile, & moins ſes moyens ſont abondans ; il doit, dans cette diſette, ſe contenter de matériaux rares, mais ſûrs, plutôt que d'avoir recours à une abondance fautive & haſardée : la vérité de l'Hiſtoire s'applaudira plus de quatre ou cinq monumens expreſſifs, que de mille citations & autorités copiées les unes ſur les autres, ou avancées légèrement. Les *Traités* hiſtoriques appuyés ſur des faits, les récits conſtatés par des monumens, ont bien une autre autorité, doivent jouir d'une confiance bien plus diſtinguée, que ceux qui n'ont que des relations & des traditions pour baſe ; leur incertitude, leurs contradictions doivent engager l'Hiſtorien jaloux d'appoſer le ſceau de la vérité

fur fes écrits, à avoir recours à des preuves plus affurées, lorfqu'il peut fe les procurer.

Ces preuves, à la vérité, font d'une recherche plus difficile; mais pour parvenir au vrai; qui eft le but de l'Hiftoire, il faut moins chercher à écrire qu'à affurer des faits, qu'à rapporter les preuves de leur exiftence: chaque Siècle, chaque Empire, chaque Contrée, comme on l'a dit, a les fiennes; il n'eft queftion que de les trouver: on l'a fait à l'égard des Celtes, dont l'hiftoire eft fondée, en partie, fur les monumens que renferme la terre fur laquelle ils ont vécu. On va fuivre la même marche (1) par rapport aux Romains, & faire l'hiftorique de leur domination dans les Gaules, d'après les monumens qu'ils y ont laiffés pendant leur règne.

Ces monumens d'un peuple glorieux, brillant par les Arts, hardi à entreprendre les plus grandes chofes, ferviront comme de texte à ce volume; c'eft fur les médailles fur-tout, fur leurs fujets & leurs légendes, qu'on en fondera l'hiftorique: on répondra en cela au défir de ce peuple, qui a tout fait pour que fa gloire lui furvécût. En faifant frapper tant de pièces, en traçant fur elles chaque évènement avec le burin, fon intention a été de les faire paffer aux races futures, & de les inftruire tout-à-la-fois des chofes qu'il a faites, & du règne fous lequel elles l'ont été; ce qui eft parfaitement indiqué par les médailles, qui portent l'em-

(1) L'Auteur s'eft propofé de fuivre cette marche dans le premier volume qu'il avoit deffein de reftituer à l'Hiftoire ancienne, comme il reftitue celui-ci à l'Hiftoire de France; car les preuves font relatives aux temps & aux matières.

preinte du Prince d'un côté, & de l'autre le ſujet qu'elles ſont chargées de tranſmettre à la Poſtérité.

L'hiſtoire des Romains dans les Gaules peut ſe lire ſur les médailles qu'ils y ont laiſſées : ſi on pouvoit en raſſembler toute la ſuite, & en former une collection, dont chaque pièce formeroit un anneau de la chaîne hiſtorique, on en auroit une connoiſſance entière. Ce plan, qui pourra s'exécuter un jour, ne peut encore pleinement remplir notre but, parce qu'il y a eu ſous le règne de certains Princes une grande quantité de revers différens, dont pluſieurs manquent encore. Dans le nombre des médailles que j'ai recueillies, j'ai été aſſez heureux pour en trouver d'expreſſives ſur les évènemens de leur ſiècle, de rares, d'inconnues même : dans ce nombre, il n'en eſt cependant que très-peu qui ſervent à mon deſſein, & qui aient le double mérite de figurer dans l'Hiſtoire Romaine, & d'inſtruire ſur celle des Gaules.

LE Gaulois qui, dans ſon impétuoſité, avoit renverſé le Trône d'Alexandre, & la puiſſance de Rome naiſſante, plioit une tête docile ſous le joug de cette dernière; le Conquérant dont le génie embraſſoit les moyens qui aſſurent la victoire & qui conſervent la conquête qui en eſt le prix, choiſit ceux avec leſquels on fonde de longues dominations ſur une terre étrangère. Connoiſſant les hommes à l'inſtar de l'intelligence qui eſt au-deſſus d'eux, il ſentit que les liens les plus forts ſont ceux qui attachent les cœurs. Ce plan généreux dans l'exécution duquel la

Gg ij

politique n'eut pas à combattre son caractère enclin à la bienfaisance, fut exécuté d'une manière qui répondit à la grandeur de ses vues, & en prépara la réussite. Sa main se plut à répandre des bienfaits sur cette même contrée qu'il avoit inondée de sang. L'assurance & la félicité succédèrent à la crainte & au malheur. Le Gaulois, dont l'ame étoit neuve & sensible à la vertu, se passionna en trouvant dans son terrible vainqueur un cœur paternel, un maître généreux. Le sentiment de sa reconnoissance s'éleva en raison de sa surprise; il échauffa son cœur, déja plein d'admiration pour lui, l'attacha d'une manière inviolable à son sort; & ce sentiment constant dans les troupes Gauloises valut à ce chef, qu'elles affectionnoient, l'Empire de l'Univers, & vengea leur patrie du triomphe de Rome, en la soumettant elle-même au conquérant, qu'elle avoit déchaîné contre les Gaules.

Ce vainqueur des Gaules, que la grandeur de son succès enhardit à le devenir de la terre, ne fit pas gémir les Provinces conquises sous des impôts dont le poids n'eût fait qu'aggraver leur servitude; il les allégea au point que le Celte, qui en sentit la diminution, douta de la perte de sa liberté : ses chefs accueillis & traités avec distinction, regrettèrent moins leur premier gouvernement. Le conquérant ne borna pas là ses bienfaits, il ambitionna la gloire d'être le bienfaiteur de l'humanité; il éclaira les vaincus avec le flambeau de la philosophie; sa main accoutumée aux entreprises hardies, osa déchirer le bandeau de la superstition & du fanatisme; il fit retirer des Prêtres, jusqu'alors sourds aux cris de la nature; il éteignit les bûchers, & renversa

les autels qui attendoient des victimes humaines; il proscrivit ces sacrifices barbares outrageans tout-à-la-fois la nature & la religion, institués dans le silence de la raison & les accès de rage du fanatisme; il fut le Gelon des Gaulois, il arrêta leur sang dès que l'épée fut rentrée dans le fourreau, & ferma jusqu'aux plaies de la superstition.

Ces moyens ne furent pas les seuls que lui suggéra sa prudence; il associa le peuple conquérant au peuple conquis; il entreprit de les réunir & de les fondre dans un seul. Les Colonies Romaines (a) répandues dans les Gaules servirent son projet, & produisirent le double avantage de rapprocher les deux peuples, & d'arrêter les progrès de la révolte par une place qui en imposât dans la Province : la division qui affoiblit les grandes Puissances n'échappa pas à sa politique, il l'employa adroitement en donnant la liberté à des Cités soumises à de plus considérables; il se créoit tout-à-la-fois dans ces murs, fiers d'une ombre de liberté, des amis & des ressources. Quatre légions répandues chez les Belges contenoient cette nation belliqueuse, & servoient de barrière contre les Germains; quatre autres, distribuées chez les Eduens, occupoient le centre, & tenoient en respect ce peuple puissant. Ce moyen ne fut pas celui qui servit le moins à entretenir l'ordre & à étouffer la

(a) Beauvais, Angers, Tours, Lillebonne, Loudun, appelées *Cæsaromagus*, *Juliomagus*, *Cæsarodunum*, *Juliobona*, *Juliodunum*, du nom de leur fondateur; il se peut aussi que ce titre leur ait été donné par quelques-uns de ses successeurs, en mémoire des établissemens qu'il y fonda.

voix de la révolte. Les esprits belliqueux, pour qui la guerre étoit un besoin, furent incorporés dans ses légions; & la Noblesse, toujours redoutable par sa bravoure, fut associée aux périls du conquérant: dix mille hommes tirés de son sein, formant une excellente cavalerie, secondèrent ses entreprises; la gloire qu'ils y trouvèrent leur fit fermer les yeux sur leur servitude & la politique de leur chef.

César vit le succès répondre à des mesures aussi justes, & les Gaules, tranquilles pendant son absence, lui laissèrent le champ libre pour se mesurer avec Pompée; car pendant que ces deux rivaux se faisoient une guerre dont le monde entier devoit être le prix, les peuples du Beauvoisis ayant osé lever l'étendard de la révolte, furent aussi-tôt réprimés par le Tribun Albinus, & forcés à rentrer sous le joug: leur exemple n'eut pas d'imitateurs; les Gaulois, spectateurs du combat de César & de Pompée, & favorisant le premier, attendoient, avec tout l'univers, quelle alloit être l'issue de ce grand évènement, lorsque César, agité des fureurs de la guerre civile, & courant exterminer ses ennemis en Espagne, arrive devant Marseille. Seule elle n'est point entraînée par son ascendant, & prend librement son parti entre lui & Pompée; elle croit être d'un poids dans la balance du monde encore en équilibre entre ces deux rivaux; elle ferme ses portes à César, & reçoit sous ses yeux Domitius, le Lieutenant de Pompée. César frémissant de courroux, assiége aussi-tôt cette ville audacieuse; déja la campagne est ravagée, les bois sacrés des Druides servent aux travaux du siége, une flotte se rassemble

ſur le Rhône, & César part pour l'Eſpagne. Il eſt de retour, il a vaincu ſes ennemis, l'Eſpagne eſt ſoumiſe. La victoire n'avoit pas attendu ſon arrivée pour ſe déclarer devant Marſeille.

Brutus, ſon Amiral, ayant deſcendu le Rhône avec douze galères, dont la conſtruction avoit été auſſi rapide que l'ordre, y en joignit ſix autres qu'il ſurprit aux Marſeillois. Malgré cet avantage, la flotte de ces derniers, réunie à Toulon avec celle de Naſidius, Amiral de Pompée, étoit encore bien ſupérieure, mais les deux diviſions ne combattirent pas avec une égale valeur. Les Marſeillois, qui combattoient pour leur liberté, pour le ſalut de leur ville, attaquoient avec un courage égal à celui des Romains qu'ils avoient en tête; pour la flotte auxiliaire, qui avoit moins d'intérêt au combat, elle n'agit que foiblement, & gagna le large ſans perdre un ſeul vaiſſeau, au lieu que Marſeille en perdit neuf, dont quatre furent pris, & cinq furent ſumbmergés. Brutus, maître de la mer, ferma le port auſſi-tôt, & Trebonius pouſſa le ſiége avec ardeur. Marſeille, après avoir tout fait pour l'honneur & la liberté, & tout riſqué pour la cauſe de Pompée ſon bienfaiteur, étoit enfin réduite aux abois, lorſque César, vainqueur de l'Eſpagne, ſe préſenta une ſeconde fois devant ſes portes. Preſſée par la force & la faim, elle ſubit la loi qu'il lui dicta; il lui enleva ſon tréſor & ſes vaiſſeaux, & borna ſa vengeance à ne lui accorder qu'un pardon que le mépris ſembla lui arracher en diſant que les habitans n'en étoient redevables qu'à la gloire de leur ville, & au mérite de leurs ancêtres. Ils n'en avoient cependant guère dégénéré,

mais ils avoient piqué l'amour-propre de César, & cette passion offensée le rendoit injuste.

Le Dictateur, vainqueur de tant de peuples, succomba sous la trahison : la mort de cet homme, à jamais célèbre, n'apporta aucun changement dans le sort des Gaulois, ils s'étoient familiarisés avec leurs chaînes ; entraînés par le torrent des prospérités du conquérant, captivés par ses qualités, subjugués par son génie, ils donnèrent des regrets à sa mort, & des éloges à sa mémoire ; la preuve en existe encore sur cette terre après un silence de dix-huit cents ans ; le sang qu'il y répandit s'en est effacé, & sa gloire y a laissé des monumens reconnoissables aujourd'hui, par les restes des bâtimens, des chemins, des colonnes (*a*) & des médailles (*b*) qu'on rencontre ; ces dernières sur-tout, fruit de la reconnoissance & d'une volonté libre, sont autant de preuves des hommages que nos pères rendirent à sa mémoire.

La mort de César fut un coup terrible, la commotion qu'il excita se fit sentir dans les trois parties du monde ; pendant que les Triumvirs, d'un côté, Brutus & Cassius, de l'autre, remettent en question ce qui avoit déja été jugé entre César & Pompée, & ce que l'épée du premier avoit décidé, les Gaules, d'abord vexées par les troupes d'Antoine, de Lépidus & de Munatius Plancus,

(*a*) La Colonne de Cussy, entre Beaune & Arnay le-Duc.

(*b*) Des médailles, bronze de Colonies, avec sa tête couronnée de lauriers, & ces mots : *Cæsar Pont. Max.*

Une autre en argent, représentant un triomphe ; au bas du char ces mots ; *Cæsar. Roma ;* voyez Médaille, N°. 3.

enfantent

enfantent des armées pour la ſervitude de Rome, & la puiſſance de ſes tyrans. La cauſe la plus juſte ſuccomba une ſeconde fois dans la Grèce. Brutus & Caſſius, ſes défenſeurs, périrent ſur-le-champ de bataille de Philippes, & la liberté s'enſévelit pour toujours dans le tombeau de ces derniers Romains. Antoine, le héros du Triumvirat, renouvela, dans la diviſion de l'Empire, le ſpectacle répété dans tous les partages, où le plus puiſſant a le meilleur lot. Il eut pour le ſien, l'Orient & les Gaules.

Parmi les horreurs de la guerre, au milieu de ces ſcènes de ſang & de dévaſtation, Lyon prit naiſſance; ſubitement élevée au confluent de la Saône & du Rhône, cette ville devint, dès ſon berceau, la métropole des Gaules. *Munatius Plancus*, plus recommandable par ſa fondation que par les victoires les plus célèbres, étoit alors gouverneur de la Celtique; frappé de la poſition avantageuſe du lieu, guidé par le deſir du bien & l'honneur de ſa place, il expia la part qu'il avoit eue dans les guerres civiles, en élevant les fondemens de la cité qui devoit coopérer au bonheur des peuples, comme point central de leur commerce. Son choix a été juſtifié par l'évènement, & ſuivi d'une nombreuſe population, à qui ſon nom doit être cher aujourd'hui. La ville fut d'abord bâtie ſur la montagne, poſition préférable aux yeux des Gaulois; elle eſt inſenſiblement deſcendue ſur les bords des deux rivières, & les a couverts des beaux quais qui les dominent; mais cette marche a été auſſi lente que celle des ſiècles, & a varié ſelon les évènemens & les intérêts du commerce. Le ſentiment de la reconnoiſſance de Lyon, envers ſon fondateur, doit s'étendre

jusque sur Vienne, car c'est de cette ville qu'est sorti l'essaim qui a rempli ses premiers murs. Ses habitans, chassés de leurs foyers par les Allobroges (*a*), qui avoient profité de la confusion de la guerre civile, pour satisfaire leur haine ou leur goût pour le brigandage, erroient sur les bords du Rhône, lorsque le Proconsul leur tendit une main secourable, leur donna une nouvelle patrie, & en fit la tige précieuse d'un peuple, dont l'activité & l'industrie devoit un jour mettre à contribution tous les autres de l'univers.

Les Gaules avoient déja changé de maître, la passion d'Antoine, pour Cléopâtre, les lui avoit fait perdre; Octave s'en étoit saisi, les vœux des Celtes, dévoués au nom de César, l'avoient favorisé, l'éloignement de son collègue occupé de ses plaisirs & de la guerre contre les Parthes, avoit rendu cette entreprise facile; l'amour de la liberté étoit tellement éteint dans le cœur des Gaulois, que leur conquête, qui, vingt ans auparavant, avoit coûté neuf années de guerre, cent combats, & la perte de plus d'un million d'hommes, fut renouvelée par Octave, sans effusion de sang; & la Gaule fut tellement attachée à sa domination, qu'elle y resta pendant plus de cinquante ans, sans interruption. Cette soumission étoit le fruit de la politique de César, qui avoit habilement façonné les Celtes au joug Romain : son successeur entra dans ses vues, se servit d'abord des mêmes moyens, & en confia l'exécution à un homme qui excelloit à combattre & à gouverner.

(*a*) Voyez Dion.

Agrippa, ce Romain digne des beaux temps de la République, à qui on ne peut reprocher que ſon attachement au tyran de ſa patrie, & d'avoir proſtitué ſon épée à la lui aſſervir, développa, dans ces contrées, l'heureux génie dont la nature l'avoit doué; il les couvrit de monumens, d'établiſſemens utiles, & y rendit ſon nom célebre, par les effets de ſa bienfaiſance & la gloire de ſes armes (*a*); à ſes ordres, ces grandes voies Romaines, dont nous voyons encore avec admiration les ſuperbes débris, s'échappent de Lyon, lieu de ſa réſidence, comme d'un centre commum, coupent la Gaule, établiſſent les communications, & portent, au premier ſignal, les armées d'une province dans une autre; pendant qu'il trace d'une main ces routes majeſtueuſes, qui s'étendoient comme autant de liens ſur ce pays, il conſolide, de l'autre, l'établiſſement des Colonies, & travaille à en augmenter la force & le nombre, en y introduiſant juſqu'à des peuples Barbares. Ce fut à ce ſyſtême que Cologne dut ſes premiers fondemens, comme on va le voir.

Les Suèves (*b*), qui avoient oſé diſputer les Gaules à

(*a*) La preuve s'en eſt perpétuée ſur la Médaille frappée par la ville de Niſmes, en ſon honneur & en celui d'Auguſte : on y voit leurs têtes accolées, & ſur le revers un crocodile enchaîné à un palmier, emblême de la conquête d'Egypte, fruit de la victoire d'Actium. Voyez Médaille, N°. 4. Cette pièce, jointe aux Obſervations du ſavant Peireſc, fait croire que les beaux monumens de Niſmes ſont du temps d'Auguſte & d'Agrippa.

(*b*) Peuples qui habitoient toute l'immenſe étendue de pays qui eſt entre la Sala, l'Elbe, la Viſtule, la mer Baltique & le Danube; c'eſt-à-dire, partie du Brandebourg, de la Pruſſe, de la Grande-Pologne, de la Bohême, &c. ils s'étoient même étendus juſqu'au Rhin.

César, & qui avoient combattu pour leur possession, sous leur Roi Arioviste, étoient encore le plus puissant des peuples qui habitât de l'autre côté du Rhin : leurs voisins, les Ubiens (*a*), gémissoient sous leur oppression, ils avoient déja imploré la protection de César; le courroux du Romain s'étoit ranimé au nom d'un ennemi avec qui il s'étoit mesuré, il avoit passé le Rhin, poursuivi les Suèves, ravagé leur pays, & vengé les Ubiens. Ces peuples guerriers crurent avoir trouvé, plusieurs années après, le moment de la vengeance contre l'ennemi qui leur avoit attiré ce terrible orage, ils fondent sur les Ubiens, & dévastent les terres de leur domination. Ces derniers recourent de nouveau aux Romains, Agrippa franchit le Rhin, chasse les Suèves. Soit que la position de cette nation l'exposât à de fréquentes attaques, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elle eût été plus utile aux Romains sur l'autre rive du fleuve, Agrippa la séduisit par l'apparence d'un intérêt simulé, lui persuada de passer le Rhin, de mettre cette barrière entr'elle & ses ennemis; elle accepta la proposition, & de libre qu'elle étoit sur une des rives du fleuve, elle devint sujette sur l'autre; sa gloire se borna à défendre les frontières des Gaules pour les Romains, dans l'espace qui s'étend depuis Bonn jusqu'à Nuys, elle habita les murs de Cologne, dont le Proconsul jeta les premiers fondemens, & qui depuis porta son nom, sous le titre

(*a*) Peuples de la Germanie, le long du Rhin, dans les environs de Cologne & du Duché de Juliers.

de Colonie d'Agrippine, lorſqu'Agrippine, mère de Néron, l'eut augmentée & embellie.

Il eut, dans le même-temps, une autre guerre à ſoutenir, mais qui ne produiſit point de nouveaux ſujets aux Romains. Les Gaulois Aquitains, qui avoient pluſieurs Seigneurs puiſſans, dont quelques-uns deſcendoient de leurs anciens Rois, levèrent, pour un moment, les étendards de la liberté, mais ils furent abaiſſés auſſi-tôt; Agrippa, auſſi actif que grand homme de guerre, les battit, rétablit dans leur province le calme avec le joug qu'ils avoient voulu repouſſer, & reprit les projets qu'il avoit formés pour le bonheur des Gaules; il en avoit déjà effectué pluſieurs (*a*), lorſqu'il fut rappellé par Auguſte, qui l'oppoſa tour-à-tour comme un bouclier invincible, aux Barbares, à Sextus Pompée, à Lépidus, à Marc-Antoine.

Pendant que ce Général vainqueur ſur terre & ſur mer, accumuloit, ſur la tête de ſon maître, les Diadêmes des trois parties du monde, les Suèves & les Morins (*b*) entreprirent, les uns de venger leurs injures, & les autres de recouvrer leur liberté, mais ils échouèrent également dans leurs projets; Caius Carinas, Préfet de la Gaule Belgique, vainquit & ſoumit les Morins, la victoire l'accompagna également contre les Suèves; ſes ſuccès furent récompenſés du triomphe dont il par-

(*a*) Les établiſſemens qu'il fit à Niſmes, le pont du Gard, dont le titre de *Curator perpetuus aquarum* qu'il portoit, concourt à lui faire attribuer la gloire.

(*b*) Anciens peuples de la Gaule Belgique qui habitoient une partie de la Flandre, de l'Artois & de la Picardie.

tagea l'honneur avec Auguſte, l'an 725 de la fondation de Rome.

Auguſte jugea à propos, trois ans après, de ſe charger de l'adminiſtration des Gaules; ſon but étoit d'y établir un gouvernement roulant, à l'inſtar de ces machines qui vont d'elles-mêmes après la première impulſion; il entroit encore dans ſes projets, d'affermir ſon autorité, de connoître à fond le pays & ſes reſſources, & de ſoumettre l'Angleterre; il arriva dans les Gaules, ſuivi d'une armée pour leur exécution. Ils furent tous effectués, à l'exception de la conquête de l'Angleterre, les troupes qu'il deſtinoit à cette expédition, ayant été employées à la guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Aſturiens & les Cantabres (*a*); guerre ſanglante & terrible, ainſi que toutes celles que ſoutint la généreuſe nation Celtibérienne (*b*), & dans le cours de laquelle Rome eut beſoin de toutes ſes forces, de ſa fortune, & de la valeur d'Agrippa. Réſidant à Narbonne, il veilloit à la fois ſur la guerre d'Eſpagne & ſur le gouvernement des Gaules; il fit une opération qui doit être la baſe de toute adminiſtration éclairée, & qui doit ſe renouveler dans un état après chaque révolution; ce fut le dénombrement des hommes & des terres; la répartition des impôts ſe fit en raiſon des connoiſſances qu'on venoit d'acquérir; & bientôt, ce qui n'eſt que trop ordinaire à la ſuite d'un cadaſtre, on employa ces mêmes connoiſſances contre les ſujets, en les ſurchargeant de nouveaux ſubſides. Le

(*a*) Partie de la Biſcaye & des Aſturies.

(*b*) Partie de l'Aragon & de la Caſtille vieille.

Gaulois, à ce coup, sentit la dureté de la servitude, mais la présence de l'Empereur, celle sur-tout de ses légions, lui en imposèrent, il murmura, & n'en paya pas moins.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction du droit Romain dans les Gaules; jusque-là chaque cité, chaque peuple s'étoit gouverné selon ses usages, ou ses loix; Auguste en asservit la majeure partie à la jurisprudence de Rome, & à sa forme d'administration; l'histoire n'a pas encore résolu le problême de savoir s'ils y gagnèrent; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en résulta un ordre qui rendit les Gaules florissantes, & qui contrebalança le désavantage occasionné par l'appareil dispendieux de cette justice; la balance ne perdit son équilibre qu'au moment où ce (*a*) droit augmenta de volume, d'obscurité, & de dépenses dans l'explication de ses oracles; il n'est pas douteux qu'alors la position primitive ne fût préférable.

Ce vaste pays fut divisé en Provinces, subdivisé en cantons qui avoient leurs sous-divisions en villes, bourgs, & châteaux; le ressort des jurisdictions fut arrondi, & les provinces furent limitées par des bornes remarquables, telles que les rivières & les montagnes; la Gaule divisée en trois parties à l'époque de la conquête, resta sur le même pied, à l'exception de la Gaule Aquitanique, qui fut augmentée aux dépens de la Celtique; elle n'alloit guère au-delà des rives de la Dordogne, Auguste l'é-

---

(*a*) Sous Alexandre Sévère, sur-tout par les nombreux écrits des Jurisconsultes Paulus, Ulpianus, Pomponius, Celsus, Modestinus, &c.

tendit jusqu'à celles de la Loire : il lui donna trois métropoles, Bordeaux, Eaulse (*a*), remplacée depuis par Auch, & Bourges. Cette dernière dominoit sur toute la partie qui avoit été retranchée de la Celtique, dont elle avoit été autrefois la capitale. La Celtique plus resserrée alors, mais toujours aussi étendue depuis le retranchement qu'elle avoit essuyé pour la formation de la Narbonnoise, eut deux métropoles. Lyon fut l'une, Rouen l'autre, & les deux provinces furent connues sous le nom de Lyonnoise première, & de Lyonnoise seconde. La province Narbonnoise appartenant depuis long-temps à la République, fut soumise à la nouvelle métropole, & Vienne qui en étoit auparavant la capitale, vit passer la primatie à Lyon, à qui Auguste prodiguoit autant de faveurs que la nature lui avoit accordé d'avantages. La Gaule Belgique fut coupée en trois provinces sous les noms de Belgique, de première & de seconde Germanique. Trèves étoit la capitale de la première, Mayence & Cologne des deux autres. Les Gaules furent dans la suite divisées en dix-sept provinces. Dans chaque Capitale (*b*) siégeoient des Magistrats chargés de veiller au bien des peuples, & à l'administration de la justice; des légions distribuées sur la frontière, &

(*a*) Anciennement *Elusa*. Dans l'Armagnac en Gascogne, il existe encore une petite ville d'Eause en Armagnac, à 4 lieues de Fondom.

(*b*) Les capitales de ces dix-sept provinces étoient Lyon, Rouen, Tours, Sens, Besançon, pour la Celtique; Bourges, Bordeaux & Auch, depuis la ruine d'Eaulse, pour l'Aquitaine; Treves & Rheims, pour la Belgique; Mayence & Cologne, pour la Germanique; Narbonne, Aix, Vienne, Embrun & Monstiers, dans la Tarentaise en Savoie, pour la Narbonnoise.

quelques cohortes dans l'intérieur de l'Etat, devoient prévenir les révoltes au dedans, & le protéger au dehors.

Chaque canton appellé *Pagus* avoit une cité; les tribunaux des bourgs & des petites habitations ressortissoient au tribunal de cette cité, on appelloit de ce dernier au Sénat de la Métropole; les appellations de nos Justices inférieures, aux Bailliages, ensuite aux Parlemens, ne sont que l'imitation de cette marche juridique. Chaque métropole se modèlant sur Rome avoit un sénat, & la ressemblance fut poussée si loin, qu'il y eut dans plusieurs de ces (a) villes jusqu'à des Capitoles, des Arènes, des Arcs de triomphe. L'institution des grands jours, ou assises fut une de celles qui prirent naissance à cette époque; chaque officier fut obligé de les tenir dans sa jurisdiction, & d'y paroître sous l'appareil de la justice armée pour la réforme des abus, & la punition des délits. Cet usage qui s'est maintenu parmi nous avec plus ou moins de vigueur selon la force ou la foiblesse du gouvernement, est un de ceux dont nous devons faire hommage aux Romains, & à Auguste en particulier. Nous allons lui trouver la même prudence dans son administration militaire.

Chaque métropole fut soumise à un Gouverneur, qui étoit soumis à son tour à l'autorité d'un Proconsul ou Gouverneur général. Ces Officiers étoient de deux sortes, la différence de leur pouvoir indiquoit la source d'où il émanoit. Auguste, soit pour se décharger du fardeau

(a) Lyon, Trèves, Nismes, Autun, Toulouse & Bordeaux.

des affaires, soit pour satisfaire le sénat en lui donnant une ombre d'autorité, avoit partagé avec lui les Provinces de l'Empire, & ce partage étoit de la nature de ceux qui se font dans tous les états entre les Magistrats, & le Général des armées; le second qui a la force en main ne manque pas d'en faire partie de son lot; ce fut aussi ce qui arriva. L'Empereur eut toutes les provinces frontières, exposées aux attaques de l'ennemi, & par conséquent toutes les troupes qui en assuroient la défense. Le Sénat eût les provinces paisibles de l'intérieur où il n'y avoit que des arrêts à donner. Les Gouverneurs du Sénat revêtus de la robe, & n'agissant que par ses ordres ne pouvoient innover, ni augmenter les impôts sans sa participation. Ceux de l'Empereur paroissoient tout à la fois sous l'appareil respectable, & imposant de la robe, & des combats. Ils jugeoient & commandoient les armées, innovoient, augmentoient les impôts selon qu'ils jugeoient nécessaire; le temps de leur pouvoir n'étoit pas fixé, celui qui émanoit du Sénat ne duroit qu'un an. Le corps ne se faisoit représenter que par des Magistrats tirés de son sein, & qui avoient occupé les premières places dans les Magistratures. Les préposés de l'Empereur étoient pris indifféremment dans toutes les classes; ces postes étoient le prix du mérite militaire, & des talens de celui qui y parvenoit.

Telle fut l'administration qu'Auguste établit dans les Gaules, & sous laquelle vécurent nos pères; administration sage en la comparant à celle qui existoit auparavant, & en considérant la rapidité avec laquelle elle

s'éleva, & l'intervalle immenſe que franchit tout-à-coup le bon ordre, mais qui n'obvioit pas aux abus; deux diſpoſitions principales ſur-tout, ſembloient faites pour leur ſervir de germe, ſavoir; 1°. le pouvoir arbitraire qu'on laiſſoit aux officiers de l'Empereur dans les impoſitions portées depuis à l'excès par le Gouvernement, & ſur lequel ils enchérirent encore pour leur profit particulier; 2°. les commiſſions trop brièves des officiers du Sénat qui, dans un état corrompu, ſuivoient la pente générale, & n'avoient que le temps de s'occuper de leur intérêt particulier, & non celui de conſidérer le bien général, encore moins de le faire.

A ces changemens dans la domination, dans le gouvernement, ſuccéda celui qui ſe fit dans les mœurs, il fut plus grand encore, & plus étonnant. Les Romains, voulant faire oublier leurs uſurpations, ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour empêcher les Gaulois de jeter leurs regards ſur le paſſé, & de les arrêter ſur leurs chaînes, que de les diſtraire par le ſpectacle intéreſſant des arts; ils les leur préſentèrent dans le dégré d'élévation où leur génie les avoit portés, c'eſt-à-dire, grands & majeſtueux. Ils ne ſe trompèrent pas. Le Gaulois les reçut avec tranſport, les embraſſa avec avidité, & s'y familiariſa au point qu'il lutta bientôt avec Rome elle-même, & ſe rendit remarquable dans tous les genres. Ces maîtres indulgens abaiſsèrent d'abord leurs idées au niveau de celles de leurs diſciples, mais ceux-ci parvinrent bientôt à la hauteur de leurs connoiſſances; à la vérité ils ne furent pas inventeurs, mais le germe des arts que les Romains leur portèrent fructifia ſur ce ſol

aussi heureusement qu'en Italie ; les mœurs & les usages des Gaulois s'enrichirent de ceux de leurs conquérans ; le crédit de leurs Prêtres tombant avec leur Religion, elle disparut sous celle des vainqueurs, & fit place au culte Romain ; & cette nation qui étoit un moment auparavant dans les ténèbres de la barbarie, parut avec un éclat pareil à celui des maîtres du monde.

L'Architecture, le plus majestueux des arts, se déploya sur cette terre avec une noblesse qui enchante encore aujourd'hui malgré la vétusté des monumens. Les Arcs de triomphe d'Autun, son Capitole, ses Ecoles Méniennes (*a*), la Maison Quarrée de Nismes, les vastes Amphitéâtres de ces deux villes, & de celle d'Orange, le pont du Gard, le superbe Temple de Clermont ruiné par Crocus, celui que les Gaulois élevèrent à Lyon, en l'honneur d'Auguste, attesteront à jamais leurs progrès dans cet art. La Sculpture n'en fit pas de moins brillans, la belle colonne de Cussy (*b*), proche Arnay-le-Duc, (*c*), la statue de Minerve, trouvée à Autun, une foule de bas-reliefs, de bronzes, & d'antiques de toutes espèces, répandues dans beaucoup de villes & de cabinets du Royaume, mille fragmens de tombeaux, de portiques, de temples, & d'autres portant l'empreinte d'un ciseau délicat, tant de médailles d'une expression aussi énergique qu'ingénieuse, ne permettent pas de douter de l'excellence de l'art. Ils ne firent pas de moindres pro-

(*a*) *Scolæ Menianæ*. Voyez d'Anville, éclaircissemens sur l'ancienne Gaule.

(*b*) Cussy-la-Colonne, village au diocèse d'Autun.

(*c*) En Auxois.

grès dans la Peinture, ſi l'on en juge par les Freſques, & les décorations trouvées dans les ſouterrains qui ont été ouverts.

Les Belles-Lettres ſur-tout, prirent un eſſor qui étonna l'Italie, & la Grece elle-même : les écoles de Marſeille le diſputèrent à celles d'Athènes, & l'emportèrent ſur elles, par le grand nombre de Profeſſeurs qu'elles fourniſſoient aux autres villes, preuve ſans replique de leur ſupériorité. Les anciens écrivains ſuivis par Mezerai, & l'auteur de l'hiſtoire de l'Univerſité de Paris, parlent avec éloge des écoles de Lyon, Beſançon, Autun, Narbonne, Toulouſe, Bordeaux, Poitiers, Clermont; ils auroient pu y ajouter celles de Sens, de Rouen, d'Avalon (*a*), mais les plus célèbres, ſans contredit, furent les écoles Méniennes d'Autun qui avoient remplacé celles des Druides, & celles de Marſeille; cependant toutes produiſirent des hommes illuſtres; on ſe plairoit à en rapporter les noms s'ils ne ſe trouvoient pas dans Mezerai, & dans les hiſtoriens modernes de la Bourgogne. Au

(*a*) La Médaille produite par M. Pellerin, prouve ſon ancienneté. Le mulet qui eſt repréſenté au bas d'un buſte Gaulois, eſt l'emblême de la voie Romaine qui paſſoit ſous cette ville, & dont on voit encore les traces. Elle tiroit d'Autun à Auxerre, par Avalon & Cure, appelé *Chora*. Ce fut la route que tinrent Sylvain & Julien, (*V. Am. Marc.*) On y a trouvé une colonne milliaire, rapportée dans les antiquités de M. de Caylus. Tout récemment on vient d'y trouver la tombe d'un Gaulois, habillé d'une ſimple tunique, tenant en main une urne avec cette inſcription au-deſſus : *Marcellianus*; il eſt dans la maiſon du Maire. Il falloit que ces écoles fuſſent auſſi anciennes que renommées, à en juger par les perſonnages illuſtres qui en ſortirent, tels que Saint-Amateur & Saint-Germain, Evêque de Paris. On ſoupçonne qu'elles étoient ſituées dans l'endroit où on a trouvé, il y a environ vingt ans, de grands rangs de ſiéges de pierre, dont deux ou trois ont été mis hors de terre.

reste comment les sciences n'auroient-elles pas fructifié dans un pays où elles étoient tellement en honneur qu'un principal avoit jusqu'à trente-six mille livres de notre monnoie d'appointements (*a*), & où elles conduisoient à l'honneur suprême du Consulat (*b*).

Auguste connoissant de quelle importance étoient les Gaules, ne négligea aucun des moyens qui pouvoient en assurer la conservation, & ces moyens furent si efficaces qu'il les attacha pour toujours à l'Empire : aux précautions qui naissent de la force & de la terreur, il ajouta habilement celles qui lient les hommes par le sentiment, & la correspondance. Il s'appliqua à rendre la langue Romaine familière aux Gaulois. De l'unité du langage naquit celle des idées. Connoissant les opinions religieuses pour le germe de la discorde parmi les nations, il s'occupa à les ramener au même niveau ; il chercha à inspirer le goût du culte Romain, & donnant l'exemple de la tolérance avec le précepte, il s'abaissa jusqu'à élever un Temple en l'honneur du Vent de bise, que sa salubrité rendoit cher aux Gaulois. A l'union de la langue, & de la religion il joignit encore celles des mœurs ; il décora le Celte de l'habit Romain. Ce costume d'un peuple aussi grand flatta son amour-propre, & l'engagea à en acquérir les mœurs avec la robe ; il ne voyoit pas

(*a*) Les appointemens d'Eumènes, Professeur d'éloquence, & principal des écoles Méniennes, montoient à trente-six mille livres de notre monnoie.

(*b*) Ausone, Professeur de Bordeaux, & Précepteur de l'Empereur Gratien, fut honoré du Consulat sous le règne de ce Prince, & fut son collègue. Fronton, principal de Clermont, fut Consul sous Antonin. Tyran de Besançon, le fut sous Hadrien. Exupere de Narbonne fut Gouverneur d'Espagne.

que le vaincu, sous l'habit du conquérant, ne porte que la livrée de son maître. Ce maître fit plus encore; il voulut que les villes portassent son nom, & pour que tout datât de lui dans cette contrée, & portât l'empreinte de sa domination, il transforma les habitans, les enferma avec des Italiens dans des villes (*a*) fières du nom de leur souverain, & des embellissemens dont il les décora. Le séjour long & réitéré qu'il fit dans cette contrée, les graces qu'il répandit sur la noblesse, l'attirèrent à sa cour; cette cour d'un Prince magnifique & rusé, où tout concouroit à séduire des ames neuves, & d'où elle sortoit Romaine par le sentiment comme par le costume: enfin il fut si habilement se prêter aux goûts de cette nation, il la façonna si bien à son joug qu'elle lui éleva des Temples dans plusieurs villes (*b*); le plus fameux fut celui de Lyon, consacré par soixante peuples Gaulois. Cet acte d'adulation fait voir jusqu'où alla la servitude des uns, & l'empire de l'autre. Un Eduen nommé *Verecondatus*, brigua & obtint ce sacerdoce, le premier de ce genre, qui eût avili un Celte.

Le Gaulois devenu sous ce despote, aussi servile que

(*a*) Trèves, Soissons, Saint-Quentin, Senlis, Poitiers, Troyes, Clermont, Autun, Nismes, &c. étoient autant de villes portant le nom d'Auguste.

(*b*) A Nismes, où les Pretres du Temple de ce Dieu de fabrique & de condition humaine, portoient le titre de *sex viri Augustales*. Ils sont désignés dans une inscription: *IIIIII viri corporati Nemausenses*.

A Narbonne, selon l'inscription trouvée en 1566, & rapportée par Spon, *Servitio Martiano arverno. C. servilii domati filio sacerdoti ad templum Romæ & Augustorum tres provinciæ Galliæ.*

Voilà d'où viennent tant de Médailles d'Auguste & de Tibère, représentant un Temple avec ces lettres au bas. *Rom. & Aug.*

le Romain, ou pour mieux dire étant devenu Romain, inspira si peu de crainte que les quatre légions qui étoient au milieu de ses provinces, furent portées sur la frontière; douze cents hommes distribués dans l'intérieur suffirent pour y entretenir la police & le bon ordre; mais ce que les Gaulois n'osoient tenter pour leur liberté étoit entrepris par les Germains. Arminius luttant contre Rome, avec des forces bien inférieures, lui fit éprouver de sanglantes défaites, & fit présager par le courage de sa nation qu'elle seroit un jour le fléau des Romains, & qu'elle anéantiroit tôt ou tard leur puissance dans les Gaules. Auguste mourut frappé de ce pressentiment que nous verrons se vérifier dans le cours de cet ouvrage.

Sous son règne commença l'Ere d'Espagne, précédant de trente-huit ans l'Ere Chrétienne; son usage s'étend à l'histoire de ce royaume, à celle de la partie méridionale des Gaules, & des côtes opposées de l'Afrique. Une institution plus sensible pour les peuples fut celle du vingtième. Ce fut sous ce despote qu'on vit éclore le germe fatal qui forma la science de l'impôt, art funeste & ténébreux qui augmenta toujours pour le malheur des peuples, & qui n'a pour remède qu'une imposition unique, simple, & uniforme dans la perception (a); de cet œuf sortit le monstre de la Finance, qui s'étendant sur toutes les Gaules, en suçoit toutes les parties, & extrayoit du sang des peuples quatre cents (b)

(a) Les Assemblées Provinciales, si sagement instituées, atteindront au but.

(b) Le père Bertholet, dans son Histoire du Luxembourg, l'évalue à seize millions huit cents mille livres.

mille

mille sesterces qu'Auguste en exigea & qu'il doubla sur la fin de son règne. Ce tribut accablant, au rapport de Velleius Paterculus, égaloit presque celui du reste de l'Empire.

A ce tyran sanguinaire, que le nom & le génie du grand César firent monter sur le trone, qui s'y maintint par l'épée d'Antoine, ensuite d'Agrippa, qui le souilla tour-à-tour par des crimes, & l'embellit par des vertus, succeda un tyran plus cruel encore, qui, pendant un regne de vingt-trois ans, pesa sur l'univers (a). Tibère, à qui toute vertu faisoit ombrage, que toute puissance alarmoit, divisa en deux le commandement des armées dans les Gaules; un seul Genéral lui paroissoit trop redoutable dans ces contrees guerrieres. Sous ce règne exacteur, les marchands Italiens, habitués dans les Gaules, firent bientôt pencher la balance du commerce en leur faveur, & en obtinrent tous les profits; ils firent alors ce que leurs pareils pratiquoient à Rome, ils prêtèrent leur argent aux particuliers à un intérêt qui augmentoit avec la masse & le danger; cet interêt devint si excessif, qu'il les ruina en plusieurs provinces. Ce fléau s'entendit sur les villes, la manie des emprunts fut poussée à un point qui n'a eu de comparable que celle de ces temps mo-

(a) Les preuves de ce règne se lisent encore dans les Gaules; 1°. sur un monument trouvé dans les fondations de l'Eglise de Notre-Dame de Paris, assise sur un Temple d'Isis. 2°. Sur les Médailles que frapperent les colonies Gauloises. Sur le premier, on lit : *Tiberio Cæsari Nautæ parisiaci publice posuerunt.* Sur les autres, on voit tantôt un triomphe, voyez Médaille, N°. 5, tantôt un Temple, ou les marques du Pontificat. A en juger par le premier monument le commerce des Gaules fut protége par ce Prince.

dernes (*a*), les maux que ces emprunts ont occaſſonnés dans ce ſiècle, étoient alors portés à leur comble. Ces villes imprudentes avoient vendu les terres & les fonds de la Commune. Leurs propriétés aliénées, leurs revenus engagés, des impoſitions pareilles à celles que nous connoiſſons ſous le nom d'octrois, peſant ſur la tête de leurs citoyens, la misère devint générale. Tel eſt le luxe, c'eſt en vain qu'il diſparoît ſous l'autorité des gouvernemens, il reparoît toujours le même malgré les ſiècles & les révolutions; parce qu'il a toujours pour cortége immuable, la frivolité, l'égoïſme, la foibleſſe & le déſordre; dévorant le préſent, il ne s'occupe pas du futur, il jouit, & ne conſidère rien. Le fardeau des impoſitions, la maſſe des dettes étant exceſſifs, les débiteurs étant contraints rigoureuſement, la révolte qui naît du déſeſpoir, éclata aux deux extrémités des Gaules.

Florus & Sacrovir, Seigneurs Gaulois, en furent les chefs; à peine eurent-ils manifeſté leur deſſein, que la haine du gouvernement les mit chacun à la tête d'une armée, le titre de citoyen Romain accordé à leurs ancêtres, ne fut point un frein pour leur ambition & leur reſſentiment. La voix de la liberté, le cri de la vengeance, ſe firent entendre en même-temps à Autun, à Trèves,

(*a*) Il arrive de là que la partie active d'une nation eſt dévorée par la partie oiſive. L'une a toute la fatigue du travail, l'inquiétude des récoltes, & tout le fardeau des impôts; l'autre jouit de ſes ſueurs, parce que les Etats ou les corps affranchiſſent ſouvent leurs emprunts pour leur donner de la faveur. De là naiſſent l'oiſiveté, l'egoiſme & le célibat, favoriſé par les viagers. La degradation de moeurs, puis celle d'un Etat, enfin ſa chûte. On convient cependant qu'il eſt des cas urgens où l'emprunt l'emporte ſur toutes conſidérations.

dans la Touraine & dans l'Anjou; les efforts qu'ils ſuſcitèrent furent par-tout malheureux. Les troupes Romaines, diſciplinées par Germanicus, les Officiers qu'il avoit aſſociés à ſes victoires, étoient encore dans les Gaules, & s'y montrèrent dignes de leur réputation. Florus s'étoit à peine montré à la tête de quelque cavalerie, & d'une multitude que la misère avoit réunie ſous ſes étendards, qu'il fut pourſuivi par les légions qui étoient en quartier dans les deux Germaniques, & Julius Indus de Trèves, un des Commandans de ces légions, vainquit & diſſipa cet amas tumultueux. Florus abandonné ſe tua de ſon épée, ſon ſang éteignit le feu de la révolte dans le nord des Gaules, mais l'incendie continua dans la Touraine & dans la Bourgogne.

Acilius Avicla, Commandant de la cohorte qui étoit en garniſon à Lyon, marcha contre les Angevins & les Tourangeaux; il lutta d'abord avec des forces inégales, puis étant ſecondé par un détachement que lui envoya le Général de la Germanique inférieure, après la défaite de Florus, il prit le deſſus, & parvint, après différens ſuccès, à faire rentrer ces provinces ſous le joug qu'elles vouloient ſecouer.

Sacrovir, outre la populace & les eſclaves qu'il avoit armés à Autun, avoit ſoulevé les étudians de *ſes écoles*, qui étoient le rendez-vous de toute la jeuneſſe des Gaules. Ce mouvement, auſſi impétueux que ceux des écoliers de l'Univerſité de Paris dans les derniers ſiècles, & de Louvain dans celui-ci, ne fut pas plus dangereux; ce n'eſt pas avec de pareilles troupes qu'on défait des armées & qu'on ſecoue le joug de ſes maîtres. Auſſi Silicus, Général

des Romains, n'eut qu'à charger cette multitude pour la mettre en déroute : dès le premier choc elle se débanda; il ne resta sur le champ de bataille que les Crupellaires; c'étoit des esclaves qui, en cette occasion, étoient couverts, de la tête aux pieds, d'armes toute de fer qui les rendoient impénétrables aux coups, mais aussi ils ne pouvoient pas marcher aussi légèrement que les autres. Silicus les fit abattre à coups de hache & de pieux. Les Eduens désavouèrent cette levée de boucliers, & en jetèrent la faute sur la légèreté du chef & d'une jeunesse impétueuse. Quant à ces écoliers, qui, dans le premier moment, n'avoient pas douté qu'ils ne battissent les troupes Romaines, & qu'ils ne devinssent les vengeurs des Gaules, ils rentrèrent dans leurs écoles, où ils ne combattirent plus qu'avec des argumens. Rome pardonna, & continua à faire payer ses tributs. Sacrovir n'attendit pas son pardon; retiré dans une maison de campagne (*a*) avec ses amis, ils y mirent le feu, & s'égorgèrent les uns les autres.

Les Gaules, pendant le reste du règne de Tibère, furent tranquilles; mais les frontières furent souvent la proie des Germains & des Frisons. Ces derniers pendirent les exacteurs Romains qui levoient des tributs dans leur province, firent main-basse sur leurs troupes, & leur tuèrent, dans un combat qui se livra dans la forêt de

(*a*) On pense que cette maison étoit à Cordesses, distant d'une lieue & emie d'Autun; on y a trouvé, il y a quelques années, dans un souterrain, es preuves de l'incendie d'un palais Romain, dont les Mosaïques étoient alcinées.

Séven-Wolden (*a*), neuf cents hommes, & pluſieurs Officiers de marque. Les hoſtilités des Germains furent ſi peu réprimées, que nous liſons dans Suétone qu'*ils ravagèrent les Gaules à la honte de l'Empire.*

A ces Princes ſanguinaires ſuccéda un Souverain plus cruel encore, qui joignit à la rage du tyran la puſillanimité de l'eſclave : la verge de fer du dernier règne, qui n'avoit peſé que ſur l'Italie, s'étendit dans le nouveau juſque ſur les Gaules. Caligula, ce déshonneur du trône, s'y montra la ſeconde année de ſon règne. Avec les forces qu'il conduiſoit, ſon père Germanicus eût fait fuir les Allemands juſque ſur l'Elbe; ſon fils n'entra ſur leurs terres que pour y être agité des angoiſſes de la frayeur; friſſonnant de crainte au moindre danger, toujours prêt à fuir, il ſe ſauva un jour avec vîteſſe à la parole d'un ſoldat, qui diſoit que l'apparition de l'ennemi cauſeroit une grande épouvante; il ſe fit paſſer ſur les têtes de ceux qui étoient derrière lui, & ne crut être en ſûreté que lorſqu'il fut arrivé aux derniers rangs. Ses trophées ſe bornèrent à des coquilles qu'il ramaſſa ſur le rivage de l'Océan Britannique, & à des branches d'arbre qu'il fit couper en Germanie; mais s'il ne fit pas couler le ſang des ennemis, il ne ménagea pas celui de ſes ſujets, ſur-tout celui des Gaulois; il le répandit avec une impudence qui tranſporte encore d'indignation les deſcendans de ce peuple malheureux.

S'étant retiré à Lyon, après cette campagne honteuſe,

(*a*) Forêt de la partie méridionale de la Friſe, anciennement *Baduenna Lucus.*

avec le mépris de ses ennemis & les railleries de ses sujets (*a*), les ris furent bientôt changés en pleurs. Les provinces furent rançonnées, les villes taxées & les particuliers dépouillés : quiconque étoit riche étoit déclaré ennemi du Prince ou de l'Etat, & perdoit à-la fois sa tête & son argent, cause de son malheur. On compte dans le nombre des victimes *Verecondatus*, ce Prêtre du temple d'Auguste qui avoit vieilli dans l'ignominie de son sacerdoce; homme vil, qui n'avoit de comparable en bassesse, que le sentiment qui avoit elevé l'autel qu'il encensoit. La rage de la tyrannie, le mépris des hommes, furent portés à un point dont le trait suivant peut seul donner une juste idée. L'amour du jeu, cette passion qui oppose la frivolité à l'ennui, qui, éloignant de l'homme toute occupation utile, le dispose à tous les vices, étoit excessive dans ce Prince : comme il étoit aussi prodigue d'argent que de sang, il sortit un jour au milieu d'une séance où il faisoit une grosse perte, se fit représenter le dénombrement des Gaules, faisant partie de celui de l'Empire connu sous le titre de *Breviarium Imperii*, il parcourt d'un coup-d'œil empressé la liste des riches citoyens, apostille les noms des plus opulens, ordonne sur le champ leur massacre & la confiscation de leurs biens, puis vient reprendre sa place avec la gaîté d'un homme à qui il vient de survenir un heureux évènement. Il prit alors un ton railleur, & souriant de pitié sur ses com-

(*a*) Brignon, chef des Caninefates, l'un des peuples braves qui habitoient entre le Rhin, le Vahal & la Meuse, en avoit ri ouvertement, & avoit poussé l'audace jusqu'à lui faire la guerre.

pagnons : » Que je vous plains, leur dit-il, de vous fatiguer à jouer ſi petit jeu, tandis que d'un ſeul coup je gagne des millions «.

Ce fut pendant ce fatal ſéjour dans cette ville que ce monſtre, qui avoit des prétentions à l'éloquence, y fonda des prix, dont l'inſtitution portoit à-la-fois l'empreinte cruelle & biſarre de ſon caractère : les vainqueurs étoient récompenſés aux dépens des vaincus, & le tribut impoſé à ces derniers conſiſtoit en argent & en louanges. Cette peine n'étoit que pour ceux qui avoient ſuccombé après une lutte honorable; car ceux qui avoient concouru avec des forces inégales, étoient obligés d'effacer leurs écrits avec la langue ou avec des éponges; ils n'avoient pour alternative que d'être battus de verges ou précipités dans la Saône (*a*).

Comme tous les mauvais deſſeins peuvent germer dans la tête d'un frénétique, il lui vint dans l'idée de faire exterminer les légions de la Germanique, ces glorieux inſtrumens des victoires de Germanicus; il ne pouvoit avoir d'autre projet que de voir les plus braves hommes de l'Empire périr à l'ordre du plus lâche. Mais on ne maſſacre pas un corps de guerriers auſſi facilement que de paiſibles citoyens. Les légionnaires étoient aſſemblés, déja il les faiſoit entourer de ſa cavalerie, lorſque pluſieurs d'entr'eux, liſant ſa penſée ſur ſon front féroce, défilèrent ſecrètement, prirent les armes, & revinrent

(*a*) C'eſt peut-être à ce ſujet que l'adulation lui frappa dans les Gaules ces Médailles a revers blancs, où il eſt repréſenté avec une tête nue, poſée ſur un long col.

généreusement défendre leurs camarades & leur honneur. Ce tyran, qui avoit compté sur une boucherie sans résistance, frémit à l'aspect de ces armes, quitta précipitamment les Gaules, & fut chercher à Rome des victimes plus paisibles; mais bientôt il devint lui-même celle de Chærea, & tomba sous le glaive vengeur de ce Romain.

L'Univers, après ce coup, respira; le règne peu énergique, mais paisible, de Claude eût pu paroître heureux, s'il n'eût pas été agité par les fureurs & les passions de deux méchantes femmes, Messaline & Agrippine, qui portèrent sur le trône la cruauté & les prostitutions qui avoient fait abhorrer les derniers règnes. Mais les Gaules se ressentirent peu de ces passions, ou du moins elles ne troublèrent guère le calme dont elles jouirent sous ce Prince. Ses Généraux, dont plusieurs parvinrent depuis à l'Empire, en défendirent vaillamment les frontières, affermirent la domination de Claude, & lui procurèrent par leurs victoires le titre glorieux d'*Imperator*. Les Cauces & les Cattes ayant paru en armes, furent vaincus, les premiers par Galba, les autres par Gabinius, Généraux des deux Germaniques. Les légions Romaines passèrent du port de Gessoriac (Boulogne) dans la Grande-Bretagne; Plautius & Vespasien, après différentes victoires, poussèrent les Rois de l'Isle jusque dans les montagnes d'Ecosse; leurs succès parurent assez grands pour inviter l'Empereur à venir en recueillir la gloire (*a*), mais tandis

(*a*) Les Médailles de ce Prince, dont le revers représente un guerrier lançant le javelot & se couvrant du bouclier, ont été frappées en l'honneur de cet

que

que Claude traverse les mers, & se montre en vainqueur chez les Bretons, les Cauces battus sur le Rhin, ravagent les côtes de la Belgique.

Ce peuple, dont Galba avoit réprimé les incursions, habitoit sur les rives de l'Océan Germanique, & occupoit le pays connu aujourd'hui sous les noms d'Oost-Frise & de Comté d'Oldembourg. Il est remarquable pour avoir été le premier connu dans le Nord par ses expéditions maritimes. Assis sur les bords de la mer, & sur ceux de l'Ems & du Weser, il profita de sa position pour faire des courses sur les côtes éloignées, & fraya le chemin de sa piraterie aux Anglo-Saxons ses voisins, & aux Danois qui, après avoir été volés, devinrent eux-mêmes voleurs Ces Cauces étoient un des peuples qui, depuis, composèrent la confédération des Francs, ils furent chassés, comme nous le verrons, par les Anglo-Saxons, & refluèrent sur les barrières des Gaules qu'ils renversèrent. Montés, à l'époque de ces premières courses, sur des vaisseaux légers, ils entroient dans les bouches du Rhin, ravageoient les rives du fleuve en le remontant, ils pénétroient jusque dans la Manche, & pilloient les côtes de la Belgique, Province déja aussi riche que féconde.

Le Général qui veilloit alors à la sûreté de ces contrées, étoit un héros; doué d'un courage invincible, &

évènement. Voyez Médaille, N°. 6. Ces pièces furent le fruit de la reconnoissance & de l'adulation des Gaulois, qui voulurent éterniser un succès qui flattoit son amour-propre; ils en frapperent encore d'autres en l'honneur d'Antonia, sa mère, qui étoit accouchée de lui à Lyon. Claude, en habits longs, est représenté sur le revers. Voyez Médaille, N°. 7.

d'une ame vraiment Romaine, il étoit l'honneur de l'Empire, & remplit l'Univers de ſa gloire. Corbulon (c'étoit le nom de cet homme célèbre) accourut à la tête de ſes légions, deſcendit le Rhin ſur des galères, dont il hâta la conſtruction, attaqua les pirates ſur tous les canaux du fleuve, les vainquit par-tout, rendit la liberté à ſon cours, & ſe jeta auſſi-tôt dans la Friſe; la victoire qui l'accompagnoit alloit lui ſoumettre les Cauces, lorſque la jalouſie de la Cour mit des bornes à ſes ſuccès en lui ordonnant de repaſſer le Rhin, & d'abandonner ſes conquêtes, le vainqueur rétrograda à cet ordre, mais ſans diſcontinuer de marcher vers la gloire, puiſqu'il employa ſes troupes à creuſer des canaux, à conſtruire des chemins, opérations plus profitables à une nation que des victoires, & des trophées chèrement acquis.

L'évènement ſuivant fut remarquable parmi ceux de ce règne. Les Anſivariens (*a*), chaſſés de leur pays par les Cauces, vinrent fixer leurs cabanes ſur le ſol que les Romains avoient abandonné au-delà du Rhin, après l'avoir dévaſté. Ce peuple paiſible, favoriſé de ſes nouveaux voiſins, étoit conduit par Boïocalus, vieillard vénérable, digne à tous égards de la conſidération des Romains par ſa ſageſſe, & par l'attachement qu'il avoit manifeſté pour leur parti dans la guerre qu'ils avoient ſoutenu contre Arminius. Il crut, ſelon le droit de la nature, que la terre appartient à celui qui l'habite. Mais l'inquiète politique de Rome qui s'irritoit à la vue d'un

(*a*) Aujourd'hui dans le territoire de Deventer, aux Pays-Bas Hollandois, entre l'Ems & le Veſer.

voisin, parce qu'elle ne voyoit que des ennemis dans les autres hommes, porta aussi-tôt le fer & le feu chez ce peuple pasteur. Tel est le conquérant; il est ennemi né de la nature, & toujours disposé à changer la terre en déserts pourvu qu'il regne. Boïocalus voyant que ses ennemis se refusoient à le laisser jouir du droit de citoyen sur la terre, répondit avec courage que si elle lui manquoit pour vivre, elle ne lui manqueroit pas pour mourir; en effet, elle fut son tombeau, & celui de la majeure partie de sa nation qui succomba sous les armes Romaines. La fortune est souvent injuste, mais ses injustices se réparent à la longue, & on observe, pour la satisfaction des Lecteurs qui se seront attendris sur le sort de cette nation malheureuse, que les Goths, qui, trois siècles après, chassèrent les Romains de leurs foyers, & prirent leur capitale, étoient sortis du même climat que les Ansivariens.

Tandis que Claude gouvernoit le plus vaste Empire de la terre, avec le génie le plus borné, les Gaulois obtinrent l'entrée du Sénat, & l'honneur des grandes Magistratures. Plusieurs villes avoient obtenu le droit de Cité de la libéralité de César, & de ses successeurs. Claude, né à Lyon, fit le plus magnifique don à la noblesse Gauloise, qu'il affectionnoit en la faisant siéger dans le Sénat. Les Romains ne virent pas sans chagrin des étrangers s'asseoir au rang des maîtres du monde, ils s'opposèrent à leur admission; mais Claude, contre l'ordinaire, fut ferme, la constance qu'il mit dans sa résolution le rendit éloquent, il fut l'Avocat de ses sujets, & gagna leur cause, triomphe infiniment honorable pour un Prince

abſolu. Les Eduens (*a*), en vertu de leur ancienne alliance, jouirent les premiers de cet honneur qui s'étendit enſuite ſur les Auvergnats, les Belges, & ſur beaucoup d'autres peuples. La Gaule Narbonnoiſe jouit auſſi de ce privilége. Rome, qui ne l'avoit accordé qu'avec répugnance, en fut néanmoins récompenſée avec la plus grande libéralité par le don d'Antonin & de Marc-Aurèle qu'il lui valut.

Les Gaulois étoient donc vraiment Romains quand ils paſsèrent ſous le règne de Néron, ſucceſſeur de Claude; ce n'eſt pas que les Gaulois alors ne valuſſent bien les Romains, car ces derniers étoient ſi dégradés ſous les Pallas, les Narciſſe, Onicet & Tigellin, affranchis de ces deux Princes, qu'il étoit plus honorable d'être tout autre choſe que Romain; malgré cela le titre étoit impoſant, & les fureurs de ces inſolens Miniſtres ne ſe répandant que ſur l'Italie, le Gaulois jouiſſoit d'honneurs qu'il ne payoit pas du prix de ſon ſang comme l'Italien, car ces hommes vils & audacieux ne ceſſoient de le braver par les décorations qu'ils s'attribuoient (*b*), les biens qu'ils uſurpoient, & par l'inquiétude que lui donnoit ſur ſon ſort un Gouvernement qui ſe jouoit de ſa fortune, de ſon honneur & de ſa tête.

(*a*) Ils jouiſſent encore du droit de citoyen qu'on accorde aux notables habitans d'Autun qui vont à Rome. Thomas, auteur de l'hiſtoire de cette ville, l'obtint dans ce ſiècle dernier.

(*b*) Pallas, l'un de ces affranchis, eut l'audace de ſe faire faire une généalogie par laquelle il deſcendoit des Rois d'Arcadie; Mécène, & beaucoup d'autres Miniſtres après lui, ont eu la même manie. Les folies reviennent avec les hommes & les places.

Malgré les vices d'un Gouvernement aussi foible, aussi corrompu, l'Empire avili au dedans fût respecté au dehors; Corbulon, vainqueur des peuples guerriers de la Germanie, se mesuroit avec avantage contre les Parthes, les chassa de l'Arménie, & après leur avoir fait essuyer de sanglantes défaites, amena aux pieds de Néron Tiridate, frère de leur Roi. L'Arsacide à genoux fit hommage au Romain de la couronne de Tigrane, & le cruel Empereur qui se crut un moment l'arbitre de la guerre & de la paix, fit fermer le Temple de Janus (*a*), & s'enfonça dans les débauches avec la plus profonde sécurité.

Pour qu'il ne manquât rien d'odieux au règne de Néron, il se fit Musicien, & ajouta en cette qualité tout ce qu'il put au malheur de ses sujets; il poussoit la tyrannie des applaudissemens jusqu'à proscrire les auditeurs indifférens, à plus forte raison ceux qui donnoient quelques signes de mécontentement. La Grèce & l'Italie furent les contrées les plus maltraitées, les Gaulois n'étant pas alors Musiciens, furent peu invités à entendre les sons de *sa voix céleste*, épithète que lui donnoient les courtisans; ils eurent lieu de s'en applaudir, car les Grecs & les Italiens, dont il parcourut les théâtres sur lesquels il fredonnoit quelques airs d'une voix grêle, n'avoient que l'alternative de louer ou de mourir. Des Satellites, distribués d'espace en espace, veilloient à entretenir & à

(*a*) La Médaille qu'il fit frapper à ce sujet, est très-expressive: au reste, les Médailles de ce règne sont très-belles; sur le revers est gravé le Temple de Janus avec la légende: *Ubique partâ Janum clusit pace.* Voyez Médaille, N°. 8.

exciter la chaleur des applaudissemens. Vespasien, qui, depuis, fut Empereur, manqua payer de sa tête un moment d'abandon; ce vieux guerrier, excédé de l'ennui d'entendre une mauvaise voix, fut surpris dans l'attitude d'un dormeur; il alloit passer du sommeil à la mort sans les prières les plus humbles auxquelles il fut forcé de recourir. L'Empereur envoya ce mauvais courtisan commander les légions de Syrie, qui l'élevèrent sur son trône.

Au milieu des scènes ridicules & sanglantes de ce règne abominable, la ruine de la maison de César est jurée, & c'est des Gaules que part le signal de la révolution qui doit la renverser du trône qu'elle déshonoroit depuis long-temps. Vindex, issu des Rois d'Aquitaine, & Pro-Préteur des Gaules, honteux d'obéir au plus méchant des Princes, appelle les Gaulois à la liberté; les armées Romaines campées dans la Belgique, & les Germaniques lui laissent le champ libre. Les Eduens, les Auvergnats, les Séquanois lui forment une armée avec laquelle il domine dans la Celtique. A la marche de Virginius, Général de la Germanique inférieure, Vindex s'appuye d'un nom qui étoit en honneur dans l'Empire. Galba, Gouverneur d'une partie de l'Espagne, qui avoit servi sous cinq Empereurs, & s'étoit distingué dans le gouvernement des Provinces & le commandement des armées, fut le chef qu'il invoqua. Ce fut sous ce nom respectable qu'il annonça son insurrection. Galba, qu'une pareille offre perdoit à la Cour, fut obligé d'accepter le titre de libérateur de l'Empire qu'on lui offroit; son ambition qui avoit vieilli dans les emplois, se ranima sur ses

derniers jours à la vue du rang ſuprême auquel on l'appeloit, il quitte l'Eſpagne, traverſe les Gaules eſcorté d'une armée, & favoriſé des vœux des peuples.

Cependant Virginius aſſiégeoit Beſançon, lorſque Vindex arrive au ſecours ; les deux Généraux ont une entrevue ; des chefs auſſi mal diſpoſés pour Néron ſont bientôt d'accord, ils veulent unir leurs enſeignes, & tourner leurs forces contre le tyran, mais leurs ſoldats refuſent de partager leurs ſentimens ; les Romains, ſoit par attachement pour Néron, ſoit par éloignement pour la paix, marchent aux Gaulois, & engagent un ſanglant combat ; l'armée de Vindex eſt défaite, il ſe tue de déſeſpoir, & ce malheur eſt le prélude de tous ceux qui vont ſuivre.

Galba ayant été maſſacré par les ſoldats qui l'avoient élevé, le droit de l'épée décida de l'Empire entre Vitellius & Othon. Le premier que Galba avoit commis à la défenſe de la Germanique ſupérieure, fut reconnu par toutes les troupes qui étoient alors dans les Gaules & l'Angletérre ; Valens & Cecina, ſes Lieutenans, partent promptement chacun à la tête d'une puiſſante diviſion, traverſent les Gaules, ſe réuniſſent en Lombardie, & gagnent, auprès de Cremone, la bataille qui aſſura, pour un moment, l'Empire à leur maître. La marche de Valens fut aſſez fatale à cette contrée, pour qu'on rappelle cette époque malheureuſe dans ſon hiſtoire. Ce Général, dont l'avarice ſeule égaloit la cruauté, paſſa dans les provinces comme un orage ; Mets qui l'avoit reçu, ſe repoſoit ſur la diſcipline de ſes ſoldats, lorſque tout-à-coup ces furieux courent aux armes, maſſacrent quatre mille de ſes habi-

tans, & pillent les autres; il continue ſa route par Toul & Autun, par-tout le pillage & le meurtre marquent ſes pas, par-tout il cherche des prétextes pour exécuter l'un & l'autre. La terreur qu'inſpire la marche de ce brigand eſt telle, que les femmes & les Magiſtrats ſortent au-devant de lui, & viennent à chaque logement implorer ſa miſéricorde. Sa fureur trouve à Lyon un nouvel aliment. Cette ville, ennemie de Vienne, lui demande ſa deſtruction; cette prière, le parti de Vindex, qu'avoient ſuivi ſes habitans, l'appât du pillage alloient opérer ſa ruine, lorſque les prêtres, revêtus des ornemens ſacerdotaux, viennent ſe proſterner devant les enſeignes, & embraſſer les genoux des ſoldats. La ville reſta, les habitans ſeuls furent ruinés par l'énorme rançon à laquelle ils furent taxés.

Cecina, de ſon côté, ſe déborde comme un torrent dans le plat pays des Helvétiens, (aujourd'hui le pays de Vaud, le canton de Berne, l'Evêché de Bâle dans la Suiſſe) brûle les bourgs, ravage les campagnes, tue & vend les habitans; Avenche, la capitale, alloit eſſuyer le même ſort, ſans l'éloquence d'un de ſes députés, qui la ſauva. Cet orateur, dont le talent fut récompenſé du ſalut de ſa patrie, fut ſi pathétique, qu'il transforma en un moment ces féroces ſoldats; il avoit adreſſé la parole à des bourreaux, la magie de ſa harangue fut telle, qu'il ne vit plus que des amis lorſqu'il ſe tut.

Déja Vitellius n'étoit plus; un prince plus digne du trône, fondoit une nouvelle dynaſtie. Pendant que Veſpaſien, que ſon courage & ſes vertus en avoient rendu digne,

digne, éternisoit la punition des Juifs rebelles (*a*), il s'élevoit dans les Gaules une révolte dont les suites furent les mêmes, mais qui ne coûta pas moins de sang aux Romains. Un Batave, qui fut l'Annibal de cette guerre, mit leur puissance en danger, & manqua leur en arracher l'Empire; on va tracer en deux mots l'histoire de cette révolution, la dernière de celles où les Gaules tentèrent de recouvrer leur liberté.

Les Gaulois qui avoient vu les armées Romaines, s'exterminer pour la cause de Galba, de Vitellius, d'Othon & de Vespasien, crurent l'Empire ébranlé par ces rudes secousses & ses forces anéanties; ce fut bien pire lorsque Vitellius eut dégarni la Belgique des troupes qui la contenoient. Cette province guerrière ne fut pas plutôt débarrassée du frein qui la maîtrisoit, qu'elle sentit renaître son antique fierté; mais de tous les chefs qui tirèrent alors l'épée contre Rome, aucun ne lui porta des coups plus sensibles que Civilis. Issu du sang des princes Bataves, il commandoit la cohorte, que ce peuple entretenoit dans l'Isle, au service des Romains. Le Rhin formant une fourche à son embouchure, enfermoit alors dans ce triangle les Bataves & les Caninefates (*b*), peuples issus

(*a*) Par une Médaille de ce Prince représentant au revers une Femme attachée au pied d'un palmier, symbole de la Palestine, avec ces mots *Judæa capta*. Voyez Médaille, N°. 9.

Une autre frappée après son Consulat, a probablement pour cause le Gouvernement Romain rétabli dans la Grèce, les Isles & la Comagène, elle représente un Aigle posé sur un globe les ailes étendues; c'est un des premiers symboles des armes de l'Empire. Voyez Médaille, N°. 10.

(*b*) Où sont aujourd'hui la Haye, Rotterdam, &c.

des Cattes, & qui faisoient partie des Germains avant la conquête des Gaules. La cavalerie de cette Isle jouissoit d'une grande réputation, elle étoit si exercée, que ses escadrons passoient le Rhin sans rompre leur ordre.

Civilis, aidé des Frisons & des Cauces en Allemagne, secondé dans les Gaules par Sabinus, Tutor, Classicus & Valentin qui firent déclarer Trèves, Langres, Tongres, Tournay, & une partie des villes de la Celtique & des Germaniques, leva le premier l'étendard. Il emporte dans la première impétuosité un camp Romain situé sur les bords de la mer, & défendue par deux cohortes, pousse les ennemis sur les rives du Rhin, & se dispose à les chasser au-delà. Ces premiers succès ne l'éblouirent pas, ne se dissimulant pas les ressources des Romains, & les dangers qui alloient accompagner son entreprise, quelque courage qu'il mît dans l'exécution, il y joint la prudence, & se servant habilement des circonstances, il s'annonce comme le défenseur du parti de Vespasien, rival de Vitellius, quoiqu'au fond il n'en soutînt d'autre que le sien. Nous l'avons laissé prêt à passer le Rhin, lorsqu'il voit les ennemis rangés en ordre de bataille sur le rivage, & soutenus par vingt-quatre galères. Les Romains réduits à vraincre ou à périr, combattoient avec leur courage ordinaire lorsque la défection des Attuatiques (*a*), leurs alliés, fit pencher la victoire du côté de Civilis; leur armée est détruite, & la flotte, montée en partie par des matelots Bataves, est prise, & vient augmenter les forces du vainqueur.

(*a*) Le Haynaut & l'Evêché de Liége.

Auſſi habile à profiter de la victoire qu'à ſe la procurer, Civilis invite les Gaulois à entrer dans ſon parti, il reçoit des ſecours de la Belgique & de la Germanique, & deſcend le Rhin avec ſon armée lorſqu'il rencontre celle des Romains, commandée par Lupercus, Lieutenant du Gouverneur de la Germanique inférieure; auſſitôt les trompettes ſonnent la charge, & la victoire ſe déclare encore en faveur des Bataves; les légions vaincues ne trouvent de ſalut que dans les retranchemens de l'ancien camp de Vetera (*a*), & Civilis en forme le ſiége: à cette nouvelle, toutes les troupes Romaines, campées dans la Belgique & la Germanique, marchent au ſecours des aſſiégés: Gallus & Vocula, leurs Généraux, poſent leur camp à Gelb; ils eſpéroient de forcer l'ennemi à lever le ſiége en le fatigant par des eſcarmouches, mais les premières rencontres ne leur ayant pas été avantageuſes, Vocula marcha droit à la place, & en fit retirer Civilis, trop foible & trop prudent pour combattre à-la-fois contre une armée ſupérieure & contre les aſſiégés.

Les rebelles des Gaules ayant quelque temps après aſſaſſiné Vocula, Claſſicus, l'un des chefs, ſe préſenta dans le camp revêtu des habits Impériaux, & y reçut le ferment des ſoldats pour l'Empire des Gaules. Alors le maſque fut levé, il ne fut plus queſtion de Veſpaſien ni de Vitellius; Civilis prit Vetera, & s'empara de Cologne; jamais les affaires des Confédérés n'avoient été dans un état plus floriſſant, ni la puiſſance Romaine auſſi affoiblie dans les Gaules. Sabinus occupoit le centre à la tête

(*a*) Aujourd'hui Santen, dans le Duché de Clèves.

d'une armée de Lingons ses compatriotes. Tutor en commandoit une sur le Rhin, Valentin une autre sur la Moselle : Classicus & Civilis étoient campés dans la Belgique. Cette insurrection vint aussi rapidement qu'un orage, & se dissipa de même.

Tant que Rome fut occupée de ses divisions, & que ses citoyens acharnés les uns contre les autres s'entre-déchirèrent, les rênes furent flottantes, & l'Empire fut sans vigueur ; réuni sous le sceptre de Vespasien, il reprit ses forces, & repoussa de lui-même ses ennemis. Les Eduens & les Sequanois défirent Sabinus ; Cérialis, Lieutenant de Vespasien, n'eut qu'à se montrer dans la Germanique, & l'armée de Tutor l'abandonna ; Valentin combattit en vain sur la Meuse, il fut vaincu & fait prisonnier ; Rheims assembla les députés des villes Belgiques, les engagea à la paix, & obtint leur grace.

IL ne restoit plus que Civilis ; la guerre continua entre lui & les Romains avec des succès variés & honteux, pour une puissance aussi formidable que Rome ; mais elle avoit en tête un ennemi dont le courage étoit à toute épreuve, & dont le génie étoit inépuisable en ressources ; il engagea les Germains dans sa querelle, & leur fit soutenir le poids de cette guerre : il se rendit jusqu'aux fleuves propices ; appréhendant d'être forcé dans l'isle des Bataves, il jeta les eaux du Rhin dans le canal qui coule du côté des Gaules, & laissa presqu'à sec celui qui regarde la Germanie, de sorte qu'il ajouta en quelque sorte son pays au continent Germanique. Cependant fatigué d'une guerre que la puissance de ses ennemis rendoit inutile, craignant la défection des Germains qui menaçoient de l'aban-

donner, il consentit enfin à poser les armes. Les Romains que cette guerre fatiguoit encore plus, qui avoient couru de grands dangers dans la dernière campagne, & qui savoient, par l'expérience qu'ils en avoient faite, combien ce chef étoit dangereux, lui firent une belle composition. Il fut rétabli dans ses biens ainsi que Classicus, Tutor, & cent treize Sénateurs qui avoient suivi leur parti. A ce prix Rome eut la paix.

Sabinus fut moins heureux : après sa défaite, il eût pu se sauver en Germanie; mais son amour pour sa femme Eponine, aussi belle que vertueuse, l'empêcha de la conduire chez des barbares, où sa tendresse lui faisoit appréhender mille outrages. Prenant son parti en homme agité par une grande passion, il brûle son Palais avec ses meubles, voulant faire croire qu'il y avoit péri avec sa famille, & s'enferme dans un souterrain où sa femme vient s'ensevelir avec lui. Deux affranchis étoient les seuls dépositaires du secret & de la vie de ce couple malheureux, & répondirent dignement à la confiance de leurs maîtres. (Sabinus étoit, comme tous les Celtes, aussi bon maître que bon mari). Eponine partagea pendant neuf ans la captivité de son mari, & accoucha de deux enfans dans cet antre; elle fit, sous différens déguisemens, plusieurs voyages à Rome, même pendant sa grossesse : veillant avec un tendre intérêt sur les jours de Sabinus, elle faisoit pressentir avec discrétion les intentions du ministère, & les trouvant toujours défavorables, elle revenoit le soutenir par l'espoir d'un moment plus heureux. Enfin, leur retraite se découvre, ils sont pris &

conduits devant Veſpaſien. Sabinus, qui lut du premier coup-d'œil ſa perte dans les yeux de l'Empereur, frémit pour ſa femme & ſes enfans; la douleur le rend muet. Pour Eponine, accoutumée à tout braver pour lui, elle eſſaya les moyens de la pitié & de la prière qui pénètrent les cœurs les plus durs; proſternée à ſes pieds, & lui préſentant ſes enfans : *Céſar, prends pitié de ces malheureux qui ſont nés dans le tombeau; nous les avons mis au monde afin qu'il y eût plus de ſupplians qui imploraſſent ta miſéricorde, & que tu puiſſes nous faire grace en faveur de ces innocens qui ne t'ont pas offenſé.* Les malheurs de cette femme, ſa vertu, ſon courage, le ſentiment qui dictoit ſa prière, attendrirént tous les ſpectateurs; Veſpaſien reſta ſeul inſenſible, & prononça contre ſon mari & contre elle-même l'arrêt de mort. Le ſupplice de cette femme ſi intéreſſante à tous égards, fut un ſpectacle d'indignation & de douleur pour Rome, Plutarque dit qu'il fit horreur aux hommes & aux Dieux, & prétend trouver la punition de cette cruauté dans l'extinction de la famille de Veſpaſien : la tyrannie de Domitien en fut bien une cauſe auſſi efficace, mais toujours falloit-il que l'injuſtice fût énorme, puiſque la ruine de la maiſon Impériale n'a paru qu'une punition proportionnelle. La mémoire de Veſpaſien, qui méritoit d'ailleurs, en a été tachée, & la poſtérité n'a point goûté ſa raiſon d'état. La raiſon des Rois doit être celle de la juſtice; leur conduite, à défaut de loi, doit être celle de l'homme de bien, parce qu'on ne leur a confié le premier degré de l'autorité, qu'à condition qu'ils tiendroient auſſi le premier dans le

ſentier de la vertu. La Couronne, deſtinée, dans ſon origine, à couvrir le front le plus ſage, s'avilit ſur une tête agitée par la politique cruelle, la vengeance & le deſir du ſang. Le Prince ne doit pas écouter une raiſon qui le rend plus méchant que ſes ſujets; & s'il eſt une raiſon d'état qui force les adminiſtrateurs à être injuſtes, il feroit peut-être à ſouhaiter qu'il n'y eût plutôt pas d'état, puiſque les hommes ſeroient plus malheureux pour être gouvernés que pour ne pas l'être.

Les Gaules ſous Titus ſe reſſentirent du bien qu'il fit à tout l'Empire, elles frappèrent en ſon honneur des médailles, & lui élevèrent des monumens ſur l'un deſquels on lit encore à Niſmes une inſcription (*a*). Sous Domitien elles partagèrent avec les autres provinces les malheurs de ce règne tyrannique, elles virent le déshonneur de l'Empereur, qui au lieu de priſonniers Germains qu'il n'avoit pu faire, triompha d'eſclaves habillés dans leur coſtume, triomphe auſſi vil par les objets, que par le triomphateur. Elles virent la ruine des fortereſſes ſituées ſur le Rhin, & celle de leurs vignes qu'il fit rigoureuſement arracher. Tels furent les principaux évènemens qui ſe paſsèrent dans les Gaules ſous les douze premiers Céſars (*b*), & juſqu'à la confédération

(*a*) *Senatus, populuſque Romanus divo Tito. divi Veſpaſiani. Veſpaſiano Auguſto.*

(*b*) Il y en a un treizième qui, à la vérité, n'a pas régné, mais qui a porté le titre de Céſar ſelon une Médaille unique qu'a l'Auteur; *Domit.*...... *divi Domitian Aug.* La figure paroît celle d'un enfant, & ſur le revers eſt une Divinité aſſiſe, devant elle eſt un enfant.

des nations Germaniques, que formèrent ces Francs qui arrachèrent à leur tour cette contrée aux Romains. On va rapporter leur origine, & leurs ſuccès ſous les différens Empereurs qui l'ont gouvernée juſqu'à l'invaſion de Teudome, ou Théodemir, le premier Conquérant des Francs dans les Gaules.

DES FRANCS,

JUSQU'AU PREMIER ROI RÉGNANT DANS LES GAULES.

L'EMPIRE Romain ſous Trajan couvroit la terre de ſa puiſſance : les peuples échappés au glaive du vainqueur, s'étoient retirés à ſon extrémité. Là, ſemblables à des bêtes féroces qui veulent forcer une enceinte, ils étoient perpétuellement ſous les armes ; frémiſſant de rage, ils menaçoient Rome du fond de leurs déſerts : dans ces retraites, ils formoient leurs cœurs à la haine, leurs corps aux fatigues, & forgeoient les armes qui devoient affranchir l'univers, & rompre ſes chaînes. Quelque grand que fût ce deſſein, quelque nombreux que fuſſent ces peuples, ils ne firent, pendant plus de deux ſiècles (a), que des tentatives inutiles. L'Empire

(a) Malgré les efforts & les irruptions continuelles des Barbares, les Romains ſe maintinrent pendant deux ſiècles. Les révolutions perpétuelles qu'éprouvoit leur Empire, leurs guerres civiles, le changement de leurs Princes, la dévaſtation des Provinces, accompagnée de ſanglantes batailles, ſembloient quelquefois annoncer leur ruine. Tout-à-coup il ſurvenoit un Empereur qui, s'élançant du ſein des calamités qui couvroient la terre, s'élevoit au-deſſus de tous les obſtacles, réparoit les malheurs paſſés, & les faiſoit oublier. L'Empire étoit un grand corps vigoureux, à qui il ne falloit que du repos pour être

Romain, semblable à un rocher contre lequel viennent se briser les flots de l'Océan, les écrasoit à chaque irruption, & repoussoit leur impétuosité, par le poids & la discipline de ses légions. Dans ce soulèvement des nations contre une seule, on ne fut pas partagé entre les succès & les revers de tant de différens peuples ; on n'en vit que deux aux prises, le peuple Romain contre tous les autres. Mais l'opiniâtreté de ces derniers augmentant avec leurs défaites, leur courage renaissant de leurs pertes, les richesses des Romains irritant leurs desirs, en même-temps que leurs guerres intestines consumoient leurs forces & affoiblissoient les frontières, cette conjuration de l'univers contre une seule puissance prit une face plus heureuse. Elle ne réussit cependant pas tout-à-coup ; ce ne fut qu'après cent ans de nouveaux combats, que ce long assaut de tant de peuples, cette confédération de tant de nations finit par la chûte entière de Rome & de sa puissance.

Parmi les nations qui eurent la gloire de ce grand triomphe, qui partagèrent les dépouilles & la puissance du vaincu, fûrent les François, habitans de l'autre côté du Rhin, entre ce fleuve, l'Elbe & le Mein. Ces peuples robustes & intrépides, comme tous ceux qui vivent en liberté, propriétaires de terres, & exempts des contributions du Fisc, voyoient avec indignation le voisinage

---

promptement rétabli. Ainsi, malgré tous ses désastres, & les guerres que lui firent les Barbares, depuis Marc-Aurèle en 170, il se maintint dans toute son étendue, jusqu'à la mort de Julien en 363 : il se défendit encore dans le commencement du siècle qui suivit cette époque, & tomba tout-à-fait en 476, sous le règne d'Augustule.

redoutable des Romains. Bientôt ceux-ci connurent que le danger étoit égal pour eux. Souvent ces peuples braves & aguerris combattoient sur leurs frontières avec les maîtres du monde. Quelquefois, en qualité d'alliés ou de stipendiaires, ils servoient dans leurs armées, s'y rendoient remarquables par leur courage, & leur faisoient sentir combien il leur importoit de les avoir pour amis. Telle fut la conduite de ce peuple, pendant près de deux cents ans, jusqu'au moment où, voyant la chûte entière de l'Empire, il se mit en devoir d'en partager les dépouilles.

A travers les nuages que tant de fables & de systêmes ont répandus sur l'origine des François, la vérité, conservée par quelques historiens, confirmée par les évènemens & la position de ce peuple, a enfin repris ses droits, & assigné aux Francs leur véritable origine. Mais en leur montrant leur berceau, elle l'a dépouillé de tout le merveilleux que d'anciens écrivains y avoient attaché; à-peu-près comme on attache des hochets à celui d'un enfant. Au lieu d'une origine fabuleuse, due à des étrangers célèbres (*a*), on a des émigrans qui, au bout de sept

(*a*) L'Abbé Trithême prétend que les François tirent leur origine des Troyens, échappés des ruines de leur ville détruite par les Grecs. Leur premier Souverain, selon lui, est Antenor; ce qui semble indiquer une origine Troyenne. Il lui donne pour fils & successeur Marcomir Ier., qui passa en Allemagne, sur l'assurance des prédictions d'une magicienne. Ses successeurs sont Antenor II, Nicanor, Marcomir II, Clodion I ou Clodovée, Hérimer, Marcomir III, Clodion II, Odenar ou Audemar, Marcomir IV, Clodion III, Marcomir V, père de Pharamond.

Moréri, art. Marcomir, cite cette Généalogie & son Auteur, mais sans les donner comme dignes de foi. L'Abbé Trithême vivoit dans le quinzième siècle,

cents ans de courſe, rentrent dans leur patrie : elle donne à cette nation une origine plus naturelle, celle du pays

---

& étoit Abbé d'Hirſauge. Quelque fabuleux que fût cet Auteur, ſon ſentiment n'a pas été iſolé. Du Haillan, dans ſon Diſcours en forme de Préface, rapporte les ſentimens de nos vieux Romanciers, qui font ſortir les Francs des Cimbres & de Francion, fils d'Hector, établi d'abord chez les Cimmériens, puis en Germanie. Il cite Belleforeſt dans ſon Diſcours Préliminaire ſur l'origine des Francs; mais Belleforeſt, outre cette Généalogie qu'il traite de fabuleuſe, fait le même reproche à Nicole Gilles, Secrétaire de Louis XII, qui a fait les Annales ou Chroniques de la France, depuis la deſtruction de Troye; & ces Chronicles ou Annales, toutes miſérables qu'elles étoient, ont trouvé un Traducteur Latin, qui en a fait un gros *in-folio*, imprimé à Bâle en 1572.

D'autres les font ſortir de Scythie, fondés ſur le rapport qu'il y avoit entre les danſes des deux nations, & l'uſage des oiſeaux de proie.

Bodin & pluſieurs Ecrivains ſoutiennent que les Francs ne ſont autre choſe que des Gaulois émigrans, qui, au bout de ſix ou ſept cents ans, vinrent ſe placer ſur le Rhin, & s'efforcèrent de rentrer dans leur ancienne patrie. Ils les ſuivent, pendant ce petit voyage, avec une exactitude d'autant plus admirable, qu'ils marquent juſqu'à leurs poſes & leurs traités dans ces pays qu'on ne connoiſſoit pas alors.

Revenons, après ces Romanciers, aux ſentimens des bons Auteurs.

L'Auteur de l'excellent Traité des Généalogies hiſtoriques, fait en 1736, nous aſſure que ce n'eſt, ni d'une arme appelée Franciſque, dont ces peuples ſe ſervoient, ni du mot *Vrang*, qui ſignifie féroce, qu'eſt venu le mot Franc, mais de leur amour pour la liberté. L'opinion la plus vraiſemblable, dit cet Auteur, eſt celle qui fait ſortir les Francs de la Germanie. Elle eſt fondée ſur le rapport qui ſe trouve entre les mœurs de ce peuple & celles des Germains.

M. l'Abbé de Vertot, dans une ſavante Diſſertation, ſoutient que les uns & les autres avoient le même langage, les mêmes loix, les mêmes coutumes. En effet, nous voyons encore en Allemagne l'obſervation de la loi ſalique pour les grands fiefs; loi établie dans l'origine des Puiſſances de cette contrée.

M. Mille, hiſt. de Bourgogne, tome 1, page 4 : les Francs, anciens peuples de la Germanie.

M. Boſſuet, Hiſtoire Univerſelle, » c'étoit une ligue de peuples Germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté «.

où elle demeuroit ; & à son nom une plus belle cause, la liberté. En effet, ce fut à ce beau motif que les Francs dûrent cette union, cette confédération de plusieurs peuples, dont les forces les rendirent si redoutables. Qu'étoit-ce auparavant ? Un assemblage de quelques tribus de la Germanie, qui, après avoir frappé un grand coup sur un puissant ennemi, comprirent ce qu'elles pouvoient par leur réunion, contre un plus puissant encore qui les menaçoit. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de cette confédération : il y a apparence qu'elle se forma dans le deuxième siècle.

Les Romains, au commencement de ce siècle, étoient en armes sur le Rhin pour empêcher le passage des peuples de la Germanie, qui le tentoient fréquemment, lorsqu'ils furent spectateurs d'un sanglant combat. Les Bructeres (*a*), nation puissante, qui habitoit de l'autre côté du fleuve, à l'endroit où il se partage, furent tout-à-coup assaillis, & presque exterminés par les autres peuples de la Germanie. Leur hauteur & leur orgueil, dit Tacite, qui rapporte cet évènement, les avoient rendus odieux aux nations voisines, autant que leur puissance & la supériorité qu'ils affectoient. Les vainqueurs prirent la place des vaincus, & mirent le fleuve entre eux & les Gaules. Fiers & détestant la tyrannie, leur union leur fit sentir leurs forces, autant que leur courage & leurs succès leur élevoient l'ame. Assis sur les débris de leurs tyrans, occupant leurs demeures ; dans la haine de la servitude & l'enthousiasme de la liberté, à la vue d'un autre ennemi

(*a*) Aujourd'hui la Westphalie & l'Over-Yssel, entre le Rhin & l'Ems.

plus puissant qui la menaçoit, & qui l'avoit déja ravie à leurs voisins, leur indignation s'accrut : ils ne virent d'autres moyens pour repousser ce joug rapide, qui passoit tous les jours sur de nouvelles têtes, que la réunion de leurs forces & une alliance étroite entre eux. Comme la liberté étoit l'ame de cette alliance, ce fut à elle qu'ils en firent hommage, par le titre de Francs qu'ils prirent alors ; titre glorieux, qui signifioit, à leur égard, *Germains libres*, *indépendans*, & qui les distinguoit de ceux qui étoient *soumis*, ou *tributaires*. Les autres peuples (*a*), les Romains eux-mêmes ne les connurent plus que sous ce nom, & les distinguèrent à cette glorieuse dénomination, des autres peuples de la Germanie, à-peu-près comme nous distinguons aujourd'hui les Tartares *libres* ou *indépendans*, des Tartares *Russes* ou *Chinois*.

Ces peuples, qui avoient déployé l'étendard de la liberté, à côté d'une puissance qui n'en vouloit souffrir d'autre que la sienne, & qui avoit déja englouti presque toutes celles de la terre, étoient les Saliens, les Chamaves, les Cattes, les Cauces (*b*), les Angrivariens, les Sicambres, les Tenctères, les Usipiens, les Attuaires (*c*).

(*a*) Qui habitent aujourd'hui les Pays-Bas aux Provinces-Unies, & font partie de l'Over-Yssel.

(*b*) Peuples qui habitoient le pays entre l'Ems, le Weser & l'Elbe, aujourd'hui le cercle de Basse-Saxe, le Duché de Brême, le Comté d'Oldembourg & le bas-Evêché de Munster.

(*c*) Les Chamaves occupoient le pays qui fait aujourd'hui partie de l'Evêché de Munster ; les Angrivariens occupoient l'autre partie avec une portion de l'Evêché d'Osnabruck ; les Cattes habitoient les contrées qui forment la Thuringe, moitié de la Hesse & des dépendances de l'Abbaye de Fulde ; les Si-

Ce fut ainsi que quelques hordes sauvages formèrent une puissance qui, après deux cents ans de revers & de succès mélangés, annéantit celle des Romains dans les Gaules, renversa dans la rapidité de sa marche, les trônes que d'autres nations y avoient élevés, arrêta les progrès du redoutable croissant, qui menaçoit l'Univers; & ne s'arrêta pas qu'elle n'eût englouti l'Europe, & posé la couronne des Césars sur le front de ses Rois (*a*). Rome,

cambres étoient postés sur le Rhin, depuis Cologne jusqu'à l'endroit où ce fleuve se partage : leur puissance s'étendoit depuis ses bords jusqu'à la source de la Lippe, & comprenoit les pays qui forment aujourd'hui partie des Evêchés de Cologne & de Paderborn, le Duché de Berg, le Comté de la Marck & la lisière du Duché de Clèves : les Usipiens possédoient le Duché de Clèves; & les Tenctères, le Canton qu'arrose la Lippe, au-dessus de ce Duché. Ces deux peuples s'étendirent, dans la suite, sur les ruines des Sicambres, quand les Romains en eurent enlevé une partie qu'ils distribuèrent dans des terres éloignées : les Attuaires occupoient l'autre partie de la Hesse; depuis, ils s'approchèrent du Rhin, le passèrent & habitèrent de l'autre côté. Mézeray, dans son Introduction à l'Histoire de France, dit qu'en 358 ils habitoient les pays de Gueldre & de Juliers, & celui qu'arrose la rivière de Niers qui tombe dans la Meuse, au-dessous de Genep. Leur langue y domine, & le mot de *Vrang*, d'où les Auteurs font dériver le titre de Franc, étoit un mot de cette langue, appelée langue Attuatique ou de Tongrie, à cause de Tongres, capitale du Canton. Les Saliens n'occupèrent la Toxandrie que depuis. Ce que l'on a dit de plus clair à leur égard, dans ces temps reculés, est ce passage d'Ammien : » Les Francs, savoir ceux que la coutume a fait appeler Saliens, s'étoient » plantés autrefois avec trop de licence au lieu de Toxandrie «. La position de la Toxandrie a occasionné des disputes. Les uns ont soutenu qu'elle consistoit dans les Isles de la Zélande; les autres, dans un Canton du Brabant. Cette opinion a pu être soutenue de part & d'autre, puisque nous voyons ces Isles occupées par les Francs, ainsi que la partie du Brabant qui y touche, & qui a été, selon toute apparence, le berceau de la monarchie Françoise.

(*a*) L'Histoire fournit peu d'exemples de succès aussi soutenus & aussi éclatans que ceux des Francs depuis Clovis jusqu'à Charlemagne. Cette puissance, foible dans ses commencemens, mais semblable au grain qui forme l'orage,

qui avoit fait plus encore, avoit eu des commencemens plus foibles.

Ces peuples n'avoient pu chaſſer & détruire les Bructères ſans avoir fait en même-temps de grandes pertes ; auſſi ne parurent-ils redoutables aux Romains que plus de cent ans après. Ils n'étoient pas pour cela dans l'inaction : l'inquiétude naturelle des nations du Nord, le mouvement qui eſt un beſoin pour elles, joints à l'ambition de s'agrandir, portoient alors les Francs à fonder leur puiſſance ; ils s'étendoient dans la Germanie, lorſqu'ils rencontrèrent les Saxons qui pénétroient d'un autre côté. Cette rencontre de deux peuples conquérans fut le ſignal d'un choc terrible & de furieux combats : ils ſe précipitèrent l'un ſur l'autre, & ſe firent une guerre dont les ſuites enſanglantèrent plus d'une fois les rives de l'Elbe ; mais les évènemens n'en furent pas heureux pour les Francs, qui furent peu-à-peu chaſſés des côtes de la mer, dont les vainqueurs s'emparèrent (*a*).

---

s'accrut, renverſa celle des Romains dans les Gaules, engloutit les Royaumes des Bourguignons & des Viſigoths, ſoumit les Bretons, les Bavarois & les Friſons. En vain un peuple fanatique, vainqueur des Romains & des Perſes, & maître d'une partie du globe, vient les attaquer ; cette puiſſance immenſe ſe briſe dès qu'elle heurte contre celle des Francs : l'innombrable armée des Muſulmans eſt exterminée par un petit nombre de ces guerriers. L'Allemagne, plus féroce, & qui avoit été l'écueil des Romains, tombe ſous leurs coups : la Hongrie & une partie des Etats du fier Attila viennent augmenter leur vaſte Empire ; l'Italie elle-même reçoit le joug ; & Charles, plus puiſſant que n'avoient été les Empereurs d'Occident, poſsède leur titre avec leurs provinces. Une élévation ſi rapide ne fut l'ouvrage que de trois cents ans.

(*a*) Nous voyons dans Mézeray, Introduction à l'Hiſtoire de France : » Mais depuis, leurs limites furent bien rognées par le paſſage des Saxons » en-deçà de l'Elbe, où ils ſe rendirent preſque auſſi puiſſans qu'eux «.

Ils

Ils auroient encore été plus maltraités en attaquant l'Empire Romain ; jamais il ne fut plus puissant que pendant les règnes de Trajan, Adrien, Antonin & Marc-Aurèle. Le règne de ces quatre Empereurs formant une période d'environ quatre-vingts ans, présente le plus beau spectacle dont ait jamais joui l'Univers. Cette époque, aussi glorieuse que favorable à l'humanité, nous montre ces quatre Princes, quoiqu'Adrien ne fût pas sans défauts, comme des hommes qui approchèrent de la Divinité. Le respect & le tendre souvenir que les Romains conservèrent pour leur mémoire, les leur fit révérer comme des Dieux ; ils ordonnèrent même que chaque citoyen auroit dans sa maison la statue des Antonins (*a*) comme celle des Dieux protecteurs ; & long-temps encore après, on juroit dans les tribunaux par leurs noms sacrés. Que l'Empire dut être formidable sous ce règne du courage & de la vertu ! Aussi l'histoire des nations qui voulurent en secouer le joug ou l'attaquer, n'est que celle de leurs désastres. Trajan écrasa les Daces en Europe, vola sur les aigles de la victoire aux extrémités de l'Asie, mit en fuite les Arabes & les Perses, & par les forteresses qu'il éleva sur le Rhin & sur l'Euphrate, mit un frein aux incursions des peuples de l'Orient & de la

---

Le même Auteur : » Mais ayant depuis été éloignés des bords de la mer par » d'autres conjonctures, ils oublièrent le métier de corsaires, pour faire de » plus solides conquêtes. Les Saxons persévérèrent toujours à l'exercer «.

Ces anciennes querelles furent vengées depuis, mais trop cruellement, par Charlemagne.

(*a*) Antonin étoit originaire de Nismes, évènement dont cette ville & les Gaules se glorifieront à jamais.

Germanie. Marc-Aurèle eut à soutenir, pendant cinq ans, les efforts des Quades & des Marcomans (*a*), secondés de tous les peuples barbares. Cette guerre fut longue & sanglante; la valeur & la supériorité de Marc-Aurèle décidèrent enfin de la victoire: les barbares furent dissipés; leur foiblesse, après les échecs multipliés qu'ils avoient reçus, & la connoissance qu'ils venoient d'acquérir, à leurs dépens, de la puissance des Romains, les empêcha de rien entreprendre de long-temps.

La cause qui empêcha alors les Francs & les autres peuples de la Germanie de remuer sur le Rhin, fut que les grands coups se portoient sur le Danube. Les peuples qui étoient aux prises avec les Romains, avoient appelé les autres à leur secours: la guerre contre ces conquérans étoit le mot de raliement. Les restes échappés au fer de l'ennemi, reprirent le chemin de leur pays, repeuplèrent leurs déserts, & attendirent, pour en sortir, qu'il se présentât une occasion favorable.

Profitons de ce moment d'inaction pour faire connoître quels étoient ces peuples dont nous descendons, qu'on va voir lutter, pendant deux siècles, contre l'Empire Romain, & lui enlever la plus précieuse de ses possessions; mais qu'on ne craigne pas que la manie si ordinaire de parler de ses ancêtres, change rien au plan de brièveté de cet ouvrage, & à la rapidité de sa marche.

Nous avons vu quels étoient les Francs, la confédé-

(*a*) La Moravie, & partie de l'Autriche

ration des différentes nations qui les composoient, & les pays qu'ils habitoient. On sent le plaisir qu'il y auroit à satisfaire également le lecteur sur les doutes des premiers temps, & lui dire si ces peuples étoient originaires des contrées qu'ils habitoient, ou s'ils étoient venus d'autres climats. Mais tout ce qu'on peut assurer sur un pays aussi sauvage que l'étoit alors l'Allemagne, où les émigrations & les déplacemens étoient fréquens, est que plusieurs de ces peuples, selon toute apparence, n'étoient pas indigènes; que cependant ils ne venoient ni des Palus Méotides, ni de pays aussi éloignés; que quelques-uns, tout au plus, pouvoient être venus de la Pannonie, selon un passage de Grégoire de Tours, & ce furent probablement ceux qui combattirent avec les Goths contre l'Empereur Decius. Comme la ressemblance dans les mœurs désigne la proximité dans les habitations, il en faut conclure que les Francs, qui avoient à-peu-près les mêmes mœurs, ne venoient pas de lieux fort éloignés les uns des autres.

Les Francs étoient un composé des peuples qui étoient entre le Rhin & l'Elbe, joints aux restes des Sicambres & des Bructères, soufferts par Constant sur l'autre rive du Rhin (*a*). Ils rejoignirent les autres Sicambres transf-

(*a*) M. Fevret de Fontette, dans sa Bibliothèque historique de France, résume ainsi les recherches de Béat Rhenan, savant très-versé dans l'histoire, tome 1, imprimé en 1769.

Les François sont Germains d'origine; ils habitoient les côtes de l'Océan septentrional, ayant pour voisins les Saxons. Ils sortirent de leur pays environ l'an 309, sous l'Empire de Constant, & ravagèrent la Batavie & l'extrémité des Gaules : les pays les plus éloignés se sentirent aussi de leurs pirateries, ce

portés par Auguste dans la Gueldre, la Zélande & la Germanique, se trouvèrent aussi-tôt en forces, occupèrent une partie du pays qui est entre ce fleuve & la Meuse, dépendant de la première Germanique, & s'étendirent insensiblement dans le pays de Liége & le Brabant, composant le canton appelé la Toxandrie (*a*).

---

qui leur fut fort aisé par rapport à leur situation sur les bords de la mer. Ce n'est pas qu'ils n'eussent été souvent défaits; mais leur envie de s'établir dans les Gaules, & de suivre les exemples des autres nations, surmonta tous les obstacles. Ils s'avancèrent vers le Mein & la Sala, & occupèrent enfin la rive droite du Rhin, sous Constant, fils de Constantin. C'est alors qu'ils prirent la ville de Cologne, qu'ils remirent à l'Empereur Julien, en faisant la paix.

Ces paroles renferment le sens de la dissertation de M. Biet, couronnée par l'Académie de Soissons en 1736. Cette dissertation est appuyée de deux autres très-profondes de MM. Ribaud de Rochefort & l'Abbé le Beuf.

(*a*) Les Saliens habitoient le bas Brabant & l'Evêché de Liége jusqu'à Tongres, qui n'étoit pas encore à eux du temps de Julien, puisque nous voyons dans Ammien Marcellin, que ce Prince étant en marche contre les Saliens, leurs Députés vinrent le trouver à Tongres; qu'il les suivit & entra aussi-tôt dans leur pays. Le même Auteur nous dit qu'il les traita favorablement; parce qu'ils s'humilièrent & se soumirent à lui. Il résulte de-là que le pays qu'ils habitoient n'étoit pas éloigné, puisqu'au sortir de Tongres il y entra, ainsi ce ne peut être que le pays de Liége & le Brabant. Aussi le Président Fauchet nous dit-il, liv. 2, chap. 3 de ses Antiquités, que les Saliens étant venus se loger dans la Toxandrie, près de Tongres & la rivière de l'Escaut, Julien leur permit d'y demeurer; que les Francs étoient pour la plupart habitans de la Gaule, & voisins de Cologne, en tirant vers la Gueldre & la Hollande; qu'il pouvoit y en avoir dans la Frise & sur les confins de la Westphalie. Quand donc, continue-t-il, » Julien eut contraint les Francs à demeurer en Gueldre, en Hollande » & Brabant, voire partie de Liége, Namur & Haynaut, les uns se mirent à » écumer la mer, les autres au service des Empereurs «. Ce qui donne du poids à ce récit, est qu'il y avoit deux corps de Saliens, l'un vieux, & l'autre nouveau, au service des Romains. *Voyez* Mézeray.

Le Président Fauchet continuant, dit, liv. 2, chap. 2: » Les Francs étoient » en lieux marécageux, près Cologne, deçà & delà le Rhin, du côté de la

Soumis par Julien, comme on le verra, ils plièrent sous ses armes, & conservèrent leurs possessions. Leur domination sous Theodemir, prit un essor plus hardi; ils possédèrent les îles de la Zélande, le Brabant & la Gueldre; l'Escaut, du côté de la mer, & Cologne, du côté du Rhin, furent leurs bornes. Ce prince étendit encore cet état par des conquêtes rapides, & une partie de la Belgique subit le joug; ce qui lui fut facile, les Romains ayant eu l'imprudence de lui en ouvrir les portes, en faisant, sous Constance Chlore, dans cette province, des Colonies de ce peuple redoutable. Mais les conquêtes de ce Roi durèrent aussi peu que lui : la France resserrée dans les bornes qu'elle avoit avant son invasion, fut réduite à ses premières limites sous Pharamond & dans le commencement du règne de Clodion.

» Frise, Gueldre, Hollande, Zélande & Brabant, ce qui les faisoit appeler » Hante-Paluds, Nageurs, Buveurs d'eau de Vahal, qui est la branche du » Rhin coulant vers la Gaule ».

Le mot de Ribarol dérive de Ribuariens ou Ripuariens, habitans du pays de Liége, auprès de la Frise, & le pays situé entre les branches du Rhin, qui est plus vraiment appelé la France, c'est-à-dire, le berceau de la France. Ammien, Zozime & Rhenan, déja cités, s'accordent sur cette position.

Quant à la Toxandrie, Vendelin, réfutant Cherier & les autres Auteurs qui en font les isles de la Zélande, a prouvé que ce pays a été ainsi nommé de Thessender-Loo, qui étoit une place assise sur la Demère en Brabant; que la Toxandrie n'est pas le composé des isles que fait l'Escaut, mais la région enfermée par la Meuse, par l'extrémité du cours de l'Escaut, & par les deux rivières, la Demère & la Chaar, dont la dernière va tomber dans la Meuse à Mastricht, & l'autre dans l'Escaut à Rupelmonde. Mézeray, qui rapporte cet avis, si conforme d'ailleurs à ce qui précède, paroît s'y ranger.

Cette position est la même que celle indiquée par le Président Fauchet. Le Rédacteur de l'article Toxandrie, dans l'Encyclopédie, embrasse cette opinion, & assigne aux Saliens les mêmes limites.

Les limites de ce nouvel état furent, depuis Constant jusqu'en 409, tantôt plus étendues, tantôt plus resserrées, selon que ces Empereurs étoient plus ou moins puissans. Mais si ses frontières s'étendirent dans des momens de prospérité, elles furent aussi-tôt réduites dans les bornes que nous venons d'indiquer. Dans ce canton ainsi circonscrit, se forma la puissance qui s'étendit sur toutes les Gaules. Tel fut le berceau d'un peuple généreux & conquérant, qui s'éleva sur les débris des Romains, & qui, après une longue suite de siècles glorieux, figurent encore parmi les premiers de l'Univers. Une légère esquisse de ses mœurs va faire connoître à ses descendans, combien celles de leurs pères & de leurs fondateurs furent simples & sages dans le principe.

Les Francs étoient d'une taille haute, nerveux & agiles; leurs grands cheveux blonds ou roux flottoient sur leurs épaules, ou tomboient en tresses; leur voix étoit forte; leur habit étroit consistoit dans une saye qui couvroit le corps seulement, laissant à découvert leurs bras blancs & musculeux; leur tête étoit couverte d'un bonnet fourré, comme celui des Tartares d'aujourd'hui : une culotte étroite, semblable à celles que portent encore nos paysans, leur tomboit sur le gras de la jambe; elle fut de toile ou de laine dans des temps heureux, car auparavant leur habillement étoit un grossier composé de peaux. Le costume nous en a été conservé parmi les antiques existantes au château de Savigny près Avalon. On remarque une petite statue de bronze représentant un ancien guerrier Ger-

main : ses habits sont de peaux dont le poil est en dehors.

Le mérite (ils ne connoissoient que le mérite militaire) tenoit le premier rang dans leurs festins & dans leurs assemblées ; la noblesse présidoit, à son défaut. Ils avoient pour armes, outre la lance, le javelot, l'épieu & le carquois, une lance appelée, de leur nom, Francisque ; le fer en étoit plus étroit & aussi tranchant que celui d'une hache : ce fut d'un coup de cette arme que Clovis tua Alaric. Dans toutes leurs assemblées, ils paroissoient en guerriers, & ne quittoient jamais leurs armes. Nous tenons encore à cet ancien usage en portant en pleine paix, à notre côté, un fer meurtrier, dans les temples & dans les lieux les plus paisibles.

Ils avoient pour trompettes des cornes d'Ure, dont les fibres roides rendoient des sons affreux. Ces trompettes grossières, devenues l'organe de la victoire, raisonnèrent encore long-temps après dans les montagnes des Suisses belliqueux. Leurs descendans, jaloux de conserver ces instrumens de la liberté de leurs pères, qui sonnèrent tant de fois la charge, & célébrèrent leurs triomphes, en ont fait revêtir deux de l'argent de leurs tyrans : ce sont des talismans précieux qu'ils conservent sous les noms de cornes d'Uri & d'Underwald. Ils s'en servent dans les occasions intéressantes, & leurs sons, aussi respectés que la voix de la patrie, ordonnent le carnage ou la retraite, comme elles firent à Marignan. Ce sont les restes des plus anciennes trompettes du monde. La liberté ne s'affermit pas avec les armes du luxe.

Habitans dans des cabanes, comme les Germains, plus

enthousiastes encore de la liberté, les Francs craignoient trop de la perdre en se renfermant dans des enceintes de pierres. Aussi ne les voyons-nous soutenir aucun siége dans les villes qu'ils ont prises. Ils attendoient l'ennemi en pleine campagne; & si la victoire ne se décidoit pas en leur faveur, ils abandonnoient leurs conquêtes, & repassoient le Rhin. Le vainqueur les suivoit en vain; le fruit de ses succès se réduisoit à détruire leurs récoltes, & quelques chaumières isolées. Lorsque le luxe des Romains eut enfin passé le Rhin avec eux, le desir des commodités étrangères gagna ces hommes grossiers; ils logèrent dans les maisons des vaincus, au-delà du fleuve, & en bâtirent qui, sans approcher de celles de la Gaule, étoient bien supérieures à celles qu'ils avoient auparavant. Ce premier pas vers les arts ne fut pas ce que les Francs firent de mieux pour leur liberté, puisque nous les voyons bien plus faciles à traiter avec Julien & avec Stilicon, quand les Romains entrèrent dans leur pays, parce qu'alors ils avoient quelque chose à perdre.

Rien ne fut plus simple & en même temps plus naturel que la religion de ces peuples conquérans, fondateurs de la Monarchie. Ne pouvant avoir sur la Divinité les notions saines des peuples éclairés, ils la cherchoient dans tout ce qui leur paroissoit merveilleux & surprenant; ils adressoient leurs premiers hommages au soleil, ce flambeau de l'Univers, & honoroient plusieurs Dieux auxquels ils n'avoient pas élevé des Temples, non par la raison, comme le dit Mézeray, & après lui l'abbé Courtépée, que la majesté Divine, qui est infinie, ne doit pas être renfermée dans des murailles, car leur

Métaphysique ne s'étendoit pas jusques-là ; mais par la raison qu'ils ne savoient pas en bâtir, & qu'il faut avoir des maisons avant que d'élever des Temples. Quelquefois ils rendoient leur culte à une lance, à une épée plantée au milieu d'un champ. Ils tenoient cette Divinité sanguinaire d'Odin, ce chef qui, fuyant les armes de Pompée, après la chûte de Mithridate, s'empara de la Pologne, de la Russie, de la Scandinavie, & poussa jusqu'en Saxe. Les peuples de ces climats, accoutumés depuis à ce culte, le célébroient avec la fureur & la haine que ce chef impétueux leur inspira contre les Romains. Leurs autres Dieux étoient honorés dans la sombre obscurité des forêts ou des antres souterrains, dont l'horreur & le silence majestueux sembloient plus conformes au séjour de la Divinité. Par une suite de cette idée, ils faisoient leurs prières & leurs cérémonies religieuses ou dans un bois épais, ou au pied d'un rocher dont la cime élevée avoit quelque chose d'imposant, ou dans le creux d'un vallon, au bord d'une fontaine. Ils ne s'éloignoient pas en ce point du rite des Druides ; & il y auroit de la témérité à assurer qu'ils n'avoient pas de ces Ministres sanguinaires, puisqu'il y en avoit chez les Germains, dont ils différoient si peu ; car nous voyons dans Diogène Laërce, que les peuples de la Germanie avoient des Druides, comme ceux des Gaules. Tacite nous dit qu'ils adoroient Mercure, qui n'est autre que le Theut ou Theutatès des Gaulois, auquel ils sacrifioient des hommes, comme ces derniers en immoloient de leur côté : ainsi mêmes sacrifices, mêmes Ministres chez les deux nations. Mais ce qui décide en faveur des Francs,

& ce qui déceloit dès lors ce caractère humain & généreux qui les a rendus recommandables, c'est qu'au milieu de tant de nations cruelles, leurs autels furent les seuls qui ne furent pas souillés par le sang humain; qu'ils ne permirent pas à la mort de venir mêler ses meurtres à leurs actions de grâces, & qu'ils furent de la plus grande tolérance envers les autres religions.

Ils étoient gouvernés par des Rois qui étoient électifs & à vie, mais choisis dans la Famille Royale; car il paroît qu'elle a dès-lors été aussi respectée que dans les temps modernes (*a*). C'est à cet attachement à la domination d'une seule maison, qu'ils ont été redevables de leurs succès. Par ce sentiment constant, ils ont barré le chemin du trône à toute autre famille, dont les prétentions ambitieuses auroient occasionné des guerres civiles, & les maux que le changement d'Empereurs & de familles régnantes ont attirés sur les Romains. Quelquefois ils ont été commandés par des Ducs, mais ce n'étoit qu'au défaut de Roi; & leur pouvoir, comme chez les Germains, finissoit avec la guerre : leur autorité étoit bornée au commandement des armées, ainsi que l'explique le mot *Dux* ou chef.

Les Francs n'avoient qu'une femme, & ils punissoient sévèrement l'adultère : ils étoient d'une sensibilité excessive sur l'article de l'honneur. Childéric, leur quatrième Roi, en fit la triste épreuve, puisqu'ils le chassèrent parce

(*a*) Le Président Fauchet & Mézeray, en nous disant que Marcomir & Sunnon étoient du sang Royal des Francs, nous donnent à connoître qu'il y avoit une famille régnante en possession de fournir des Rois à la nation.

qu'il féduifoit leurs femmes. Les fils feuls fuccédoient aux pères, à l'exclufion des filles, qui, par cet ufage, étant toutes fans dot, époufoient des hommes de leur état, comme cela fe pratique encore en Allemagne. On pendoit les traîtres fur des montagnes, ou à de hautes potences. On plongeoit ceux qui avoient fui dans des bourbiers, digne fépulture des lâches.

On ne peut rien dire des loix, puifque la loi falique, qui eft la première, n'exiftoit pas encore. Tout fe décidoit par l'ufage & par l'avis des anciens, juges naturels du canton : la tradition & les feules lumières du bon fens leur dictoient des fentences dont la juftice n'avoit qu'à s'applaudir. Les Francs régloient le temps comme les Gaulois, & comme plufieurs peuples de l'Afie, fur le cours de la Lune plutôt que fur celui du Soleil : nous en avons la preuve inconteftable dans un article de la loi falique, qui porte que le propriétaire qui aura perdu fon efclave ou fon bœuf, aura quarante nuits pour le trouver. La loi qui donne encore aujourd'hui quarante jours au propriétaire pour revendiquer fon bétail perdu ou vendu en foire, eft calquée fur celle-là : nous n'avons fait que fubftituer le jour à la nuit. Cet ufage eft originaire des pays chauds, où le jour, fous un Soleil brûlant, eft confacré au fommeil & à l'ombre de la retraite, la nuit au travail & à la garde du bétail. Ils faifoient cultiver leurs terres par leurs efclaves ; ils ne s'occupoient que de la guerre ; & en temps de paix, de la chaffe des animaux les plus féroces & les plus légers, tels que l'Ure, le Bizon, le Sanglier, le Cerf & l'Elan. Enfin, à quelques légères différences près, ils avoient les ufages & les mœurs des

Germains, avec la même ignorance & la même aversion pour le travail; ils en différoient seulement dans ces deux points:

Les Germains ne faisoient pas usage de flèches dans les combats; les Francs s'en servoient avec succès, & envoyoient de loin la mort à l'ennemi. Les Germains ignoroient la fauconnerie; la chasse avec l'oiseau de proie étoit au contraire une des passions les plus ardentes des Francs : elle s'est long-temps perpétuée chez nous; elle fut même ennoblie, au point que l'oiseau chasseur devint une des prérogatives de la noblesse. Le Clergé s'empressa de la partager avec elle (*a*), & demeura en possession de

---

(*a*) Les Gaulois qui, jusqu'à l'invasion des Francs, n'avoient eu pour agens de leurs chasses que des chiens, adoptèrent ce nouveau genre, il dégénera bientôt en passion, tandis que l'oiseau s'ennoblit au point de devenir une marque d'honneur. Un Gentilhomme qui vouloit paroître avec dignité, se montroit avec un Faucon sur le poing. Les Ecclésiastiques partageoient cette prérogative avec la Noblesse.

L'aîné de la maison de Châtellux a encore aujourd'hui, en qualité de premier Chanoine d'Auxerre, le droit d'assister au chœur en bottes, en surplis, l'épée au côté & le Faucon sur le poing.

Le Curé de Sagy, dans la Bresse, avoit le droit d'aller à la chasse avec son Vicaire, l'oiseau sur le poing, & d'exiger le lendemain des fêtes de Noël, en allant ou en revenant, un repas pour lui, sa suite & son chien. Les frais du repas de ces Chasseurs fut fixé par Arrêt du Parlement de Dijon, rendu en 1660, à 9 liv. 1 s.

Le Prieur de Couches pouvoit aller ainsi un jour de l'année avec ses gens, ses chevaux, ses chiens & ses oiseaux de chasse, chez le Curé de Damerey, qui étoit tenu en outre de payer quatre deniers & de fournir treize bouts de chandelle allumés. Ce droit a été commué en un cens de 3 liv. par Arrêt de 1737. Voyez la Description de Bourgogne.

On léguoit alors un oiseau de chasse, comme on fait aujourd'hui un diamant. Guillaume de Pontallier légua, par son testament de 1336, son Faucon à Othenin de Cissey, son neveu.

cet exercice jusqu'aux derniers siècles. La fauconnerie du Roi est la seule trace qui existe aujourd'hui de cette chasse qui a fait, pendant tant de règnes, l'amusement des Monarques, & les plaisirs de la noblesse.

L'histoire des Francs, arrêtée par cette esquisse de leurs mœurs, les reprend sur la frontière des Gaules, où nous les avons laissés faisant leurs préparatifs pour y entrer, & méditant déja ce plan de conquête qui s'effectua deux cents ans après. La fortune, propice à leurs vœux, leur offroit alors l'occasion favorable après laquelle ils soupiroient.

L'Empire étoit dans la confusion; les Empereurs ne faisoient que paroître, & étoient aussi-tôt précipités par d'autres qui leur succédoient. Pendant qu'ils employoient leurs forces à s'entre-détruire, les Provinces sans défense étoient la proie des Barbares. Les Gaules, attaquées par les Germains, frémirent à l'arrivée des Francs. C'étoit pour la première fois que ces peuples paroissoient en armes sur le Rhin. Ce nouvel ennemi qui s'élevoit contre Rome, étoit précédé de la terreur : il étoit regardé comme invincible & plus redoutable encore que tous ceux qui avoient paru. Telle étoit l'opinion qu'en avoient les Romains, qu'Aurélien qui, depuis, fut Empereur, en ayant vaincu un corps de mille hommes seulement, en reçut les plus grands éloges : sa victoire fut célébrée

Première apparition des Francs sous le règne de Gordien Pie, année 241.

Dans ces siècles reculés, on enterroit le Chevalier avec son oiseau. L'Abbé le Bœuf, Histoire du Diocèse de Paris, en rapporte la preuve suivante. En 1730, on trouva, dans le fauxbourg d'Auxerre, les os d'un oiseau de proie, mêlés avec ceux d'un chevalier.

dans l'Empire & chantée par les troupes. Ces peuples n'étoient pas réunis en corps d'armées comme les autres : divisés en différens détachemens, leur valeur suppléoit au nombre ; leur légèreté les rendoit inaccessibles ; ils fatiguoient un corps aussi pesant qu'une armée ; ils la détruisoient à la longue, en la tenant toujours en haleine, & en battant ses divisions.

Leurs opérations sur le Danube furent plus funestes aux Romains. Les Goths, secondés des Francs, envahirent la Mœsie (*a*) : l'Empereur Dèce (*b*) accourut à leur rencontre, & les attaqua auprès de Nicopolis (*c*) ; mais trahi par Trébonius Gallus, son Général, il perdit la bataille, la vie & son armée, qui périt presque entièrement. La digue rompue, le torrent des Barbares se précipita dans l'Empire ; l'invasion fut générale.

Dèce, année 251.

Ce ne fut sans doute qu'avec une plume baignée de larmes, que l'histoire nous transmit le détail des plaies qui affligèrent l'Empire Romain à cette époque. Le récit des malheurs qui accablèrent alors le genre humain, porte encore à l'ame le sentiment de la douleur & de la compassion. Les Barbares brisant par-tout les barrières de l'Empire, portèrent le fer & le feu dans son sein. Comme si ce n'eût pas été assez des maux que lui faisoient les

Gallien, année 260 jusqu'en 267.

(*a*) La Servie & la Bulgarie, dans la partie Occidentale de la Turquie Septentrionale d'Europe.

(*b*) La Chronique Alexandrine dit que cet Empereur mourut en allant à la guerre contre les Francs ; d'où l'on présume que ces peuples, ou quelques-unes de leurs tribus, étoient unis aux Goths dans cette occasion.

(*c*) Aujourd'hui Nicopoli ou Nigeboli, près le Danube.

étrangers, les Romains enchérirent sur leurs fureurs; ils portèrent dans toutes les Provinces le flambeau de la guerre civile, & déchirèrent leurs entrailles de leurs propres mains. On vit leurs armées se combattre & se détruire dans toutes leurs Provinces, au commandement de trente tyrans qui s'entre-tuoient tour-à-tour. Au milieu de cette confusion, parmi ces embrâsemens & ces meurtres, sur ce théâtre de carnage & de mort, le ciel vint mêler ses vengeances & ses fléaux à la rage des hommes. La terre ensanglantée se refusa à nourrir des enfans, dont les uns étoient aussi cruels, & les autres aussi malheureux. Tremblante & s'agitant sous eux, elle glaça leurs cœurs de crainte au milieu des combats, & les avertit de suspendre leurs fureurs pour la possession d'un sol qui alloit manquer sous leurs pieds. Elle engloutit, à leurs yeux, des peuples entiers, & renversa des villes. Les nuages embrâsés par les feux qu'elle jetoit, vomissoient la foudre & la mort, tandis que les vents portoient la peste d'un bout de l'Univers à l'autre.

Au milieu de cette fureur des hommes à s'entre-détruire, dans ce déchaînement des élémens & de tous les fléaux contre le genre humain, une armée de Francs passe le Rhin à l'improviste, traverse les Gaules avec la rapidité d'un trait, pillant & battant tout ce qui se rencontre devant elle : elle franchit les Pyrénées, entre en Espagne, prend & pille Tarragone avec sa Province dont elle étoit la capitale. Quelque prompte que soit cette expédition, elle leur paroît encore trop lente; ils se divisent en deux corps; l'un parcourt l'Espagne, & en rançonne les Provinces; l'autre, poussé par sa première

impétuosité, passe en Afrique sur les vaisseaux des Espagnols, en pille & ravage les côtes, & vient rejoindre ses compagnons; puis tous ensemble, chargés des dépouilles de l'Afrique, de l'Espagne & des Gaules, rentrent dans leur patrie par le Rhin.

A la suite de cette entreprise, une des plus longues & des plus hardies dont l'histoire fasse mention, la présomption, compagne des succès trop subits, enfla le cœur de la nation. Jugeant légèrement de ce qu'elle pouvoit, par ce qu'elle avoit fait, rien ne lui parut impossible; les Romains cessèrent d'être formidables à ses yeux, & son aveuglement fut tel, qu'elle se crut en état de leur tenir tête.

L'ambition des conquêtes gagna les esprits, & ce fut sur un Empire qui en faisoit depuis huit cents ans, qu'on résolut d'en tenter. L'exécution suivit le plan de près. Les Francs, en corps d'armée, entrèrent dans les Gaules, non comme des brigands qui courent au pillage, mais comme des conquérans qui viennent fonder une nouvelle domination. Ils prirent beaucoup de villes, & s'établirent dans leurs conquêtes. Si quelque chose peut excuser leur témérité, ce fut l'apparence de l'occasion la plus favorable qui puisse se présenter. L'Empire sembloit anéanti; les Gaules déchirées par les divisions intestines, & pillées par les étrangers, partageoient sa chûte & ses malheurs sous le sceptre d'un Prince chancelant sur le trône; elles étoient devenues, depuis le règne heureux des Antonins, le théâtre des plus grands évènemens. D'abord les armées Romaines, partagées entre Albin & Severe, accourant les unes d'Orient, & les autres d'Occident,

d'Occident, s'étoient rencontrées dans les plaines de la Bresse, & avoient décidé par un sanglant combat qui des deux rivaux régneroit sur l'Univers. Severe (*a*), vainqueur, avoit inondé les Gaules du sang de leurs habitans; outre celui qui avoit été répandu sur le champ de bataille, il avoit fait couler à grands flots celui des chefs & des Sénateurs; Lyon avoit été pillé & livré aux flammes. Alexandre Severe avoit été assassiné par son armée sur la frontière qu'il défendoit contre les Barbares. Ces derniers, c'est-à-dire les Germains & les Francs, s'étoient jetés sur les Gaules après la victoire qu'ils avoient remportée avec les Goths sur l'Empereur Dèce. Sous le règne de Gallien, défendues par l'épée de Posthume, elles avoient profité des talens & des lumières de cet usurpateur; ils avoient été tels, qu'ils lui avoient mérité le titre glorieux de restaurateur des Gaules (*b*). La rébellion qui l'avoit fait monter sur le trône, le lui avoit fait perdre; ses soldats, fiers de faire ces Césars maîtres de l'Univers, se jouoient de leur sort, les créoient

(*a*) Ce Prince eut des autels à Nismes selon cette inscription : *Imp. Cæs. L. Septimio Severo. pio. invic. Aug. Jul. Balbus sac. sol. ded. prid. non april. Annullino II & Frontone. Coss.*

(*b*) Parmi les nombreuses Médailles qui attestent le règne de ce Prince dans les Gaules, les unes le représentent accompagné de la justice & de l'abondance, voyez Médaille, N°. 11; & marquent ses victoires telles que celles où l'on voit Mars armé, & la Victoire avec ces mots, *Victoria Aug.* Voyez Médaille, N°. 12; les autres marquent ses craintes sur la fidélité des troupes qu'il étoit obligé de flatter, en faisant frapper ces pièces sur lesquelles on lit, *fides militum*, voyez Médaille, N°. 13, *fides equitum.* Voyez Médaille, N°. 14. Ce fut probablement pour plaire aux Gaulois, qu'il fit frapper celle où on lit : *here deus oniens !*

& les exterminoient tour-à-tour. A Posthume, ils avoient fait succéder Lollien, à celui-ci Marius, ensuite Victorin & Tetricus. Tandis que ce dernier jouissoit d'une autorité dangereuse & mal affermie, les mêmes scènes se renouvelloient dans les autres parties de l'Empire.

Un Prince étonnant s'éleva tout-à-coup au milieu de ses ruines (*a*), & le revivifia. La discipline fut rétablie, le courage raffermi, & l'esprit Romain rappelé ; les Barbares furent repoussés dans le nord, les légions dirigées dans l'orient & l'occident furent par-tout triomphantes, & l'empire dispersé fut réuni sous la main victorieuse d'Aurélien : l'apparition de ce guerrier infatigable & terrible fut signalée dans les Gaules par des victoires, des bienfaits, & par un évènement inoui. On vit le puissant Monarque des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, prier Aurélien de venir le détrôner, l'en supplier comme d'une grace, & contribuer à sa propre ruine. (*b*) C'est que le trône est souvent un mal pour celui qui l'occupe, c'est qu'un Roi au milieu des biens & de la puissance n'en jouit pas, & renouvelle dans sa cour le spectacle de Tantale dans les eaux. Tétricus, effrayé par les séditions des troupes, par le sort de ses prédécesseurs, par l'épée de la rebellion sans cesse levée sur sa tête, mettoit autant d'ardeur à descendre du trône que

---

(*a*) L'élévation de ce Prince sur tous les ennemis de l'Empire est exprimée d'une manière très-énergique sur une de ses Médailles, qui représente le Génie de l'Empire couronné, la boule en main, & foulant aux pieds des monstres sur lesquels il s'élève. Voyez Médaille, N°. 15.

(*b*) Voyez Médaille, N°. 16.

les autres à y monter. A peine le conquérant paroît-il en bataille dans les plaines de Châlons qu'il se range sous ses étendards; sa sagesse en sert qu'à irriter ses soldats; ils osent défier la victoire, & expient leur témérité par la plus sanglante défaite : les remparts d'Orléans, si célèbres depuis, furent alors élevés par Aurélien, & cette ville décorée de son nom victorieux, a conservé sa gloire sous ses Ducs (*a*). Dijon de simple camp romain devint une grande ville à ses ordres, & les Gaules éprouvèrent la puissante protection de leur nouveau maître contre les attaques des peuples étrangers.

Ces étrangers étoient les Francs & les Germains, que nous avons laissés dans les Gaules sous le règne désastreux de Gallien. Les temps étoient alors bien changés. Aurélien, qui s'étoit signalé par leur première défaite, n'eut pas plutôt vaincu à Châlons, qu'il tombe sur eux; par-tout ils sont battus; leur conquête devient leur tombeau, & les débris de leurs armées poussées vers le Rhin le passent avec précipitation, & vont répandre dans la Germanie la frayeur qui les agite.

La terreur que ce héros avoit inspirée à ces fières nations, s'étoit dissipée, l'Empire étoit vacant, les Barbares avoient repris leur audace, & les Gaules étoient attaquées par les Bourguignons & les Vandales. Malheureusement pour tous ces peuples agresseurs, l'interrègne cessa; un héros saisit les rênes de l'Empire. Probus ras-

(*a*) Robert-le-Fort, Odon son fils qui défendit Paris, sauva le Royaume & en porta la couronne, Hugues Capet tige de la race régnante : Louis XII, & les Ducs actuels descendans de Louis XIII.

ſemble toutes ſes forces, marche contre les Bourguignons & les Vandales, & confie les armées qui devoient agir contre les Francs, à des Généraux dignes de ſon choix. Tandis qu'il taille en pièces les Bourguignons & les Vandales, ſes Lieutenans ont de grands ſuccès contre les Francs. Malgré leurs efforts pour conſerver leurs conquêtes, ils ſont chaſſés au-delà du Rhin : le vainqueur les y ſuit. Probus ayant rejoint ſes Généraux & paſſé le fleuve, les attaque dans leurs retraites. Irrités de leurs pertes, indignés de l'audace d'un ennemi qui venoit les attaquer juſques dans leurs foyers, ils combattent avec une nouvelle vigueur, mais toujours avec auſſi peu de ſuccès, puiſqu'ils ſont pouſſés juſque ſur les bords de l'Elbe, & que le vainqueur emmène une multitude de priſonniers de tout âge & de tout ſexe qu'il tranſporte juſqu'au Pont-Euxin (*a*), penſant en faire une colonie qui ſerviroit de barrière à l'Empire de ce côté. Projet utile, mais dont la ſuite fut funeſte aux Romains, comme nous le verrons.

Probus, année 277 & 278.

Sous ce règne fut créée la ſource de ces vins délicieux qui font aujourd'hui l'agrément des tables de l'Europe : la main de Probus l'ouvrit dans les Gaules, Domitien l'avoit fermée : ſon ordonnance ſeroit louable s'il n'eût voulu qu'obvier aux déſordres que la trop grande abondance de cette liqueur occaſionnoit dans les campagnes

(*a*) La mer Noire, grande mer qui ſépare l'Europe d'avec l'Aſie, elle s'étend du 40 au 46ᵉ. degré de latitude, & du 26 au 39ᵉ. degré de longitude. Elle a environ 370 lieues de longueur du couchant au levant, & 150 du nord au ſud.

& rendre au labourage les terres qu'on consacroit à cette culture, que tout gouvernement éclairé restreindra toujours aux coteaux. Mais le bien public ne touche pas un tyran; la cause déterminante fut que ce Prince, dont le tempérament sec & ardent ne s'accommodoit pas de l'usage du vin, proscrivit tout ce qui ne lui convenoit pas, selon l'esprit des despotes qui ramènent tout à eux-mêmes, & qui ne voient qu'eux dans la nature. Le Gaulois, à qui l'épée de Probus avoit rendu la jouissance de ses campagnes, & qui lui devoit ses excellens vignobles, s'empressa à jouir de ses bienfaits, & à lui témoigner sa reconnoissance par des monumens expressifs & durables (*a*).

L'Empereur, après avoir vaincu & dissipé les armées des Bourguignons, des Lugions (*b*), des Vandales & des Francs, tomba sur les Allemands, & les traita encore plus mal. Il les avoit réduits à de grandes extrémités, à en juger par les conditions qu'il leur imposa, & auxquelles ils souscrivirent, puisqu'ils lui donnèrent, avec

---

(*a*) Le Continuateur de l'histoire Romaine dit à ce sujet : » je m'étonnerois que ce Prince n'eût pas été célébré par les buveurs comme un nouveau Bacchus si les buveurs étoient savans «; il auroit vu, s'il eût été instruit dans la numismatique, qu'il l'a été, non par les buveurs, mais par l'Etat qui a fait frapper en son honneur une Médaille, sur le revers de laquelle est un arbre chargé de seps de vignes & de raisins; au bas est une charrue, & vis-à-vis un dieu qui pourroit bien être Bacchus, avec la légende *soli invicto*. Voyez Médaille, N°. 17. Ce monument nous apprend aussi qu'on cultivoit alors la vigne avec la charrue, & qu'on lui donnoit les arbres pour soutien, comme on fait encore dans des pays méridionaux.

(*b*) Partie de la Silésie, de la nouvelle Marche, de la Prusse & de la Pologne, en deçà de la Vistule.

des otages, de grandes provisions de bled & de bétail; & qu'ils lui laissèrent tirer seize mille hommes du sein de leur nation, pour les incorporer dans ses armées.

Pendant que les Allemands payoient aussi complètement les frais de la guerre, & plioient sous le joug du vainqueur, les Francs exilés sur les rives du Pont-Euxin, soupiroient après une patrie que leur imagination leur retraçoit sans cesse. Levant les yeux sur cette terre étrangère, ils ne virent que des ennemis & point de secours, puisque les Romains ne les regardoient, dans ce poste, que comme des protecteurs de leurs frontières. Leur courage se ranima au milieu de tant de dangers, & leur inspira un dessein dont la hardiesse étonna l'Univers, & que le succès justifia. Ils se saisissent des vaisseaux qui étoient sur le rivage, pillent les côtes de l'Asie & de l'Afrique, prennent & saccagent Syracuse, la capitale de la Sicile, attaquent Carthage où ils sont repoussés; mais cet échec ne ralentit pas leur ardeur : remontés sur leurs bords, ils entrent dans l'Océan, & continuent à piller toutes les provinces Romaines qui étoient sur leur passage, jusqu'à leur arrivée dans leur patrie qu'ils dédommagent des pertes qu'elle venoit d'essuyer, par les richesses immenses qu'ils avoient enlevées à ses ennemis.

Probus, année 281.

Dix ans s'étoient écoulés depuis les victoires de Probus sur les Francs. Ce Prince étoit mort; l'Empire étoit dans la confusion, & l'occasion de se venger des Romains étoit favorable: leurs ennemis s'avancèrent à l'embouchure du Rhin, & s'emparèrent des Isles que forment ce fleuve, la Meuse & l'Escaut, connues sous le nom de

Dioclétien, Maximien, année 287.

Zélande. Cette conquête étoit d'autant plus réfléchie qu'elle étoit défendue par des remparts naturels qui en assuroient la conservation, au lieu qu'au-delà du Rhin, il falloit conserver un pays ouvert, que des troupes peu disciplinées & d'un service momentané ne pouvoient défendre contre un ennemi plus puissant & des troupes réglées perpétuellement sous les armes. Sentant leur infériorité dans la discipline & la science militaire, ils vouloient des positions qui y suppléassent. C'est à ce sentiment qu'ils dûrent les efforts qu'ils firent, & l'attention qu'ils apportèrent à acquérir un art aussi utile; mais leurs tentatives furent long-temps infructueuses, ils avoient encore trop de barbarie pour se plier à la discipline; ils ne firent de véritables progrès que lorsqu'ils devinrent alliés & auxiliaires des Romains: leur génie alors se dépouilla de son ancienne rudesse, & prit une forme nouvelle, sous la main de ces aveugles conquérans qui instruisirent leurs ennemis dans l'art d'être invincibles, art dont ils firent un si bel usage contre leurs maîtres, qu'ils cultivèrent avec autant de soin que les autres le négligèrent, & auquel on doit rapporter la rapidité de leurs succès, & leur supériorité sur toutes les nations qu'ils attaquèrent pendant quatre cents ans. Mais c'est à cette invasion de la Zélande qu'il en faut assigner la première époque, puisque ce fut alors qu'ils en connurent l'utilité, & que la connoissance d'un bien indispensable est toujours suivie d'efforts multipliés pour l'obtenir.

Les nouveaux conquérans de la Zélande étoient les Saliens (*a*); c'étoit une tribu de Francs, qui devint dans

(*a*) Aujourd'hui les Pays-Bas aux Provinces-Unies, & partie d'Over-Yssel.

la suite la plus considérable, & donna son nom aux loix que la nation promulgua sous le titre de loix Saliques. Assise sur les bords de la mer & sur de grands fleuves, elle s'adonna à la piraterie : les richesses qu'elle y acquit, lui donnèrent la prépondérance sur les autres tribus. Ce n'est pas que les autres Francs ne s'y fussent aussi livrés, depuis les entreprises que nous leur avons vu tenter en Espagne & au Pont-Euxin. Leur hardiesse s'étant accrue avec leur expérience, le commerce & les provinces maritimes de l'Empire eurent beaucoup à souffrir de leurs brigandages (*a*), jusqu'à ce que les Saxons les ayant éloignés de la mer, ils n'employèrent plus leurs forces qu'à des expéditions de terre, & abandonnèrent la piraterie aux nouveaux possesseurs de leurs ports, qui les surpassèrent bientôt, & qui furent à leur tour effacés par les Normands. Mais il y avoit long-temps que la route étoit tracée quand ces derniers parurent.

Le choix des Francs, dans leur nouvelle conquête, étoit sage; il fut justifié par le succès, puisqu'elle leur

(*a*) M. Mille, Histoire de Bourgogne, tome I, pag. 4, dit en parlant des Francs : » Les Francs, ancien peuple de Germanie, déja connu par ses courses » sur mer «.

Nous voyons dans l'Histoire, qu'étant passés en Angleterre, en 297, au secours d'Alectus, meurtrier de l'usurpateur Carausius, ils furent attaqués dans Londres par Asclépiodote, Lieutenant de Constance, & défaits, comme ils étoient prêts à s'enfuir sur des bateaux légers.

Mézeray, pag. 338, dit : les François pareillement étoient alors en des lieux commodes pour faire ce métier-là (la piraterie). Ils s'y étoient encouragés par cette grande & fameuse course qu'ils avoient faite en sortant du Pont-Euxin... mais depuis, ayant été éloignés des bords de la mer par d'autres conjonctures, ils oublièrent le métier de corsaires.

demeura

demeura; mais leur aggreſſion ne reſta pas impunie. Le plus puiſſant Empire de la terre étoit alors gouverné par Dioclétien, fils d'un affranchi, & par Maximien, fils d'un pâtre; & jamais adminiſtration ne fut plus vigoureuſe que ſous ce règne étonnant. Les deux Empereurs, perpétuellement ſous les armes, repouſsèrent par-tout les barbares, & comptèrent leurs combats par leurs victoires. Maximien, ſurnommé Hercule, à cauſe de ſa force & de ſon courage (*a*), combattit dans les Gaules, vainquit & diſſipa les Bagaudes (*b*); c'étoient des Gaulois révoltés contre les vexations des Romains. Leur chef Amand (*c*), qui prenoit le titre d'Empereur, fut pouſſé, après différens combats, juſque dans les retranchemens, où fut depuis Saint-Maur-des-Foſſés, & y fut paſſé au fil de l'épée avec tous les rébelles de ſon parti. Maximien marcha, ſans s'arrêter, contre les Bourguignons & les Allemands, & en fit un tel carnage, qu'ils eurent des armées entières d'exterminées. Les Francs eurent leur tour. Il paſſa le Rhin, les attaqua chez eux, & les maltraita ſi fort, qu'il vinrent lui demander la paix. Deux de leurs Rois (c'eſt pour la première fois qu'on en voit à cette nation, ils s'appeloient Athec & Génobaud) ſe déclarèrent ſes vaſſaux. Athec même fut contraint de marcher ſous ſes ordres avec les troupes qu'il commandoit. La loi du vainqueur ne s'étendit pas plus loin; il

Dioclétien; Maximien, année 288.

(*a*) Voyez la Médaille, N°. 18.

(*b*) Saint-Maur-des-Foſſés, près Paris, eſt dit dans les anciens Auteurs *Bagaudarum Caſtrum*.

(*c*) Le monument qui atteſte cet évènement, eſt une Médaille unique ſur laquelle ce rebelle ſe qualifie : *Imp. Amandus*.

ne fit point de colonie : le ſouvenir de la dernière n'engageoit pas à tranſplanter à grands frais des gens qui ſe faiſoient payer auſſi chèrement leurs voyages.

Dioclétien, de ſon côté, repouſſoit les Perſes au-delà du Tigre, battoit les Arabes en Orient, chaſſoit les Allemands de la Rhetie & de la Pannonie, & dirigeant les aigles Romaines contre les Sarmates, les Quades & les Goths, étoit tour-à-tour la terreur de ces peuples; fièrement aſſis ſur ce trône gliſſant d'où tant de Princes venoient d'être renverſés, il tenoit le ſceptre d'une main ferme, & ſembloit avoir enchaîné les deſtins. (*a*) Sa gloire ne ſe bornoit pas à vaincre comme celle de Maximien, elle s'étendoit ſur toutes les parties du gouvernement; ſeul il ſuffiſoit à l'adminiſtration de l'Empire, & ſes conſeils quand il l'eut partagé avec trois collègues, étoient reçus par les autres comme autant d'oracles. Doué d'un profond jugement & d'un vaſte génie, il fut recommandable à cinq titres diſtinctifs, qui ſont : 1° d'avoir déployé, quoique d'une baſſe extraction, une autorité qui contint l'Empire & l'armée, ce qui n'étoit pas arrivé depuis Septime Severe; 2°. d'avoir fondé ſur un trône où les familles changeoient à chaque règne une Dynaſtie de Céſars, qui ne s'éteignit qu'à Julien; 3°. d'avoir publié des loix ſages qu'il fit obſerver; 4°. d'avoir préféré le bien public au ſien propre, ayant mieux aimé partager l'Empire que de le voir mal gouverné; 5°. d'avoir formé cette milice invincible des Joviens & des Herculiens, qui recula de cent ans la chûte de l'Empire.

(*a*) Voyez Médaille, N°. 19.

On compte avec reconnoiſſance parmi les établiſſemens utiles de ce Prince, ceux qu'il fit dans les Gaules; tels que le défrichement des landes de pluſieurs provinces, leur population, le bon ordre dans les finances & l'adminiſtration, les fortifications d'Autun (*a*) & la reconſtruction de Grenoble ſur les fondemens de la petite ville de Cularo (*b*). La juſtice, les ſciences fleurirent, & l'aſtronomie que ce Prince protégeoit, donna ſon nom au Calendrier qu'elle arrêta pour lors, & le préſenta aux ſiècles comme le point d'où alloit partir une nouvelle Ere.

Comme le but de l'hiſtoire eſt d'inſtruire, on obſerve qu'elle préſente dans ce règne étonnant deux leçons également utiles au peuple & à la nobleſſe; elle fait voir à l'un que l'homme de mérite naît dans toutes les claſſes, que la vertu & le génie ſont indépendans des rangs. Elle avertit l'autre de ne pas s'enorgueillir de la chimère des titres; que les vrais caractères de nobleſſe ſont ceux que la nature grave dans le cœur des hommes; qu'elle ne conſiſte pas dans un fragile papier, mais dans une con-

(*a*) La Tour Jouere, ainſi appelée du nom de *Jovius*, qu'il avoit pris par une vanité peu pardonnable dans un auſſi grand homme, ſe voyoit encore au ſiècle dernier dans cette ville. Sa valeur & ſa juſtice ſont parfaitement exprimées ſur une pièce de bronze de la largeur d'un écu, trouvée dans les décombres de cet édifice. Voyez Médaille, N°. 20. Il eſt repréſenté couvert de fer avec la légende *Imp. Diocletianus pf. Aug.* Sur le revers eſt la Juſtice la balance à la main avec ces mots autour : *Sacra Moneta Aug. & Caeſ. II & r.*, qui prouvent que, malgré que l'Empire fût partagé entre quatre Empereurs, deux Auguſtes & deux Céſars, Dioclétien avoit la principale autorité; & que la monnoie ſe frappoit principalement à ſon nom.

(*b*) Deux Inſcriptions trouvées dans cette ville en ſont la preuve.

duite noble & des ſentimens élevés. Quelqu'actifs que fuſſent ces Empereurs, leurs Etats étoient trop étendus pour qu'ils puſſent porter la main par-tout où les remparts s'écrouloient; ils prirent deux ſeconds: fidèles aux principes de ceux qui les avoient élevés, & auſſi bien intentionnés pour le bien public, ils ne ſe laiſsèrent pas entraîner par les liens du ſang, ni éblouir par l'éclat de la naiſſance; ils crurent que le mérite ſeul devoit faire les Princes. Ils élurent Galère, *Armentarius*, c'eſt-à-dire fils d'un pâtre, mais recommandable par ſes qualités guerrières, & Conſtance Chlore, d'une naiſſance illuſtre, & le prouvant par ſes actions, tandis que Maxence, fils de Maximien, fut mis en oubli. L'Empire ainſi diviſé en quatre parties, les Gaules échurent à Conſtance.

Dioclétien, Maximien, Galère, Conſtance Chl. année 294.

Le nouvel Empereur réſolut, ſix ans après l'expédition de Maximien contre les Francs, de faire la guerre aux peuples de la Germanie, qui ravageoient de nouveau les Gaules. Il attaqua d'abord les Francs dans les Iſles qu'ils avoient priſes à l'embouchure du Rhin: il lui fallut livrer autant de combats qu'il aborda de fois; mais la victoire s'étant déclarée conſtamment pour lui, il emmena, pour preuve de ſon triomphe, une quantité conſidérable de priſonniers qu'il tranſplanta aux environs de Trèves & de Tongres, où il leur donna des terres: faute énorme en politique de faire peupler la frontière par l'ennemi; auſſi fut-ce une des principales cauſes de la facilité avec laquelle les Francs envahirent cette contrée, dont une partie des habitans étoit de leur ſang. Les Allemands, qui avoient manqué de ſurprendre Conſtance à Langres, furent défaits dans deux grandes batailles, chaſſés au-delà

du Rhin ; & l'Angleterre, séparée de l'Empire depuis la révolte de Carausius, y fut réunie.

Les ennemis de l'Empire terrassés, la paix régnant presque par-tout, le monde jouit d'un spectacle qui le rendit muet d'étonnement. Dioclétien & Maximien, ces hommes qui s'étoient élevés de l'état le plus vil au premier trône de l'Univers, parvenus au faîte de la gloire & de la puissance, ne voulurent plus rien être, dès qu'ils virent qu'il n'y avoit plus rien à acquérir. Contens d'être parvenus jusqu'à la dernière borne des desirs humains, leur ambition s'étoit rassasiée ; le dégoût étoit venu à sa suite ; ils abdiquèrent l'Empire, & Nicomédie fut le théâtre où Dioclétien se joua des couronnes, & les ôta de dessus sa tête avec cette indifférence qui étonne le vulgaire, & que le sage conçoit. Ce soldat magnanime, qui avoit occupé & quitté le trône avec gloire, retiré dans une campagne auprès de Salone, s'y trouva si à son aise, & vécut avec tant de plaisir, au milieu des occupations agrestes auxquelles il se livra, qu'il compta le premier jour de sa vie du jour de sa retraite.

Constance Chlore, Galère ; 1 Mai 305, non le 18 Fév. 305, comme le marquent Mézeray & plusieurs Auteurs après lui.

Un grand homme est une puissante barrière pour un état ; l'Empire Romain en fit alors l'épreuve : la retraite de ces deux héros l'affoiblit prodigieusement. Les Ecossois ayant attaqué l'Angleterre, Constance y accourut ; Ascaric & Ragaise, deux Rois des Francs, qui avoient traité avec lui, plus avides de butin que jaloux de tenir leurs promesses, fondirent sur les frontières de l'Empire & les ravagèrent. Constance, outré de cette violation des traités, se proposoit d'en tirer vengeance, lorsque la mort suspendit l'exécution de son projet, mais ne

Constance Chlore, Galère ; année 306.

l'empêcha pas ; il passa entre les mains de son fils Constantin, qui l'exécuta avec les circonstances les plus atroces. Outre les nombreux ennemis que Galère avoit à réprimer sur les frontières de l'Empire en Orient, il eut encore à combattre un usurpateur appelé Valère. Ne pouvant se dissimuler le vuide qu'avoit fait la retraite de Dioclétien & de Maximien, il chercha à y remédier en associant à l'Empire Licinius, Général sage & expérimenté.

Ce fut en 307 qu'on vit les Romains donner aux autres nations une preuve éclatante du mépris qu'ils faisoient d'elles & de leurs Rois ; on renouvela dans Trèves le spectacle que Persée & Jugurtha avoient donné à Rome. Constantin, Prince aussi cruel que guerrier, après avoir vaincu les Francs, fait prisonniers leurs Rois Ascaric & Ragaise, après avoir fait servir ces deux Princes malheureux à son triomphe, les fit jeter aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Trèves, aux yeux des spectateurs de toutes les nations. Tous les peuples barbares furent révoltés au récit de cette atrocité ; les Francs frémirent d'indignation, & jurèrent de venger leurs Rois, & l'honneur de la nation outragé si cruellement. La puissance des Romains & la présence du vainqueur leur en imposèrent pour un moment, mais ne changèrent rien à leur plan. Pour en rendre la réussite plus assurée, ils se liguèrent avec les Allemands, & s'avancèrent sur le Rhin avec une armée formidable. Au premier bruit de leur marche, Constantin, vainqueur de Maxence, abandonna l'Italie & accourut dans les Gaules ; comme il savoit qu'il avoit affaire à des ennemis irrités, & qui ne respiroient que la vengeance, il leur dressa une embuscade. Les

Galère, Constance, an. 307.

Francs, plus bouillants que circonſpects, y donnèrent & perdirent la bataille. Les priſonniers qui s'étoient flattés de venger leurs Princes, vinrent périr de la même manière dans l'arène de Trèves, qui ſembloit être devenue le tombeau de ce peuple.

Conſtantin prit, à ce ſujet, le titre de vainqueur des Francs : il avoit déja ſignalé ſa première victoire en inſtituant des jeux en ſon honneur. Mais ces ennemis, dont il ſe proclamoit vainqueur, reparurent alors ſur le Rhin, auſſi formidables que jamais. Cependant, comme s'il y eût eu une fatalité attachée à leurs armes, ils ne furent pas plus heureux; Criſpus, fils de Conſtantin, les vainquit de nouveau.

Malgré ces victoires, le pays des Francs ne fut pas entamé. A la vérité, ils furent battus, mais les Romains perdirent le plus; la guerre déſola leurs provinces, & le ſeul fruit de leur victoire fut d'en éloigner l'ennemi. Nous voyons dans Porphyre, ſur la vingtième année de l'avènement de Conſtantin à l'Empire, » que Criſpus ſe » préparoit à défendre le Rhin & le Rhône de deſſus » leur autre bord, & à ranger les Francs ſous une dure » loi «. Il n'en eut pas le temps; & peut-être n'y eût-il pas réuſſi : il abandonna donc les Francs, pour accompagner ſon père dans la guerre contre Licinius.

Il ſe fit, en 340, une révolution étonnante; l'antipathie des deux nations ſe changea en amitié : les armes qu'elles tournoient depuis tant de temps contr'elles, ſe réunirent, & leurs troupes confondues marchèrent ſous les aigles Romaines. Ce fut un coup de la politique de l'Empereur Conſtant. Conſidérant le courage & les

Conſtant, Conſtance, an. 340.

ressources de ses ennemis, voyant un danger présent sur la frontière, réfléchissant sur le peu d'avantages que ses prédécesseurs avoient tirés de leurs victoires, il en vit au contraire beaucoup à être fortifié d'un pareil allié. Pour les Francs, connoissant par expérience le danger de la guerre avec les Romains, flattés d'une alliance avec les maîtres du monde, séduits par la considération & l'argent qu'ils espéroient en retirer, ils accédèrent avec plaisir au traité que leur proposoit l'Empereur. Il en recueillit le fruit sur le champ; car les Allemands & les autres peuples de la Germanie étant abandonnés des Francs, les voyant au contraire combattre pour les Romains, se retirèrent & n'osèrent insulter les frontières de l'Empire. Mais l'alliance des Romains ne fut pas si favorable aux Francs; elles les conduisit à prendre part à leurs querelles, au malheur plus grand encore de s'attacher au parti qui succomba, & d'être écrasé sous ses ruines.

Dix ans s'étoient à peine écoulés depuis cette alliance, que Magnence fut élu Empereur à Autun; il fut aussi-tôt reconnu dans les Gaules, en Espagne & en Italie. L'Empereur Constance, frère de Constant, que cet usurpateur avoit fait tuer dans les Pyrénées, accourut avec toutes les forces de l'Orient pour venger cette mort. Magnence étoit Franc d'origine (*a*). Cette raison seule

(*a*) Il étoit, dit Mézeray, Introduction à l'Histoire, François d'origine, mais né d'un père demeurant en Gaule, & qui vraisemblablement venoit de quelques-uns de ceux que Constance Chlore y avoit transportés; par conséquent il étoit Lete ou Lite, c'est-à-dire, demi-esclave : aussi Julien l'appeloit-il malheureux reste de butin.

détermina

détermina une nation fière & belliqueuse à l'appuyer de toutes ses forces. La gloire de maintenir son sang sur le trône des Césars, lui fit faire les plus grands efforts. Comme la vanité est plus puissante que la haine, cette nation fit, pour un homme qui lui étoit en quelque sorte étranger, ce que, depuis un siècle, elle n'avoit pas tenté pour elle-même ; elle recherchа l'amitié & les secours des Saxons, ses anciens ennemis, & les obtint. Les deux peuples unis des liens de l'amitié, conduits par le même esprit, volèrent au secours du nouvel Empereur ; & comme si les Francs eussent voulu faire tous les frais de la guerre, un corps considérable de leur cavalerie, commandé par Sylvain, passa du côté de Constance. Une pareille conduite eut le succès qu'elle méritoit. L'armée de Magnence, mise en déroute à Murse, dans la Pannonie, laissa les Francs aux prises avec leurs compatriotes ; ils firent une perte énorme, & sur-tout les vaincus, dans une bataille qui coûta soixante-six mille hommes à l'Empire (*a*). Les Francs furent également maltraités dans deux autres combats, l'un au Mont-Genèvre, & l'autre à la Cluse en Dauphiné ; puis, voyant la chûte de leurs chefs, ils se retirèrent.

Pendant le règne de Constant, la faveur de la nouvelle alliance, l'espoir d'un secours toujours prêt au besoin,

M. Beauvais, dans son Histoire abrégée des Empereurs Romains & Grecs, & beaucoup d'autres Historiens prétendent qu'il étoit Germain ; qu'il avoit été amené fort jeune avec son père Magnus parmi des prisonniers de sa nation que Constance avoit faits. Il fût affranchi, entra dans le service militaire, & s'éleva aux premiers grades.

(*a*) Voyez la Médaille, N°. 21, frappée à l'occasion de cette victoire sur Magnence.

les avoient fait souffrir sur l'autre rive du Rhin ; mais dans la confusion qui suivit la mort de ce Prince, ils se cantonnèrent dans les forêts & les marécages de la Frise, du pays de Liége & du Brabant septentrional Ce fut dans l'année 351 environ, qu'ils prirent possession pour toujours de cette portion sauvage & méprisée des Gaules, où se forma l'orage qui vint fondre sur les Romains.

Ce fut probablement aussi pour se dédommager de la perte de tant d'hommes, qu'ils s'emparèrent de ces contrées & d'une partie de la première Belgique, c'est-à-dire, de la province dont Trèves étoit la capitale. On n'en doit pas être étonné, puisqu'elle étoit habitée en partie par les Francs, comme nous l'avons vu. Ils prirent encore plusieurs villes au-delà du Rhin, & enfin Cologne, capitale de la seconde Germanique, qu'ils emportèrent après un siége de dix mois. On voit par-là combien ils avoient fait de progrès dans l'art militaire des Romains, & combien ils savoient mettre à profit les leçons de ces anciens alliés. Leur espérance & leur audace croissant avec leurs succès, ils menaçoient déja l'Empire: Sylvain, ce chef que nous avons vu passer du côté de Constance, à la bataille de Murse (*a*), avoit eu la hardiesse de se faire proclamer Empereur à Cologne, & eût donné beaucoup d'embarras aux Romains, s'il n'eût pas été assassiné quelques jours après par leurs intrigues. Les Francs étoient d'autant plus redoutables alors, qu'ils étoient aguerris & animés par le succès, que les Gaules se trouvoient

Constance, année 355.

(*a*) Aujourd'hui Esseck, dans l'Esclavonie sur la Drave.

hors d'état de se défendre, & que tout y étoit dans la plus grande confusion.

Chonodomar, Roi des Allemands, que Constance avoit armé sur le Rhin contre Magnence & son frère Décence, ne crut pas, après la chûte de ces derniers, que ses préparatifs dussent être en pure perte, sur-tout après une victoire signalée qu'il avoit remportée : il résolut de se faire payer par Constance, au défaut de ses ennemis. Il entra dans les Gaules, prit Strasbourg, Saverne, Worms, Spire, Mayence, & s'avança jusqu'à Autun, où il échoua contre le courage des habitans & des vétérans qui s'y étoient retirés. Mais tout le pays qui étoit entre le Rhin & cette ville, n'en fut pas moins ravagé. Les contrées où l'ennemi n'avoit pas pénétré, n'étoient guère plus heureuses. Les Gouverneurs & les Magistrats Romains étoient autant de petits tyrans qui les désoloient par leurs exactions (*a*). Les provinces exposées à toutes les vexations d'un gouvernement oppresseur & dégénéré, à l'avidité & aux fureurs des peuples guerriers qui les ravagoient tour-à-tour, gémissoient sur leurs

(*a*) Ammien Marcellin dit que les Provinces étoient désolées par les impôts.

Mézeray, dans son Introduction, a peint ainsi ces désordres : » Les Provinces qui, pour la grande distance des lieux, n'avoient rien à craindre de » leurs ravages (des Barbares), gémissoient sous la tyrannie des Juges & des » Présidens, qu'on devoit plutôt appeler des bourreaux que des Magistrats. » Ils traitoient en esclaves des gens de condition libre ; personne n'étoit exempt » d'outrages que ceux qui appaisoient leur cruauté par de grandes sommes d'argent. Les riches étoient accablés, les pauvres vexés, les nobles avilis ; de » telle sorte que tous souhaitoient les Barbares, & portoient envie à ceux qui » étoient tombés entre leurs mains «. Liv. 3, §. 4, pag. 418.

maux, & faisoient des vœux pour être affranchies d'une domination aussi désastreuse. Ces vœux & ce desir avoient beaucoup favorisé les Francs & les Allemands dans leurs conquêtes. Les Gaules, dans cet état de détresse & de confusion au dehors & au dedans, annonçoient une ruine prochaine, & on l'attendoit, lorsqu'on apprit que tout avoit été rétabli, non par le jeu du ressort national car il étoit brisé, mais par un de ces coups extraordinaires que fait frapper une main puissante.

Un homme aussi grand que César, aussi vertueux que Caton, semblable à Marc-Aurèle, parut tout-à-coup dans ces contrées désolées. Sa présence, semblable à celle des Dieux, rappela la félicité qu'avoit fait fuir un gouvernement corrompu; sa valeur protégea les frontières; & sa justice, qui n'eut de comparable que celle de Trajan, fit la consolation des peuples. Julien, nourri à l'école de l'adversité & de la philosophie, étoit monté subitement sur le trône, & avoit été envoyé dans les Gaules, décoré du titre de César: il y fit revivre le héros avec le titre. Il marcha d'abord contre les Allemands suivit leurs traces fumantes de sang & d'incendies, les battit auprès de Mayence, & les joignit de nouveau à Worms. La victoire ne paroissoit pas douteuse, & déjà les trompettes sonnoient, lorsque les ennemis vinrent lui demander la paix. Il pouvoit se couvrir de gloire mais le sang, au prix duquel il l'auroit achetée, lui fit accepter des propositions qui lui parurent raisonnables.

A peine débarrassé des Allemands, il marche contre les Francs, reprend Cologne & passe le Rhin. La terreur qui précédoit son armée, avoit fait fuir les habitan

dans les bois & dans les lieux inaccessibles. Ne trouvant point d'ennemis à combattre, il revint sur ses pas, & s'arrêta à Sens, pour être plus à portée de faire des amas de vivres pour la campagne suivante, lorsque les Francs & les Allemands paroissent tout-à-coup devant la place & l'attaquent avec fureur : ils avoient été informés qu'il avoit divisé ses troupes & gardé peu de soldats auprès de lui. Leur armée étoit nombreuse, & ils ne doutoient pas Constance, année 356. qu'ils ne prissent la ville avec le Prince. Les Généraux de Julien, Marcellus sur-tout, Grand-Maître de la cavalerie, qui desiroit sa perte, restèrent dans l'inaction, & ne lui envoyèrent aucun secours.

Julien, ainsi abandonné, ne s'oublia pas; ce fut dans le plus grand danger qu'il déploya le plus de talens. Indigné de l'audace de ses ennemis autant que de la trahison de ses Officiers, il tira ses ressources de lui-même; il anima de son courage les habitans & le petit nombre de soldats qu'il avoit avec lui. Intrépide, on le vit au milieu d'eux repousser les plus furieux assauts, couvrir les murs des corps des ennemis, & les précipiter des remparts autant de fois qu'ils osèrent y monter. Les barbares, fatigués d'un siége aussi long pendant l'hiver, & des pertes qu'ils y faisoient, abandonnèrent enfin un Prince qui savoit si bien se défendre.

Cet évènement se passa pendant l'hiver de 356. Il résolut dès-lors de donner sa confiance à des Officiers plus dignes de seconder ses entreprises, de réprimer les courses des Allemands, de chasser les Francs de la Toxandrie (*a*), afin de se procurer la navigation du

(*a*) Aujourd'hui partie du Brabant & du pays de Liége, jusqu'à l'Escaut.

Rhin, & d'approvisionner les villes par ce fleuve, en temps de disette. Quelque difficile que fût ce projet, il l'exécuta dans toutes ses parties en moins de deux ans.

A des Officiers infidèles & coupables de trahison envers leur Prince, il en fit succéder d'autres plus sensibles à l'honneur & plus dociles à leur chef. Severe, Général d'un mérite distingué, remplaça le traître Marcellus. En même-temps vint un puissant secours que Constance envoyoit à Julien ; mais le comte Barbation, qui le commandoit, étoit son ennemi personnel, & lui nuisoit par sa mauvaise volonté, autant que son armée pouvoit le servir. Les deux camps étoient à quelque distance l'un de l'autre, entre Strasbourg & Saverne, lorsque les Allemands parurent : ils étoient sous les ordres de sept de leurs Rois ; Chonodomar étoit le principal. Barbation avoit sous lui vingt-cinq mille hommes, & Julien treize. Etant aussi inférieur en forces, & n'ayant pu obtenir de troupes du Comte, il avoit suppléé au nombre par l'assiette de son camp, & la vigilance avec laquelle il le faisoit garder. Barbation, présumant trop de ses forces, agissoit avec une négligence qui lui fut fatale ; car les Allemands étant tombés sur son camp à l'improviste, s'en emparèrent & le poursuivirent dans sa fuite jusqu'à Bâle. Chonodomar, fier de ce succès, accourut aussi-tôt sur l'autre armée. Après avoir défait la plus considérable des deux divisions, il avoit tout à se promettre contre l'autre. Les ennemis étoient moins nombreux, & la victoire animoit ses soldats, Julien n'avoit que treize mille hommes à opposer à cette multitude. Mais si le nombre étoit du côté des barbares, la valeur & la discipline étoient du sien. Aussi la

victoire fut-elle complète : une partie de l'armée ennemie fut taillée en pièces, une autre fut culbutée dans le Rhin, & le fleuve, couvert de corps morts, alla porter aux Francs la nouvelle du désastre de leurs alliés. Les Allemands, après cet échec, se sauvèrent dans leurs forêts, où l'hiver ne permit pas au vainqueur de les suivre. Il fit rétablir une forteresse bâtie par Trajan, pour réprimer les restes échappés à cette sanglante journée, & prit le chemin des Gaules, traînant à sa suite Chonodomar, qui avoit survécu à sa défaite.

Au lieu de terminer la campagne, il se mit à la poursuite des Francs qui ravageoient la Belgique. Au bruit de sa marche, ils se sauvèrent avec tant de trouble & de précipitation, qu'un de leurs partis tomba dans son armée où il fut massacré ; & deux autres étant vivement poursuivis, se jetèrent dans deux forts qu'ils avoient pris sur la Meuse. Il n'étoit pas dans leurs mœurs de se tenir ainsi renfermés dans des murs ; ce fut la nécessité seule qui les y contraignit : mais y étant attaqués, ils se défendirent avec courage ; ils espéroient que l'hiver, qui régnoit alors, alloit leur offrir un pont de glace sur la rivière, & qu'ils échapperoient à sa faveur ; mais ils avoient affaire à un ennemi qui ne laissoit pas ainsi échapper la victoire.

Des barques, descendant & remontant sans cesse par son ordre, empêchèrent la formation de la glace, & ôtèrent aux assiégés les secours qu'ils espéroient du froid, au défaut de ceux des hommes. Ils ne se rendirent cependant qu'à la dernière extrémité, après deux mois de siége.

Vainqueur de ces redoutables nations, Julien vint paſſer à Paris le reſte de l'hiver, ſans crainte d'y être inquiété; ceux qui l'avoient troublé à Sens, venoient d'être châtiés de manière à inſpirer aux barbares plus de frayeur que d'envie de l'attaquer. Ce fut ainſi que paſſant les étés ſous la tente en préſence de l'ennemi (*a*), ſiégeant ſur le tribunal pendant les hivers, ou s'occupant dans le cabinet du bien des provinces, il parvint en peu de temps à le faire conſtamment & en tout genre. Il rappela la juſtice ſur les tribunaux, dont la prévarication l'avoit chaſſée. Les revenus de l'Etat, au lieu d'aller ſe perdre dans des canaux obſcurs & détournés, vinrent directement ſe réunir ſous ſes yeux, & former ces tréſors dont une main ſage ſe ſert pour ſoudoyer la victoire au dehors, & aſſurer le bonheur au dedans. Il combla les peuples de joie, par la remiſe qu'il leur fit des impôts arriérés, par la ſuppreſſion d'une partie de ceux qui exiſtoient, & par la protection qu'il leur accorda contre l'avidité des traitans; il raſſura ſes ennemis par ſa clémence; & ſa tolérance fut telle, qu'il mérita, quoique payen, les éloges de Saint-Hilaire. Enfin, il gagna tous les cœurs pendant ſon ſéjour à Paris. On voit encore dans cette Ville, dont il commença la grandeur, les reſtes de ſon Palais; il en exiſte pluſieurs arcs élevés, & une ſalle qui faiſoit partie de ſes bains: la voûte, belle & hardie, eſt encore ſi ſolide, qu'elle

Conſtance, année 358.

(*a*) Cette vie guerrière eſt exprimée par une Médaille ſur laquelle il eſt repréſenté, à l'imitation de Dioclétien, couvert du caſque & de la cuiraſſe, & la javeline en main, voyez Médaille, N°. 22.

porte

porte un jardin. Ce monument dégradé est dans la rue de la Harpe (a). Ce fut ce qui donna lieu de dire à ses ennemis qu'il se retiroit dans des souterrains pour sacrifier à ses idoles. Malgré cela, Paris sortit de ses mains, comme la statue de Prométhée avant qu'il y eût appliqué le feu céleste. Il étoit réservé à nos derniers Rois de l'animer avec le flambeau des arts.

Le mois d'Avril n'étoit point encore expiré, que Julien avoit déjà pénétré chez les Francs affoiblis de la perte qu'ils avoient faits l'année précédente; il soumit d'abord les contrées qu'ils avoient conquises au delà du Rhin, à l'exception des lieux marécageux & sauvages de la Toxandrie, dans lesquels une partie s'étoit réfugiée. Il se rendit maître des Isles qu'occupoient les Saliens, les vainquit & les obligea à lui fournir un corps de leurs troupes qu'il prit à solde; il passa le Rhin & marcha tout de suite contre les Chamaves & les autres peuples Francs qui habitoient au delà du fleuve : il les combattit avec succès & les poussa jusqu'au cœur de leur pays. Mais comme on ne soumet pas un peuple brave & aguerri & qui n'a pas de villes, la campagne finissoit, & il n'y avoit encore rien de terminé, lorsque sa clémence acheva ce que ses armes avoient commencé. Son humanité envers les prisonniers, la générosité avec laquelle il traita Nébiogaste, fils de leur Roi, mirent fin à cette guerre, & amenèrent une paix dont les conditions furent qu'ils garderoient les pays qu'ils possédoient, à l'exception de

---

(a) Il porte le nom de Palais des Thermes ou des Termes.

Cologne; qu'ils n'inquiéteroient pas les frontières; qu'ils fourniroient du bétail & des bleds à l'armée, & que Nébiogaſte & ſa mère reſteroient en otages pour l'exécution du traité. Tous les Rois de la Germanie, prévoyant la tempête qui alloit fondre ſur eux, vinrent s'incliner devant lui & ſe ſoumettre à ſes ordres; mais peu raſſuré par leurs promeſſes, il réſolut de les contenir d'une manière plus ſûre: il rétablit juſqu'à ſept villes ſur le Rhin, & obligea les Allemands à travailler à leur conſtruction. C'étoit ainſi que la voix impérieuſe de la victoire les contraignoit à forger en murmurant les chaînes de leur eſclavage.

Alors fut pleinement effectué le projet de ce Prince ſur l'approviſionnement des pays voiſins du Rhin. Maître de la navigation, les bleds qu'il fit remonter de la Grande-Bretagne & des Provinces du Couchant, répandirent l'abondance ſur les bords du fleuve.

Il quitta enfin les Gaules remplies de ſa gloire & de ſes bienfaits; il les laiſſa parfaitement rétablies, mais pour la dernière fois, & partit couvert de lauriers, au milieu des larmes des peuples qui le combloient de benédictions. Vainqueur de l'Occident, il portoit la guerre en Orient: l'Euphrate fut bientôt, comme le Rhin, couvert de ſes trophées; le Parthe indompté connut enfin la peur. Déja il frémiſſoit de ſes défaites, lorſque ce héros fut bleſſé à mort dans une rencontre proche de Ctéſiphon, & expira dans la même nuit, qui étoit celle du 26 Juin 363. A l'heure même tomba l'Empire Romain, & le bas-Empire commença.

Ainsi vécut & périt avec gloire ce Prince dont la vie fut si courte (*a*). Comme s'il eût pressenti cette injustice du sort, il se hâta de marcher de bonne heure & d'un pas rapide à l'immortalité. Il acquit le titre de héros, à l'âge où les autres hommes entrent dans la carrière. Déja il étoit à la fin quand la mort l'atteignit, & ter-

(*a*) Il mourut à trente-deux ans. Ses exploits prouvent son courage & sa prudence, en même-temps que ses écrits attestent ses connoissances & son génie. Un seul trait peint sa clémence. Théodote, Magistrat d'Hiéropolis, étant venu se jeter à ses pieds, sur le mont Casius, en lui demandant grace, Julien s'informa quel étoit son crime : on lui répondit que cet homme avoit demandé sa tête à Constance, dans le temps que cet Empereur marchoit contre lui. Alors il reprit : » C'est ce que plusieurs personnes m'ont rapporté dans le » temps «. Puis se tournant vers Théodote : » Retournez tranquillement chez » vous, rassuré par la clémence de votre Prince qui se plaît, selon la maxime » du Sage, à augmenter le nombre de ses amis, & à diminuer celui de ses » ennemis «.

On peut juger de sa justice par cette seule circonstance. Un certain Thalasse, qui lui avoit donné des preuves de mauvaise volonté, & qui avoit contribué à la perte de son frère, étoit poursuivi par une foule d'ennemis; Julien, pensant avec raison qu'un homme qui a le titre d'ennemi du Prince, est déja assez malheureux, défendit au Préfet de prendre connoissance de ces plaintes, avant qu'il fût réconcilié avec lui.

Étant un jour loué par des Avocats sur la sagesse d'un jugement qu'il avoit rendu, il répondit : » Je serois flatté de ces éloges, si ceux qui me les donnent » me reprenoient lorsque j'agis ou que je parle moins bien «. *Ammien Marcellin, tome II.*

Enfin, M. de Voltaire, en parlant de ce Prince, dit qu'il combattit sur le Rhin, comme un Turenne, & qu'il rendit la justice à Paris comme un Lamoignon.

Benoît XIV lui comparoit le Roi de Prusse défunt, Fréderic II, ce Monarque dont le nom seul inspirera à la postérité des idées généreuses, & donnera à l'ame des Princes une secousse d'émulation. *Caraccioli, vie de Benoît XIV.*

mina une vie vide d'années, mais pleine d'actions & brillante de gloire.

Sa mémoire, chérie des Gaulois, se conserva long-temps dans leur cœur : on se la rappelle encore avec reconnoissance, car outre les grandes choses qu'il fit dans cette contrée, il est recommandable pour y avoir le premier redonné de la force aux ressorts de l'Etat. Il fit cette opération desirée depuis par tant de gouvernemens; la réforme qui rétablit l'équilibre & donne à l'Empire l'à-plomb qu'il avoit perdu, en lui rendant ses revenus nets, & sa recette égale à sa dépense; elle fut renouvelée par Charlemagne, & elle peut toujours l'être malgré la distance des temps, parce que la bonne époque est celle de l'ordre, & que tous les momens s'y prêtent quand le bien de l'Etat l'exige.

A tout ce qu'il fit pour la gloire & le bien de notre nation, il y joignit encore le sentiment de l'amitié; le séjour de Paris fut celui qu'il affectionna, & les soldats de cette contrée jouirent de toute sa confiance. La reconnoissance de nos ancêtres envers ce Prince fut égale à ses bienfaits, ils le vengèrent des outrages de la cour de Constance, & l'élevèrent à l'Empire; quoique leurs troupes refusassent constamment de passer en Orient, elles se disputèrent l'honneur de l'y suivre, leur plus brave jeunesse l'accompagna jusque dans la Perse, & y partagea ses périls & ses lauriers. La joie que causa aux Gaulois ses succès dans la Pannonie, la mort de Constance, son élévation sur son trône & ses victoires en Orient, se changea en fureur au bruit de sa mort; ce peuple, extrême en

tout, massacra les envoyés de Jovien, son successeur porteurs de cette triste nouvelle.

Ce Prince, qui avoit passé avec l'éclat & la rapidité de la foudre, ne fut pas plutôt expiré, que les barrières de l'Empire furent rompues du Couchant au Levant. Jamais la renommée n'annonça rien d'aussi prompt dans l'Univers, & jamais nouvelle ne fut suivie d'une aussi grande révolution. Cette mort fut le signal de l'assaut dans les trois parties du monde. Francs, Allemands, Quades, Sarmates, Pictes (*a*), Goths, Saxons, Parthes, Maures, tout fondit à-la-fois sur les Romains. Ces maîtres du monde, épuisés, accablés sous le nombre, crurent que c'étoit beaucoup faire que de se défendre. Dès-lors il ne fut plus question de conquérir; ils connurent des bornes, & depuis ils reculèrent toujours devant elles. On verra bien des Empereurs opposer aux Barbares une vigoureuse résistance; mais malgré leur succès, l'Empire est entamé; ses ennemis introduits dans son sein, le déchirent peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin ce grand corps tombant sous leurs coups, ils en partagent les membres épars.

Le Comte Théodose, père de l'Empereur de ce nom, fut chargé de combattre les Francs; il eut des avantages, mais il ne les chassa pas des Gaules. Ce peuple entreprenant profita au contraire de la confusion de l'Empire, & de la considération dont il jouissoit à la Cour des Empereurs, pour se fortifier & y prendre racine. Aussi allons-nous lui voir tenir le premier rang à la cour de

---

(*a*) Peuples qui habitoient une partie de l'Ecosse.

ces Princes, comme dans leurs armées, depuis le règne des enfans de Conſtantin juſqu'à la chûte d'Empire d'Occident. Valentinien eut dans Mérobaud, Dagalaïphe & Mellobaud, des Officiers d'un courage & d'une fidélité à toute épreuve. Le premier, Grand Maître de la Milice, vécut dans la plus haute conſidération juſqu'au moment où, enveloppé dans le malheur de l'Empereur Gratien, il lui donna, par ſa mort, une preuve de ſa fidélité envers ſon Prince (*a*). Dagalaïphe, après avoir commandé les armées de Conſtance, de Julien, de Jovien, & s'être couvert de gloire en Orient & en Occident, ſervit encore ſous Valentinien. Il échut à ce Prince dans le partage qu'il fit avec ſon frère, à Néiſſe en Servie (*b*), des meilleurs Officiers de l'Empire. Mellobaud, Comte des domeſtiques du Palais, étoit un des Rois Francs. Mézeray nous dit (*c*) qu'il étoit un Prince belliqueux & vaillant, qui avoit tout pouvoir auprès de Gratien, & qui étoit un des chefs de ſon Conſeil. Il rendit à Valentinien

(*a*) Il périt à Lyon avec Gratien. Une Médaille frappée en cette ville par ordre de Valentinien II, paroît un monument deſtiné à perpétuer la vengeance de ce crime. Elle repréſente Gratien, & ſur le revers eſt Maxime, ſon meurtrier, à genoux, les mains liées derrière le dos devant Théodoſe. Autour, on lit *Gloria Romanorum*. Au bas *Lugd.*

(*b*) C'eſt plutôt Niſſa, ville de la Turquie Septentrionale d'Europe, ſur la Niſſava ſelon pluſieurs Géographes, & ſur la Zucora ſelon la carte de la mer Noire, nouvellement publiée par le ſieur Dezauche, qui place cette ville entre le 43 & le 44 degré de latitude, & le 19 & le 20 de longitude du Méridien de Paris.

(*c*) Page 466.

deux services qui font autant d'honneur à son courage, qu'à la nation qu'il commandoit.

Les Saxons, après avoir été battus dans une descente qu'ils firent sur les côtes des Gaules, tentèrent le sort des combats sur terre. Leur armée marchoit vers Cologne, & traversoit le pays des Francs leurs anciens ennemis, lorsque l'Empereur accourut à la tête de ses légions, & passa le Rhin. Le Roi des Francs, Officier de l'Empereur, à la vue d'une nation qui avoit fait des conquêtes sur la sienne, n'hésita pas à se joindre aux Romains. La connoissance des lieux, ses troupes & sa valeur, ne furent pas une des moindres causes de la victoire que Valentinien remporta à Duisbourg sur les Saxons, en 374. Cette expédition le fit manquer au rendez-vous qu'il avoit donné aux Bourguignons, pour marcher ensemble contre les Allemands. Ces peuples, religieux observateurs de leur parole, furent si outrés, comme on le verra dans la suite, de cette défection, qu'ils égorgèrent les prisonniers Romains qu'ils avoient en leur puissance.

Macrian, Roi des Allemands, avoit attiré les armes de Valentinien qui l'avoit vivement poursuivi; il lui avoit échappé plusieurs fois, particulièrement à Visbaden (*a*) où l'Empereur en personne avoit manqué de le surprendre. Ce Prince, aussi brave dans les combats qu'habile dans les négociations, fatiguoit les Romains par des

(*a*) Ou Wisbaden dans le Comté de Nassau, à 2 lieues de Mayence au Nord. Ce lieu étoit connu des anciens sous le nom d'*Aqua Mattiaca*.

entreprises hardies & multipliées, leur suscitoit des ennemis, & détachoit leurs alliés. Mellobaud contint souvent cet ennemi dangereux, & à la fin en délivra l'Empire dans une bataille où son adversaire, qui étoit entré dans le pays des Francs, perdit la victoire & la vie.

La fortune des Francs ne connut bientôt plus de bornes; elle s'éleva jusqu'au Consulat, ce rang suprême au-dessous duquel étoient rangés les Rois. Mellobaud avoit été honoré de ce titre, & le Comte Baudon, Franc d'origine, fut désigné par l'Empereur Gratien pour remplir cette place éminente, en 380. Baudon étoit un homme d'un génie supérieur, que son courage & sa capacité élevèrent à la cour de Valentinien II, & qui gouvernoit l'Empire avec l'Impératrice Justine, pendant la minorité de son fils.

Ricomer fut honoré du Consulat, & Gratien ne dédaigna pas d'en partager les honneurs avec lui; il l'avoit encore désigné, avant sa mort, avec le Comte Baudon. Il commanda depuis les armées de Théodose, & jouit à Constantinople de la même considération qu'à Trèves. Arbogaste, que nous verrons bientôt jouer un si grand rôle, fut aussi Consul, & succéda, après Baudon, à toute l'autorité que le Comte avoit eue auprès de ce jeune Prince.

Tel étoit l'ascendant qu'avoient pris les Francs, qu'ils commandoient presque par-tout. Le crédit des particuliers augmentoit tous les jours, ainsi que la puissance de la nation. Nous les avons vus, sous Valentinien, vainqueurs des Saxons & des Allemands : nous allons les voir

à

à présent vainqueurs des Romains. La victoire les avoit fait passer sur ces degrés sanglans pour arriver jusqu'à eux.

Maxime, meurtrier & successeur de Gratien (*a*), sortoit à peine des Gaules pour aller combattre Théodose, que les Francs, commandés par leurs Princes Marcomir & Sunnon, s'emparèrent de Cologne, fondirent sur la Belgique, & se répandirent dans les autres Provinces. Les Généraux Quintinius & Nannius, auxquels Maxime en avoit confié la défense, marchèrent à eux avec toutes leurs forces. Une partie des Francs se retira à Cologne; & l'autre, ayant eu une affaire avec les Romains, dans la forêt Charbonnière, aujourd'hui Mormalle en Hainaut (*b*), se retira avec désavantage & repassa le Rhin. Leurs forces se réunirent de l'autre côté du fleuve. Leurs ennemis, enflés de leurs premiers succès, le passèrent après eux, & les deux armées se trouvèrent en présence. Les Francs, qui connoissoient mieux le terrain, occupèrent le poste le plus avantageux. Ils étoient alors pleinement instruits dans l'art militaire des Romains, & ils leur en donnèrent une terrible leçon; car l'armée de ces derniers fut taillée en pièces, & détruite entièrement à l'exception d'un petit nombre de fuyards qui s'échappa dans les bois. Tout le bagage fut pris, & les enseignes passèrent entre les mains des Francs, comme

Théodose, année 388.

(*a*) Voyez Médaille, N°. 23, où Gratien paroît à genoux demander grace.

(*b*) Partie de la forêt d'Ardenne, auprès du Quesnoy.

le témoignage de la victoire la plus signalée qu'ils eussent encore remportée.

C'étoit pour la seconde fois que les Romains avoient été totalement défaits au-delà du Rhin. Cette victoire, qui les plongea dans la consternation, n'eut cependant pas des suites bien avantageuses pour les vainqueurs. L'Empereur Valentinien leur opposa deux armées. Arbogaste, qui en commandoit une, traita de la paix avec Marcomir. Les deux chefs s'abouchèrent à cheval, & convinrent des conditions. Quatre cents ans auparavant, Arioviste & César avoient agité le sort des Gaules de la même manière : tant les grands hommes font peu d'attention aux vaines & puériles cérémonies de la représentation ! Mais Rome, la première fois, étoit victorieuse, & son pouvoir alloit en croissant : ici elle étoit vaincue, & sa puissance tomboit. La position de ses ennemis étoit alors la même qu'avoit été la sienne. Aussi eut-elle les mêmes suites, c'est-à-dire, la conquête des Gaules ; mais d'une manière moins rapide, parce que la nation qui conquit la seconde fois, étoit moins puissante.

Cette paix fut de peu de durée ; car Arbogaste, en 391, deux ans après, entra dans le pays des Chamaves, l'un des peuples Francs. Marcomir, trop foible pour le combattre, se contenta de l'observer de dessus les hauteurs, sans en venir à une action. Cette guerre défensive fatigua l'ennemi, qui fut contraint de faire sa retraite.

Mais Arbogaste, qui avoit été le soutien de Valentinien, devint son tyran. Commandant ses armées, disposant des graces de la cour, absolu dans l'Etat, il tenoit

toute l'autorité réunie dans ſa main. Valentinien, indigné de l'audace d'un ſujet qui le bravoit, & ne lui laiſſoit qu'un titre ſans pouvoir, réſolut de le précipiter d'un poſte d'où il dominoit ſur l'Empire & ſur ſon maître. Arbogaſte le prévint en élevant à ſa place Eugène qui lui étoit dévoué, & qu'il fit monter ſur le trône encore fumant du ſang de Valentinien. Cet évènement eſt terrible, mais il n'eſt pas extraordinaire; il ſe renouvellera, avec des circonſtances plus ou moins atroces, toutes les fois que la puiſſance, dans le Palais, appartiendra à un Officier unique. Maître des forces qui entourent le Prince, & du lieu de ſa demeure, il le ſera à la longue de ſa perſonne; les ſujets accoutumés à tenir les graces de ſa main, paſſeront ſans effort ſous ſa domination. Auſſi Conſtantin agit-il en habile politique en diviſant l'office de Préfet du Prétoire. Il a été ſagement imité depuis dans pluſieurs monarchies, où l'on a diviſé les grandes charges du Palais, & créé pluſieurs Officiers dont les pouvoirs différens & à-peu-près égaux ſont ſans force par leur diviſion & leurs chocs, & vont ſe perdre ſous le trône, bien loin d'aller juſqu'à lui.

Arbogaſte, ce Franc audacieux qui dominoit ſur ſes maîtres & ſur l'Occident, veut encore régner ſur l'Orient. Il fait plier ſes paſſions au gré de ſon intérêt, & aſſortit ſes ſentimens à ſes vues; d'ennemi irréconciliable qu'il étoit des Francs ſes compatriotes, il devient leur ami, & prétend, avec leur aide, ſoumettre l'Univers à ſes loix. Théodoſe lui oppoſe ces fiers enfans du Nord, ces Goths & ces Sarmates, le fléau des Romains. Mais les Francs &

les Germains, dans cette journée, devinrent le leur; guidés par le génie, & animés par l'exemple d'Arbogaste, ils taillent en pièces les Goths; leur chef Bacure, & dix mille de ses soldats restent sur le champ de bataille. Le lendemain ne fut pas aussi heureux; l'habileté de Théodose, & ses talens militaires lui firent remporter une victoire complète. La prise d'Eugène (*a*), sa mort, celle d'Arbogaste, la fuite des Francs, & la conquête de l'Occident en furent le fruit.

Marcomir & Sunnon ne furent pas aussi heureux contre Stilicon que contre Nannius & Quintinius. Ce Général de l'Empereur Honorius, aussi habile qu'insinuant, fit en 395 des traités d'alliance avec plusieurs peuples voisins des Gaules; il gagna une partie des Francs avec des présens & des pensions, fit tuer Sunnon, & prit Marcomir, ce chef redoutable; soit qu'il le dût à la victoire ou à la trahison, il le relégua en Toscane. Malgré ces malheurs, les Francs conservèrent néanmoins leurs conquêtes, mais en reconnoissant la supériorité des Romains sur les pays seulement dont ils s'étoient emparés; car jamais Stilicon ne leur fit la loi au-delà du Rhin; il n'en eut ni le temps ni le pouvoir. Le calme dura environ douze ans jusqu'en 409. Alors ils rompirent pour la dernière fois les liens qui unissoient les uns & assujet-

(*a*) Cet évènement est célébré par une Médaille de Théodose. On voit sur le revers Eugène à genoux, tendant à son vainqueur à cheval des mains suppliantes. Au bas sont les ornemens Impériaux, & autour ces mots : *gloria Romanorum*, voyez Médaille N°. 24.

tiſſoient les autres aux Romains. Ils élevèrent leurs enſeignes contre les Aigles, élurent un Roi unique, qui devint le concurrent de l'Empereur dans les Gaules, & protégèrent les Armoriques qui s'étoient révoltées.

Nous convenons avec reconnoiſſance que nos ancêtres dûrent beaucoup aux Romains : il les firent jouir des avantages des ſciences & des arts, & des douceurs de la ſociété ; ils les délivrèrent du joug d'une religion ſombre & cruelle, & des mains ſanguinaires de ſes Miniſtres, qui ſe jouoient de leur liberté, de leurs biens & de leur vie. Mais, comme s'il étoit de la deſtinée de l'homme de ne pouvoir jouir parfaitement, & que le bien dût toujours être empoiſonné par le mal, les dons précieux de ces conquérans n'en furent pas exempts. Sous prétexte de protéger leurs nouveaux ſujets, ils les faiſoient gémir ſous le fardeau exceſſif des impôts, & les abandonnoient aux vexations de leurs partiſans & de leurs Officiers : on a vu à quel degré le mal étoit parvenu à l'arrivée de Julien. La juſtice étoit ruineuſe pour ceux qui la ſollicitoient, & les oracles de Thémis ſe reſſentoient de la corruption de ſes Miniſtres.

Les biens que les Gaulois tenoient des Romains, s'étoient effacés de leur mémoire. Les ſciences & les arts les ayant rendus plus ſenſibles & plus délicats, leur ſyſtême politique ne leur parut plus qu'une tyrannie, leurs Officiers des partiſans avides, & leur adminiſtration un gouvernement oppreſſeur, qui, dans le déſeſpoir de ſoutenir plus long-temps ſes ſujets contre ſes nombreux ennemis, les pilloit lui-même. La haine fermentoit dans les cœurs,

& le mépris s'y joignit au moment où leur foibleſſe ſe manifeſta. Delà le mécontentement, les vœux ſourds pour un changement de domination. Ce fut dans ces circonſtances favorables que Teudome ou Théodomir, premier Roi des Francs dans les Gaules, vint ſe préſenter à leurs portes.

DES ROIS QUI ONT RÉGNÉ AVANT CLOVIS.

TEUDOME OU THÉODOMIR, PREMIER ROI (a).

C'EST de ce moment que commence véritablement l'histoire de nos Rois. Nous en sommes à l'époque où le temps écoulé n'est plus indifférent pour ces Princes ; il va se représenter pour leur gloire ou leur honte. Il est utile pour le bien des hommes que l'Historien ait le privilége d'évoquer les mânes de ceux qui les gouvernent, pour les citer au tribunal de la postérité. Ce Monarque repose dans le silence du tombeau ; les pas des siècles en ont effacé les caractères, des évènemens l'ont fait disparoître de la tradition ; vaines précautions pour le soustraire au souvenir des générations. C'est inutilement qu'on

(a) Voyez Médaille, N°. 25.

a voulu empêcher le nom d'Eroſtrate de parvenir à la poſtérité, & qu'on a voulu lui celer les noms & les actions de quelques hommes; la juſtice & l'hiſtoire réclament contre ces défenſes & contre l'abus de l'oubli. Les temps ſont rappelés, la mémoire eſt remiſe en vigueur; les traits même ſont retracés, quel qu'ait été le maſque qui les a couverts, eût-il été de fer; l'œil de l'hiſtoire pénètre partout; ſa main ſaiſit celui qui s'étoit enfui dans les ténèbres du paſſé, ſous un manteau inconnu; elle le marque de ſon ſceau, & le livre aux regards & au jugement de la poſtérité.

Heureux le Roi qui n'eſt pas animé par l'eſprit de conquête! il ne met pas ſa gloire à fonder des colonies, à aſſujettir des peuples qui ſe ſéparent à la longue ou ſe ſoulèvent, & mutilent, lorſque le reſſort de leur liberté ſe redreſſe, la nation ſanglante qui les avoit ſubjugués. Heureux le Prince qui, loin des projets ambitieux, concentrant ſon bonheur dans ſes Etats, n'a pour objet que leur félicité! Sa vertu, le ſeul monument digne de mémoire, ſe conſerve au milieu de l'oubli général. Il viendra un temps où la philoſophie, en poſſeſſion de la plume de l'hiſtoire, ne s'occupera plus que des Princes dont la gloire eut pour but l'utile & le juſte, & qui ont été pénétrés de cette vérité : que pour bien régner, il faut une vertu qu'aucune autre qualité ne peut ſuppléer, qui eſt d'aimer les hommes; que le meilleur & le plus grand des Rois eſt celui qui chérit davantage ſes ſujets, & travaille le plus à leur bonheur. L'hiſtoire alors, au lieu d'être un tableau de dévaſtation & de cruauté, ne ſera plus qu'un récit

récit de la sageſſe des Princes & du bonheur des peuples. Nous touchons, ſous le règne actuel, à ce degré de perfection de gouvernement; mais combien nous en étions éloignés ſous les premiers Rois Francs, lors du paſſage de la nation dans les Gaules! Auſſi allons-nous voir ces règnes, comme ceux de tous les conquérans, plus remarquables par les combats que par la félicité des peuples.

Nous avons vu juſqu'ici l'hiſtoire des Francs ſubordonnée à celle des Romains; elle va s'élever actuellement par ſes propres forces, & devenir une hiſtoire particulière, propre au peuple dont elle traite. On va poſer la première pierre de ce grand édifice, en préſentant le règne de Théodemir ou Teudome, ce premier Monarque des Francs dans les Gaules.

Les Francs, arrivés ſur les frontières des Gaules, frémiſſoient de rage devant les barrières qui les avoient arrêtés pendant tant d'années : ils s'animoient à les renverſer & à envahir l'Etat qu'elles défendoient. L'ancien propriétaire, de ſon côté, étoit en armes pour repouſſer l'uſurpateur & défendre ſes poſſeſſions. Ils reſſembloient, dans cette poſition, à deux rivaux qui ont déja le bras levé pour ſe frapper. Mais il n'étoit pas difficile de prévoir de quel côté ſe déclareroit la victoire entre deux puiſſances dont l'une n'ayant que l'extérieur impoſant de ſa grandeur, étoit agitée dans ſa décrépitude par des convulſions continuelles; & l'autre petite, mais agile, nerveuſe & animée du feu d'une jeuneſſe ſauvage & indomptée : encore la première avoit-elle rendu ſon épuiſement ſans reſſource, par la haine qu'avoit inſpirée ſon gouvernement vicieux & révoltant. C'eſt ſatisfaire aux vues de

l'hiſtoire, que d'expoſer en deux mots les moyens pernicieux dont le funeſte emploi opéra ſa ruine, & précipitera celle de tout peuple aſſez imprudent pour s'en ſervir.

L'eſprit d'une nation varie comme les ſiècles & les évènemens; l'art du gouvernement eſt de ſaiſir cet eſprit, & de le régir d'une manière qui y ſoit relative; mais vouloir qu'une adminiſtration qui a réuſſi ſelon les mœurs d'une nation, ſoit encore continuée lorſque ces mœurs ont changé, c'eſt prendre à contre-ſens les principes qui gouvernent les hommes. Le caractère des peuples heurté & pris au rebours, s'aigrit & s'irrite; le mécontentement & le dégoût ſurviennent : delà le paſſage ſous une autre domination. Ce fut ce qui arriva aux Romains. Dans les commencemens, ils accablèrent les Gaules de charges & d'impôts; les peuples conſternés par leurs défaites ſous Céſar, ignorant le luxe & les beſoins factices, payoient par crainte, & ſe défaiſoient librement du ſuperflu; mais lorſque le temps leur eut fait oublier leurs défaites, lorſqu'ils eurent connu le luxe & la molleſſe des Romains, & qu'à peine leurs revenus ſuffirent pour ſatisfaire leurs goûts, alors les impôts, qui avoient été en augmentant, leur parurent exceſſifs. Civiliſés, devenus, en quelque façon, Romains par leurs alliances & le mélange de leur ſang, leur eſprit acquit une élévation, & leurs cœurs une ſenſibilité qui les changea en hommes éclairés, impatiens ſur la ſervitude & la tyrannie, & avec qui, dès-lors, il falloit plus de ménagemens. Au contraire, Rome en garda moins, & continua à traiter des hommes inſtruits & policés, avec la dureté de gouvernement qu'elle avoit

établi ſur cette terre lorſqu'elle n'étoit peuplée que d'ignorans & de ſauvages, tremblans ſous le fer qui les avoit ſoumis. Sa domination étoit déteſtée; les cœurs de ſes ſujets regorgeoient de fiel & de haine, tous leurs vœux tendoient à la ruine de leurs maîtres, & le feu de la révolte couvoit déja dans pluſieurs Provinces.

Ce fut dans des diſpoſitions auſſi heureuſes pour un conquérant, que Théodemir vint ſe préſenter à la porte des Gaules. Cet ennemi, que la mauvaiſe fortune de Rome lui ſuſcitoit, n'étoit pas un de ces barbares dont le génie, plus deſtructeur qu'ambitieux, ſe borne à la conquête d'un pays, ſans s'occuper des moyens de le conſerver, & qui, ſe débordant avec l'impétuoſité & le fracas d'un torrent, ne paroiſſent que pour diſparoître auſſi-tôt. Les ſuccès de ce Prince, les ennemis qu'il ſuſcita aux Romains, atteſtent ſa valeur & ſon génie. Ses médailles nous le repréſentent comme un Prince d'une mine haute & doué d'une belle figure; ſon habillement & ſa couronne annoncent que les arts furent connus ſous ſon règne. Ces avantages étoient les fruits de l'éducation ſoignée qu'il avoit reçue à la Cour de Conſtantinople, la plus brillante de l'Univers, où ſon père Ricimer tenoit le premier rang. Ricimer ou Ricomer étoit un célèbre Capitaine Franc, frère de Priarius & de Mellobaud, ſelon d'anciens Auteurs qui les qualifient de Princes Royaux ou du Sang Royal. L'Empereur Gratien l'avoit choiſi pour ſon collègue au Conſulat, honneur qu'Anaſtaſe fit depuis à Clovis, dans le moment de ſa gloire. Il ſe retira, après la mort de Gratien, auprès de Théodoſe, dont il commanda les armées. Son fils, élevé à la Cour de ce Prince,

& formé par un père qui étoit un des premiers hommes du siècle, ne profita que trop pour les Romains des leçons qu'il reçut d'eux. Son père étant mort, il se retira dans sa patrie, où les Francs, séduits par ses qualités & par les talens qu'il annonçoit dans un âge encore peu avancé, le reconnurent pour leur chef, & le firent succéder au pouvoir de Marcomir & de Sunnon, ses parens. Il ne démentit pas l'opinion qu'on avoit conçue de lui; il déploya, dans la guerre & dans les négociations, une capacité que sa nation n'avoit pas encore éprouvée. Il se comporta envers les Gaulois avec une prudence qui assura les victoires & les conquêtes de ses successeurs, & fut vraiment, par cette sage conduite, le fondateur de la Monarchie, plutôt que Pharamond qui ne fut pas, à beaucoup près, aussi recommandable par l'éclat de ses actions. Ce règne, comme on va voir, fut marqué par de grands évènemens, & par des monnoies dont l'existence en démontre sans replique la realité.

L'année 409 de notre Ère sera mémorable à jamais par la fondation de la Monarchie Françoise, & l'élévation du premier Roi sur les débris de l'Empire Romain; car ce fut à cette époque que fut fondé ce trône qui subsiste encore aujourd'hui avec tant de gloire, dont les maîtres devinrent Empereurs à leur tour, du haut duquel Louis XIV vit sa famille, plus puissante que l'Empire Romain, régner dans les deux mondes à la fois, & sur lequel est encore assis aujourd'hui l'arbitre bienfaisant de l'Europe. La puissance du Roi fondateur ne s'étendoit alors que sur le Brabant, le pays de Liége, quelques contrées de la Frise & de la Westphalie de l'autre côté du

Rhin. Les troupes que pouvoient lui fournir des pays auſſi dépeuplés & auſſi peu étendus, n'étoient pas nombreuſes; mais elles étoient aguerries, & marchoient ſous un Roi brave & habile dans l'art militaire. Les forces que les Romains avoient à oppoſer, étoient encore moins nombreuſes. La révolte de Conſtantin, l'irruption des Bourguignons & des Vandales dans le pays des Séquanois, occupoient une partie de leurs troupes. Celles qui étoient oppoſées au Roi des Francs, furent battues & miſes en fuite, & le vainqueur, dans la rapidité de ſes ſuccès, s'empara d'une partie de la Belgique & de la ſeconde Germanique. Il ſe trouva tout-à-coup maître d'un Etat qui s'étendoit des rives du Rhin au pays des Armoriques, c'eſt-à-dire, la Bretagne, la Normandie & une partie de la Picardie.

Nous avons vu que la patience de ces peuples étoit pouſſée à bout; les impôts, les vexations des Romains, leur foibleſſe même dont ils leur faiſoient un crime dans leur malheur, les avoient diſpoſés à ſecouer le joug. Théodemir mit à profit des diſpoſitions auſſi favorables à ſes deſſeins. Ses Etats touchant au pays de ces peuples, il s'apperçut, aux étincelles, du feu qui couvoit; il l'excita du ſouffle de la révolte, & le changea bientôt en incendie. Les offres qu'il leur fit de ſon amitié & de ſes forces, les déterminèrent : le joug Romain fut ſecoué, & le gouvernement Républicain ſuccéda au plus rigoureux deſpotiſme. Puiſſans par eux-mêmes & alliés d'une nation victorieuſe, qui, depuis deux ſiècles, tenoit les Romains en échec ſur le Rhin, ils crurent n'avoir rien à redouter de leur courroux. Les forces des Confédérés s'unirent,

& plusieurs villes situées aux extrémités des Gaules, telles que Leyde, Maëstricht, Utrecht, se rendirent avec leurs garnisons, & par leur jonction, augmentèrent les forces des alliés (*a*). Cette ligue devint, pour les Romains, l'ennemi le plus formidable qu'ils eussent eu depuis long-temps. Il s'ensuivit une guerre sanglante, entremêlée de différens succès pendant six ans. Ils parvinrent, il est vrai, à faire rentrer sous le joug les peuples révoltés, mais ils ne purent parvenir à chasser les Francs de la Toxandrie (*b*), & des villes voisines qui s'étoient soumises à eux, & qui formèrent le berceau de la Monarchie, ni à dissoudre les liens d'amitié qui avoient uni les Gaulois & les Francs: nœuds funestes pour les Romains, puisque ce fut par leur moyen que leurs ennemis s'emparèrent de leur puissance, les possessions se rangeant naturellement sous la domination qui a les cœurs.

La source de cette amitié qui avança autant les affaires des Francs dans les Gaules, que deux siècles de combats, prit son origine dans l'affabilité & le génie de leur Roi.

(*a*) Zozyme, cité par Mézeray, dit que toute la lisière Armorique & quelques autres Provinces de la Gaule secouèrent le joug pour établir une espèce de République particulière.

Mézeray, d'après Procope : » Cependant les autres soldats Romains qui étoient en garnison à l'extrémité des Gaules, ne pouvant ni s'en retourner en Italie, ni se rendre parmi les ennemis, qui étoient Ariens, savoir les Vandales, passèrent vers l'ennemi, c'est-à-dire, les Francs & les Armoriques, & leur livrèrent le lieu qu'ils tenoient; mais ils ont gardé leurs mœurs, & lorsqu'ils vont à la guerre au service des Francs, c'est avec un pareil nombre d'hommes qu'ils fournissoient aux Romains «.

(*b*) Ce qu'on appelle aujourd'hui la Campine dans les Pays-Bas Autrichiens & Hollandois, & partie de l'Evêché de Liége.

Les ſujets ſe modelant ſur le Prince, leurs alliés conſervèrent, de leurs manières & de leurs ſecours, un ſouvenir profondément gravé dans leur cœur. Comparant dans la ſuite la hauteur & l'avidité des Romains avec la conduite amicale d'une nation avec qui ils avoient combattu & vécu en égaux, ils la favorisèrent toujours depuis; mais la conduite du Prince qui avoit ſu donner des impreſſions ſi favorables de ſa nation, qui eut l'art de rendre les Romains odieux à leurs vaſſaux, tandis qu'il jetoit dans leurs eſprits les ſemences d'une vive amitié pour ſes peuples, fut ſans contredit une conduite ſage, au-deſſus de toutes louanges, & déſigne un Prince digne de commander aux hommes, puiſqu'il ſut le mieux captiver leurs cœurs. Nous allons voir ſes ſuccès répondre à l'étendue de ſes vues.

Les Vandales (*a*), qui avoient paſſé le Rhin, après avoir battu les Romains & un corps de Francs, profitèrent de la confuſion où étoient les Gaules par la révolte de Conſtantin & de Géronce contre l'Empereur Honorius. Appelés par les uns pour détruire les autres, ils ſe jetèrent ſur les Provinces, ſuivis des Alains (*b*), & de tous les peuples qui compoſoient leur confédération. Peu curieux d'adopter aucun parti, ils n'en prirent d'autre que celui de leur intérêt; mais ils y joignirent tant de meurtres &

(*a*) Peuples de l'ancienne Germanie, le long de la mer Baltique, entre le Vahal, l'Elbe & la Drave, aujourd'hui partie de la haute Saxe & de la Pruſſe.

(*b*) Peuples de la Sarmatie d'Aſie, depuis la mer d'Azow juſqu'à la mer Caſpienne.

d'atrocités, que la nouvelle ſeule en fit frémir les autres peuples. L'Aquitaine ſeconde, la Novempopulanie (*a*), la Belgique, virent leurs campagnes ravagées, leurs habitans maſſacrés, leurs villes pillées & brûlées, eſſuyèrent les horreurs que peuvent commettre les Barbares les plus féroces; ils prirent & ſaccagèrent Trèves, la capitale des Gaules, Mayence, Rheims, Tongres, & aſſiégèrent Laon. Les Armoriques, voyant ces terribles ennemis prêts à fondre ſur eux, eurent recours à leur nouvel allié. Il ne leur manqua pas au beſoin; il accourut, & leurs armées réunies marchèrent contre ces furieux, à la lueur des incendies & aux traces de ſang qu'ils laiſſoient ſur leur paſſage.

L'armée des alliés remporta ſur ces Barbares une victoire complette. Tous les Hiſtoriens qui rapportent cet évènement, conviennent qu'il demeura vingt mille Vandales ſur le champ de bataille avec Modigiſile leur Roi, & qu'ils euſſent peut-être été tous exterminés, ſi Reſpendial, un autre de leurs chefs, ne fût accouru à temps pour ſauver les reſtes de cette armée ſanguinaire. Les Vandales, après cette rude leçon, ſe replièrent ſur leurs autres tribus, & toutes enſemble paſsèrent en Eſpagne, chargées des dépouilles des Gaules. L'arrivée d'Ataulfe, Roi des Viſigoths, dans la Septimanie (*b*) & la Narbonnoiſe, hâta le départ des moins diligens, peu curieux d'avoir quelque choſe à démêler avec le compagnon d'Alaric & le vainqueur de Rome. Mais les premiers, qui avoient échappé à la victoire des Francs, paſsèrent les Pyrénées,

(*a*) Tout le pays, depuis Bordeaux juſqu'aux Pyrénées.

(*b*) Le Languedoc.

au

au commencement d'Octobre de l'an 409, selon la chronique d'Idace, & peu de temps après leur défaite; ce qui démontre leur frayeur.

Ce fut à la célébrité de cette victoire, que les Francs dûrent un nouveau triomphe. Vengeurs de la cruauté & des ravages les plus affreux, ils le furent encore de l'honneur outragé. Un Sénateur de Trèves (*a*), dont le tyran, ou le Gouverneur Jovin, avoit débauché la femme, eut encore le malheur d'être *raillé* par le corrupteur. Le cœur ulcéré & plein de rage, il résolut de secouer le joug d'un maître aussi impudent; il appela les Francs, & leur livra la ville & les Romains.

Ce fut ainsi que la capitale des Gaules passa sous la domination des Francs. Rome elle-même venoit d'essuyer le même sort. Elle n'étoit plus cette fière Reine de l'Univers. Les nations outragées lui rendoient alors ses mépris, & la couvroient d'opprobres; ses superbes citoyens étoient la proie de ses ennemis; ils étoient chargés des chaînes dont ils avoient menacé l'Univers; leur sang couloit sur la place où ils s'étoient plu à répandre celui des Rois vaincus; les richesses qu'ils avoient entassées depuis tant de siècles, se partageoient entre les Barbares; leurs gémissemens & leurs maux ne touchoient personne. Tous les yeux voyoient avec plaisir accabler de douleurs & de plaies une ville qui en avoit accablé l'Univers, & qui célébroit chaque crise des maux qu'elle avoit fait souffrir au genre humain par des jeux & des triomphes.

(*a*) Mézeray a mis cet évènement sous l'Empereur Avitus; mais il est plus vraisemblable sous Jovin qui demeura à Trèves.

Alaric & ſes Viſigoths triomphoient alors. Maîtres de cette ville, qu'ils avoient priſe d'aſſaut, ils lui faiſoient ſentir toutes les horreurs qui accompagnent une victoire de cette nature. Enfin, elle avoit été priſe, pillée, ſaccagée; la majeſté de l'Empire avoit été violée; le Prince fuyoit; ſon trône étoit renverſé, & Rome portoit à ſon tour les fers dont elle avoit chargé tant de nations. On verra dans la ſuite comment les membres épars de ce chef avili ſubirent la même loi.

Rome ainſi humiliée, les alliances de Théodemir, ſes conquêtes & ſes ſuccès aſſurant ſa puiſſance, il voulut que l'indépendance de ſes Etats s'étendît juſque ſur l'argent qui entroit dans le commerce, ſe prétendant auſſi abſolu chez lui que les Romains dans leur Empire. Il fit frapper des pièces de monnoie qui portoient ſon empreinte, & annonçoient à ſes anciens dominateurs que leur monnoie ne ſeroit plus reçue dans les Etats de ce Prince que par réciprocité, & qu'ils avoient un concurrent dans les Gaules.

Le droit de battre monnoie a toujours été, comme il l'eſt encore aujourd'hui, la prérogative la plus authentique de la Souveraineté. Les Romais en étoient ſi jaloux, qu'ils la refuſoient au Roi des Parthes. La monnoie, conſidérée en elle-même, eſt une repréſentation des productions d'un pays, & annonce que ce pays eſt ſous la protection du Prince dont cette pièce porte l'empreinte. Dès-lors il dut y avoir deux puiſſances. C'étoit ainſi que les Princes Francs s'eſſayoient au trône des Gaules. Le haſard a dérobé à la lime du temps, & à la main inconſtante de l'homme qui ſe plaît à détruire, toutes les formes des pièces frappées

au coin de ce premier Roi, comme des titres authentiques de la fondation de la plus ancienne Monarchie de l'Europe (*a*). Pharamond, qu'on a cité comme le premier Roi, a-t-il jamais eu une pareille preuve en sa faveur? & a-t-on jamais rapporté de lui un acte aussi éclatant de Souveraineté? Comment, depuis tant de siècles, a-t-on pu passer aussi légèrement sur notre histoire, pour ne pas s'arrêter à un point aussi remarquable? Et comment, l'ayant connu, n'est-on pas empressé de le mettre à sa place, & de le rétablir dans son ordre?

Le règne du nouveau Roi n'avoit été marqué jusque-là que par des succès & des évènemens heureux; mais il n'est rien de durable en ce monde, & la fortune, aussi mobile que la roue qu'on lui donne, abandonna subitement le parti qu'elle avoit comblé de faveurs pendant cinq ans. Rome commençoit à respirer; les dissensions de ses ennemis & l'éloignement des Goths lui donnant le temps de se remettre de l'étourdissement où l'avoit jetée le rude coup qu'elle venoit de recevoir, elle revint à elle-même, & portant ses regards au loin, elle vit ses Provinces révoltées, son Empire bouleversé, & son autorité

(*a*) Ces monnoies sont des tiers de sol appelées *tremisses*. Elles représentent le buste d'un homme d'une figure belle & d'une attitude élevée; la tête est ceinte d'un diadème de perles; un demi-cercle de perles, qui passe du devant de la tête au derrière, en forme de voûte, fait une espèce de couronne fermée avec la légende *Teudome, Rex*. Sur le revers est une espèce de trophée avec des perles, posé sur deux degrés, & deux étoiles aux côtés & trois au dessus, avec ces mots, *vulta conno*. Bouteroue, qui rapporte cette pièce figurée, dit qu'on lit sur d'autres, *civitas conno*. Le défaut de croix sur cette monnoie, annonce que le Prince étoit Payen. Et Mézeray, qui dit qu'il y a le mot *Teudemer*, a été trompé.

méconnue. S'occupant des moyens de réparer ses pertes; & ne pouvant encore souffrir de retranchement dans sa puissance, car le malheur n'avoit pas changé son esprit de domination, elle envoya dans les Gaules le Comte Castin, le meilleur de ses Généraux, avec des troupes nombreuses. Ce Général y joignit celles que purent lui fournir les Provinces qui obéissoient encore au malheureux Honorius, & marcha vers la Belgique avec toutes ses forces réunies. Ce pays devint le théâtre de la guerre qu'il fit aux Francs & aux Armoriques. Elle fut sanglante, & variée d'abord par les succès. Les Confédérés étoient puissans & aguerris, les Romains nombreux & bien commandés; mais ils ne purent empêcher les alliés, déja maîtres de Trèves & de Cologne, de s'emparer de plusieurs villes de la Belgique & de la Germanique, & des plus fortes places qu'ils eussent sur le Rhin, depuis cette dernière ville jusqu'à la mer. Ceux-ci essuyèrent aussi de grands échecs dans différentes rencontres, & dans une bataille sur-tout où Théodemir perdit la vie dans la chaleur du combat. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'il fut pris & tué par les Romains (*a*). Ce qu'il y a de cer-

(*a*) Mézeray, d'après Grégoire de Tours, qui dit que *Teudemer*, Roi des Francs, fils de Richimer, & sa mère Ascilla, furent mis à mort comme rebelles contre les Romains, ainsi que les actes Consulaires en font mention.

Mais le Président Fauchet, liv. 2, chap. 10, contrarie cet Auteur par ce passage : » Il me souvient avoir lu dans une chronique ramassée par un plus » ancien que Charles Martel, que le premier Roi chevelu, élu par les Francs, » s'appeloit Theudon, fils de Richimer, tué en bataille par les Romains «.

La chronique paroît mieux instruite que Grégoire, à en juger par le mot Theudon qui est le véritable.

tain, c'eſt qu'il mourut dans cette guerre, en 415. Ainſi périt le premier Roi de France vraiment Roi, puiſqu'il ſecoua tout-à-fait le joug des Romains, qu'il vécut & mourut leur ennemi, & que les monnoies, marques éternelles de ſon règne, furent frappées à ſon coin, & portent encore ſon empreinte.

PHARAMOND

DEUXIÈME ROI.

Les Francs se retirèrent après ce malheureux évènement, & leurs alliés rentrèrent dans le devoir. Les premiers s'occupèrent du soin de leur gouvernement. Leur Roi, tué à la fleur de son âge, laissoit des enfans très-jeunes. On nomma un tuteur qui, par la sagesse & la douceur de son gouvernement, pût guérir les plaies que la nation venoit de recevoir, & lui donner le temps de réparer ses forces par un régime doux & une paix profonde. Le Prince (*a*), sur qui tomba le choix, justifia les vues des Electeurs. Nous le connoissons sous le nom de Pharamond, qui n'est ni Celtique ni Tudesque, & qui paroît dériver du mot Warmond, qui signifie tuteur en cette dernière langue. Il n'auroit été, dans cette hypothèse, que Régent des enfans de Théodemir; puisque nous voyons dans la chronique rapportée par le Président Fauchet, & plus ancienne que Charles Martel, que le premier Roi chevelu, élu par les Francs, s'appeloit Theudon, fils de Richimer, tué en bataille par les Ro-

(*a*) Pharamond étoit du Sang Royal; son père Marcomir avoit régné sur les Francs. D'anciennes chroniques font Priarius & Ricomer frères de Mellobaud, & Marcomir fils de Priarius. En ce cas, Pharamond auroit été parent de très-proche de Théodemir.

mains. Ainſi Pharamond n'eût pas été le premier Roi, & ſon nom n'eût été qu'un terme corrompu du nom de Warmond (*a*), comme ſon règne n'eût été qu'une Régence. Mais, dans l'incertitude d'évènemens auſſi reculés, on n'oſe aſſurer qu'il n'ait pas été élu Roi enſuite, du conſentement de la nation. Il y a beaucoup d'apparence qu'il fut décoré de ce titre éminent, puiſque c'eſt un fait aſſez généralement avoué qu'il fut élevé ſur le bouclier en 419, cinq ans après la mort de Théodemir. Si ce fait eſt vrai, ſon élévation fut la récompenſe de ſes ſervices, de la ſageſſe de ſon gouvernement & de ſes loix. Enfin, une preuve qu'il a régné, eſt l'exiſtence de la loi Salique qu'on n'attribue à aucun autre qu'à lui. D'ailleurs, le ſentiment de tant d'anciens Ecrivains & d'habiles Hiſtoriens qui ont fait mention de ce Prince, me paroît trop reſpectable pour le rejeter du nombre de nos Rois (*b*).

(*a*) Cette opinion n'eſt pas nouvelle. Le Préſident Fauchet, chap. 10 du liv. 2, dit, après avoir témoigné des doutes ſur la royauté de Pharamond : » Auſſi d'aucuns penſent que les Francs ayant un Roi mineur, au temps de » ſon élection, il fut, (le Royaume) gouverné par un Warmond «.

(*b*) M. Févret, dans ſon diſcours préliminaire qui eſt à la tête de ſa bibliothèque hiſtorique de France, répand beaucoup de lumières ſur différens points par les remarques ſuivantes.

» Au reſte, diſoit le père Lelong dans une note miſe à la fin de ſa ſuite » chronologique, on tombe d'accord que c'eſt un ſentiment nouveau, mais » bien fondé, de retrancher Pharamond du nombre de nos premiers Rois de » France, 1°. parce que le père de notre hiſtoire, Grégoire de Tours, & tous » les Ecrivains des ſixième & ſeptième ſiècles, n'en font aucune mention ; » 2°. parce que le commencement & la fin de ſon règne, dont on ne fait » aucunes circonſtances, ne ſont appuyés que ſur la chronique de Tyro- » Proſper, Auteur interpollé, particulièrement dans pluſieurs endroits où il » parle des Rois de France, & fort décrié, au jugement de tous les Savans.

Si Théodemir fut le Romulus des François, Pharamond en fut le Numa. Son règne pacifique fit éclore des loix sages, des établissemens utiles, répara les forces de sa nation épuisée par les entreprises & les combats du dernier règne, & prépara les matériaux dont Clodion fit usage en attaquant les Romains, & en augmentant la France d'une partie de la Belgique. Son règne ne fut que de dix à onze ans, espace qui ne remplit pas tout l'intervalle qui se trouve entre Théodemir & Clodion, & qui fait croire qu'il y eut un interrègne, ou, ce qui seroit plus conforme au mot de Warmond & à l'inauguration de ce Prince en 419, qu'il n'auroit été que tuteur ou régent, jusqu'à cette dernière époque. On a prétendu, & cette tradition est de la plus haute antiquité dans le pays, qu'il a été inhumé sur la montagne de Framont, la plus

» Selon le père Lelong, Clodion est mort après un règne de trente-sept ans, » étant monté sur le trône en 414 «.

Mais ce sentiment, dit M. Févret, est combattu, & n'est rien moins qu'avoué. Il dit dans un autre endroit : » Si le Sentiment de l'abbé de Longuerue, » que le père Lelong a suivi, mérite la préférence sur certains points, il y a » d'autres sentimens aussi qui peuvent l'emporter de beaucoup sur le sien «.

Revenant ensuite sur ces deux points, il dit : » Au reste, la Monarchie Fran- » çoise est encore plus ancienne dans les Gaules, si l'on fait attention à ce que » M. Freret avance dans son traité de l'origine des François, qui est encore » manuscrit. Selon lui, les Saliens, principale tribu des Francs, de laquelle » viennent nos premiers Rois connus, s'établirent, en 297, dans la Toxandrie, » aujourd'hui le Brabant Septentrional, & furent confirmés dans cet établisse- » ment par Julien, en 358. Là étoit *Dispargum*, aujourd'hui Duisbourg, d'où » Clodion partit pour s'emparer de Cambrai. C'est le premier Roi nommé par » Grégoire de Tours, le père de notre histoire; mais aussi il reconnoît que les » Francs en ont eu auparavant. Les Romains même en ont nommé plusieurs «.

Il résulte delà que *Dispargum* étant la Capitale d'un Etat qui existoit avant Clodion, cet Etat & cette Capitale avoient eu des Souverains avant lui.

élevée

élevée de celles qui ſéparent l'Alſace de la Lorraine, à ſix lieues de Molsheim (a).

Ce qui rendra ce règne mémorable à jamais, eſt la rédaction de la loi la plus ancienne de la Monarchie On remarque dans beaucoup d'articles, des traits qui caractériſent les mœurs des Germains, & prouvent mieux que les plus ſavantes diſſertations l'origine des Francs. On diſtingue dans d'autres une ſageſſe naturelle qui contraſte ſingulièrement avec l'ignorance de la nation. La rédaction de ce code d'un peuple barbare fut faite, comme celle des loix de Solon, ſous les yeux du public dans trois aſſemblées ou malles, ainſi que les qualifient les anciennes chroniques.

Si les Francs ne durent à ce Prince ni conquêtes ni victoires, il leur impoſa une plus grande obligation en leur donnant un corps de loix, poſſeſſion la plus précieuſe de toutes pour un peuple qui n'en a pas. Eh! qu'importe au bonheur des hommes la gloire ſanguinaire des armes? Qu'a fait pour eux ce conquérant, qui, en répandant le ſang de ſes voiſins, a fait couler celui de ſes ſujets; à qui les deux Etats à-la-fois reprochent leur dépopulation, & les deux peuples leur misère & leurs plaies? Combien plus précieux à la mémoire des hommes le ſouvenir du Prince qui appela le bonheur & les arts, qui les fit fructifier à l'ombre de la paix, qui, par des loix ſages, apprit

(a) Voyez Dom Mabillon, diſcours ſur les anciennes ſépultures des Rois de France, dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tome II, long. 25, 10. lat. 48, 35. M. le Chevalier de Jaucourt, qui fait cette citation dans le Dictionnaire Encyclopédique, article Frankemberg, dit que la tradition n'eſt pas nouvelle ni deſtituée de fondement.

à ſes ſujets le chemin de la modération & de la vertu & qui leur donna l'exemple avec le précepte, en préférant la plume du Légiſlateur au glaive du conquérant!

A la vérité, le Souverain d'un vaſte Empire qu'il a conquis, eſt un ſpectacle impoſant aux yeux des hommes qui jugent des choſes par l'extérieur; mais autant l'appareil de ſa puiſſance & l'éclat de ſon trône excitent leur admiration, autant ce ſentiment ſe changeroit en haine & en fureur contre lui, ſi on dépouilloit ce trône de la draperie ſéduiſante qui l'entoure, & ſi on le voyoit tel qu'il eſt, dégouttant de ſang & élevé ſur un monceau de têtes humaines.

CLODION,

TROISIÈME ROI.

C'EST au règne de ce Prince que le Père Le Long, l'Abbé de Longuerue, M. Mille & plusieurs autres Ecrivains, veulent que commence la Monarchie Françoise: ils se fondent sur le silence de Grégoire de Tours. Mais Aymoin, Tyto-Prosper, la chronique antérieure à Charles Martel, les chroniques suivantes & la tradition, remontant à une époque presqu'aussi ancienne que Grégoire de Tours, balancent leur sentiment; il n'est rien moins que fondé, au rapport de l'Ecrivain le plus versé dans la connoissance de notre Histoire; le savant Févret, auteur de la Bibliothèque historique de France (*a*), qui est une collection parfaite de tout ce qui a été écrit & imprimé à ce sujet; je renvoie à la note du dernier règne, qui renferme son jugement, pour m'occuper de celui de Clodion.

On n'ose assurer si ce Prince, qui monta sur le trône en 430 (*b*), étoit fils de Théodemir ou de Pharamond. Quoi qu'il en soit, il lui succéda sans contradiction, &

(*a*) A Paris, chez Nyon l'aîné, & fils, rue du Jardinet, 5 vol. *in-fol.*

(*b*) Suivant Mézeray 428, & suivant l'art de vérifier les dates 427.

commença ſon règne par ſes opérations militaires contre les Romains.

La nation s'étoit refaite, pendant la paix du dernier règne, de ſes fatigues & de ſes pertes; l'eſprit de conquête lui étoit revenu avec les forces. Sous le commandement d'un jeune Roi, l'audace s'étoit jointe à ſes diſpoſitions guerrières. Les frontières des Romains ſont aſſaillies; les Francs, lancés du fond du Brabant, tombent avec la rapidité de la foudre ſur le Hainaut & l'Artois : leur ſuccès leur enflent le cœur; ils les célèbrent par des fêtes, & veulent que leurs ennemis en ſoient ſpectateurs. Un des chefs ſe marie; l'hymen vient mêler ſes chants à leurs cris de joie. Le Roi & l'armée entière s'occupent de feſtins, auſſi tranquillement que s'ils euſſent été à Tongres ou à *Diſparg* (*a*).

A quelque diſtance de cette joyeuſe armée étoit campé Aëtius, général des Romains; un détachement commandé par Majorien, que ſon mérite éleva depuis à l'Empire, s'avance à petit bruit, & fond ſur les convives. On conçoit la réſiſtance que durent faire des gens ainſi préparés, & qui, pour toutes armes, avoient la coupe à la main. Auſſi la déroute fut-elle complette : une partie de l'armée dut ſon ſalut à la fuite; l'autre périt ou fut priſe, & de ce nombre fut l'épouſée, cauſe du déſaſtre. Cet évènement arriva à Heſdin, appelé alors *Vicus Helenæ* (*b*), Bourg d'Hélène, la quatrième année du règne de Clodion. Les

(*a*) Ce Roi, ſelon Grégoire de Tours, demeuroit au château de *Diſparg*, dans le pays de Tongres, aujourd'hui Duisbourg, dans la Weſtphalie.

(*b*) C'eſt aujourd'hui le vieux Heſdin.

François ont toujours été les mêmes; ils ont aimé à se réjouir chez leurs ennemis. Douze cents ans après, François Ier. donnoit des fêtes en Italie, & fut plus malheureux encore que Clodion (*a*). Au reste, tous deux étoient jeunes alors, & avoient de grandes qualités. On connoît celles de François Ier; la suite du règne de Clodion & le témoignage de Grégoire de Tours, qui dit qu'il fut un *profitable Roi*, attestent celles de ce Prince.

Cet échec ne fut pas le seul qu'il reçut. Aëtius l'attaqua & le chassa de ses conquêtes, c'est-à-dire, du Hainaut & des pays voisins, mais non de la Toxandrie dont la possession lui demeura toujours, & paroît avoir été indépendante de tout revers depuis le règne de Théodemir (*b*). Retiré à *Dispargo*, & se contentant d'être sur la défensive, il attendit prudemment une occasion plus favorable de se venger & de s'étendre.

Le sort des nations qui attaquoient alors l'Empire, n'étoit guère propre à encourager les autres : une armée de Visigoths qui avoit attaqué la ville d'Arles, avoit été battue, & le Général fait prisonnier. Aëtius, vainqueur, avoit paru en même-temps sur le sommet des Alpes, & en avoit précipité les *Juthunges* (*c*) qui ravageoient la

(*a*) En 1743, nos troupes ayant été obligées d'évacuer Prague, les soldats assis sur la neige, le 6 Janvier, crioient *le Roi boit* avec du pain de munition & buvant de l'eau. Je tiens ce fait d'un Officier du régiment d'Orléans qui en fut témoin.

(*b*) Dom Liron, après l'auteur de la vie de Sainte-Geneviève, a établi que Clodion n'avoit jamais été chassé entièrement des Gaules. Voyez Grégoire de Tours, & la citation du premier auteur de la Bibliothèque historique de France.

(*c*) Peuples qui habitoient les bords du Danube.

Rhétie ; on l'avoit vu aussi-tôt mettre en fuite, sur les bords du Danube, les peuples révoltés de la Souabe & de la Bavière. Les Armoriques, les paysans attroupés sous le nom de Bagaudes, exercèrent sa valeur; il les eut à peine soumis, qu'il lui fallut combattre de nouveau les Francs, les Visigoths, les Bourguignons.

Les ennemis de Rome augmentant tous les jours, à mesure que ses forces diminuoient, Aëtius se vit dans l'impossibilité de défendre un aussi grand Continent que les Gaules, où les Barbares abordoient de toutes parts. Malgré ses victoires, il s'affoiblissoit journellement. Obligé de diviser ses forces, celles de ses ennemis sembloient se multiplier après leurs défaites; il combattoit contre une hydre dont les têtes coupées renaissoient en plus grand nombre. Il avoit déja perdu du terrain; les Bourguignons, les Visigoths occupoient de vastes pays; les Bretons étoient cantonnés sur la lisière des Armoriques, les Alains sur la Loire. Il étoit alors occupé à réprimer l'usurpation des Bourguignons, & les Provinces du Nord étoient dégarnies de troupes. Clodion jugea l'occasion favorable, & le moment venu d'étendre les limites de son Royaume, & d'en assurer les fondemens sur des conquêtes solides. Il s'indignoit à la vue de tant d'autres peuples qui dominoient dans les plus belles Provinces, tandis qu'il étoit resserré dans un pays froid & marécageux. A ces motifs se joignoit le ressentiment de ses anciennes défaites. Brûlant du desir des conquêtes & de la vengeance, honteux d'arriver des derniers, il sort de Dispurg en 444, non avec le fracas de ses premières expéditions, mais avec la prudence qui assure le succès. A la suite d'une marche

dérobée, dans le ſilence de la forêt Charbonnière (*a*), il fond ſur le Hainaut; Bavai, Cambrai, Tournai tombent ſous ſes armes; il déploie ſes étendards juſques ſur les bords de la Somme, fait de cette rivière la frontière de ſes Etats, & Amiens en devient la capitale.

Ce fut à la date de cette conquête importante & rapide, que la France fut vraiment une puiſſance. Elle devint alors un Etat ſolide & aſſuré par ſon étendue, le nombre de ſes peuples & la force de ſes places. Trois cauſes concoururent à la réuſſite de cette grande entrepriſe; 1°. l'éloignement des troupes Romaines, & la foibleſſe des garniſons; 2°. les vœux des peuples dont une partie étoit compoſée de Francs qu'avoient tranſportés les Romains, comme on l'a dit plus haut: faute énorme en politique, & qu'on a blâmée dans le temps; 3°. la bonne conduite de ces conquérans & leur modération qui les faiſoit deſirer pour maîtres, préférablement aux Romains devenus exacteurs, & chargeant leurs ſujets d'un joug qui devenoit plus peſant en portant ſur moins de têtes.

Pluſieurs Auteurs, entr'autres Mézeray, ont placé à cette époque l'échec que reçut Clodion en célébrant les noces d'un de ſes Officiers. Le ſentiment de ceux qui l'ont placé au commencement de ſon règne, eſt plus probable; d'abord, parce que ce ne fut pas Aëtius, mais Majorien qui le vainquit (*b*); en ſecond lieu, parce qu'il n'eſt guère

---

(*a*) C'eſt la forêt de Mormalle, près le Queſnoy dans le Hainaut.

(*b*) Voyez Sidoine Apollinaire qui a chanté cette victoire.

vraisemblable qu'un vieux Général aille s'amuser à célébrer des nôces en présence de l'ennemi, & se laisse surprendre. Une telle conduite désigne plutôt un jeune homme, tel qu'étoit ce Prince dans la première de son règne. On a confondu cet échec avec celui dont on va faire mention.

Trois ans après ces conquêtes, Clodion fit une nouvelle irruption, & passa la Somme. Son fils, qui conduisoit une partie de son armée, attaqua Soissons. Aëtius, qui étoit de retour de son expédition contre les Bourguignons, repoussa la division que commandoit le jeune Prince qui perdit la vie. Clodion mourut deux ans après ce revers, en 449 (*a*), & non en 451, comme le prétend le père Le Long, puisque cette année fut celle de l'invasion d'Attila, & que Mérovée régnoit à cette époque. Ce Prince laissa deux enfans auxquels il donna pour tuteur Mérovée, son parent; preuve que les successeurs des Rois, en bas âge, avoient des Régens, & que l'usage en étant établi, Pharamond avoit pu l'être des enfans de Théodemir, quoique décoré en même-temps de la dignité Royale: ce n'est point un fait isolé dans notre histoire, ni un principe qui fût contraire au gouvernement, puisque nous voyons le même évènement se répéter sous la seconde race, & Eudes, Comte de Paris, être fait, en 888, Régent avec le titre de Roi, pendant la minorité de Charles-le-Simple.

Clodion mourut dans un degré de puissance supérieure à celle des Rois Francs qui l'avoient précédé, puisqu'il

(*a*) Suivant l'art de vérifier les dates en 448.

régnoit

régnoit depuis la Somme jusqu'au Rhin, & depuis la Moselle jusqu'à la mer. Il affermit, par son exemple, ou par ses ordonnances, l'usage des cheveux longs, qui subsistoit bien avant lui, au point qu'il n'est parvenu à la postérité qu'avec le surnom de Chevelu.

Dans la seconde année de ce règne, Venise (a) s'éleva du sein des eaux pour commander à la mer. Fière de sa liberté, de son commerce & de ses possessions, elle a déja subsisté autant que ce Royaume.

(*a*) Voyez Pierre Marcel, Historien Vénitien.

MÉROVÉE,

QUATRIÈME ROI (a)

LE règne de ce Roi, quoique court, fut remarquable par de grands exploits, par des évènemens célèbres, & par l'assurance du sceptre dans sa famille; car depuis lui, les fils ou les frères de Rois se succédèrent constamment. A peine Clodion fut-il mort, que ce Prince, qui étoit son parent, prit les rênes du gouvernement sous le titre modeste de tuteur, qui lui avoit été conféré par le dernier Roi. Mais l'ambition lui fit fermer les yeux sur les devoirs de sa charge. Abusant de la foiblesse de ses pupilles, profitant de l'amitié d'Aëtius & de l'impatience d'un peuple guerrier, qu'une minorité sembloit condamner à l'inaction, il se fit proclamer Roi dans Amiens, capitale du nouveau Royaume, au préjudice de Clodebaud & de Clodomir, fils de Clodion. La Reine, mère de ces enfans dépouillés de l'héritage paternel, se sauva avec eux sur le Rhin, jusqu'au moment ou ces Princes se réfugièrent, l'un auprès d'Attila, & l'autre auprès des Romains, implorant le secours de ces puissances contre l'usurpateur.

Mais alors un evènement terrible suspendoit les haines,

(a) Voyez Médaille, N. 26, d'après une des deux rapportées dans Bouteroue.

& enchaînoit le ressentiment de tous les peuples ennemis pour les réunir contre un seul. Le Nord se disputant au Midi, qui, jusques là, avoit été en possession de produire les fléaux contagieux qui ravagent l'Univers, en avoit à son tour vomi un plus affreux & plus cruel que tous les siens. Attila étoit son nom. Il étoit précédé, comme la mort, de la terreur & de l'effroi, & suivi de guerriers dont l'aspect seul inspiroit l'horreur. L'histoire de la nature qui marche de front avec celle des hommes, exige qu'on fasse connoître ces affreux enfans qu'elle nourrissoit dans le Nord, & qu'elle présenta alors pour la première fois à l'Europe. Habitans de la Tartarie Septentrionale, disgraciés par la nature qui n'avoit fait de leurs corps qu'une masse informe semblable à un bloc ébauché, ils avoient ajouté à la laideur de leur figure tout ce qu'on peut attacher d'affreux aux traits humains, c'étoit l'effet d'un goût corrompu marchant toujours à la difformité. Ils vainquirent autant par l'horreur qu'ils inspiroient que par leur férocité. Ce phénomène ne fut pas passager: le Calmouck (*a*), transplanté dans les mêmes climats, nous reproduit aujourd'hui sa laideur; il est une preuve existante des idées différentes de l'homme sur le beau, de son Empire sur son extérieur & sa forme, & de la variété des moules de la nature dans chaque contrée.

L'affreux conquérant, teint du sang de son frère,

(*a*) Les Calmoucks, aussi appelés les Eluths, sont des peuples de la Tartarie indépendante : ils sont au Nord de l'Inde, & sont originairement Mogols. Il paroît qu'ils habitent le pays connu autrefois sous le nom de *Serica* dans la *Scythia intrà Imaüm*.

s'avançoit vers les Gaules ; il ne marchoit que sur des tas de morts. Il avoit déja fait disparoître de l'Europe, & des frontières de l'Asie des villes puissantes & des peuples entiers. Plusieurs nations glacées de crainte, s'étoient laissé moissonner sans résistance ; d'autres fuyoient devant le glaive exterminateur. Cet ennemi du genre humain, dont il se qualifioit insolemment le fléau, joignant la ruse à la cruauté, cherchoit à diviser les peuples, pour en rendre le massacre plus sûr. Il assuroit aux Romains qu'il vouloit exterminer les Francs & les Visigoths ; & il faisoit entendre à ces derniers, que son but etoit de les défaire de ces ennemis de l'Univers ; mais la soif insatiable du sang, la mort qu'il etendoit indistinctement sur les différentes nations, leur fit ouvrir les yeux, & appercevoir le danger. Il ne fut plus question alors de haine & de rivalite ; elles cessèrent à l'instant. Le Romain, le Franc & le Visigoth, qui avoient le bras levé l'un sur l'autre, restent immobiles au cri du salut commun qui retentissoit de toutes parts : ils baissent aussi-tot leurs glaives, se serrent la main, en signe d'amitié & de secours, & marchent avec confiance sous leurs drapeaux réunis.

Cet exterminateur, qui étoit entré dans les Gaules par la Germanie, où il avoit encore grossi son effroyable armée, & fait couler des fleuves de sang, avoit saccagé les Provinces Septentrionales, & étoit devant Orléans qui n'attendoit plus que le moment de sa ruine, lorsque l'armée des alliés parut. Elle avoit pour chefs le Patrice Aëtius, Théodoric, Roi des Visigoths, & Mérovée, Roi des Francs ; mais le Général Romain, encore plus grand

que les Rois, dans le déclin même de l'Empire, avoit la principale autorité.

C'eſt ici le moment de faire connoître ce Romain mémorable qui couvrit cette contrée de ſa gloire, & en fit l'admiration par ſon gouvernement & ſes victoires. L'Occident n'avoit rien vu de plus grand, & ſans les fautes que lui fit commettre la jalouſie, on n'auroit à lui en reprocher aucunes. Auſſi profond politique qu'habile guerrier, il repouſſa pendant trente ans les plus redoutables ennemis ſur le Rhin & ſur le Danube. Le mauvais deſtin de l'Empire lui en ſuſcita de terribles de tous côtés, il ſe meſura avec chacun d'eux, & fut ſupérieur à tous; préſentant toujours un front menaçant, on le vit tour-à-tour vainqueur des Viſigoths, des Francs, des Bourguignons, des Armoriques & des Allemands, contenir tous ces peuples par la terreur de ſes armes; il reſſembloit dans le déclin de l'Empire à une belle colonne élevée au milieu des ruines & d'edifices barbares. Tel étoit l'homme que la fortune réſervoit pour l'humiliation du ſuperbe Attila.

Ces chefs réunis forcent, à leur arrivée, le camp des aſſiégeans, pénètrent juſque dans la place, & obligent Attila à en lever le ſiége. Ce barbare avoit une armée de quatre à cinq cents mille hommes, commandés par différens Rois qui ſervoient ſous ſes ordres La diſcipline des alliés & l'habileté des Généraux l'effrayèrent, & lui firent prendre la réſolution de retourner ſur ſes pas. Ses ennemis le ſuivent & l'atteignent dans les plaines de Châlons en Champagne, vaſte champ de bataille des deux plus nombreuſes armées qui fuſſent alors dans l'Univers.

Tant d'Historiens ont parlé de cette journée, & en ont fait des relations détaillées, qu'il est inutile de l'entreprendre. Ce qui intéresse l'Histoire de France, c'est que Mérovée, qui commandoit une aile, y montra beaucoup de courage, & enfonça les Barbares qui lui étoient opposés, tandis qu'Aëtius qui commandoit au centre, & Théodoric à la gauche, en firent un grand carnage de leur côté. Ce dernier chef ayant été tué, son fils Thorismond n'en devint que plus furieux, & acheva la déroute de l'aile gauche. Enfin, les Huns (*a*) & leur Roi vaincus s'enfermèrent dans leur camp, & s'y fortifièrent pendant la nuit qui étoit survenue fort heureusement pour eux. La fureur de ces peuples guerriers avoit éclaté la nuit précédente d'une manière plus terrible encore. Un corps de Francs de dix à douze mille hommes ayant rencontré un corps de Gépides (*b*), à-peu-près d'égale force, les deux partis combattirent avec tant de rage & d'obstination, que presque tous les combattans restèrent sur la place. Ce fut probablement pour éternifer la mémoire de cette journée, & la gloire qu'y avoit acquise le Roi des Francs, que ce Prince ou les Romains firent frapper des tiers de sol d'or, qu'on conjecture avoir peut-être servi de monnoie, sur lesquels on lit : *adeduno vilo fitur*, & sur le revers, *Asia Jani* (*c*).

(*a*) Peuples originaires du Nord de la Chine, qui ont envahi & ravagé une partie de l'Europe, & sont disparus totalement.

(*b*) Peuples sortis de ce qu'on appelle aujourd'hui la Norvège, & une partie de la Suède.

(*c*) Cette pièce est citée dans les premières de Bouterouë.

Le ſort des armes, pour la première fois, venoit d'être contraire au féroce Attila; il frémiſſoit de rage dans ſon camp. Connoiſſant le courage & l'audace de ſes ennemis, forcé à ſe retrancher devant eux, il ſe voyoit au moment de perdre ſon armée & ſa liberté. Cette idée inſupportable pour un homme ſi fier, qui avoit fait trembler l'Univers, le porta au parti le plus extrême; il fit raſſembler toutes les ſelles de ſes chevaux : comme elles étoient de bois, il en fit une eſpèce de bûcher, prêt à y mettre le feu, & à s'y précipiter après ſa défaite.

On faiſoit tout ce qu'il falloit dans le camp des alliés pour juſtifier cette précaution inſpirée par le déſeſpoir. Le jeune Roi des Viſigoths, qui avoit ſuccédé à ſon pere tué dans le combat, ne reſpiroit que vengeance; il inſpiroit ſon ardeur aux autres chefs, & vouloit que, ſans perdre de temps, on courût forcer le camp ennemi. Si ce conſeil vigoureux eût été ſuivi, ç'en étoit fait des Huns & de leur Roi; ce fléau de l'Univers, ce deſtructeur de tant d'Etats, alloit expier, par la honte de ſa défaite & par ſa mort, ſes cruautés & ſes fureurs, & ſubir, en expirant dans les flammes, le juſte châtiment de tant de villes & de provinces incendiées. Mais une victoire ſi complette n'étoit pas de l'intérêt des Romains. Leur Général, content d'avoir vaincu l'ennemi & de l'avoir éloigné, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'écarter encore ceux qu'il avoit à ſes côtés, ſous le nom d'alliés; il ne vouloit pas leur donner le temps de connoître ce qu'ils pouvoient par leur union, ni leur laiſſer abattre un ennemi dont la ruine n'eût ſervi qu'à les exciter à entreprendre la ſienne. Sa politique lui fit aborder Tho-

rismond sous des dehors affectueux; & avec les con apparences de l'amitié, il lui représenta qu'à la nouvelle de la mort de son père, ses frères alloient usurper le trône & les trésors qu'il avoit laissés à Toulouse, s'il ne les prévenoit & n'arrivoit avant que le bruit s'en fût répandu. Le jeune Prince, frappé de la justesse & de la sincérité apparente de cet avis, part aussi-tôt pour Toulouse, pendant que le rusé Romain va dans la tente de Mérovée lui inspirer la même défiance. Mais ici le conseil devint une prédiction, & le hasard voulut que la chose supposée s'effectuât en même-temps.

Tandis que le Roi des Francs se couvroit de gloire en combattant pour la cause commune, un frère qu'il avoit laissé dans ses Etats, ne lui fut pas plus fidèle que lui-même ne l'avoit été à la postérité de Clodion. Profitant de son absence, il s'empara d'une partie des pays qui lui avoient été confiés. Mais Mérovée, accourant victorieux des Huns, réduisit sa domination au Cambrésis, soit que l'usurpateur l'eût conservé de force, soit que son frère le lui eût cédé à titre de vassalité (*a*). Car nous remarquons dans le tableau historique de ces temps, que les Rois de Cambrai, de Cologne & du Mans, unirent plusieurs fois leurs troupes à celles de Clovis, & marchè-

(*a*) L'Auteur du traité des Généalogies, imprimé en 1736, nous dit qu'Aëtius, apres avoir donné ce conseil à Thorismond, en donna un pareil à Mérovée : *Simili & Francorum regem dolo fugavit.* M. Eccard, liv. 2, chap. 7.

En trouvant ce frère à Mérovée, on lui trouve des neveux; savoir, Regnachaire, Roi de Cambrai, & ses frères Richer & Regnomer. Delà le degré de parenté que Grégoire de Tours donne à ces Princes avec Clovis.

rent

ſent ſous lui. Mérovée trouva bientôt l'occaſion de ſe dédommager de cette perte, par la mort d'Aëtius.

La plume de l'hiſtoire doit s'arrêter ſur le ſort de ce Général, pour inſpirer à jamais aux Princes une défiance ſalutaire contre la jalouſie des courtiſans, plus fatale à leurs Généraux que l'ennemi. Ce guerrier, qui faiſoit la force de l'Empire, fut tué par la main même de l'Empereur, irrité par de perfides impreſſions. L'action parut ſi révoltante, que l'imprudent Monarque ne put même obtenir les ſuffrages de ſes Officiers; ſollicitant l'approbation de l'un d'eux, conſterné à la vue du corps ſanglant du défenſeur des Provinces, il lui répondit naïvement qu'il venoit de couper ſa main droite avec la gauche; ce qui ſe vérifia auſſi-tôt. Car au premier bruit de la chûte du gardien de l'Occident, les Barbares contenus depuis tant de temps par ſes victoires, & la terreur de ſon nom, s'y précipitèrent de toutes parts. Pluſieurs Etats qui ſubſiſtent encore en Europe, furent fondés aux dépens de l'Empire; le trône de Valentinien s'écroula, & lui-même périt victime de la fureur d'un mari outragé qui arma contre lui le déſeſpoir où il venoit de jeter ſes ſujets.

Dans la ſecouſſe qui ſuivit des coups auſſi violens, l'Empire, déja affoibli, fut ébranlé & ouvert de toutes parts. Mérovée y pénétra de ſon côté, s'empara de la première Germanique, de la ſeconde Belgique & d'une partie de la ſeconde Lyonnoiſe; ce qui comprend à peu-près une partie de l'Alſace, l'Electorat de Mayence, le Luxembourg, une partie de la Lorraine, le reſte de la Picardie, hors Soiſſons, & la Normandie juſqu'à la

Seine (*a*); de ſorte qu'il réunit ſous ſon ſceptre tous les Etats que Théodemir y avoit aſſujettis dans le cours rapide de ſes victoires; mais il fit plus, il les attacha à ſon trône par des liens indiſſolubles, & les retrancha pour jamais de l'Empire Romain. Dans le même temps, Majorien ayant été décoré de la pourpre des Céſars, ſon nom & ſes efforts continrent les Barbares, & arrêtèrent la rapidité de l'invaſion qui ſembloit générale. Les Francs ſe renfermèrent dans leurs nouvelles limites. Ce fut là le terme de leurs conquêtes & de la vie de leur Roi, qui mourut en 458 (*b*), après un règne de dix à onze ans.

(*a*) Voyez Sidoine Apoll.

(*b*) 456, ſuivant l'art de vérifier les dates.

CHILDÉRIC

CINQUIÈME ROI.

FILS d'un grand homme, & père d'un héros, Childéric en eut les qualités brillantes & les vices excessifs. Aussi emporté que son fils dans ses passions, il ne les fit servir qu'à sa satisfaction personnelle, & en porta la peine; au lieu que l'autre, chez qui elles furent plus dangereuses encore, eut le talent de se les faire pardonner, parce qu'elles servirent à agrandir l'Etat. Aussi l'un fut chassé, & ne jouit que d'une autorité chancelante; l'autre fut l'idole de sa nation, & jouit d'un puissant Royaume en Monarque absolu. D'où vint cette différence? C'est que l'un n'eut que les passions d'un particulier, & l'autre celles d'un conquérant, & qu'aux yeux du vulgaire, les succès justifient tout.

Ce Prince, âgé de vingt-deux ans à son avènement au trône, en 459 (*a*), avoit les qualités qui font les règnes éclatans. Doué d'une belle figure, sa taille haute, imposante, relevoit l'éclat de son rang, & son courage répondoit à son extérieur. Son caractère fut aimable, à en

(*a*) Voyez Médaille, N°. 275 gravée d'après son cachet trouvé dans son tombeau.

(*b*) Suivant l'art de vérifier les dates, & Velly 456.

juger par les évènemens de ſa vie. Son cœur ſenſible, formé pour l'amour & l'amitié, fut fixer la conſtance dans l'un & l'autre de ces ſentimens. Heureux ! ſi la fougue de la jeuneſſe & la variété de ſes goûts ne l'euſſent pas pouſſé hors de la ſphère du bonheur. Mais l'impétuoſité de ſes deſirs & ſa deſtinée qui le réſervoit à ſervir d'exemple aux autres Princes, le précipitèrent dans la débauche & dans tous les égaremens de l'amour. Jouet d'une paſſion exceſſive pour les femmes, ſans diſtinction d'état, il fut aſſez aveugle pour ne pas voir le précipice qu'il creuſoit ſous ſes pas, en attaquant l'honneur d'un peuple libre, dont les mœurs neuves étoient dans toute leur pureté, & dont le caractère franc & généreux ne pouvoit dévorer la honte & ſouffrir l'infamie.

La nation impatiente ſe ſoulève tout-à-coup ; elle n'écoute que le reſſentiment de ſes outrages ; &, dans le premier accès de ſa fureur, elle dépoſe, proſcrit & chaſſe ſon Roi (*a*). Childéric étoit perdu à jamais, s'il n'eût pas eu d'amis ; mais il en trouva un dans Guyemans, un de ſes principaux Officiers, ami auſſi ſincère que ſujet fidèle. Il hâte la fuite du Prince malheureux, le conſole dans ſa diſgrace, l'exhorte à s'en remettre à ſon zèle ; & voulant lui laiſſer un gage de ſon dévouement, il rompt une pièce d'or, lui en remet une moitié, garde l'autre & lui dit :

(*a*) Cette condamnation ne ſeroit pas extraordinaire ; elle tient aux uſages des peuples de la Germanie, qui, par une ſuite de cette liberté dont ils étoient ſi jaloux, avoient voulu, en conſtituant les Rois leurs juges, qu'ils en euſſent eux-mêmes. C'eſt pourquoi le ban de Croatie étoit juge, en certains cas, du Roi de Hongrie, & l'Electeur Palatin l'eſt encore de l'Empereur. Il pouvoit y avoir un pareil tribunal chez les Francs.

Prenez cette moitié, celle que je conserve sera le signal de votre rappel.

Le simulacre de la puissance Romaine s'étendoit alors sur quelques Provinces démembrées, le Gouverneur de ce pays ouvert, & sur le déclin de sa ruine, commandoit sous les titres imposans de Patrice ou de Proconsul : il s'appeloit le Comte Egidius, & jouissoit d'une réputation de sagesse qui flattoit des peuples sortant d'une domination déréglée & abusive. Le sage Egidius, appelé par les Francs, les gouverna d'abord selon les principes avec lesquels il gouvernoit les Romains (*a*).

L'expulsion du Prince & la domination d'un étranger avoient été accompagnées d'un désordre qui fut fatal au Royaume. Clodebaud, ce fils de Clodion, chassé des Etats de son père, fatigué d'avoir sollicité des secours pendant tant d'années, sans en avoir pu obtenir, s'étoit approché du Rhin, à la nouvelle du changement qui venoit d'arriver. Egidius avoit été appelé par les Saliens & les peuples des Provinces nouvellement conquises; mais ceux qui habitoient sur le Rhin, connus sous le nom de Riparols, n'y ayant eu aucune part, passèrent avec la même promptitude, sous la domination du fils de leur ancien Roi, appuyé des forces de quelques puissances de la Germanie. Ainsi Trèves, Cologne & tout le pays que ces villes dominoient, furent démembrés du corps de la

(*a*) Cet évènement, qui nous a été conservé par la tradition, est appuyé du suffrage de Grégoire de Tours, Historien irréprochable; de l'Abbé Lebeuf, qui a défendu la souveraineté d'Egidius dans les Gaules & l'expulsion de Childéric; & des Continuateurs de l'Histoire de France, dans les gravures des principaux évènemens depuis la fondation de la Monarchie.

Monarchie, auquel elles ne furent réunies que sur la fin du règne de Clovis (*a*). Les Riparols, ou Ripuaires, étoient ainsi nommés des rives du Rhin qu'ils habitoient. C'est pourquoi on a quelquefois appelé leur pays France Rhénane. Ils avoient leur loi particulière, connue sous le nom de Loi Ripuaire.

La puissance du nouveau Monarque fit ombrage aux Romains eux-mêmes, ils armèrent contre lui les Visigoths & les Bourguignons : la cession de Narbonne aux Visigoths, & le titre de Général des armées de l'Empereur accordé au Roi des Bourguignons, furent la récompense des troupes que ces peuples firent marcher contre Egidius. Celui-ci se montra digne de sa fortune par la victoire qu'il remporta sur les Visigoths auprès d'Orléans, mais ses succès furent arrêtés par la révolte des François.

Le Roi Egidius ne se fioit pas à ses nouveaux sujets qui avoient la réputation d'être fort inconstans. Sa prudence contrastoit avec leur légèreté ; sa défiance à leur égard,

---

(*a*). Le savant Auteur du traité des Généalogies historiques, qui rapporte cet évènement, le place en 465, justement la cinquième année de l'exil de Childéric. La prise de Trèves & de Cologne a trompé le Président Fauchet & Mézeray. Ils l'ont rapportée à Childéric, en 467 : il ne fut de retour qu'en 468, son exil ayant duré huit ans. Il ne conquit ni ne posséda rien dans ces cantons, puisque nous les voyons encore sous le règne de Clovis, possédés par Sigebert, fils de Clodebaud, qui combattit avec lui, en 494, à Tolbiac (*a*), où il reçut une blessure dont il resta boiteux. Son fils Cloderic se trouva, 507, à la bataille de Vouillé. Ce fils dénaturé ayant fait tuer son père, Clovis le fit tuer à son tour, s'empara de son Royaume, & réunit tous les François sous la même Monarchie.

(*a*) Aujourd'hui Zulpick ou Zulck.

ſes offenſoit autant que ſa confiance envers les Romains. Son Conſeil étoit plus dirigé par ces derniers que par les Francs, qui étoient, par ce moyen, éloignés des affaires, & foulés par les impôts que le beſoin & le gouvernement Romain avoient fait établir : ils portoient le joug du Prince ſans participer à ſes graces. Guyemans, cet ami de Childéric, devenu un des confidens de ſon ſucceſſeur, le conduiſoit par ſes conſeils dans le piége qu'il lui avoit tendu; il l'engageoit à ſévir, au lieu d'être indulgent, & n'oublioit rien pour rendre ſes réponſes encore plus dures, quand il en étoit l'organe. Le mécontentement arriva, comme il l'avoit prévu; alors il propoſa le remède & conſeilla le rappel du Roi légitime, à la place de l'étranger. Le conſeil fut approuvé : auſſi-tôt la moitié de la pièce d'or fut envoyée à Childéric. Il part, vole à Bar, où il trouve Guyemans avec un grand nombre de ſes ſujets qui étoient venus au-devant de lui. Mais le Romain, ſoutenu des forces de ſes provinces & des partiſans qu'il avoit encore dans la nation, ne ſe laiſſa pas dépouiller ainſi d'un Royaume où les vœux d'un peuple l'avoient appelé. Le ſort des armes décida du trône entre les deux compétiteurs; il fut favorable à la cauſe la plus juſte. Childéric vainqueur réduiſit ſon adverſaire à rentrer dans ſes anciennes limites, & à s'enfermer dans Soiſſons, capitale de ce qui reſtoit ſous la domination Romaine dans les Gaules.

L'homme parvient à réprimer ſes paſſions, & à changer ſes dehors; mais il eſt rare qu'il aille contre ſon penchant. La galanterie étoit dans Childéric une paſſion qui dominoit toutes les autres. Huit ans d'exil & de malheurs, la

perte d'un Royaume, n'avoient opéré aucun changement dans ses mœurs.

Retiré chez le Roi de Thuringe, il ne put résister aux charmes de la Reine son épouse; sa position, le besoin qu'il avoit de ce Prince, les liens de la reconnoissance & de l'amitié, tout fut oublié; sa nouvelle passion triompha de tous ses devoirs. Il n'étoit pas encore raffermi dans ses Etats, que cette Princesse, accourant sur ses pas, vint le joindre, & dissiper par sa présence, aux yeux de ses sujets, tout espoir de conversion. Il crut légitimer, en l'épousant, ce que cette conduite avoit d'odieux; & le grand Clovis, premier fruit de cet hymen adultérin, fit oublier aux François ce qu'il avoit de répréhensible.

Sous ce règne expira l'Empire Romain : après une longue agonie, Odoacre, Roi d'une horde barbare (a), lui arracha son dernier soupir; ce fut en 476 qu'arriva ce grand évènement. Comme si le règne d'un enfant eût été mieux assorti à la foiblesse de ce reste d'Empire, il étoit sous les loix d'Augustule, encore pupille. La majesté des titres avoit déchu avec l'étendue des possessions, si l'on en juge par le nom d'Augustule que ce dernier Prince avoit pris, au lieu de ceux de César & d'Auguste.

Ce barbare qui avoit renversé le trône Impérial, & avoit fondé le sien sur ses ruines, n'étoit pas un conquérant féroce & borné; depuis douze ans, il gouvernoit avec une sagesse qui lui attachoit les peuples, avec une

(a) Connu sous le nom des Herules, qui habitoient la Germanie Septentrionale le long de la mer Baltique, entre l'Elbe & l'Oder.

atrocité

autorité inconnue (*a*) aux derniers Empereurs, & défendoit vaillamment les frontières de l'Italie lorsqu'un barbare, plus grand encore, vint lui en disputer la possession : cette guerre, dans le cours de laquelle ces deux rivaux montrèrent un courage, & déployèrent des connoissances militaires qui firent l'étonnement des Romains, prouva que leur règne étoit fini, que leurs adversaires étoient alors les vrais Romains, & que l'art des combats avoit passé des bords du Tibre sur ceux du Danube. Odoacre vaincu dans trois batailles, où sa valeur n'avoit cédé qu'au courage & au génie de son ennemi, trouva encore des ressources & des amis, & soutenoit depuis un an dans Ravenne un siége glorieux, lorsque la trahison de Théodoric mit fin à son règne & à ses malheurs. Cet heureux rival, dont ce crime seul entachoit les grandes qualités, fit oublier son prédécesseur à force de génie & de bienfaits; aussi sage que lui, il ne prit que le titre de Roi, & s'éleva au niveau des plus grands Empereurs.

L'ennemi commun terrassé, chacun s'occupa à enlever ses dépouilles. Au milieu des mouvemens & de l'agitation de tant de peuples différens, Childéric envahit la Lorraine & le reste du pays Messin, jusqu'à la Champagne qui demeura ferme sous l'obéissance des Romains. Le Comte Egidius étoit mort; le Comte Paul, qui lui avoit succédé, avoit appelé à son secours les Saxons qui ravageoient les côtes de la mer. Le Roi des Francs, poursui-

(*a*) Ce Prince, attentif à la conservation des droits de la couronne, ordonna que l'élection des Papes seroit confirmée par les Rois d'Italie.

vant rapidement ses conquêtes, étoit arrivé sur les bords de la Seine. Déja il avoit franchi le fleuve, étoit parvenu aux rives de la Loire, & avoit pris Orléans. A cette nouvelle, Avoagre, chef des Saxons, avoit abandonné l'Anjou, joint le Comte, & leurs armées combinées marchèrent à la rencontre de Childéric : ils furent battus, & le vainqueur les poursuivit jusqu'à Angers, où le Comte Paul fut tué. Mais au moment où le Roi se promettoit des conquêtes faciles, un ennemi imprévu, tombant sur ses frontières, le force à abandonner ses projets pour défendre ses propres Etats. Au bruit de l'invasion des Allemands, il changea de conduite, fit la paix avec les Saxons ; d'ennemis il en fit des alliés, & à la tête de leurs forces & des siennes, marcha aussi-tôt contre les Allemands, les chassa de ses Etats, & entra dans leur pays. Ce fut au retour de cette expédition fatigante, & à la suite de ces différentes entreprises, qu'il fut attaqué à Tournay d'une fièvre violente dont il mourut âgé de 46 ans, en 482 (*a*). Il avoit régné vingt-deux à vingt-trois ans.

(*a*) Suivant l'art de vérifier les dates en 481.

(*a*) Hist. de l'Eglise Gall., tome 2, page 172.

» L'an 1653, on découvrit à Tournai, proche l'Eglise de Saint-Brice, le » tombeau de Childéric. Il étoit plein de richesses, selon la coutume des an- » ciens François, qui mettoient dans le tombeau des personnes de qualité une » partie des trésors qu'elles avoient possédés. Il y avoit dans celui-ci cent mé- » dailles d'or, deux cents médailles d'argent, une épée dont la poignée & le » fourreau étoient ornés d'or; de plus, le fer d'une hache & celui d'un jave- » lot, un étui d'or avec un stilet pour écrire, une petite tête de boeuf d'or, » qui étoit sans doute une idole, environ trois cents abeilles d'or, un globe » de crystal, enfin un anneau d'or sur lequel étoit gravée la figure de Chil-

Paris n'étoit pas encore soumis à l'Empire François : quoique Mézeray fasse honneur à Childéric de la conquête de cette ville, & Jean de Serres à Mérovée, il y a lieu de croire qu'elle fut plutôt l'ouvrage de Clovis à qui elle fut rendue après la défaite de Syagrius. Les expéditions de Childéric, du côté de la Seine, ne paroissent que des incursions peu propres à réduire une ville déja forte, & défendue de tous côtés par l'eau. Sigebert, Nangis & le Président Fauchet disent que Clovis conquit la Thuringe en 495 & 496, après avoir élargi son Royaume jusqu'à la Seine, & par conséquent il avoit pris Paris. Cinq ans auparavant, il avoit gagné la bataille de Soissons sur Syagrius, & les Provinces que ce Patrice défendoit, s'étoient données à Clovis après la défaite & la fuite de son rival.

Quoique la ville de Paris eût été habitée par quelques Empereurs, & qu'elle fût, par sa situation, une des plus fortes places des Gaules, elle ne fut remarquable que sous Clovis, qui, saisissant l'avantage de sa position, en fit la capitale de son Royaume. Avant cette distinction hono-

---

» déric, tenant de la main droite un javelot avec cette inscription, *Hilderici* » *regis*. C'est ce qui fit juger que c'étoit le tombeau de ce Prince. On y trouva » deux têtes d'homme & la tête d'un cheval. On croit que c'est le cheval de » Childéric qu'on aura enterré avec lui, & que les trois cents abeilles d'or » ornoient le caparaçon de ce cheval. Comme on voit des croix sur la plupart » des médailles qui étoient dans ce tombeau, un savant Auteur a cru en pou- » voir inférer que Childéric étoit Chrétien ; mais ces médailles sont frappées » au coin des Empereurs Chrétiens, & c'étoit une partie du butin enlevé aux » Gaulois par Childéric. Toutes les pièces trouvées dans ce monument, furent » d'abord données à l'Empereur Léopold qui en fit présent à Louis XIV ; » elles sont aujourd'hui dans le Cabinet du Roi «.

rable; elle avoit paſſé par tous les degrés de la foibleſſe, & avoit eu les commencemens les plus obſcurs. Sortie du ſein de la boue dont elle portoit le nom (*Lutetia*) ſous les Gaulois, le culte d'Iſis, ſous les Romains, l'avoit ennoblie, & elle en avoit pris ſa dénomination. Renfermée dans l'Iſle que forment les bras de la Seine, il s'en falloit bien qu'elle eût, ſous Charlemagne même, & ſous ſes deſcendans, la grandeur & la pompe qu'elle étale aujourd'hui ſur les rives de ce fleuve; mais elle étoit forte, & la clef du Royaume: l'Etat étoit perdu ſi les Normands s'en fuſſent emparés. Toutes leurs forces échouèrent contre cette ville, après le ſiége le plus long & le plus mémorable dont l'hiſtoire faſſe mention; c'eſt à ſa belle défenſe que le Royaume doit ſon ſalut, & la Maiſon régnante ſa grandeur. Les François, jaloux de reconnoître la bonne conduite d'Eudes ou Odon, qui avoit ſoutenu ce ſiége mémorable, & s'étoit couvert de gloire aux yeux de l'Europe, l'élurent pour leur Roi. Tel fut le premier pas des Capétiens vers le trône; ce fut ainſi que le chemin en fut glorieuſement tracé à Hugues Capet par ce Prince, ſon grand-oncle, en 888.

Les deux maiſons qui ont occupé le trône après celle de Clovis, exiſtoient alors, mais dans un degré de puiſſance différent. Les ancêtres de Saint-Arnoult, chef des Carlovingiens, demeuroient au château d'Hériſtal ſur la Meuſe (*a*). La poſſeſſion de ce fort ſemble indiquer qu'ils deſcendoient des Capitaines Francs, qui aidèrent les premiers Rois dans leurs conquêtes ſur les Romains.

(*a*) Dans l'Evêché de Liége.

Hugues Capet, ou plutôt Robert-le-Fort, son bisaïeul, descendoit de Princes régnans alors en Allemagne. L'influence de ce principe généalogique sur notre histoire, nous oblige à en rapporter les preuves; il en résultera que la maison de ces Princes étoit différente de celle de Charlemagne, quoi qu'en disent plusieurs Auteurs & Généalogistes modernes, & que Witikind ou Widichind, Duc de Saxe, en est la souche.

La première fois qu'il en est fait mention, est en 844, à la bataille que Charles-le-Chauve perdit contre Nomenoé, Duc de Bretagne, où son armée, dit Aventin, étoit composée de François & de chevaux-légers Saxons, conduits par Witikind & Robert son fils, prédécesseurs de Hugues Capet.

Nous voyons qu'au Parlement tenu à Compiègne, en 861, Charles-le-Chauve, voulant opposer aux Bretons & aux Normands un Général assez habile pour les contenir, donna le pays qui est entre la Seine & la Loire à Robert, fils de Witikind, Saxon issu du grand Witikind, & donna la Hollande à Thierry, dont la famille en jouit jusqu'en 1343.

Robert-le-Fort fut tué à Brissarthe en Anjou, en 867, dans un combat contre les Normands, avec la réputation du plus vaillant Capitaine de son siècle, disent les anciennes Annales.

Odon, ce vaillant défenseur de Paris, fils de Robert, fut élu Roi, du consentement de la nation, charmée de sa valeur & de sa bonne mine. Sur ces entrefaites, l'Empereur Guy étant venu jusqu'à Langres, pour faire valoir ses prétentions sur le Royaume, les Ambassadeurs de

France furent lui repréſenter qu'Odon avoit été élu du conſentement de la nation. Il avoit été déclaré Roi-régent pendant la minorité de Charles-le-Simple ; il n'étoit cependant pas ſon parent, comme on le prouvera dans peu ; & quand ce Prince vint ſe préſenter, la majeure partie des François, contents de l'adminiſtration d'Odon, & du courage avec lequel il défendoit le Royaume contre les Normands & les autres ennemis de l'Etat, perſiſta à le reconnoître. On voit par-là qu'il gagna les cœurs des François, & qu'il les tranſmit à ſa famille.

On convenoit dès ce temps qu'il n'étoit pas de la famille de Charlemagne. Nous voyons dans ſa lettre de Foulques, Archevêque de Rheims, adreſſée à l'Empereur Arnoul, & rapportée par Flodoart : » Que ce » Prélat s'excuſe d'avoir conſenti à l'élection d'Odon, » au préjudice de Charles-le-Simple encore enfant, parce » que le Royaume étant en danger, avoit beſoin d'un » chef redoutable ; mais que Charles étant plus avancé » en âge, il devoit le ſecourir pour recouvrer ſon » Royaume, afin que ceux qui *n'étoient de ſon eſtoc &* » *ſang*, & qui déja s'étoient faits Rois, ne fuſſent plus » puiſſans que ceux à qui le Royaume appartenoit : *ab* » *ſtirpe regiâ alienus*, ce ſont ſes termes «.

La traduction de ce paſſage eſt du Préſident Fauchet, auſſi exact qu'inſtruit. Le ſavant Auteur des Généalogies hiſtoriques des maiſons Souveraines eſt du même avis. Celle de la famille de Hugues Capet étoit ſi bien établie du temps de Henri III, que François de Rozières, Archidiacre de Toul, ayant avancé dans un ouvrage que les Princes de Guiſe deſcendoient de Charlemagne, le

Roi ordonna à Ponthus de Tyard, Evêque de Châlons, & l'un des plus ſavans hommes du Royaume, de réfuter cette Généalogie; ce qu'il fit en prouvant l'entière extinction des Carlovingiens, & l'origine des Capétiens, remontant à Witikind, Duc de Saxe. Les Princes de la Germanie étoient, de l'aveu de Tacite, de la plus haute nobleſſe, *reges ſtirpe, duces virtute.* Or, ces Ducs étoient les Rois de la nation. Les Saxons étoient auſſi anciens que les Francs, & la famille de leurs Princes auſſi illuſtre que celle des Mérovingiens; elle étoit plus ancienne que celle de Charlemagne. Cette origine étoit ſi connue dans le neuvième ſiècle, que Hugues-le-Blanc, père de Hugues Capet, épouſa la ſœur de l'Empereur Othon-le-Grand, Duc de Saxe.

ÉTAT DES GAULES
A L'AVÈNEMENT
DE CLOVIS AU TRONE

CE Prince, né pour renverser les Empires, & détruire les Puissances les plus formidables, qui, semblable à la foudre, abattit tout ce qu'il rencontra, fut la terreur de son siècle, l'effroi des nations & le conquérant de son Royaume, étoit doué de qualités assorties à son ambition. Son génie, aussi actif que le feu qui se communique à tout ce qui l'entoure, enflamma les cœurs des Gaulois; sa main victorieuse leur donna le mouvement d'impulsion, & il trouva des hommes disposés à le recevoir. Les ennemis qu'il eut à combattre, ne furent pas des sauvages sans courage & sans discipline. Les peuples qu'il surmonta, furent les Romains, vainqueurs de la terre; les Visigoths, vainqueurs des Romains; & les Allemands, leurs rivaux. Triomphant & élevé sur les trophées sanglans de ces ennemis, son génie législateur se déploya après la victoire, & parut aussi vaste que les grands pays qu'il venoit de subjuguer. Sa main, habile à tenir les rênes de son puissant Royaume, contint, sans confusion, sous son autorité, le peuple conquérant & les peuples conquis. Son courage

courage les avoit vaincus ; sa prudence sut les reunir, en faire un tout, & en composer un seul peuple, sous le nom de François. C'est ce nom donné, à cette époque, aux habitants de toutes les Gaules, qui subsiste aujourd'hui avec plus de gloire que jamais. Le Gaulois y gagna : il avoit perdu son nom sous les Romains & les Visigoths ; ceux-ci consentirent à confondre le leur dans un autre plus puissant ; & devènus tous sujets du vainqueur, ils lui obéirent comme à leur maître, & le respectèrent comme leur Prince.

Il mérita leur attachement en les pliant avec douceur à de nouveaux usages, & en se conformant aux leurs, au lieu d'agir comme ces conquérans qui ramènent tout à leur volonté, & taillent dans une nation vaincue, comme le sculpteur dans le marbre. Alors fut fondé le Royaume de France, ce corps inexpugnable qui ne craint que lui - même, qui ne peut être renversé que par ses mains. Ses Provinces réunies en corps depuis plus de deux mille ans, n'en ont fait qu'une masse ; malgré leur division apparente, l'esprit de réunion règne toujours. A peine une séparation est-elle faite, que les parties désunies tendent à se rejoindre. Nous avons vu toutes les Gaules, quoique divisées en différens Etats, se réunir, pour leur intérêt général, contre César à Autun ; partagées depuis sous les enfans des premiers Rois, l'esprit de réunion, qui agit avec force, rassembla bientôt le tout ; morcélées à l'infini sous les Rois de la seconde & de la troisième race, cette tendance au centre, toujours en action, rapprocha insensiblement ces membres épars. En vain les Anglois s'y établirent par des victoires, & semblèrent

prêts a y dominer, ils furent repoussés par la seule détente du ressort national; le Prince est un point auquel toutes les parties démembrées reviennent toujours. Un Etat puissant par lui-même, monté sur de pareils ressorts, doit subsister long-temps, à moins qu'il ne devienne lui-même son ennemi.

Avant que de lire dans M. de Velly l'histoire du règne de Clovis, on verra peut-être avec plaisir quelles étoient les puissances qui partageoient alors les Gaules, & dans quel état elles étoient chacune à l'avènement de ce Prince au trône. Il y avoit, outre les François, quatre autres peuples principaux; savoir, les Romains, les Visigoths, les Bourguignons & les Bretons.

I. Quel grand évènement aux yeux des hommes, & quelle leçon pour les puissances! Rome étoit tombée, & l'Empire Romain couvroit la terre de ses ruines. Qu'on se représente un magnifique & antique édifice que ses maîtres, dans leurs dissensions perpétuelles, remplissent de leurs fureurs, plutôt que de s'occuper à le réparer, & à le défendre contre des brigands qui s'efforcent de le piller, & qui, s'écroulant enfin, les écrase dans sa chûte; alors on aura une véritable idée de la destruction du formidable Empire des Césars: invincible par lui-même, il s'étoit détruit de ses propres mains. La fortune, ennuyée des longues faveurs qu'elle lui avoit accordées, s'étoit tournée du côté de ses ennemis. Attentive à profiter de ses fautes pour le faire rentrer dans l'ordre d'instabilité, dont sa puissance sembloit l'avoir affranchi, elle saisissoit les occasions de le mettre au niveau des autres choses humaines, & de lui en faire sentir l'incons-

tance. Enfin, elle ſe plut à anéantir d'un ſeul coup ce coloſſe impoſant que la victoire & le courage réunis avoient travaillé pendant onze cents ans à élever. Le fer de la liberté, brillant dans la main d'un barbare, frappa ſur ſa tête le coup de mort; ſes membres ſe deſſéchèrent & furent diſperſés. Ce fut ainſi que la ruine de Rome, par Alaric, entraîna celle de l'Empire. Si on cherche la cauſe de la perte du plus puiſſant des Etats, ce n'eſt pas dans le luxe ſeul, comme quelques écrivains l'ont avancé, qu'on la trouvera. A la vérité, il y a contribué; mais il n'en a pas été la cauſe principale. On croit pouvoir aſſurer que la véritable & la plus ſenſible fut le changement continuel des Princes, accompagné de ſanglantes batailles. Un million des plus braves ſoldats, qui périrent dans ces diviſions inteſtines, eût bien empêché les barbares de pénétrer dans l'Empire, & lui eût fait un rempart inexpugnable, quand même il y auroit eu encore une fois plus de luxe dans l'intérieur; car ce luxe n'étoit guère ſenti par le légionnaire, accoutumé à vivre ſous la tente.

Une autre cauſe ſenſible de la ruine de Rome, & qui a influé ſur celle que l'on vient d'indiquer, fut le défaut de ſes loix, & le peu de ſoin qu'elle prit de les graver dans le cœur de ſes ſujets. Cet Etat, qui avoit un code ſi volumineux, n'avoit malheureuſement pas une ordonnance bien affermie, qui rendît la ſucceſſion au trône ſtable dans la famille du Prince, & qui en exclût toute autre. De-là ſes guerres civiles, ſes malheurs & ſa chûte. Une telle loi, au lieu de tant d'autres inutiles ou minutieuſes, eût aſſuré la paix dans l'Empire, & tenu ſes forces perpétuel-

lement raſſemblées ſous les yeux de ſes ennemis. Ils ſeroient encore dans le ſilence & la frayeur ; & cette grande puiſſance ſubſiſteroit.

Ce n'eût pas été aſſez d'avoir fait la loi, il eût fallu la graver dans le cœur des citoyens, & la leur inculquer dès leur naiſſance, les pénétrer de ſon avantage, & leur inſpirer un éloignement invincible pour tout principe contraire. On dira peut-être que l'ambition des Sujets l'eût anéantie avec le temps. On ne répondra qu'en citant un exemple, & je le puiſerai dans l'hiſtoire de la Monarchie Françoiſe. La ſtabilité du trône dans la famille régnante étant un principe ſacré chez nous, étant ſucé avec le lait, a-t-on vu, depuis huit cents ans, qu'il ait pu être déraciné ? Dans un auſſi long eſpace, il s'eſt aſſez élevé d'ambitieux ; mais la loi a toujours été plus forte que leurs brigues & leurs cabales, & a conſtamment triomphé ; elle n'a fait que s'affermir au milieu des chocs qu'elle a eſſuyés ; comme elle eſt ſage, on peut prédire qu'elle prendra toujours un fondement plus ſolide. Si le gouvernement de la France a tant de ſupériorité ſur celui des Romains ; s'il a ſu ſe procurer une durée qui peut s'étendre bien plus encore dans l'avenir que dans le paſſé, il n'en faut attribuer l'avantage qu'à cette loi ; parce que, du reſte, nous ſommes régis par le code de cet Empire : d'où il faut conclure que ſon défaut a occaſionné un vide dans les fondations, qui a entraîné la ruine de l'édifice ; mais ce vice n'a pas été le ſeul.

D'autres cauſes également deſtructives ont contribué à la perte de ce puiſſant Empire. Une des principales, ſans contredit, fut la foibleſſe & la cruauté de ſes Princes.

L'Etat, guéri des plaies que lui avoient faites les Néron & les Domitien, avoit repris ses forces & sa splendeur sous Antonin, Trajan, Aurélien, Probus, Dioclétien, Julien & Théodose. Ces Empereurs avoient tenu avec habileté les rênes du gouvernement; elles avoient passé de leurs mains fermes & expérimentées dans celles d'Arcade & Honorius, Princes foibles & sans énergie, qui les avoient remises dans celles de leurs favoris, & ces derniers les avoient laissé flotter au gré de leurs passions. Sous les successeurs de ces foibles Princes, on ne vit plus les Empereurs à la tête des armées, mais seulement présider dans des conciles: on traitoit plus d'articles de foi que d'affaires d'Etat, & l'on s'occupoit plus de la controverse que de la défense des Provinces désolées; d'ailleurs, par les révoltes perpétuelles des troupes; c'étoit ainsi que le ciel punissoit Rome d'avoir changé ses citoyens en soldats; leurs mains une fois armées se tournoient indifféremment contre l'ennemi ou la patrie. A peine le conquérant, cet homme à grand caractère dont le génie enchaîna ses soldats, est-il entré dans le tombeau, que la foiblesse de son successeur excite leur insolence, ils font trembler le Prince, & remplissent de sang & de trouble l'Etat qu'ils sont chargés de défendre, & cet Etat ne doit attribuer ses malheurs qu'à la confiance aveugle en des soldats plutôt qu'en des citoyens. C'est ainsi que Rome a été punie de son mauvais choix par les Prétoriens; l'ancienne Constantinople par ses Goths & ses Hérules; la nouvelle, par ses Janissaires; Moscow par ses Strelits; le Caire par ses Mameluks: toute capitale dominée par une milice exclusive, tend à sa ruine qui amène celle de

l'Empire. De-là vinrent les maux de l'Empire Romain & sa chûte qui, à la vérité, étoit préparée, mais qu'une aussi pernicieuse administration ne manqua pas d'accélérer.

Ajoutons encore la corruption des Officiers, l'injustice en tout genre, le découragement qui naît du malheur & de la servitude, qui affoiblit les sentimens généreux, & anéantit l'énergie de l'ame, & enfin les impôts excessifs, cause plus efficace encore, parce que le peuple qui la sent plutôt, & qui en est accablé, cherche à s'en débarrasser, s'il en trouve l'occasion, & regarde comme son libérateur celui qu'auparavant il eût envisagé comme son ennemi ; il se donne à lui, certain qu'il ne peut avoir pire. Malheur à l'Etat qui, surchargeant ses sujets, les expose à gagner au changement ! Semblables à cet animal de la fable, qui ne craignoit pas de porter deux charges, ils savent que, sous une autre domination, ils n'auront qu'un fardeau à supporter, qui, à tout évènement, ne peut pas être plus lourd que celui qui déjà les écrase.

Mais ce qui est au-dessus de tous les raisonnemens qu'on a faits sur ce grand évènement, c'est qu'il étoit dans l'ordre de la nature. Une nation qui s'élève, & fleurit à côté d'un peuple barbare, s'énerve par le luxe, & s'anéantit par ses succès. Ce peuple barbare, qui est ce qu'elle étoit dans son origine, prend sa place, & acquiert la vigueur qui suit la barbarie, avec les succès qui naissent de son énergie & de son développement. C'est un corps neuf à côté d'un corps usé. Ce fut ainsi que le Grec, issu du Pelasge sauvage, abattit le Perse antique dominateur de l'Asie : que le Turc y abattit à son tour

le Grec, & qu'aujourd'hui le Turc y eſt menacé par le Ruſſe.

Ce n'étoient donc plus alors ces fiers enfans de Rome, qui, s'élançant d'un bout de l'Univers à l'autre ſur les ailes de la victoire, étonnoient les nations par leur génie & la grandeur de leurs entrepriſes. Abattus, humiliés, abandonnés de leurs ſujets, qui leur manquoient de toutes parts, leur eſprit n'avoit plus de vigueur, & leur ame flétrie & courbée ſous l'infortune, étoit devenue incapable de grandes choſes; leur puiſſance, qui couvroit auparavant une ſi vaſte étendue, étoit alors inconnue dans pluſieurs contrées, & dans d'autres elle étoit reſſerrée dans les bornes les plus étroites. Que reſtoit-il dans les Gaules à ces conquérans vaincus & dégradés? La Champagne, la Brie, le Soiſſonnois, l'Auxerrois, une partie de l'Iſle de France & des pays voiſins, de l'autre côté de la Seine. Rheims, Troyes, Soiſſons, Paris, Sens, Auxerre, Provins, étoient les principales villes de leur domination, & formoient un gouvernement adminiſtré par un Comte. Quelques villes iſolées, & qui n'avoient pas encore paſſé ſous la domination des Barbares, reconnoiſſoient ce Gouverneur ou plutôt ce Prince (a); car il y a tout lieu de croire qu'après la chûte de l'Empire d'Occident, il gouverna en maître & régna.

II. Parmi les nations qui s'élevèrent contre Rome, nulle ne parut avec plus d'éclat que les Viſigoths; ils furent les premiers qui triomphèrent de cette ville ſuperbe

(a) L'Abbé Lebeuf a ſoutenu qu'Egidius & Siagrius avoient été des Souverains.

dans ses murs, & qui humilièrent la fierté de cette dominatrice de l'Univers. Leurs Rois, enorgueillis d'avoir dicté des loix aux Empereurs, & fiers de leurs alliances avec eux, fondèrent dans les Gaules & l'Espagne une vaste Monarchie; ils étoient parvenus d'un pas rapide au faîte de la puissance & de la gloire. Tant d'éclat & de succès ne fit que rendre leur chûte plus terrible. Formidables aux Gaulois & aux Espagnols, chargés des dépouilles des Romains, ils fuirent devant les François : leur puissance se brisa dès qu'elle heurta contre la leur.

Ces peuples, dont la défaite fit tant d'honneur aux François, & accrut si fort leur puissance, avoient paru pour la première fois, lorsqu'abandonnant les rives du Danube, ils se répandirent dans les Provinces Romaines : excités par la soif de l'or, & le desir du bonheur qu'ils possédoient bien plus réellement dans leurs champs & à la suite de leurs troupeaux, ils franchirent les barrières de l'Empire, vainquirent & tuèrent l'Empereur Dèce qui étoit accouru à la défense des frontières. Théodose, après différentes guerres, les avoit incorporés dans ses Provinces; il en avoit fait des alliés, & s'en étoit servi avec succès dans différentes expéditions. Après sa mort, les Goths élurent pour leur chef Alaric, jeune Prince issu d'une de leurs plus illustres familles. Il y a apparence qu'il ne commandoit pas à toute la nation, puisque nous verrons Radagaise dominer sur une autre partie.

Ce fut en 403, que ce conquérant entra pour la première fois dans l'Italie. L'Empereur Honorius, pour s'en défaire, lui proposa des terres dans les Gaules. Alaric les accepta, & se mit en marche pour aller prendre possession

session de son nouvel établissement. Mais c'étoit un piége que lui tendoient les Romains, dont le but étoit de l'attirer dans les défilés des Alpes, afin de le détruire plus facilement. Il n'étoit pas encore dans le Piémont, que Stilicon vint le charger à l'improviste, entre Albe (*a*) & Fossan (*b*). Le combat fut sanglant, mais non pas décisif, quoique le champ de bataille demeurât aux Romains. Alaric alors revint sur ses pas, remonta dans le pays qu'on a depuis appelé la Lombardie, lorsqu'il fut attaqué une seconde fois par Stilicon auprès de Vérone. La victoire, pour le coup, ne fut pas douteuse, Alaric fut battu; mais Stilicon, par une politique qu'il paya depuis de sa tête, le laissa échapper; il le souffrit même en Epire (*c*) pendant six ans, sous prétexte qu'il servoit, de ce côté, à la défense de l'Empire.

Dans le temps qu'il étoit en Epire, Radagaise, autre Prince Goth, fortifié de la jonction de différens peuples Barbares, au nombre de quatre cents mille hommes, entra comme un torrent en Italie, pilla & saccagea les provinces & les villes qui se trouvèrent sur son passage, jusqu'en Toscane; ses troupes, trop nombreuses pour pouvoir vivre en un seul corps d'armée, étoient divisées en trois. Stilicon, secondé de quelques peuples alliés, parvint, par d'habiles manœuvres, à enfermer la principale de ces divisions dans les montagnes de Fiesoli (*d*).

(*a*) Ville d'Italie dans le Montferrat sur le Tanaro.

(*b*) Fossano dans le Piémont sur la Sture.

(*c*) Aujourd'hui la basse Albanie dans la Turquie Méridionale d'Europe.

(*d*) Ville d'Italie au grand Duché de Toscane, sur une côte près du ruisseau de Mugnon, entre Florence & Pratolino.

Les Barbares, épuisés par la faim, se rendirent à discrétion. Le nombre des prisonniers fut immense; car ils ne se vendoient qu'un écu pièce. Radagaise, pris comme il s'enfuyoit à travers les montagnes, fut conduit aux Romains qui le tuèrent. Les deux autres corps, avertis du malheur de leurs compatriotes, & frappés d'une soudaine terreur, se sauvèrent au plus vîte de l'Italie, & mirent les Alpes entre eux & les Romains. Stilicon ne troubla pas leur retraite; il les laissa échapper, lorsqu'il pouvoit les accabler. Cette faute fut la source des malheurs de Rome & la cause de sa perte; car ces fuyards s'étant depuis réunis à Alaric, formèrent la redoutable armée qui renversa la capitale de l'Empire.

Deux ans après cet évènement, Alaric sortit d'Epire, & s'avança jusqu'à Laubach dans la haute Carniole (*a*), d'où il envoya des Ambassadeurs à Honorius. Ils demandoient, au nom de leur maître, des sommes considérables pour son séjour en Epire, son passage en Illyrie, la guerre qu'il y avoit faite aux ennemis de l'Empire, & celle qu'il se proposoit de leur faire encore. L'Empereur, de l'avis de Stilicon, lui fit donner quatre mille livres d'or, en considération de ses services passés, & de ceux qu'il promettoit de rendre. On ne peut juger des motifs d'une si étrange conduite. Alaric, avec cet argent, fit de grands préparatifs, qu'il prit soin de faire annoncer contre les ennemis; mais qui se tournèrent contre ceux qui avoient eu la sottise de les payer, & qui, pour rendre leur con-

(*a*) Au cercle d'Autriche.

duite inexcusable en tous points, y ajoutèrent encore celle de ne se pas mettre en défense.

Ce fut en 409 qu'Alaric parut sur les frontières d'Italie, à la tête de l'armée qui devoit faire tomber Rome, après onze cents ans de gloire & de succès. Ses troupes étoient aguerries & nombreuses, & il avoit avec lui son beau-frère Ataulfe qu'il avoit associé à l'honneur de ce grand triomphe, & qui en recueillit le fruit. Les Romains, surpris & effrayés, firent des préparatifs tardifs & infructueux; ils firent des menaces, & donnèrent de l'argent au vainqueur, qui prit ensuite tout celui qu'ils ne lui avoient pas donné. Il assiégea jusqu'à trois fois cette superbe ville, la rançonna d'abord, puis l'obligea à recevoir de sa main un fantôme d'Empereur, & enfin il la prit & la saccagea la troisième fois, le 24 Août 410.

Après l'ivresse du succès & l'enthousiasme de la victoire, il réfléchit sur le grand coup qu'il venoit de frapper; il considéra que ses forces n'étoient que passagères, & se ruinoient par leurs propres avantages, dans le sein d'une puissance massive qui voyoit sans cesse renaître les siennes. Il ne doutoit pas que le sac de Rome ne réunît contre lui toutes les forces de l'Empire, & qu'en cas d'échec, il n'y eût plus ni sûreté ni salut pour lui en Italie : il forma le projet d'en sortir, d'aller fonder un Royaume dans un pays plus éloigné, par conséquent plus propre à être conservé. Déja il se disposoit à passer en Afrique, chargé des plus riches dépouilles qu'ait jamais enlevées conquérant, lorsque la mort mit fin à ses victoires & à son projet. Il mourut à Cozence (*a*). Le vainqueur de Rome ne

(*a*) Ville de la Calabre citérieure, au Royaume de Naples.

devoit pas être inhumé comme un autre homme; puissant jusque dans le tombeau, il enrichit la terre, & força le cours des eaux. Ses soldats détournèrent la Buzance (*a*), l'enterrèrent dans son canal avec toutes sortes de richesses, rendirent au fleuve son premier lit, & pour assurer leur secret, tuèrent les ouvriers qui avoient concouru à leur travail. Ataulfe, le compagnon de ses exploits, devint son successeur.

Ce successeur, qui fut un grand Prince, ne fut pas un ennemi moins redoutable aux Romains. Il prit un chemin tout opposé à celui d'Alaric. Loin de fuir devant un peuple qu'il avoit vaincu, il retourna dans l'Italie, en rançonna les Provinces, prit de nouveau Rome, & vécut à discrétion, pendant près de deux ans, dans ce pays de conquête. L'objet le plus précieux à ses yeux, parmi tant de richesses, étoit Placidie, sœur de l'Empereur Honorius. Cette Princesse étoit tombée entre ses mains dans la seconde prise de Rome, & rien n'égaloit l'amour & les complaisances qu'il avoit pour elle. Mais au desir qu'il témoignoit de l'épouser, elle opposoit le plus grand éloignement, soit qu'il fût naturel, soit qu'il fût une suite du dédain des Romains pour les Barbares. Enfin Honorius, pour se débarrasser d'un hôte aussi redoutable, lui céda la Septimanie, c'est-à-dire, une partie du Languedoc, à condition qu'il évacueroit l'Italie, & lui rendroit sa sœur. Ataulfe exécuta bien la première condition, mais son cœur se refusoit à la seconde. Il y a apparence qu'il se feroit con-

(*a*) La Martinière & plusieurs autres Géographes nomment cette rivière le Buzento.

tenté de ce lot, auquel il auroit fait quelques adjonctions, ſelon l'eſprit de la nation, ſi la rivalité ne fût pas venue encore ajouter aux maux des Romains.

Conſtance, Général d'Honorius, que ce Prince aſſocia depuis à l'Empire, brûloit d'amour pour la Princeſſe captive; il vouloit qu'Ataulfe la rendît, & ſes refus l'avoient rempli de colère & de rage contre lui. Il lui fit la guerre, & voulut s'oppoſer à la poſſeſſion des pays qu'on lui avoit cédés. L'ame fière de ce conquérant fut révoltée d'un pareil procédé; n'écoutant que la colère, cette paſſion principe de ſon caractère, il s'allia auſſi-tôt avec Jovin, qui avoit pris le titre d'Empereur dans les Gaules; mais les Ambaſſadeurs d'Honorius, aidés des raiſons de Placidie, dont les deſirs devenoient des ordres pour cet amant, l'engagèrent à renouer avec l'Empereur. Jovin, inſtruit de cette négociation, s'aſſocia ſon frère Sébaſtien, comme un appui qui devoit remplacer celui qui lui manquoit. Ataulfe, irrité de ce que des gens qu'il protégeoit, avoient oſé prendre de pareilles réſolutions ſans ſon aveu, fait éclater ſa colère. Jovin & ſon frère ſe ſauvent dans Valence; Ataulfe les pourſuit, attaque la place, l'Emporte d'aſſaut, fait couper les têtes de ces prétendus Empereurs, & envoie ces dons ſanglans à Honorius, qui les reçut avec la crainte qu'inſpire la main qui offre de pareils préſens.

La paix ne ſe fit pas pour cela entre Honorius & Ataulfe. Cet Empereur & Conſtance promettoient de lui donner encore l'Aquitaine, pourvu qu'il rendît Placidie. Conſtance, étant le maître des affaires, lui auroit même cédé davantage; mais une pareille poſſeſſion n'avoit point d'é-

quivalent dans le cœur d'Ataulfe. Il prit l'Aquitaine, & garda Placidie; puis voulant donner à cette Princesse une ville digne de sa résidence, il attaqua Marseille d'où il fut repoussé : mais il fut plus heureux devant Narbonne, qui devint, après sa conquête, la capitale de ses États, & le lieu de son bonheur; car Placidie, reconnoissante de tout ce qu'il avoit fait pour elle, consentit enfin à l'épouser dans cette ville, en 414. Ce fut là que cet amant magnifique fit éclater une générosité égale à son amour, & conforme à la grandeur de l'alliance qu'il contractoit; cinquante bassins pleins d'or furent présentés, par son ordre, à la Princesse, & furent le don qui précéda celui de sa main.

Mais la félicité d'Ataulfe fit le tourment de Constance; il ne put lui pardonner son bonheur. Sa haine augmentant son activité, il lui barra les secours étrangers du côté de la terre, & lui intercepta ceux qui pouvoient lui arriver du côté de la mer. Ataulfe, semblable à un fleuve dont on arrête le cours, & qui va inonder d'autres contrées, quitte Narbonne, abandonne une partie de ses conquêtes dans les Gaules, franchit les Pyrénées, se rend maître de la Catalogne & de Barcelone, la capitale. Sa tranquillité, les conseils de Placidie & l'intérêt d'un fils qu'il avoit de cette Princesse, le déterminèrent à faire une paix sincère avec l'Empire, & à en devenir un ami solide. Il étoit dans ce dessein, quand il fut assassiné, en 415, par Sigeric. La mort de son fils, arrivée quelques jours auparavant, lui avoit causé la plus vive douleur; & cette perte fut le prélude de la sienne.

Sigeric, ce lâche assassin, n'étoit pas fait pour siéger

au rang ſublime des Rois; auſſi fut-il précipité, au bout de ſept jours, du trône qu'il déshonoroit. Vallia, Général ſage & expérimenté, fut élu d'une voix unanime. Il effectua le deſſein qu'avoit eu Ataulfe de ſe raccommoder avec l'Empire; il promit de chaſſer d'Eſpagne les Alains & les Vandales; il rendit la Reine Placidie qu'Honorius donna à Conſtance, dont elle eut l'Empereur Valentinien III; mais ce Prince, quelque épris qu'il fût, ne remplaça pas dans ſon cœur un amour auſſi ſurprenant & auſſi exceſſif que celui d'Ataulfe.

Vallia, combattant pour les Romains, attaqua les Silinges (*a*) & les Alains, deux des plus puiſſans peuples qui euſſent uſurpé l'Eſpagne. Ses ſuccès contre les Silinges furent tels, qu'il détruiſit leur puiſſance; & les Alains battus ſe retirèrent auprès des Vandales réduits à la Galice. Les ſervices de Vallia furent récompenſés, en 419, par Conſtance, qui n'avoit pas le même ſujet de le haïr qu'Ataulfe, puiſqu'il lui avoit remis Placidie, & avoit bien ſervi l'Empire; il lui fit une ceſſion de toute la ſeconde Aquitaine, compoſée du Comté de Toulouſe, du Périgord, de l'Agénois, de l'Angoumois, du Bourdelois & du Comté de Saintes; de la troiſième, compoſée de tout le pays qui eſt entre la mer Méditerranée, la ſeconde Aquitaine & les Pyrénées; & du Quercy, qui étoit de la première. On a élevé des doutes ſur cette queſtion: ſi le Bigorre, le Béarn, le Comté de Comminges en étoient, fondé ſur ce qu'une ville, appelée

(*a*) Les Silinges habitoient la Bétique, aujourd'hui l'Andalouſie.

Lapurdum, appartenoit alors aux Romains dans ces contrées, & que cette ville est Lorde en Bigorre. Mais ces doutes s'évanouissent, lorsqu'on voit dans le père Sirmond, ce vrai juge des antiquités, que *Lapurdum* est la ville de Bayonne, & lorsqu'on considère que les Visigoths, ayant déja la Catalogne & la Navarre en Espagne, n'auroient pas laissé couper leur Etat, en souffrant entre les mains de leurs ennemis une chaîne de montagnes qui le traversoit. M. le Goux de Gerland, dans son Abrégé de l'histoire de Bourgogne, ch. 7, le donne pour un fait sûr.

Vallia laissa, en mourant, son Royaume très-agrandi dans l'Espagne & dans les Gaules. Théodoric, son successeur, marchant sur ses traces, augmenta encore sa puissance; il poussa ses conquêtes jusqu'à la Loire, & attaqua Clermont. Il y fut d'abord repoussé par la garnison; elle étoit composée de Bourguignons qu'y avoit envoyés Aëtius; car c'étoit ainsi qu'il se soutenoit, en divisant les barbares, & en les opposant les uns aux autres. Mais bientôt après, il s'empara de cette ville. Les deux peuples opposés ayant reconnu les ruses & la foiblesse des Romains, & combien leurs divisions nuisoient à leurs intérêts, s'étoient réunis pour consommer la ruine de ces derniers dans les Gaules. Aëtius, au bruit d'une nouvelle qui détruisoit ses projets, & menaçoit les Provinces du plus grand danger, ramassa toutes ses forces, & livra aux confédérés une bataille dont il s'attribua le succès; mais quel succès que celui qui réduisoit au seul avantage de ne pas fuir, & dont les suites furent la cession de la Savoie aux Bourguignons, & la confirmation des conquêtes des Visigoths!

Visigoths ! De pareils traités n'attendoient, pour être rompus, que l'occasion favorable, lorsqu'un évènement imprévu, l'arrivée d'Attila dans les Gaules, força tous ces peuples à se rapprocher & à suspendre leurs débats. Nous avons vu son arrivée, la réception qu'on lui fit, & la mort de Théodoric.

Thorismond lui avoit succédé, & Théodoric son frère, qui l'avoit fait tuer, régna après lui. Ce meurtrier de son frère & de son Roi enleva le Languedoc aux Romains, & poussa les bornes de son Royaume en Espagne. Euric, son successeur, s'empara d'Arles & de Marseille, parut en armes au pied des Alpes, & jeta la terreur en Italie, lorsque la mort arrêta le cours de ses conquêtes. Le Royaume des Visigoths, outre une partie de l'Espagne, comprenoit dans les Gaules toutes les Provinces qui sont situées entre la Loire, le Rhône & les Pyrénées. Ce Prince laissa un fils en bas âge, qui fut Alaric II. Il épousa la petite-fille de Théodoric, Roi d'Italie, & gouvernoit ses peuples amollis par les douceurs d'une longue paix, lorsque Clovis l'attaqua.

III. Les Bourguignons, qui partagèrent les dépouilles de l'Empire Romain dans les Gaules, & y fondèrent un Royaume florissant, parvinrent, en moins d'un demi-siècle, au plus haut point de grandeur. Leur puissance, qui ne passa pas par ces degrés successifs qui assurent la consistance d'un Etat, arriva comme un torrent, & s'écoula de même. Ils n'étoient pas originaires de Pologne, comme le dit Mézeray ; le pays connu aujourd'hui sous le nom de Brandebourg (*a*), fut leur berceau. Aussi in-

(*a*) Habité autrefois par les Suèvi, les Semnones, les Langobardi; c'est-à-

constans que les autres habitans du Nord, ils quittèrent les rives de l'Oder, traversèrent l'Allemagne en faisant différentes pauses, selon que les pays leur plaisoient, ou qu'on vouloit les y souffrir. Ces fréquentes émigrations, les guerres qu'ils furent obligés de soutenir contre tant de différens voisins, en avoient fait une nation guerrière & aguerrie, lorsqu'ils arrivèrent au midi de la Thuringe (*a*), dans la contrée qui forme aujourd'hui le Comté d'Henneberg (*b*) & les pays limitrophes. Ce canton se trouvoit vacant par le passage des Cattes (*c*) & des Saliens (*d*) dans la Toxandrie.

Ces peuples pauvres, ainsi placés à côté des richesses des Romains, étoient exposés à de continuelles tentations. Ils y succombèrent; l'exemple des autres nations les entraîna. Ils passèrent le Rhin en corps d'armée, & pillèrent les Provinces situées sur ce fleuve; mais ils payèrent chèrement ces premières dépouilles. L'Empereur Probus, qui ne laissoit aucune invasion impunie, les tailla en pièces & les poursuivit au-delà du Rhin, jusque dans leurs forêts: ce fut en 276 qu'ils essuyèrent ce funeste échec. Quinze ans après, une grande armée de cette nation prit encore la route du Rhin, le passa & pénétra dans les Gaules. Il

---

dire, par les peuples de la Prusse, de la Pologne, de la rive gauche de l'Elbe, de la basse & haute Saxe.

(*a*) Landgraviat de la basse Allemagne ou Septentrionale, au cercle de la haute Saxe.

(*b*) Au Nord de l'Evêché de Wirtzbourg, au cercle de Franconie.

(*c*) Qui habitoient la Hesse, partie de la Thuringe & du Duché de Brunswick.

(*d*) Peuples qui habitoient une petite contrée de l'ancienne Germanie, faisant partie aujourd'hui des Pays-Bas aux Provinces-Unies, & connue sous le nom de Sallandt.

n'étoit guère poſſible de choiſir plus mal ſon temps. Maximien Hercule, ce pâtre élevé à l'Empire, le fléau des barbares, étoit alors dans les Gaules, où il ſe propoſoit de punir toutes les nations ennemies, lorſqu'il apprit cette invaſion. Il marcha auſſi-tôt aux Bourguignons ; jugeant, à leur nombre, que la famine alloit bientôt les détruire, ſi on leur coupoit les vivres, il dévaſta les pays où ils étoient ; & la faim les ayant obligés à ſe ſéparer en différens corps, il les extermina preſque tous ; à peine en reſta-t-il aſſez pour porter chez eux la nouvelle de leur déſaſtre.

Ce ne fut qu'environ quatre-vingts ans après, & non pas quinze, comme le dit l'Auteur de l'Abrégé de l'hiſtoire de Bourgogne, qu'ils reparurent ſur la ſcène. Valentinien les mit aux priſes avec les Allemands ; il leur promit un puiſſant ſecours, & s'obligea à paſſer le Rhin avec ſon armée. Les Bourguignons, exacts au rendez-vous, parurent ſur le fleuve pour faire leur jonction avec les Romains ; ils les attendirent en vain. Valentinien, ſatisfait d'avoir armé ces nations les unes contre les autres, marcha contre les Saxons qui pénétroient d'un autre côté. Les Bourguignons furent ſi irrités d'avoir été la dupe d'une négociation dont ils ne tiroient d'autre fruit que la guerre avec les Allemands, qu'ils égorgèrent les captifs Romains qu'ils avoient en leur puiſſance, ſe vengeant ainſi ſur eux de l'infidélité de leur nation.

Cette négociation ne fut cependant pas infructueuſe pour les Bourguignons ; elle leur apprit à connoître leurs forces : ils ſentirent ce qu'ils valoient, puiſque Rome elle-même ſavoit les apprécier. Ce fut alors qu'ils réſolurent

de tirer avantage de leur puiſſance, aux dépens de ceux qui les avoient trompés. Ils firent leurs préparatifs, & deux ans après ils arrivèrent ſur le Rhin, vis-à-vis l'embouchure de la Moſelle. Mais la proximité des Allemands, voiſins peu endurans, les fit retirer au bas de Cologne, vis-à-vis l'Alſace. Ce fut dans cette poſition que, l'œil ouvert ſur ce qui ſe paſſoit au-delà du fleuve, ils n'attendoient, pour le paſſer, qu'une occaſion favorable.

Le voiſinage des Gaules adoucit leurs mœurs auſſi ſauvages que les bois d'où ils ſortoient. Ils perdirent un peu de cet air farouche, qu'augmentoit un habit fait de peaux de loup, ou de renard, ou de celle plus hériſſée encore de l'Ure; ils commencèrent à ſe ſervir des étoffes des Gaules. Leur armure y gagna auſſi; leurs cuiraſſes de cuir furent changés en fer, & leurs armes groſſières devinrent plus polies & de meilleure trempe. Ils gémiſſoient ſous la domination tyrannique d'un chef de leurs prêtres, appelé *Sniſte*; il avoit le droit de punir de mort; il pouvoit ébranler tous les pouvoirs de la nation; mais le ſien étoit à l'abri de toutes révolutions. Fatigués d'un joug auſſi dur, ils le ſecouèrent & embraſsèrent la Religion Chrétienne.

Les mœurs ainſi adoucies, la religion & les armes de la nation étant changées plus avantageuſement, elle ſe propoſoit de faire un établiſſement dont la réforme qu'elle venoit d'opérer, ſembloit lui aſſurer la réuſſite. Dans une conjonćture auſſi heureuſe, elle fut excitée par Stilicon à paſſer le Rhin. Quoique peu ſatisfaite de l'alliance qu'elle avoit autrefois contraćtée avec les Romains,

elle n'héfita pas ; les temps étoient alors bien changés. Ils étoient puiſſans & aguerris ; l'Empire, au contraire, étoit dans un déſordre affreux & ſans forces pour ſe défendre. Ils paſsèrent hardiment le Rhin auprès de Bâle, dans l'hiver de 407. Un déluge de barbares inonda en même-temps les Gaules.

Le Chef qui eut l'honneur de cette entrepriſe, & que ſa fortune, au ſortir des déſerts, conduiſit à la conquête d'un Royaume & à l'éclat du trône, étoit Gundahaire, Prince généreux, qui, le premier de ſa nation, porta le titre de Roi, & l'aſſura à ſa famille. Les Bourguignons avoient été gouvernés auparavant par des chefs amovibles, appelés *Hendinos* ou *Hendins*. Ceux qui l'avoient précédé, étoient Gibica, Godomar & Giſlahaire (*a*). Ses premiers exploits furent la conquête de la Suiſſe, de la partie montueuſe de la Franche-Comté & du Suntgaw. Le nouveau Souverain, en 411, s'étoit mis au nombre des protecteurs de l'uſurpateur Jovin ; &, en 413, l'Empereur Honorius avoit été forcé de lui abandonner, par un traité, les pays dont il étoit en poſſeſſion. Ce fut alors que cette nation, fière de ſes ſuccès, de ſes alliances & de ſes traités avec de puiſſans Princes, voulut que le titre de ſon chef répondît à ſa puiſſance ; elle le fit monter ſur le trône des Rois, & jamais perſonne ne ſe montra plus digne de cet honneur. Son génie, auſſi élevé que le rang auquel on venoit de le placer, fit ſortir rapidement ſa

(*a*) Gondebaud l'annonce lui-même dans ſes loix Gombettes, & M. Dunod dans ſon hiſtoire des Séquanois ; mais les hiſtoriens de Bourgogne ont gardé le ſilence ſur ce point.

nation des bornes étroites d'une Province, & lui donna l'étendue d'un Royaume. Il montra à ses sujets, du haut des Alpes, les fertiles plaines des Gaules, comme une riche possession qui n'attendoit qu'un maître, & en descendit comme un énorme rocher qui se détache d'une cîme élevée, & qui brise tout ce qu'il rencontre.

La Franche-Comté, toute la Bourgogne, la partie de la Champagne qui l'avoisine, la Bresse & le Bugey, tombèrent sous ses armes. Aëtius accourt & arrête ce torrent par une victoire signalée en 435; mais les Provinces conquises n'en sont pas moins perdues pour les Romains; le seul avantage qu'ils retirent de leurs combats, est que l'usurpateur les possédera à titre de tributaire. Une telle paix ne pouvoit être de longue durée entre deux peuples, dont l'un regrettoit ses pertes, & l'autre brûloit de s'agrandir encore. Aussi la guerre recommença-t-elle. Elle ne fut pas favorable aux Bourguignons. Les Alains & les Huns, excités par les Romains, remportèrent sur eux une victoire mémorable. Gundahaire *trouva sur le champ de bataille la fin de sa vie & de ses prospérités.*

Gondioc ou Gunderic, son fils, lui succède; il fait tête à l'orage, & s'allie avec les Visigoths. Aëtius, peu étonné de leurs forces, combat ces ennemis réunis; mais sa victoire est plus ruineuse qu'utile. Considérant l'opiniâtreté des Barbares, & la perte qu'il a faite en les combattant, il cède aux Bourguignons le Dauphiné & la Savoie, à titre d'hôtes ou de défenseurs de ce pays, & Gondioc est fait maître de la milice, dignité qui lui soumettoit les forces de l'Empire dans les Provinces qu'il avoit conquises, parce qu'elle lui donnoit le droit de commander

aux Romains. Ce fut alors qu'appréciant le mérite du Roi des Bourguignons, & reconnoiſſans des ſecours qu'il leur avoit fournis contre Attila, ils le décorèrent du titre de Patrice.

Mais l'Eſpagne échappoit aux Romains en même-temps que les Gaules. L'Empereur Avitus, trop foible pour défendre ſes poſſeſſions, ſupplie ceux qui en ont pris une partie, de lui conſerver l'autre. Il conjure le nouveau Patrice & Théodoric, Roi des Viſigoths, de le défendre contre Richiaire, Roi des Suèves, qui menaçoit de lui enlever le reſte de l'Eſpagne. Le Roi de Bourgogne, accompagné de ſon fils Chilpéric, paſſe auſſi-tôt les Pyrénées, & marche avec le Roi des Viſigoths contre l'uſurpateur.

Ce Roi des Suèves étoit fils de Richilla. Une médaille conſervée dans un des plus curieux Cabinets (*a*) du Royaume, monument unique de l'exiſtence des Suèves, nous apprend que ce Prince s'étoit marié à Toulouſe; qu'il étoit Catholique, & que ſa capitale étoit Brague ou Bragance. Richilla, ſon père, avoit pris en 439 Mérida & la majeure partie de la Luſitanie. En 440, il avoit pris Mertola avec Cenſorius, Général des Romains; en 441, il avoit joint l'Andalouſie & la nouvelle Caſtille à ſes conquêtes, & remporté en 446 une victoire complette ſur le Général Avitus, depuis Empereur. Son fils Richiaire, qui lui avoit ſuccédé en 447, s'étoit marié à Toulouſe en 449; & pourſuivoit avec rapidité les conquêtes commencées par ſon père, lorſqu'il rencontra auprès d'Aſtorga

(*a*) Celui de M. d'Ennery.

l'armée des Rois alliés, & le 15 Octobre 456, il perdit la bataille, son Royaume & la vie, le Roi des Visigoths l'ayant fait tuer après le combat.

Ce fut après cette expédition que Gondioc s'empara du Lyonnois, du Vivarais, & poussa ses conquêtes jusqu'à la Durance, par la prise de la haute Provence. Ce fut le dernier de ses exploits, car depuis il ne s'occupa qu'à policer ses sujets, & à rendre ses Etats florissans. Ils étoient alors composés de la Suisse, de la Savoie, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, du Langrois, du Nivernois, du Lyonnois, du Vivarais, du Dauphiné & de la haute Provence. Telles furent les bornes que posa au premier Royaume de Bourgogne la main victorieuse de son second Roi. Son père & lui avoient mis environ soixante ans à élever ce grand édifice; il tomba insensiblement pendant soixante autres, & s'écroula tout-à-coup sous les enfans de Clovis. Sans vouloir diminuer la gloire de ce Prince, nous trouvons qu'il eut des frères (*a*) qui furent ses coopérateurs, & travaillèrent à l'agrandissement du Royaume. Il fut partagé, à sa mort, entre ses quatre fils.

Chilpéric & Gondemar eurent les Provinces qui sont situées sur le Rhône & la Saone jusqu'à Châlons, puisque

(*a*) Quoique MM. Mille & le Goux de Gerland aient retranché les deux frères que M. de Valois donne à Gondioc, savoir, Gonderic & Chilpéric, sous prétexte que Gondioc ou Gonderic est le même nom, & que Chilpéric étoit fils & non pas frère de Gondioc; ce sentiment de M. de Valois n'est pas sans vraisemblance, lorsqu'on considère que Gondebaud, fils de Gondioc, fait mention de ses oncles dans les loix Gombettes. M. le Goux a été plus loin. Il n'a fait de Gundahaire & de Gondioc qu'un seul Prince, contre l'avis de plusieurs Auteurs.

la Franche-Comté & Autun appartenoient à Gondebaud; Gondigéſille eut la Savoie & la Suiſſe. L'intérêt & la différence de religion brouillèrent bientôt ces frères. Chilpéric étoit orthodoxe, & Gondebaud arien. Ce dernier appela à ſon ſecours Gondigéſille, & le premier Gondemar. Gondebaud reſſembloit à ſon père par la bravoure & par l'eſprit; mais il étoit d'une cruauté qui ternit ſes belles qualités. Il eut l'avantage dans les premières campagnes. Ses frères, ſentant ſa ſupériorité, appelèrent les Allemands à leur ſecours. Cette nation guerrière, avide de pillage, accourut ſous leurs drapeaux. La victoire alors abandonna Gondebaud : trop foible pour rien haſarder, il ſe contenta de diſputer le terrain, & de faire traîner la guerre en longueur; mais ſes ennemis, conſtans dans leur deſſein, le chaſsèrent de province en province, & le pouſsèrent juſqu'à Autun. Arrivé à ce dernier terme, ce Prince raſſembla ce qui lui reſtoit de troupes, réſolu de haſarder un combat qui le rétablît dans ſon Royaume ou l'en chaſsât, puiſqu'auſſi bien il en étoit à ſa dernière place. Il n'oublia rien pour vaincre; mais accablé par le nombre, il perdit la bataille & ſes Etats. Il ſe dépouilla auſſi-tôt de la riche armure qui l'auroit trahi dans ſa fuite, & échappa à ſes ennemis, à la faveur de ſon déguiſement.

Après la victoire, les Allemands retournèrent dans leur pays, chargés de richeſſes. Les Etats du vaincu furent partagés, & ſes frères le croyant mort, parce qu'on n'avoit ſu ce qu'il étoit devenu après la bataille, vivoient dans Vienne avec la plus grande ſécurité, lorſque Gondebaud paroît tout-à-coup devant les portes de cette

ville, à la tête d'une armée. Errant dans différens pays, il avoit sollicité des secours secrets, réveillé le zèle de ses amis dans la nation, & pris des mesures si justes, que la jonction des différens corps qui marchoient pour son rétablissement, se fit dans le même instant devant la ville. Sachant qu'il y avoit peu de troupes dans la place, il y donna de furieux assauts, & l'emporta de force. Mais il souilla ses lauriers du sang de ses frères, & fit rougir la victoire d'avoir prostitué ses faveurs à un Prince aussi barbare. Il fit trancher la tête à Chilpéric & à ses fils. Gondemar, du haut d'une tour, lui tendoit en vain des mains suppliantes, & le conjuroit de lui accorder la vie; son cœur fut inaccessible à la pitié; il le fit brûler dans cette tour avec ses amis. Sa vengeance, ou plutôt sa rage, s'étendit jusque sur les femmes de ses frères; il les fit noyer dans le Rhône. Clotilde, fille de Chilpéric, tremblante au milieu de ce carnage, attendoit son arrêt; mais sa jeunesse, ses pleurs & ses grâces désarmèrent le cruel vainqueur, qui se contenta de la reléguer à Genève. Ce triste dénouement termina une guerre civile de vingt ans, qui avoit consumé les forces du Royaume. Il étoit dans cet état de foiblesse qui suit une longue maladie, quand Clovis, ce voisin dangereux, vint se placer à ses côtés.

IV. Au moment où les Romains s'étonnoient, à la vue de tant d'ennemis qui arrivoient, comme les vents, de toutes les parties de la terre, voilà que la mer en vomit de nouveaux sous leurs yeux, & jette sur leurs côtes un peuple entier qui, à son tour, fonda une nouvelle puissance dans le canton des Armoriques, aujourd'hui la Bretagne. Comme la connoissance de cet évènement est

ſubordonnée à celle du pays & des nouveaux hôtes qui y abordoient, on en va donner une explication ſuccincte.

La Bretagne eſt diſtinguée par deux titres recommandables, qui ſont d'avoir conſervé l'ancienne race Gauloiſe, en recevant dans ſon ſein les Celtes chaſſés d'Angleterre, & d'avoir ſauvé du naufrage du paſſé les reſtes de la langue primitive. Ce pays, à l'arrivée des Romains, étoit partagé, comme toutes les Gaules, entre différens peuples, dont les plus puiſſans étoient les Oſiſmiens (*a*), les Coriſopites, les Venètes, les Curioſolites, les Rhedons, les Diablintes & les Namnètes. Les Oſiſmiens habitoient les pays où ſont bâtis Breſt & Leſneven; les Coriſopites celui de Cornouailles; les Venètes poſſédoient les côtes où ſont Vannes & l'Orient; les Curioſolites (*b*), celles de Tréguier & de Saint-Brieux; les Rhedons l'intérieur du pays; les Diablintes (*c*) la partie qui avoiſine le Mans, & les Namnètes la contrée qui eſt entre la Vilaine & la Loire.

Ceux de ces peuples qui étoient aſſis ſur les côtes de la mer, tels que les Venètes & les Namnètes, aguerris depuis long-temps par leur commerce avec les Phéniciens & les Carthaginois, & leur correſpondance avec l'Angleterre, étoient un peu plus avancés dans la connoiſſance des arts, ſur-tout de l'art nautique, que les autres tribus

(*a*) Les Oſiſmiens ſont aujourd'hui les diocèſes de St. Pol de Léon & de Tréguier.

(*b*) Les Curioſolites paroiſſent être le diocèſe de Quimpercorentin.

(*c*) Il paroît que les Diablintes ſont le Perche.

de la Gaule ; mais leur essor ne s'étendoit guère au-delà des côtes Celtiques & Britanniques, & leurs vaisseaux n'étoient que de grandes barques. L'appareil de la puissance des Venètes, l'étalage de leurs forces, & leur marine, disputant devant Vannes de l'Empire de l'Océan avec les Romains, n'est qu'une exagération de la part de l'Historien de Bretagne, qui parle de la ruine de ces barques par la flotte Romaine, du ton dont on célébra le triomphe de cette flotte sur celle de Marseille ; mais il y avoit bien de la différence entre un peuple barbare & sans expérience, & une République telle que Marseille, qui, depuis six cents ans, faisoit le commerce le plus brillant, soutenu par ses forces navales. Si ce combat a été vanté dans les Commentaires de César, il faut faire attention que le conquérant, quelque grand qu'il soit, n'est pas exempt d'amour-propre, & que l'exagération, comme un courtisan habile, flatte cette passion (*a*). Quoi qu'il en soit, il faut convenir que les Bretons maritimes connoissoient mieux la mer que les autres Gaulois, & qu'ils payèrent chèrement cet avantage, au moment de la conquête générale, puisque les Romains furent obligés, pour les soumettre, de les battre par mer & par terre.

Les Bretons furent soumis, & servirent leurs vainqueurs pendant près de cinq cents ans. Les dissensions des Romains apportèrent dans le gouvernement de cette

---

(*a*) Ayant fait fouiller à Alise & suivi les anciens murs de la ville, je me suis convaincu qu'elle ne pouvoit pas contenir, avec ses habitans, une aussi forte garnison que l'annoncent les Commentaires de César. La conséquence qu'on tire de ce fait, peut s'étendre à beaucoup d'autres.

Province un changement qui fut le prélude de la perte qu'ils en firent. Les Historiens de Bretagne prétendent que le tyran Maxime y ayant abordé d'Angleterre, l'an 383, en donna le gouvernement à Conan Mériadec, Seigneur, Ecossois, qui s'en rendit souverain, après la mort de Maxime ; qu'il eut pour successeur Grallon, dont ils montrent le tombeau, à l'abbaye de Landevenec (*a*); que Fracan son fils régna après lui, & fut suivi de plusieurs Princes héréditaires. Ces récits paroissent trop incertains, & les preuves trop équivoques pour les admettre. Le tyran Maxime, à son retour d'Angleterre, descendit à l'embouchure du Rhin, & non en Bretagne; & on a observé (*b*) que l'épitaphe latine de Grallon est d'un style qui ne cadre pas avec une si haute antiquité. Tout n'est qu'incertitude sur l'Histoire de ce pays jusqu'à la révolution qu'éprouva l'Angleterre, l'an 441, & à l'arrivée des Celtes-Bretons chassés par les Anglo-Saxons. Depuis la mort de l'Empereur Gratien jusqu'à cette époque, les côtes sont pillées par des pirates, ou ravagées par de petits tyrans; ce qui a donné lieu aux commencemens fabuleux de l'histoire de Dom Lobineau. Nous avons vu qu'en 409, ces peuples s'étoient soulevés & unis à Théodemir, Roi des Francs; qu'ils rentrèrent, après la mort de ce Prince, sous le joug des Romains; mais la partie maritime le secoua, lorsque les Bretons parurent sur les côtes. C'est alors que l'histoire présente le tableau d'une nouvelle puis-

(*a*) A neuf lieues de Quimper.

(*b*) Mézeray.

ſance figurant avec celles qui étoient déja cantonnées dans les Gaules.

Aëtius, obligé de faire face aux nombreux ennemis de l'Empire, & épuiſé par la multitude de combats qu'il avoit déja livrés, retira d'Angleterre la légion qui la défendoit contre les incurſions des Ecoſſois. Les Bretons, abandonnés de leurs défenſeurs, avoient appelé à leur ſecours les Anglo-Saxons, célèbres par leurs expéditions maritimes, & remarquables dans l'hiſtoire des Francs, pour les avoir chaſſés de leurs ports. Ces étrangers les défendirent contre leurs ennemis; mais ils les opprimèrent enſuite, ſelon l'uſage des peuples protecteurs. Une partie de la nation défendit ſa liberté, ſous la conduite d'Ambrois-Aurèle, ce chef de fuyards, qui avoit pris le titre faſtueux d'Empereur, & fut inſenſiblement pouſſée juſque dans les rochers du pays de Galles. L'autre prit le parti de renoncer à ſa patrie, s'embarqua & vint deſcendre ſur les côtes des Armoriques. Les Romains qui les avoient recouvrées, depuis la mort de Théodemir, & qui y conſervoient un foible droit de propriété, ſoutenu de troupes plus foibles encore, n'étoient pas en état de rien diſputer à ces émigrans : ils s'eſtimèrent trop heureux de ce qu'ils voulurent bien d'abord ſe contenter des pays de Vannes & de Cornouailles; ils n'eurent pas même honte de les appeler à leur aide. Semblables au maître d'une maiſon où les voleurs abordent de tous côtés, & qui, dans ſon embarras, prie les uns de l'aider à chaſſer les autres, ils implorèrent le ſecours de Rhiotime, l'un de leurs Princes, contre Evaric, Roi des Viſigoths. Le Breton paſſa la Loire; il fut battu & chaſſé

au-delà du fleuve, comme il venoit de l'être au-delà de la mer. Forcé à rentrer dans sa nouvelle conquête, il y ajouta les Evêchés de Saint-Brieux, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon & tout ce qui compose la pointe de la péninsule. Les possessions de ces peuples avoient de l'étendue sur les côtes, mais point de profondeur, & le sol qu'ils habitoient, étoit peu propre à exciter la cupidité. Il ne fallut pas moins que l'intolérance du voisinage si naturelle aux conquérans, pour engager Clovis à en faire la conquête sur Budic, fils ou successeur de Rhiotime.

Telles étoient les différentes puissances qui dominoient dans les Gaules, & telles étoient leurs possessions respectives, lorsque Clovis monta sur le trône; car on ne peut pas compter au rang des puissances quelques tribus d'Alains cantonnées sur la Loire, ni des pirates Saxons qui pilloient les côtes, & portoient le ravage jusque dans la Touraine & l'Anjou. Ils disparurent sous l'épée du vainqueur, les premiers ayant été réduits à se cacher dans les isles de Ré & d'Oléron, & les autres à abandonner les côtes, après la victoire de Childéric sur leur chef Avoagre. Mais il faut bien se donner de garde de mesurer le degré de force des peuples dont nous venons de parler, sur l'étendue de leurs possessions : les Visigoths & les Bourguignons, les plus grands terriens qui fussent alors dans ces contrées, étoient bien inférieurs aux Francs, dont l'Etat moins étendu étoit tout de nerf. Le devoir de l'Historien ne consistant pas seulement à rapporter les faits, mais à indiquer les causes, on va tâcher d'expliquer les principales. Les ressorts qui servent à monter le génie d'un peuple, & à l'élever au haut degré de prospérité, ne doivent pas être indifférens

pour quiconque aime à connoître les hommes & leurs gouvernemens. Le principal de ces ressorts consistoit dans l'éducation du Prince & dans sa vie active. Ces Monarques, Juges, Généraux d'armées, habitués aux affaires & endurcis aux fatigues, étoient des hommes supérieurs; & comme dans une Monarchie, le caractère du Prince forme celui des sujets, tous les chefs étoient d'un génie actif & laborieux; on donnoit le mouvement d'impulsion au Prince, & il le rendoit à la nation dont il le recevoit. Ce feu qu'un mouvement élastique rapportoit de la nation au Prince, & du Prince à la nation, la tenoit dans un état d'effervescence perpétuel. Ils dûrent aux évènemens un autre ressort également puissant. Les Romains, pendant près de deux cents ans, tournèrent leurs principales forces contre eux. Il arriva de-là qu'aussi courageux, plus aguerris, & ayant pris le dessus sur le premier peuple du monde, ils finirent par subjuguer les autres. Leur esprit se conserva long-temps; les Princes tombèrent, mais ils n'entraînèrent pas la nation dans leur chûte : elle s'éleva au contraire avec les Maires du Palais; & son enthousiasme fut tel, qu'elle détourna les yeux de dessus leur usurpation, pour ne voir que leur héroïsme.

Les Visigoths au contraire, amollis par une longue paix & par la possession des Provinces voluptueuses du Midi, avoient dégénéré; ils avoient triomphé de Rome, & ils fuirent quand ils furent en présence des Francs. Les Bourguignons, élevés subitement au rang des grandes puissances, n'eurent pas le temps de s'affermir; & leur élévation trop prompte prépara leur chûte. Aussi allons-nous voir Clovis, à la tête d'un peuple infatigable & guerrier,

guerrier, renverser dans le cours de ses exploits & ces trônes élevés à la hâte, & ces Monarques enivrés des douceurs d'une longue paix.

A cette époque, disparurent les usages du gouvernement primitif des Rois barbares; d'autres qui existent encore, leur succédèrent. Les Romains étant trop foibles pour combattre les Rois qui s'étoient emparés des Gaules, la politique suppléa aux forces qui leur manquoient, & leur suggéra les moyens de retenir ces Princes dans leur dépendance, en les enchaînant des liens d'une amitié feinte, & en les décorant de titres fastueux. Quoiqu'ils se fussent emparés des Provinces de l'Empire, ils n'y demeurèrent, tant que les Empereurs subsistèrent, qu'à titre d'hôtes; ils ne pouvoient y commander aux Romains qu'autant qu'ils étoient honorés de la dignité de Patrice ou de chef de la milice. Voilà pourquoi ils les recherchoient avec ardeur. C'étoit ainsi que Rome, dans sa décadence, dominoit encore; le plus beau titre de ses vainqueurs, celui qui leur donnoit le plus de crédit & de pouvoir, étoit celui d'Officier, de serviteur de l'Empire. Les Préfets, les Comtes qui administroient & rendoient la justice, n'exerçoient leur autorité dans les Etats de ces Rois, qu'au nom de César. Le militaire étoit entre leurs mains; les offices de justice & de police étoient conférés par le Sénat des Provinces, au nom de l'Empereur. Chaque Prince jouissoit cependant de ses Etats, mais avec la mortification d'y voir son nom subordonne à celui d'un autre. Cette humiliation cessa à l'époque de Clovis; les Rois le furent véritablement. Le Romain, le Franc furent ses

sujets; & son nom, dans les actes publics, fut substitué à celui de César.

Gouvernement.

Le gouvernement François fut, dans l'origine, le même que celui sur les ruines duquel il s'élevoit, à quelques nuances de barbarie près portant l'empreinte du génie & des mœurs des fondateurs; il fut militaire, la puissance résidoit dans le Prince & dans les troupes, ce ne fut guère que sous les Maires du Palais, à l'époque de la dégradation des Rois de la première race, qu'elle commença à résider dans les assemblées nationales, elle s'y maintint au point que sous la seconde race, & dans les premiers règnes de la troisième, il n'existoit plus qu'un gouvernement fédératif dont le Roi étoit le chef. La prudence des Rois Capétiens, l'attachement des peuples à leurs personnes l'ont fixé sur le pied de Monarchie. Cette variété provient de ce que tous les gouvernemens ont leurs avantages & leurs désavantages. Le Républicain, tel que celui de la Suisse ou de l'Amérique Septentrionale, rend l'homme heureux; la royauté attachée à la République, empêche les factions & les rivalités qu'excite la vue du premier rang. Quand le despote a du courage & du génie, ses Etats n'ont point de bornes. Le Monarque qui fait exécuter les loix, qui donne tout-à-la-fois l'exemple & le précepte, fait la félicité de ses sujets & la force de ses Etats. Mais le Républicain est la proie des factions qui naissent de l'égalité : il est comprimé par le choc perpétuel des deux pouvoirs lorsqu'il a un Roi. Si le despote se trouve un homme ordinaire, tout est en confusion; c'est bien pire si c'est un automate, tout est perdu. La Monarchie n'est sujette qu'aux mouvemens passagers aux-

quels la nature a soumis tous les corps. Cette comparaison suffit pour déterminer en faveur du gouvernement monarchique, & applaudir à la sagesse de nos pères qui l'ont fondé, à la sagesse de nos Rois qui les y ont déterminés.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir fondé un gouvernement qui puisse contribuer au bonheur des hommes, il faut en éloigner ce qui l'empêche ordinairement; le luxe & l'inexécution des loix, maux qui s'attachent toujours à un Etat puissant, & qui en opèrent la ruine, parce que concentrant dans un petit nombre d'hommes la puissance & les richesses, ils leur sacrifient le bonheur entier de la nation : aussi le Monarque qui s'oppose comme une barrière au luxe, qui prête sa force à la loi, qui attache sa volonté à son exécution, donne-t-il à ses Etats une vigueur inconnue aux autres gouvernemens.

Les hommes n'ont acquis, à la suite de leurs recherches sur les gouvernemens, qu'un petit nombre de vérités morales; savoir, que les passions sont par-tout les mêmes; qu'elles sont seulement plus ou moins modérées par l'influence du climat; que rien ne ressemble plus aux hommes du passé que ceux du présent; que la marche de la nature est constante; qu'il n'y a que les efforts d'un gouvernement énergique ou surnaturel qui puissent retarder cette marche; que ces régimes rares, & qui sont autant de phénomènes, s'altèrent à la longue, & tombent par l'effet de leur tendance à leur premier état; que l'extrême éloignement des arts conduit à l'état primitif de sauvage; que l'extrême civilisation mène à la ruine.

A la connoissance de ces vérités éprouvées sur cette

terre, le gouvernement peut joindre le ſecret de ſa réforme exécutée trois fois dans cette contrée depuis l'invaſion des Romains : connoiſſant ces moyens avec leſquels il a remonté trois fois les reſſorts de cet état, il eſt toujours à même de s'en ſervir. Les premiers rouages furent poſés par Auguſte, & durèrent juſqu'à Julien. A cette époque, ils étoient arrêtés. Les impôts étoient accablans & arriérés, la miſère des peuples exceſſive, & les mœurs corrompues. Ce Prince qui s'efforça de rendre les Gaules auſſi heureuſes par ſon adminiſtration que par ſes victoires, bannit le luxe, épura les mœurs, retrancha les deux tiers des impôts; les reſſorts du gouvernement allégés reprirent auſſi-tôt leur premier jeu. Le mouvement s'étoit ralenti lorſque la main vigoureuſe de Charlemagne lui rendit ſon action. Ce héros, couvert de laine pendant les rigueurs de l'hiver, ne dédaignant pas le calcul de ſes moindres domaines, veillant ſur leur amélioration & ſur la juſtice, ſcellant du ſceau qu'il portoit à ſon épée les ordonnances qu'il avoit mûrement méditées, laiſſa des peuples heureux, un Empire puiſſant & bien adminiſtré. Un Royaume qui peut renouveller à ſon gré une pareille opération, doit avoir une durée dont on ne peut fixer le terme, puiſqu'il eſt le maître d'aſſurer le bonheur & l'état de ſes ſujets.

Ce pouvoir cependant ſera toujours ſubordonné au caractère de la nation, & à l'eſprit de légèreté qu'elle tient du climat & de la nature. Le François vif, impétueux & changeant, ne ceſſera de donner à la forme de ſon gouvernement tous les changemens dont il eſt ſuſceptible; chaque règne, chaque ſiècle amènera le ſien.

L'exemple de la Chine & de Venise dont le gouvernement roule depuis tant de siècles sur les mêmes rouages, loin d'exciter son imitation, l'éloignera de la conduite des nations qu'il regarde comme malheureuses, parce qu'elles font toujours la même chose. La différence de mœurs & de conformation résout ce problême; le Chinois, accoutumé au respect paternel le plus profond, a aussi une grande vénération pour l'antiquité; sa taille courte & ramassée, sa tête large & réfléchie excluent ces mouvemens légers, ces idées brillantes, ces inventions pittoresques, & tous ces jeux de l'imagination Françoise; cependant, malgré notre désavantage en ce genre, on ne peut disconvenir des progrès du gouvernement : on va voir par quels heureux efforts il est déja parvenu à améliorer le sort des peuples.

Par l'effet d'une révolution arrivée dans la fortune & les opinions des hommes, le Nord s'étoit peuplé d'esclaves; ses habitans avoient perdu la qualité de libres, & étoient réduits à la condition des brutes; les droits antiques & primitifs de l'homme avoient été violés pendant la barbarie. Delà la noblesse, l'esclavage & l'abus de l'homme. Les fers que portent encore aujourd'hui les paysans serfs de la Pologne & de la Russie, à côté du pouvoir effrayant de leurs Seigneurs, sont des traces de cette calamité. Ce mal s'introduisit dans les Gaules avec les conquérans, toujours diposés à méconnoître les droits des vaincus. Heureusement que la sagesse du gouvernement, l'esprit paternel des Rois, la justice des tribunaux, ont combattu pour la liberté, & sont parvenus à remettre l'homme en jouissance des biens qu'il tenoit originaire-

ment de la nature. Ce grand évènement, le plus utile pour l'Etat & le plus glorieux pour les Princes, eſt l'ouvrage des Rois Capétiens. Louée ſoit à jamais la mémoire de Philippe Auguſte, de Louis IX & de Charles-le Sage, pour avoir vu en leurs ſujets des citoyens & non des eſclaves, & pour leur avoir rendu la liberté dont ils jouiſſoient ſous les gouvernemens Celtique & Romain.

La féodalité, les cens, les ſervices réels & perſonnels, la main-morte, prirent naiſſance dans le déſordre qui accompagne la conquête, & ſortirent du ſein de la nouvelle adminiſtration. Les conquérans s'attribuèrent une partie des terres qu'ils ſe diſtribuèrent entr'eux : l'autre fut laiſſée aux anciens propriétaires, mais chargée de tributs & de ſervices réels & perſonnels, en vertu du droit de Seigneurie qu'ils ſe retinrent. Delà l'origine de la vaſſalité & du devoir envers ſon Seigneur ſuzerain ; delà auſſi la diſtinction des biens allodiaux ou francs, & des biens ſoumis à un tribut ou à une redevance. Les premiers entrèrent dans le lot des conquérans, & les autres dans celui des vaincus. Nous voyons encore aujourd'hui, après treize cents ans, les traces de ce partage ſur les fonds grevés.

Les Francs, après la conquête, ſe trouvèrent ſurchargés d'un grand nombre d'eſclaves achetés ou faits à la guerre. Ne pouvant cultiver par eux-mêmes la portion des terres qui étoit tombée dans leur partage, ils les donnèrent d'abord à ces eſclaves qui les cultivoient au profit de leurs maîtres ; mais l'éloignement perpétuel de ces derniers, occaſionné par la guerre, ne leur permettant pas d'inſpecter ces cultures, ils s'abonnèrent avec ces eſclaves

colons pour une redevance en nature, qui leur étoit payée du produit des récoltes. Enfin ils leur ôtèrent leurs fers, & ne leur laissèrent que de très-légers liens de l'esclavage, en les faisant passer du dur état de la servitude au simple assujettissement de certains services imposés sur leurs personnes & sur leurs possessions; ils furent donc élevés au rang de propriétaires, à la charge de réversion au Seigneur ancien possesseur, au défaut d'enfans. Ainsi s'établit le droit de main-morte. Le main-mortable, d'esclave devenu propriétaire pour lui & sa lignée, & les parens qu'il pouvoit associer à sa communauté, n'étoit exclu que du droit de faire passer sa dépouille à un étranger, droit très-indifférent quand on n'existe plus, & qu'on ne laisse pas de postérité. Mais le temps a effacé de la mémoire des hommes le souvenir du bien primitif que produisit cette institution; de sorte qu'il ne reste aujourd'hui que l'odieux attaché aux charges (*a*).

Dans les temps tyranniques de la féodalité, les Seigneurs laïcs & Ecclésiastiques affranchirent ou cédèrent des terres communes aux habitans de leurs bourgs, moyennant des redevances que la découverte du Pérou a converties en deniers: cet évènement qui fit abonder le numéraire, rendit la taxe légère, & rétablit l'equilibre en faveur des campagnes; mais une nouvelle Jurisprudence, tout à l'avantage des grands propriétaires, a de nouveau fait pencher la balance en leur faveur, & les communautés, par le retranchement successif de leurs

(*a*) Voyez la Dissertation de M. le Président de Brosses, insérée dans le second volume des Memoires de l'Académie de Dijon.

fonds, n'auront qu'une ombre de liberté moins avantageuse que leur ancienne ſervitude : le bien public ſollicitant tout-à-la-fois les ſecours de l'Hiſtoire & de la philoſophie, exige qu'on s'appéſantiſſe ſur cet article important.

A la ſuite de ces ſiècles de barbarie & de ſervitude, pendant leſquels l'homme fut dégradé, & ſes droits foulés aux pieds, ſont venus des uſages qui contribuent à prolonger la miſère des peuples, tel eſt principalement celui de triage (a). On part du principe que les terres appartenant aux communautés, leur ont été abandonnées par les Seigneurs à titre d'uſage ſeulement, ou moyennant une redevance; alors on lui adjuge la propriété, ou on lui accorde un droit de triage; c'eſt-à-dire, le tiers des biens fonds appartenant au bourg ou village dont il eſt Seigneur : Juriſprudence auſſi funeſte au bien de l'Etat qu'à celui des communautés. Il faut ſe reporter aux temps anciens pour l'examen de cette queſtion, qui a tant d'influence ſur le ſort de la majeure partie de la nation; il faut ſe pénétrer de ce principe que la roture eſt plus ancienne que la nobleſſe, & la propriété plus ancienne que la Seigneurie. Il eſt certain que les premiers colons de cette terre; hommes dont les droits étoient égaux (car les diſtinctions ne viennent qu'après les beſoins) jouiſſoient en particulier du champ qu'ils cultivoient, & en commun des autres fonds; la nobleſſe n'étant venue que long-temps après, n'a pu s'emparer des communes, on ne connoît pas ſous

(a) Ce droit s'exerce ſur les biens-fonds des Communautés, dont le tiers eſt adjugé au Seigneur.

les

les Celtes & le Romains de diſpoſitions qui lui ait attribué cette propriété ; à la vérité, le peuple étoit tombé dans une eſpèce de ſervage ſous le Gouvernement Celtique, mais il étoit plus perſonnel que foncier, il n'étoit, comme en Italie, qu'un patronage, & les communautés étoient en poſſeſſion de leurs fonds, puiſque nous avons vu que ſous Caligula, elles les aliénoient pour payer leurs impôts.

Le Gaulois ſoumis aux Romains, ne perdit pas ſes droits de citoyen ; ſous ce Gouvernement où le poſſeſſeur jouiſſoit de ſes fonds, & l'Empire de la Seigneurie, le colon ne put pas même être inquiété ſur la propriété des biens communaux. Le propriétaire étant donc plus ancien que le Seigneur ſur cette terre, avoit titre & jouiſſance avant que le droit de Seigneur fût connu ; car ce droit n'a été ſéparé de la Souveraineté dans les Gaules qu'après la conquête des Francs, & il ne doit ſon origine qu'à la féodalité. Ce n'eſt pas que la Seigneurie n'exiſtât auparavant, mais elle étoit concentrée dans la perſonne du Prince, & elle ne s'étendoit pas ſur les propriétés des communes. Ce prétendu droit de la propriété Seigneuriale ſur cette nature de fonds, n'a eu lieu que lorſque le Souverain ayant donné un canton en fief, & le Seigneur de ce canton l'ayant diviſé en ſous-fiefs, ces différens Seigneurs ont prétendu après l'extinction de la liberté du peuple, & l'abolition de la bourgeoiſie, que tout le diſtrict de leurs fiefs leur appartenoit : prétention digne de ces temps barbares, puiſque le Prince, dont ils exerçoient les droits, n'avoit ni ne pouvoit avoir celui-là.

Aujourd'hui que la puiſſance royale repréſentative de

celle de l'Empereur Romain, puiſque Clovis reçut d'Anaſtaſe les ornemens impériaux, a fait reculer la tyrannie féodale, a rétabli la bourgeoiſie, & rendu la liberté au colon, ces hommes des campagnes ſont & doivent être ce qu'ils étoient avant l'orage. Leurs droits ſont les mêmes; la propriété des communes impreſcriptible par elle-même, ſubſiſte dans ſon entier, & ne peut être entamée par des prétentions qui tiennent à des temps d'oppreſſion; enfin ces corps municipaux ſont rentrés dans leurs droits, ainſi que le Prince; ils y ſont parvenus avec l'aide l'un de l'autre, & les droits de la Couronne étant impreſcriptibles, ceux de l'Etat dont la propriété des communes eſt le plus eſſentiel, puiſqu'il aſſure ſa proſpérité, ne peut être ébranlé. C'eſt aſſurer ce principe, & inſtruire de l'état des hommes, que d'eſquiſſer rapidement les révolutions qu'éprouva la bourgeoiſie dans nos Provinces.

Bourgeoiſie.

La bourgeoiſie ſous le règne des Romains fut d'abord de deux eſpèces, dont l'une étoit celle des villes municipales, c'eſt-à-dire, alliées du peuple Romain; elles avoient conſervé avec la Seigneurie ſubalterne le droit de ſe gouverner par elles-mêmes: l'autre étoit celle des colonies fondées par ce peuple; elles ſe régiſſoient par le droit & les Magiſtrats de leur nation. Dans la ſuite, on confondit ſous le titre de villes municipales toutes celles qui avoient des Officiers formant un corps; il y avoit dans ces cités des Magiſtrats municipaux dont les fonctions reſſembloient à celles de nos Maires & Echevins. Ce Gouvernement s'éteignit ſous le deſpotiſme des Empereurs, & ſe fondit dans le Gouvernement militaire devenu prépondérant dans les ſiècles d'invaſion.

La bourgeoisie existoit encore au moment de la conquête des Goths, des Francs, des Bourguignons ; répandue dans les villes & les campagnes qu'elle faisoit fleurir, elle subsista sous le Gouvernement de ces peuples. Les guerres, les dévastations qui les accompagnent, le passage successif des conquérans anéantirent insensiblement la liberté des riches possesseurs, ou bourgeois des campagnes ; l'esclavage personnel suivit la perte de leurs biens ; ces vrais dominateurs de la terre qu'ils labouroient d'une main libre, furent rangés sous le joug comme les bœufs de leur charrue. Pris les armes à la main, ils furent réduits en servitude ; tandis que la misère d'un côté & l'usurpation de l'autre, jetoient dans les fers les paisibles cultivateurs qui y avoient échappé, ils devinrent tous serfs du Leude, ou du Baron à qui le pays étoit échu par droit de conquête. Bientôt la terre ne fut plus peuplée que de deux sortes de personnes : de guerriers possesseurs des terres, & de serfs qui les cultivoient. La bourgeoisie & la noblesse Romaine disparurent en partie sous l'esclavage & la tyrannie, ou se plongèrent dans l'oubli du cloître.

Les habitans de la campagne portoient déja le titre de *Pagani*, paysans : il étoit venu à la suite d'un Edit de Constantin-le-jeune, qui, réformant les soldats qui n'embrassoient pas le Christianisme, les réduisoit à la condition des villageois (*a*). Le mot *Pagani*, qui signifie habitans du *Pagus*, ou canton, est devenu un terme de mépris que le comble de l'absurdité a fait appliquer à la

(*a*) Voyez Médaille, N°. 28, sur laquelle Constantin-le-Jeune est représenté adorant la Croix en forme de sceptre.

classe des citoyens la plus utile, celle qui fait subsister les autres, celle qui fait la force de l'Etat.

La bourgeoisie exclue des campagnes, se conserva encore dans quelques villes, elle sortit de ce germe dans le douzième siècle, reprit ses anciens droits, & couvrit insensiblement la surface du Royaume comme sous la domination Gauloise & Romaine. La féodalité qui l'avoit resserrée dans les grandes villes (a), en fut repoussée à son tour par le mouvement de la réaction; les tours & les donjons gothiques s'écroulèrent dans les campagnes, & n'en éloignerent plus les mains libres qui devoient les cultiver. Le bourgeois cessant d'être le serf du Seigneur, mais devenu le sujet du Prince, rendit au Monarque son autorité, & à l'Etat sa force & sa gloire, enfouies sous dix siècles de barbarie. La noblesse n'a pas éprouvé de pareilles éclipses, elle n'a ressenti que les altérations & les changemens dont nous devons rendre compte pour ce qui concerne ces temps obscurs.

Noblesse. César, à son arrivée dans les Gaules, trouva les habitans de cette contrée aussi entêtés de leur noblesse que les Allemands leurs voisins : cette prérogative étoit, ce qu'elle est dans tous les Etats naissans, la récompense du mérite : elle ne devient affaire de finance qu'à l'époque où les mœurs se dégradent. La simple dénomination de la personne se conserva chez les Gaulois comme chez les Romains; cela provenoit chez les uns de l'énergique simplicité d'un peuple neuf, chez les autres c'étoit l'effet de

---

(a) Louis VIII déclara, par une Ordonnance, qu'il regardoit comme à lui appartenantes toutes les villes où il y auroit des communautés.

l'élévation, la haute idée attachée à un nom qu'on brûloit de rendre illustre : ce ne fut que sous la seconde race de nos Rois, que la personne disparut pour être remplacée par le titre. Les noms des différens cantons de la terre dans ces temps de barbarie, parurent préférables à ceux des hommes ; le Gentilhomme laissa le sien pour prendre celui de son champ. Cette inversion prit naissance comme une foule d'autres usages déraisonnables dans le sein de la féodalité. Envain les médailles, les monumens que ces peuples avoient sous les yeux, les avertissoient-ils que les Princes, sous qui les Gaules n'étoient qu'une Province de leur domination, s'appeloient simplement César, Trajan, Hadrien, Julien, &c., & que leurs principaux Officiers n'étoient connus que par leur nom propre ; ils accumulèrent sur leurs têtes les dénominations des villages, des bourgs & des villes où ils demeuroient ; le Gentilhomme y ajouta depuis celui de très-Haut & très-Puissant Seigneur sur la contrée où l'Empereur Romain s'étoit seulement qualifié de noble, ou de Seigneur, *Nobilis*, ou *Dominus*. Les Espagnols ne sont pas demeurés en arrière, & cette manie a tellement augmenté chez les deux nations, qu'on n'y reconnoît plus aujourd'hui les noms propres ; auroit-on prétendu se dédommager par les titres de ce qu'on a d'inférieur aux Grecs & aux Romains en caractère de force & de grandeur ? C'est un pauvre équivalent. L'éclat du manteau n'a jamais décidé du mérite de son maître.

Il existoit cependant des titres qu'on joignoit aux noms propres, mais ils étoient de dignité, tels que ceux de *Dux* ou Général ; de Comte, *Comes*, Seigneur de la société du Prince, Commandant des armées ; de Marquis, *Marchio*,

défenſeur d'une marche ou Province frontière ; ſous les Rois Francs on connut celui de Baron, homme brave, Chef de Corps. Ces titres attachés aux emplois étoient fort rares, ils ne devinrent communs qu'après la conquête, lorſque le Monarque Franc eut la ſouveraineté des Gaules, & ſes principaux Officiers de grands domaines. Ces domaines prirent alors le nom de leurs propriétaires, & furent appelés baronies, ou poſſeſſion du Baron : les baronies furent les premières terres décorées dans les Gaules ; le Marquiſat perſonnel ne fut attaché aux domaines que dans les ſiècles féodaux après Charlemagne. Le Comté fut érigé en même-temps ; mais le titre de Duc plus ancien que les autres, & affecté dès le temps des Romains aux Princes Souverains qui n'étoient pas aſſez puiſſans pour être Rois, ne fut conféré aux terres des particuliers que long-temps après les autres, quoique plus auguſte. Les terres décorées des trois premières qualifications ont paſſé en différentes mains, les propriétaires dépouillés ont retenu les titres, les poſſeſſeurs avec bien plus de raiſon l'ont porté, des particuliers ſans droit ſe le ſont arrogés. Cette conduite a été univerſelle en Europe, & y a de nos jours tellement dégénéré en abus, qu'il eſt peu de village où il n'y ait au moins un de ces défenſeurs des frontières, Chef d'armée, ou ami du Roi, dont le plus ſouvent aucun ne l'a connu, ou n'a été dans ſes armées ; le nombre en eſt immenſe dans les villes, l'abus ne ceſſera qu'après avoir été porté à ſon comble, lorſque l'Europe ne ſera plus peuplée que de Marquis, de Comtes, de Barons, de Chevaliers, de Hauts & Puiſſants Seigneurs. Alors la véritable dignité, celle qui provient du mérite, reprendra

ſes droits avec ſa noble ſimplicité, & on imitera les qualifications modeſtes, mais grandes de Céſar, d'Alexandre, de Scipion, de Thémiſtocle, d'Epaminondas, de Beliſaire: on deviendra grand par les choſes, dès qu'on aura reconnu qu'on ne l'eſt réellement pas par les titres.

Au milieu du mal général, un Etat s'en eſt préſervé; Veniſe a repouſſé tous ces titres. Sa nobleſſe gagne infiniment à la ſimplicité de ſa dénomination, elle en retire l'avantage de faire croire qu'elle deſcend, comme elle le dit, de la nobleſſe Romaine, tandis que les qualifications des autres annoncent qu'elles deſcendent des Barbares, ou qu'elles ſe ſont élevées poſtérieurement. Elle exiſte au milieu de l'Europe comme un monument d'une noble ſimplicité au milieu des conſtructions gothiques. Il en exiſte cependant en France qui ne lui cède ni en ancienneté, ni en illuſtration; mais parmi les familles qui remontent à ces temps éloignés, nulle, après celle qui occupe le Trône, ne s'eſt rendue plus recommandable que celle de Montmorenci (*a*). Ce ſang généreux dont la ſource ſe cache ſous les fondemens de la Monarchie, ſe tranſmettant d'âge en âge, de héros en héros, conſerve encore après mille ans ſa force & ſa vertu primitive. Ses monumens ſont les combats livrés dans toutes les Provinces qui ont augmenté ce Royaume; & ſes titres ſont l'hiſtoire de cet Etat.

(*a*) Cette maiſon remonte au-delà de Bouchard de Montmorenci, au Duc Alberic, & à une ſœur d'Edred, Roi d'Angleterre, ſous le règne des Lothaire Voyez art de vérifier les dates, tome 2, page 643. Dom Bouquet, tome 9 Dom Mabillon, acte 55, Bened. tome 5, n. 245.

Impôt.

L'impôt, sous les beaux règnes des Celtes & des Romains, faisoit la ressource de l'Etat sans en dessécher les sources; les hommes & les terres payoient dans une juste proportion entre les rangs & les facultés; mais les comestibles étoient francs, les objets d'utilité étoient sacrés; le sel, principe de la végétation & de la prospérité des campagnes, n'étoit pas proscrit par une imposition (*a*) aveugle qui condamne les terres à la stérilité, & abandonne le bétail qui en fait la vraie richesse, aux maladies occasionnées par des pâturages fades & sans saveur : l'impôt, sous ces peuples, étoit perçu avec modestie, avec l'espèce de timidité attachée à l'homme qui fait des demandes peu agréables; le bureau étoit un dépôt silencieux qui n'enorgueillissoit pas celui qui le tenoit. Les partisans, sous les premiers Rois, n'étoient pas montés à un haut degré de considération, ils se faisoient escorter dans des fonctions qui, souvent, n'étoient pas sans danger, sans en être plus honorées. Quel changement s'est fait chez les descendans de ce peuple. La finance enrichie jouit tout-à-la-fois du crédit & des honneurs; ses bureaux ont remplacé les arcs de triomphe élevés à la gloire & à la victoire, & les surpassent par leur magnificence. Les siècles qui suivront en concluront contre celui-ci, que l'argent étoit son Dieu, puisque sa perception étoit devenue un objet de culte qui avoit ses temples.

(*a*) Le Gouvernement actuel, égal au Romain sur beaucoup d'articles, n'a pas voulu lui être inférieur sur celui-là; & le Prince a déja menacé l'abus d'une prompte proscription.

L'état des troupes, la manière de combattre, les armes qu'on employoit, sont autant de sujets qu'on ne peut traiter sans une répétition fastidieuse, puisqu'ils l'ont été chacun dans leur genre par MM. Mézeray & Velly; ils n'ont laissé à faire qu'une seule observation sur la dégradation de la tactique, qui étoit telle que la force des armées consistoit dans la cavalerie; les fondateurs de cet Etat, comme tous les peuples Barbares, se fondoient plus sur les forces animales que sur l'intelligence; ils préféroient la masse imposante du cavalier à l'adresse, la sagacité & la propriété universelle du fantassin; les Grecs & les Romains avoient mieux apprécié l'homme, & leur discernement leur avoit valu l'Empire; il a fallu douze siècles pour faire sentir aux nations qui leur ont succédé, que la force cède par-tout à l'intelligence, que rien dans la nature n'est préférable à l'homme, que la variété de ses combinaisons, son adresse, sa vigueur & sa main surtout, lui assurent une supériorité incontestable sur tous les autres êtres. Troupes.

Il existoit un foible commerce soutenu par une marine plus foible encore, que la guerre & les révolutions de la nature réduisirent presqu'à rien. Narbonne, un des principaux entrepôts, avoit alors un port fréquenté, & une marine marchande. Ausone nous apprend que les flottes de l'Orient, de l'Afrique, de l'Espagne & de tous les pays de commerce, y abordoient. Le cours de l'Aude qui traversoit la ville ayant changé, ainsi que la position de la mer qui s'est retirée, elle perdit son port & son négoce: Montpellier, Fréjus, Aigues-mortes sont tombées, par la même cause qui a fermé tant de ports d'Afrique, d'Asie, Commerce.

de l'Europe situés sur la Méditerranée, c'est-à-dire, par l'alluvion des fleuves & la chûte des terres élevées qui la repoussent graduellement dans l'Océan d'où elle s'est échappée : Marseille seule se soutint.

Bordeaux joignoit à sa marine l'avantage d'un bon port formé par un marais, semblable pour la forme, mais non pour l'étendue, à celui du Zuyderzée dans la Frise (*a*); le marais a disparu avec le temps, le port a pris un autre emplacement, & le commerce s'y est fixé. Nantes étoit déja remarquable parmi les villes que le négoce mettoit en activité sur les côtes de l'Océan.

Lyon, placé au confluent de deux rivières, étoit le centre du commerce, & le séjour de son Intendant dans les Gaules (*b*); cette ville étendoit ses bras sur l'Océan & la Méditerranée, elle correspondoit à Arles & à Trèves, unissoit en quelque façon le Rhône au Rhin, & l'Océan Germanique à la Méditerranée; les marchandises remontant sur les deux rivières, étoient transportées à dos de mulet, ou voiturées dans l'espace qui les séparoit, & cet espace fut prêt à disparoître sous le génie & le courage d'Antistius Vetus, l'un des Généraux Romains qui entreprit de réunir la Saône à la Moselle : cette entreprise, digne d'un peuple aussi grand, fut traversée par la guerre & la jalousie, souvent aussi pernicieuse dans ses

(*a*) Grand golfe de l'Océan Germanique, de 30 lieues de longueur, formé par une inondation de la mer, arrivée en 1225 sur la côte des Pays-Bas; il sépare la Frise Occidentale de l'Orientale.

(*b*) La preuve est fondée sur l'inscription d'un Tauricius de Vannes, Intendant du commerce des Gaules, patron des bateliers de la Seine & de la Loire.

effets : abandonnée jusqu'ici, elle est de nature à s'assortir aujourd'hui avec les idées les plus élevées d'un siècle si supérieur pour les lumières, à ceux qui ont présidé à l'établissement de la Monarchie.

Il n'est plus de succès, plus de gloire sans érudition, la révolution qu'ont amené les sciences impose aux grands, aux Rois, comme à leurs sujets, la nécessité de s'instruire : la renommée condamne à végéter celui qui n'a que l'ignorance en partage; le bruit qu'il fera dans le monde par ses équipages & son train, sera le seul qu'il y fera, il n'y aura plus que silence à son égard. Il n'en fut pas de même autrefois; le génie seul, allié à la vigueur, faisoit sonner les trompettes de la renommée. Marius, Maximien, Galère, Alaric, Clovis, ont laissé un nom célèbre, cependant toujours inférieur à celui de Scipion, de César, de Marc-Aurèle & de Julien; aussi voyons-nous que ce fut sous ces Princes que fleurirent les lettres, au lieu que les Ecrivains qui brilloient à l'époque de la fondation de la Monarchie, étoient dignes des Princes sous lesquels ils vivoient. On juge par leurs écrits du temps où ils ont existé; on voit la décadence qui étoit arrivée, prélude des ténèbres qui suivirent, & qui ne furent dissipées que par les lumières du beau siècle des Médicis & de celui de Léon X; lumières qui ont élevé l'Italie, la France, ensuite l'Angleterre & l'Allemagne au-dessus de toutes les autres contrées. C'est une vérité reconnue que les lumières, dont on pouvoit se passer alors, sont devenues indispensables aujourd'hui. L'homme actuel répandu dans la société, instruit par la physique & par l'astronomie des secrets du ciel & de la terre, sans cesse excité par les idées

des autres, fait à son tour usage des siennes; il apprend avec l'étude le secret de ses forces morales, il connoît tout ce qu'il peut par la pensée, il la resserre, il l'étend, il l'adapte à sa fortune, à ses plaisirs, à ses goûts; il l'applique à tout, & par-tout elle le sert, par-tout le feu étincelle au contact. Telle est la puissance des arts, & la cause du changement que nous trouvons entre la littérature de nos ancêtres & la nôtre, & de la différence de position que nous éprouvons.

Il faut bien se garder de juger de la félicité des Gaules par l'état florissant où elles étoient sous les Romains; les moyens de cette prospérité avoient disparu avec eux. Malgré la puissance du premier conquérant, malgré l'éclat du règne de quelques-uns de ses successeurs, on a été, pendant près de douze cents ans en France, sans connoître le bonheur; car on n'en jouit pas sans les arts. Il n'en est pas de cette contrée comme de ces climats fortunés qu'anime un soleil plus constant. Quel besoin en ont leurs heureux habitans, puisque chez eux la nature est d'une richesse & d'une énergie qui les surpasse & en dispense? Dans l'instant qu'elle supprime les besoins, elle prodigue les biens, varie les spectacles, multiplie les plaisirs. C'est-là que la vie est vraiment un songe qu'elle s'efforce de rendre enchanteur. Mais dans les Gaules, l'Allemagne & les pays qui sont sous la même température, l'homme est entouré de besoins; il consomme beaucoup pour sa nourriture; & l'inconstance des saisons l'oblige à se garantir de leurs injures. La terre, moins favorable pour lui que pour l'habitant du Midi, ne lui fournit pas gratuitement des vivres & des habits: il faut qu'il tire le tout de son sein,

à l'aide d'un travail aſſidu ; c'eſt une mère mal diſpoſée, dont il n'obtient ſa légitime que par force. Il eſt donc obligé par néceſſité de cultiver les arts. Comment ſe peut-il que, lui étant ſi néceſſaires, le François les ait négligés pendant tant de ſiècles, & ait préféré de languir dans la misère ? Car il n'y en a pas encore deux que la peinture, la ſculpture & les lettres ont fait des progrès en France, & que les ſciences y ont été cultivées. L'incommodité des vêtemens, leur rudeſſe, ont duré juſqu'à ce temps. L'art ſi utile de l'agriculture n'étoit qu'ébauché. La plupart des métiers étoient inconnus, & les autres étoient informes ; le négoce étoit ignoré & mépriſé. L'habitant des campagnes étoit ſous le chaume & dans des huttes de terre ; celui des villes étoit renfermé chez lui dans une maſſe de pierres fétide & ténébreuſe. Sortoit-il, il marchoit dans la boue juſqu'au genou ; il ne pouvoit puiſer d'eau, faute de fontaines publiques ; il étoit obligé de ſe nourrir de vivres gâtés dans les temps humides, parce que n'ayant pas de marchés couverts, l'acheteur, le vendeur & les comeſtibles étoient mouillés. Il n'avoit pas de ſpectacles publics ; & faute de pouvoir lire & s'occuper, l'ennui le dévoroit. Ce temps de calamité a continué juſqu'au règne de François I[er], où ſe fit le premier pas vers le changement ; mais il ne fut effectué que ſous Louis XIV. C'eſt à lui que nous devons tous les biens que nous tenons de la ſociété, des arts & des ſciences. Que les progrès de l'eſprit humain ſont lents, puiſque ce n'eſt que douze cents ans après la fondation de cette Monarchie, que ſes habitans ont vraiment commencé à jouir ! Il faut conclure delà que les arts ſont tardifs ſur cette terre ;

qu'ils n'y sont pas naturels comme dans la Grèce & l'Italie, puisqu'ils ont été si long-temps abandonnés & inconnus, quoique les habitans eussent encore sous les yeux leurs formes, leurs moules & leurs modèles, & qu'ils marchassent sur les productions du génie, sur les ruines des monumens qui attestoient la gloire & le bonheur de la nation qui avoit passé avant eux; puisque, malgré le bien si encourageant qui en est résulté dans le siècle dernier, nous touchons à la fin de celui-ci, & laissons encore bien des choses que réprouve la philosophie, qu'exige la saine police, & que désigne la main indicative du bien public. Ainsi, loin de nous croire arrivés au point de perfection, nous ne sommes pas encore, à certains égards, au point où nous en étions sous les Romains, puisque les débris qui existent de leurs monumens, surpassent encore les plus somptueux des nôtres.

Leurs chemins étoient d'une étendue & d'une solidité telles que les morceaux subsistans de ces bandes majestueuses qui traversoient la terre, font l'admiration de ceux qui les voient, en même temps qu'ils servent de modèles. La main qui défendoit la patrie pendant la guerre, la servoit pendant la paix, par la construction de ces utiles ouvrages. Le laboureur arraché à la charrue, le pauvre appelé de dessous le chaume pour faire des chemins que d'autres foulent, ne perdoient pas en travaux forcés & mal entendus, le temps si nécessaire à l'un pour ses cultures & ses récoltes, & à l'autre pour sa subsistance.

Leurs projets justes, enfantés pour le bien de l'Etat, n'éprouvoient pas d'obstacles dans leur exécution : ces

chemins alignés, preuves d'un gouvernement équitable ſous lequel le bien public qui ne connoît pas d'exceptions, trace en droite ligne les routes à travers les montagnes, les plaines & les Palais, donnent une grande idée de leur adminiſtration & de ſa fermeté : la force de leurs chemins ne fait pas moins d'honneur à la ſolidité de leur eſprit ; il en réſultoit pour la ſuite une économie de travail & de matériaux précieux pour l'Etat qui ſavoit perpétuer la durée de ceux qu'il employoit.

Les amphithéâtres & les édifices publics étoient d'une nobleſſe & d'une grandeur dont les ouvrages modernes n'approchent pas. Les marchés & les bains étoient vaſtes, propres & ſains ; les entrées des villes étoient majeſtueuſes, les places ſpacieuſes & ornées. De ſuperbes fontaines étanchoient, par leurs eaux jailliſſantes, la ſoif de tous les quartiers. Si la nature s'y oppoſoit, l'art impérieux la forçoit ; il abaiſſoit d'une main la tête des montagnes ; il élevoit de l'autre les vallons à leur niveau, & faiſoit couler dans un baſſin pompeux une ſource inconnue ; car ces étonnans dominateurs commandoient à la terre comme aux hommes. Leur architecture & leur ſculpture accouroient au ſeul nom d'ouvrages publics ; ils s'abaiſſoient juſqu'aux égoûts, & ne dédaignoient pas de ſeconder l'utilité de leurs fonctions. Le commerce étoit honoré, & ſes agens célébroient leurs protecteurs, comme il convient à un corps riche & éclairé, par des ſtatues & des trophées (*a*). La juſtice, quoique d'une

(*a*) Voyez Dom Martin. La ſtatue élevée à Tibère par les marchands de Paris, *Nautæ Pariſiaci*.

marche lente, à cause des entraves de la forme, étoit gratuite ; on n'essuyoit au plus que deux degrés de jurisdiction : la procédure criminelle ne se tramoit pas dans le secret & dans les ténèbres souterraines des cachots.

Les Romains qu'on a traités de brigands, que tant d'Ecrivains ont confondus avec les autres conquérans, sont par-tout remarquables par un plus grand caractère ; ils ont plus fait eux seuls que toutes les autres nations ; ils n'ont quitté chaque contrée de leur domination, qu'après l'avoir chargée de monumens que le temps & toute la puissance de leurs successeurs n'ont pu effacer, & dont les débris feront toujours la matière de leurs études & le sujet de leur admiration ; on pardonneroit à leur conquête, (si toute conquête n'étoit pas odieuse) puisqu'ils ont laissé sur la terre plus qu'ils n'y ont trouvé.

Ces grands traits, ces beaux caractères qu'imprima sur cette contrée la main glorieuse d'un peuple à jamais célèbre, disparurent sous les conquérans Saliens, Chamaves & Sicambres ; leur génie borné & destructeur amena tout à sa ruine ; la barbarie, compagne de leurs exploits, se plut à renverser les chef-d'œuvres de l'art ; ses usages féroces succédèrent à la sagesse des loix ; & des ouvrages d'un goût mesquin & grossier insultèrent à la majesté des anciens monumens. Cet état de rusticité se perpétua jusqu'au règne de François I^er^, que la nation tira quelques étincelles du génie Italien. Sous Louis XIV, elle eut son génie particulier qui inventa & exécuta de grandes choses ; mais il n'est pas arrivé au but auquel étoit parvenu celui des Romains. On doit sentir, par ce qu'on vient de dire, qu'il est encore en arrière de quelques pas. Cependant on

peut

peut prédire qu'il eſt prêt à franchir cet intervalle, & même à aller plus loin. Déja la marine, l'ordre du gouvernement & les ſciences laiſſent derrière eux ceux des Romains. Que les grands monumens, que les ouvrages de décoration & d'utilité publique s'élèvent également; que le reſte des taches du gouvernement Gothique diſparoiſſe; que la loi foudroie l'uſage qui la contredit, & nous ſerons montés à un degré de gloire & de proſpérité que n'a jamais éprouvé cette contrée, pas même dans les plus beaux jours du règne des Antonins. Le temps de la proſpérité des Etats eſt celui où les pouvoirs & les arts circonſcrits, renfermés chacun dans leur ſphère, roulent dans leur orbe d'un mouvement ſage, non interrompu. Car on n'eſt pas parvenu dans un Empire à ce point ſublime pour avoir joui d'un règne glorieux, ſi le bien & l'éclat qui en ſont réſultés, ne ſe ſont étendus partout; ſi une juſtice intègre, tombant également ſur tous les états; ſi l'amour de tous les citoyens indiſtinctement, ſi l'affranchiſſement des préjugés, ſi le bien-être & la ſatisfaction publique ſans excluſion, n'ont pas été réunis avec la majeſté des monumens, & n'ont pas donné du Prince qui gouvernoit, l'idée d'un père de famille juſte, éclairé, tolérant & économe, & de ſes peuples celle d'une famille heureuſe & bien gouvernée. Puiſſent nos juſtes eſpérances ſe réaliſer, & le ſceptre pacifique de Louis XVI atteindre de nos jours à ce point ſi rare!

Sur les ruines du gouvernement Romain, Clovis en établit un nouveau, conforme aux circonſtances, & aſſez uniforme; il ſubſiſta pendant pluſieurs ſiècles, & s'altéra tellement ſous les Rois Carlovingiens, qu'aujourd'hui

même il n'est pas encore rétabli ; car la Monarchie, par ses variétés, ses bigarrures, la différence de ses loix & de ses coutumes, ressemble à un habit dont les pièces jointes les unes aux autres, laissent appercevoir les points de suture qui les unissent. Delà la stérile abondance & la défectuosité de nos loix ; elles paroissent comme un grand édifice construit de matériaux de toutes espèces, & dont les parties ont été élevées selon le besoin du moment, & séparées par de grands intervalles, au lieu d'avoir été bâti sur un plan noble, uniforme, régulier, où tout est prévu, & forme un superbe ensemble.

Le duel, cet usage barbare au dessous de la sagesse des Grecs & des Romains, devint une des loix de la Monarchie naissante (*a*). Qu'on apprécie cette loi féroce, & l'ame du législateur est jugée. Au reste, ne croyons pas avoir beaucoup remédié à ce préjugé, en substituant à la preuve du duel celle qui résulte d'informations secrètes & ténébreuses. Ce second moyen fait quelquefois regretter le premier. Qu'en conclure ? Que nos progrès en législation ne sont encore, sur certains points, guère au-dessus de ceux de nos sauvages aïeux.

Il arriva que la robe, prépondérante chez les Romains, tomba en discrédit parmi un peuple qui ne connoissoit d'autre gloire que celle des armes, & qui mettoit le glaive au nombre de ses loix. Le militaire lui fut préféré. Delà

(*a*) Cette loi est de Fronton II, Roi de Scandinavie, contemporain d'Auguste, qui ordonna que tout différend entre ses sujets se termineroit par l'épée : l'Europe suit à sa honte, & par habitude, depuis 13 siècles, cette décision barbare, dont elle s'est fait un usage, comme s'il étoit permis à un membre de la société d'en tuer un autre.

les diſtinctions entre les deux ordres, ſuite d'un préjugé Gothique : comme ſi celui qui tient la balance qui procure la tranquillité & le bonheur d'un Etat, ne méritoit pas autant que celui qui défend ſes frontières! Les Romains, ce peuple éclairé, dont nous nous faiſons gloire de ſuivre beaucoup d'uſages, & qui ſavoient apprécier les hommes, avoient donné un autre exemple. Chez eux, la robe alloit de pair avec l'épée. On ſait la conſidération dont jouiſſoient les Sénateurs ſous le gouvernement Républicain. Sous les Empereurs, il y avoit encore, dans la ſeule ville de Rome, deux Magiſtrats, dont l'un étoit qualifié de *comes ſacrarum largitionum*, & l'autre de *comes rei privatæ*. Cette différence eſt une preuve que la conſtitution primitive ne fut établie que dans la vue des conquêtes, & que cet eſprit fortement imprimé, s'eſt perpétué juſqu'à nos jours; car dans un gouvernement qui renonce à acquérir, & qui, par un choix plus ſage, ſe borne à jouir, comme à la Chine, en Suiſſe, à Veniſe, le Magiſtrat qui aſſure la jouiſſance en faiſant obſerver la loi, eſt & doit être l'homme le plus conſidéré, parce qu'il eſt le plus utile.

Il ſe fit, à l'époque de la conquête, une heureuſe révolution dans les mœurs. La reconnoiſſance engage à dire que ce fut à la Religion Chrétienne qu'on en fut redevable. A l'urbanité & à la ſageſſe Romaine avoit ſuccédé la barbarie qui couvroit l'Europe. Sur toute cette vaſte contrée, inondée par les peuples du Nord qui démembroient l'Empire, on ne voyoit que fureurs & cruautés. C'étoit alors que l'homme étoit, à proprement parler, un loup pour l'homme; il ne connoiſſoit d'autre art que celui de la deſtruction, & d'autre loi que celle

du plus fort. On laiſſe aux Ecrivains ſacrés à expliquer les moyens dont ſe ſervit la Religion pour changer tant de peuples, amollir les cœurs & adoucir les traits farouches de ces brigands. Mais on s'arrête avec plaiſir ſur le grand ſpectacle qu'elle donna au monde, lorſqu'elle ſe préſenta majeſtueuſement ſur cette ſcène de carnage, au milieu de ces hommes féroces ; & lorſque ces mêmes hommes, frappés de reſpect, laiſsèrent tomber leurs armes, tombèrent eux-mêmes à ſes pieds, ſentirent, pour la première fois, couler ſous leurs paupières de fer les larmes de la ſenſibilité & du repentir, & [illegible] doux & humains ſur la fin du jour dont le commencement les avoit vus cruels & barbares. Telle fut l'obligation qu'on eut à la Religion Chrétienne. La douceur des mœurs, la police des états, l'amour de la juſtice, le reſpect pour le Prince, furent des fruits précieux qu'elle fit croître dans toute l'Europe.

Elle fit en peu de temps de grandes conquêtes ; le monde échappoit aux Romains, elle s'en empara. Sa morale étoit de nature à dominer ſur la terre. Le précepte ſi généreux du pardon des injures, celui ſi juſte de la loi de nature, & cet autre ſi utile de l'obéiſſance aux Souverains, l'élevoient au-deſſus de tous les cultes. La pompe & les cérémonies qu'on y attacha, eurent leur avantage dans des ſiècles d'ignorance, où il falloit frapper les yeux pour gagner les eſprits ; car ce fut le moyen avec lequel la Religion des Romains empêcha long-temps les ſuccès de l'autre : fondée ſur la mythologie Grecque qui parloit ſi agréablement à l'imagination, accompagnée de ſes Lupercales, de ſes fêtes de Vénus qui parloient aux ſens,

elle avoit un grand avantage aux yeux du peuple : comme ſon eſprit eſt toujours le même, il a fallu que le culte s'y conformât dans les premiers temps. Delà tant de cérémonies & de fêtes (*a*) biſarres que le véritable eſprit religieux rectifie & anéantit inſenſiblement. Les richeſſes ne tardèrent pas à ſurcharger la nouvelle Religion, elle ne gagna pas à cet alliage. La fortune traîna à ſa ſuite le faſte, la dépravation des mœurs, la fureur des interprétations : les ſchiſmes firent éclater de furieux orages, & donnèrent lieu à de vives querelles, à de ſanglans combats ; les convulſions religieuſes ont été longues & fréquentes, heureuſement que le temps & la philoſophie épurent tout : ils rendent à la terre les ouvrages & les opinions de ſes enfans avec leurs corps ; la ſageſſe & la divinité ſeules ſortent de leur creuſet, comme l'or qui a repris ſon caractère primitif, & ne conſerve plus rien de la forme qu'on lui avoit donnée, & de l'alliage dont on l'avoit chargé. Telle eſt la Religion Chrétienne ; ſa morale ſublime, après tant de diſputes & de fauſſes applications, eſt auſſi pure que dans le principe.

Ses conquêtes ſpirituelles ne l'empêchèrent pas d'en faire une conſidérable dans le temporel, qui fut la dîme : la ferveur de la nouvelle Religion fut telle, que les peuples qui ſe trouvoient déja foulés par les impôts, conſentirent à en payer un plus conſidérable encore, en cédant le douzième de leurs révenus ; dans la chaleur du zèle, on alla juſqu'à la déclarer de droit divin : la conceſſion des

(*a*) Celle de l'âne à Beauvais, Autun.

grands domaines que les Princes & les particuliers faisoient au Clergé comme à l'envi les uns des autres, le rendit si puissant, qu'il figura parmi les corps de l'Etat, & s'éleva au premier rang. Les Druides, Ministres de la Religion sous les Celtes, avoient déja fait le premier corps de la nation. Il disparut pendant six cents ans sous les Romains, chez qui le Clergé ne faisoit pas de corps; mais ce qui contribua le plus à l'affermissement de sa puissance, fut la décadence de la seconde race, le règne féodal, & l'élévation des Prélats au rang de Ducs & de Comtes.

La Religion des Gaules, à l'avènement de Clovis au trône, n'étoit qu'un mélange de celle des Druides suivie par les descendans des Gaulois, du Paganisme apporté par les Grecs & les Romains, du Christianisme adopté par les derniers Empereurs, de l'Arianisme favorisé par les Bourguignons & les Visigoths. A dater du règne de ce Roi, la Religion Catholique devint le culte dominant, & détruisit insensiblement les autres; mais il s'en falloit de beaucoup qu'elle fût parvenue à la stabilité & à la perfection que lui ont donnée les différens Conciles. Elle a éprouvé bien des variations avant que de s'arrêter à la forme qu'elle a actuellement. Cependant, dans son état de fluctuation, les lumières de quelques-uns de ses Ministres lui donnoient de la consistance, & leur sagesse parvint à la fixer. Le baptême se conféroit d'abord aux personnes des deux sexes, même aux adultes, dans un état de nudité par une triple immersion. Il y avoit des Diaconesses qui subsistèrent jusqu'au premier Concile d'Orange, tenu en 441, puisqu'il est porté par le vingt-

huitième Canon, qu'il ne sera plus ordonné de Diaconesses, & qu'on supprimera celles qui l'avoient été. Plusieurs des Curés étoient qualifiés du titre de Cardinaux (*a*); au dessus d'eux étoient les Chorévêques, dont les fonctions suppléoient à celles des Evêques & des Archidiacres tout-à-la-fois. Les Evêques étoient seuls en possession de la prédication, & les Prêtres, pendant plusieurs siècles, ne prêchèrent pas, en présence des Prélats d'Occident sur-tout. Saint Augustin fut un des premiers qui obtint cette permission, & en faveur duquel ils voulurent bien déroger à leur droit. Le Diaconat, selon le troisième Concile d'Orléans, ne se conféroit pas avant vingt-cinq ans, & la Prêtrise avant trente. Les Evêques & les Prêtres mariés avant leur promotion, habitoient avec leurs femmes. La prééminence de l'Evêque de Rome étoit reconnue dans les Gaules, & la loi de Valentinien III, qui y avoit assujetti les autres, étoit exécutée. Des bornes séparatives servoient alors de barrières aux différens diocèses, & les Prélats s'occupèrent à en assurer la distinction réciproque. Il existe encore deux bornes, seuls restes apparens de ces antiques & premières délimitations de la jurisdiction Ecclésiastique. L'une (*b*) sert à borner les

---

(*a*) Les Curés de St. Paul à Paris, & de Charonne dans la banlieue, étoient appelés, au 13[e]. siècle, *Presbyteri Cardinales*.

(*b*) La première est indiquée dans le discours historique qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon, en 1771.

diocèſes de Toul, Langres & Beſançon; l'autre (c) à ſéparer ceux de Bâle, de Lauſanne & de Beſançon.

Les Moines s'étoient déja ſouſtraits au pouvoir des Evêques; & l'aſſemblée d'Arles, tenue en 455, les en avoit affranchis. Pluſieurs de leurs Monaſtères avoient paſſé de la pauvreté aux richeſſes, de la vertu au relâchement. Auſſi Saint Jérôme leur reprochoit-il, dans ſa troiſième Epître à Honorat, *de gagner les richeſſes des dames par leurs complaiſances, d'être plus riches Moines qu'ils ne l'avoient été Séculiers, & de ce que l'Egliſe gémiſſoit de voir opulens ceux qui, dans le monde, n'étoient que des gueux & des miſérables.* Sévère Sulpice leur fait les mêmes reproches, & ils étoient ſi bien fondés, que les Conciles d'Angers & de Vannes, tenus en 452 & 464, furent obligés de prononcer des peines contre eux. Sur ces entrefaites s'éleva l'Ordre de Saint Benoît, dont l'auſtérité & les vertus firent oublier les ſcandales de ces indignes Religieux. Auſſi ancien que la Monarchie, il s'eſt ſoutenu, comme elle, avec gloire. Les Bénédictins, dans le principe, n'édifioient pas ſeulement par les pratiques pieuſes, mais ils défrichoient les forêts au milieu deſquelles l'eſprit de ſolitude les avoit relégués. La terre ſe peuploit à meſure qu'ils la découvroient. Les richeſſes & la conſidération naquirent de leurs travaux, & cet eſprit de travail n'a pas ceſſé; il s'eſt conſervé dans le Cabinet.

(c) La ſeconde eſt rapportée par M. le Baron de Vatteville, Auteur de l'Hiſtoire de la Confédération Helvétique. Elle eſt entre Montbelliard & Porentru.

Les marques de leur agrandiſſement graduel ſur la terre ſont encore viſibles aujourd'hui, par les hoſpices & les Prieurés qu'on diſtingue autour des anciennes Abbayes; ils s'éloignoient d'elles à meſure que les défrichemens s'étendoient. Dans les ruines de la plupart de ces anciennes conſtructions, on remarque des niches où étoient des figures de Moines, dont quelques-unes ſont encore exiſtantes; d'autres ſont ſculptées ſur la pierre auſſi groſſièrement que les figures des Druides ſur les ruines de leurs Colléges. Ces monumens ſont les titres de fondation des lieux où ils ſe trouvent : c'eſt en les étudiant qu'on parvient à connoître les fondateurs & l'époque de leurs établiſſemens.

Mais ſi quelque objet eſt digne de remarque, pour avoir appartenu à ces temps éloignés, ce ſont les armoiries de la Couronne. Ces ſignes, qu'on confondit pendant tant de ſiècles avec les fleurs de lis, étoient (quoi qu'en diſe Dom Montfaucon) des abeilles à la vérité mal figurées, & telles qu'on en trouve dans le tombeau de Childéric, cinquième Roi. C'étoit le juſte emblême d'un peuple qui abandonne ſon climat pour ſe tranſporter dans d'autres, & part comme un eſſaim; emblême d'autant plus ſenſible, qu'il exprime le vœu & la démarche d'une nation dont le pays abondoit en abeilles, dont elle ſuivoit l'exemple. Auſſi voyons-nous que nos premiers Rois les portoient ſans nombre, en forme d'eſſaim. Cette reſſemblance paroît donner une meilleure explication que celle qui provient de la forme du javelot, parce que nos premiers Rois ſiégeoient avec cette arme, & s'en ſervoient comme d'un ſceptre. La multiplicité des caractères

convient mieux à des êtres nombreux qu'à un ſer iſolé. On pourroit auſſi expliquer les crapauds qui ſont dans les armoiries de nos premiers Rois, par le pays marécageux qu'ils habitoient.

Tels furent les changemens qu'éprouvèrent les hommes & les mœurs. La terre en a auſſi ſubi qu'on va expliquer; ſa ſurface étoit beaucoup moins peuplée, ce qui eſt prouvé; par les villes, bourgs, villages conſtruits depuis la conquête; par les nombreuſes fondations des Monaſtères & Abbayes qui, preſque tous, ont occupé dans l'origine des forêts & des déſerts; par les animaux ſauvages qui exiſtoient alors, tels que l'Elan, l'Ure, l'Ours & le Bizon; elle étoit beaucoup plus reſſerrée du côté de la Méditerranée. Telle côte s'élève, qui étoit alors cachée ſous les eaux; & tel port, comme celui d'Aigues-mortes, recevoit des vaiſſeaux dans ſon ſein, qui eſt actuellement loin de la mer. Que de rivières & de grands fleuves, à commencer par le Rhin & la Loire, ont changé de lit, & ſe ſont fait redouter par l'inconſtance de leur cours! Les ſables qu'on diſtingue à une diſtance plus ou moins grande de leurs canaux actuels, atteſtent leur ancien ſéjour & la variété de leur paſſage. Des eſpèces entières de bêtes fauves ont diſparu. Les tremblemens de terre ont fermé en pluſieurs endroits les yeux des ſources, & changé la forme des montagnes.

Ce ſont ces dernières ſur-tout qui ont éprouvé les plus grands changemens. Ils ſont tels, qu'elles ſeroient méconnoiſſables aux yeux du Franc ou du Gaulois. Elles étoient, dans l'origine, couvertes de forêts; leurs coteaux étoient garnis d'arbres ou tapiſſés de verdure; elles étoient

revêtues d'une épaiſſe couche de terre; le roc que nous voyons, en étoit le noyau; les bois qu'elles produiſoient, étoient grands & forts. On en a la preuve par ceux que Céſar employa au ſiége d'Aliſe, & dont on voit encore quelques troncs dans des années de ſéchereſſe. Les collines qui les donnèrent, n'en produiſent plus de pareils, parce qu'elles ne ſont plus également chargées de terre : elles ne ſont plus auſſi élevées; leurs flancs ſont devenus ſecs, comme ceux de la plupart des autres montagnes. Les arbres dont le ſommet du coteau étoit hériſſé, attiroient les vapeurs de la terre, & les parties les plus humides de l'air. Elles ſe conſervoient dans une couche épaiſſe & ſpongieuſe qu'un feuillage touffu garantiſſoit des rayons du Soleil. Des fontaines jailliſſoient à la ceinture de ces montagnes. On en diſtingue encore les veſtiges en pluſieurs places; & en abaiſſant ſes regards, on apperçoit leurs eaux ſortir beaucoup plus bas, & condamner à la ſtérilité l'eſpace qui eſt entre l'ancien & le nouveau baſſin; & peut-être ce nouveau baſſin deviendra-t-il l'ancien pour nos deſcendans.

Telles étoient les montagnes ſous les Celtes & les Francs; elles étoient, pour cette contrée, comme des mamelles abondantes qui la rafraîchiſſoient & la nourriſſoient; mais leurs deſcendans les ont taries; ils les ont déchirées avec le fer de la charrue & la pioche du vigneron. Les pluies ont ſecondé la main qui dégradoit : une raie tracée eſt devenue un ravin; les ſables ouverts & ſuſpendus ont cédé à l'action des eaux & à la violence des orages; ils ont coulé au pied du rocher qui leur ſervoit de ſoutien; au lieu d'être la charpente ſolide d'un ſol pro-

ductif, il n'eſt plus aujourd'hui qu'un noyau dépouillé, une maſſe aride, ſemblable à une tour iſolée au milieu d'une plaine, & nuiſible par la perte du terrain qu'il couvre. La culture du blé, & celle ſi générale aujourd'hui de la vigne, ont produit ce mauvais effet. Il eſt facile de s'en convaincre à l'aſpect, 1°. des rochers iſolés ou mis preſque à nud; 2°. des traces de vigne ſauvage que nous appercevons ſur la partie ſupérieure des côtes; ce ſont autant de reſtes des vignes qui y étoient anciennement, & dont le plan a diſparu avec la terre qui le nourriſſoit; 3°. des vieux titres annonçant tous une étendue de terre plus conſidérable que celle qui ſe trouve ſur les coteaux. Par-tout la vigne a ſuccédé au bois; & la terre, abandonnant inſenſiblement les montagnes, s'en eſt dépouillée au point que nous en ſentons la diſette. Quand on s'eſt écrié d'admiration à la vue de la charrue qui s'étoit élevée ſur les montagnes, & ſillonnoit leur aride ſommet, il auroit plutôt fallu ſouhaiter d'y voir des arbres & des troupeaux : on auroit dû enviſager cette culture momentanée comme la jouiſſance d'un père égoïſte qui dégrade l'héritage de ſes enfans. La ſurface de la terre, par cette jouiſſance abuſive, s'applatit par degrés. Au lieu de ces points d'élévation féconds en bois, en pâturages, & d'où s'écouloient les eaux qui portoient la fertilité, il ne reſtera plus que de ſtériles rochers. A la vérité, les plaines ſont devenues plus unies, plus aérées; on y reſpire un air plus ſec; mais il s'eſt enſuivi la perte du bois, des eaux, des pâturages & des troupeaux, quatre objets précieux dont la perte n'eſt pas compenſée, & à laquelle on remédiera ſûrement, parce que le gouvernement eſt trop éclairé

pour ne pas voir qu'outre ces objets, il lui échapperoit encore un terrain dont la nullité viendroit en diminution de sa puissance & de ses ressources, & qu'il n'est point de petite perte en ce genre dans un Etat (*a*).

(*a*) La perte du terrain, au premier apperçu, monte déjà à des millions d'arpens; celle des forêts est égale. Si nous sentons la disette des dernières dans ce siècle, qu'on juge de ce qu'on éprouvera dans le siècle prochain. Pour arrêter les progrès d'une gangrène aussi dévorante, on a cherché les causes du mal, les remèdes raisonnables qu'on peut lui appliquer, & on les exposera dans un traité qu'on se propose de publier sur la dégradation des montagnes & des bois, & sur les maux dont cette perte nous menace. Car le premier principe de tout Etat qui veut conserver ses habitans & ses forces, est de défendre son sol. La population suit les moyens de subsistance, & se perd sur un sol qui s'appauvrit.

FIN.

EXPLICATION

DES FIGURES ET MÉDAILLES.

PLANCHE PREMIÈRE.

Gaulois primitif. Cette figure est expliquée. page 52

N°. 1. Monnoie commune de Rome. 71

N°. 2. Astronomie des Egyptiens. 108

GAULOIS PRIMITIF. Pl. 1ère

Pl. 2.

PLANCHE II.

Nº. 3. Triomphe de Céſar. page 240

Nº. 4. Médaille de la Colonie de Niſmes, en l'honneur d'Auguſte & d'Agrippa. 243

Nº. 5. Triomphe de Tibère, après avoir affermi la domination Romaine dans les Gaules, par ſes ſuccès contre les Germains. 257

Nº. 6. Médaille en l'honneur de Claude. 265

PLANCHE III.

N°. 7. Médaille en l'honneur d'Antonia, mère de Claude. page 265

N°. 8. Néron, après les victoires de Corbulon dans les Gaules & dans l'Asie, ferme le temple de Janus. 269

N°. 9. Vespasien triomphe de la Judée. 273

N°. 10. Vespasien, après la réduction des Gaules, déploye l'Aigle Romaine sur le globe. *ibid.*

PLANCHE IV.

Pl. 3.

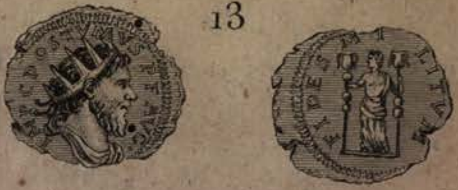
7
ANTONIA AVGVSTA
CLAVDIVS CAESAR AVG PM TRP IMP
S C
8
NERO CAESAR AVG GERM IMP
PACE P R VBIQ PARTA IANVM CLVSIT
S C
9
IMP CAES VESPASIAN AVG COS VIII
IVDAEA
S C
10
IMP CAESAR VESPASIAN AVG COS IIII
C

Pl. 4.

11

12

13



14

PLANCHE IV.

N°. 11. Le règne de Posthume accompagné de la Justice & de l'Abondance. page 305

N°. 12. Sa valeur représentée par la Victoire. *ibid.*

N°. 13. Ses craintes sur la fidélité de ses troupes. *ibid.*

PLANCHE V.

N°. 15. Le triomphe d'Aurélien ſur tous ſes ennemis. page 306

N°. 16. Aurélien, après la défaite de Tétricus, réuniſſant tout l'Empire ſous ſes loix. *ibid.*

N°. 17. Médaille frappée par les Gaulois reconnoiſſans, en l'honneur de Probus. 309

N°. 18. Maximien comparé à Hercule, à cauſe de ſa force & de ſon courage. 313

15
16
17
18

Pl. 6.

19
IMP C DIOCLETIANVS P F AVG
IOVI TVTATORI AVGG
20
IMP C DIOCLETIANVS P F AVG
SACRA MONETA AVGG ET CAESS
21
22
VOT
X
MVLT
X X

PLANCHE VI.

N°. 19. Dioclétien se faisant appeller Jovius, & semblant avoir enchaîné les Destins. page 314

N°. 20. Expression de la valeur & de la justice de Dioclétien. 315

N°. 21. Victoire de Constance sur Magnence. 321

N°. 22. Julien combat dans les Gaules. 328

PLANCHE VII.

N°. 23. Gratien vengé par Théodose, de Maxime, son meurtrier. page 337

N°. 24. Victoire de Théodose sur Eugène & les Gaulois. Humiliation d'Eugène. 340

N°. 25. Teudome ou Théodemir, premier Roi des Francs dans les Gaules. 343

N°. 26. Mérovée, quatrième Roi, d'après une des deux Médailles, rapportées dans Boutheroue. 370

N°. 27. Childéric, gravé d'après son cachet trouvé dans son tombeau. 379

N°. 28. Constantin le jeune arbore la croix en forme de sceptre, & réduit à la condition de *Pagani* ceux de ses Soldats qui refusent de se faire Chrétiens. 435

Pl. 7.

TABLE

DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

AVANT CLOVIS.

A.

AETIUS, il marche contre Clodion, le chasse de ses conquêtes; il combat les Visigoths, les Francs, les Bourguignons, les Guthonges, pages 364 & suiv. Il repousse devant Soissons le fils de Clodion, 368. Il combat Attila, remporte la victoire; sa politique après son succès, 374. Sa fin tragique, 377.

Agrippa, il gouverne les Gaules avec gloire; il jette les fondemens de Cologne, 243, &c.

Ambiorix, il défait Sabinus & Cotta, est défait par César, 204, &c. Il est défait par Labienus, 210. Il se sauve du massacre des Eburons, 211.

Anéroëste, sa victoire; sa défaite, 148.

Annibal, ses succès; sa jonction avec les Gaulois; ils combattent sous ses ordres à Cannes, 151.

Ansivariens, leur malheur, 266.

Antigonus, il reprend les rênes du Gouvernement. Sa prudence, 124. Sa circonspection; sa victoire sur les Gaulois; sa défaite; il rentre en campagne; il est battu, chassé de la Macédoine; il en rentre en possession, 125 & suiv.

Attila, laideur de ses soldats; sa défaite, 371 & suiv.

Auguste s'empare des Gaules, 242. Il se charge de leur administration; gouvernement qu'il y établit, 246, &c.

Aurelien, ses victoires dans les Gaules; fondation d'Orléans, 306 & suiv.

B.

Belgius, il fond sur la Thrace; il s'empare de la Macédoine, 120 & suiv.

Belloveze arrive au pied des Alpes; il protège Marseille; il se répand en Italie. Fondation de la Gaule Cisalpine, 130, 135 & suiv.

Bituitus, roi d'Auvergne; sa puissance, 172. Ses défaites, 173, 174.

Bourgeoisie, dans l'origine de la Monarchie, 434 & suiv.

Bourguignons, leur origine; leurs défaites par les Romains. Ils s'approchent des Gaules, passent le Rhin, élisent un roi. Premiers Etats qui composent ce royaume: ils sont battus par les Huns & les Alains; concession que leur fait Aëtius; partage de la Monarchie; guerre civile, 409 & suiv.

Brennus, sa victoire sur Sosthènes; son entreprise sacrilége de Delphes; sa mort, 122 & suiv.

Bretons. Fondation de leur état; pays dont il est composé. Premiers Rois en chefs, 418.

Britomaris, roi des Sénonois; sa cruauté; sa défaite, 145, 146.

Brutus, ses victoires devant Vannes & Marseille, 196, 239.

C.

Caligula, sa lâcheté; sa cruauté dans les Gaules, 261.

Cassivellanus est battu par César, 186.

Cavarus, roi de Tille; il prononce entre Prusias, les Bizantins, Attale & les Rhodiens; sa hauteur & sa mort, 152.

Cecinna, ses brigandages, 272.

Celtes, étendue de pays qu'ils habitoient, 36.

Céſar, il marche contre les Suiſſes; victoire qu'il remporte ſur eux, 186. Les Gaulois implorent ſa protection contre Arioviſte; ſa victoire ſur ce roi, 190. Il diſſipe l'armée des Belges, 191. Il bat les Nerviens, 192. Ses victoires ſur les peuples des Gaules, 193 & ſuiv. Siége d'Aliſe; il prend la ville avec Vercingentorix, & finit la conquête des Gaules, 221 & ſuiv. Il ſe fait aimer des Gaulois; ils prennent ſon parti; il prend Marſeille, 238 & ſuiv.

Childeric, il eſt chaſſé du trône; il y remonte; ſes victoires & ſes conquêtes, 380 & ſuiv.

Chonodemar, ſes conquêtes dans les Gaules, 323. Sa victoire ſur le comte Barbation. Il attaque Julien, il eſt battu & fait priſonnier, 320.

Cimbres, leurs attaques contre les Colonies Celtiques; leurs victoires ſur les Romains; leur défaite, 175 & ſuiv.

Civilis, ſa révolte, ſes victoires ſur les Romains, ſon accommodement, 273.

Claude, paſſe en Angleterre, biens qu'il fait aux Gaulois, 264 & ſuiv.

Clodion, ſa première entrepriſe; ſa défaite; ſes pertes; il les répare par des conquêtes utiles; échec qu'il reçoit; ſa puiſſance, 363 & ſuiv.

Clovis, il fonde vraiment le royaume de France, 392.

Commerce, ſes révolutions, 441.

Concolitan, ſa victoire & ſa défaite, 148.

Conſtance, ſa jalouſie contre Ataulfe; ceſſion qu'il fait à Vallia, 407.

Conſtantin, ſa cruauté envers les rois Francs, 318.

Corbulon, ſa gloire; ſes ſuccès ſur le Rhin & dans l'Aſie, 266, 269.

Critognatus, il propoſe de manger les Mandubiens, 224.

D.

Decius, son dévouement; sa mort, 145.

Dioclétien, gloire de son règne, bien qu'il fit dans les Gaules, 314 & suiv.

Divitiacus, chef des Druides d'Autun, implore le secours de César contre Arioviste, 188. Il porte la guerre chez les Beauvoisiens, 191. Il devient leur intercesseur auprès de César, 192.

Dolabella, ses succès contre les Gaulois, 146.

Domitien fait arracher les vignes dans les Gaules, 279.

Drapès, Général de Sens, s'allie à Lucteric de Quercy, est défait, 229 & suiv.

Druides, leurs occupations; leur ambition; leur pouvoir; leurs préceptes; religion; leurs sacrifices humains; femmes associées à leurs fonctions; leur cruauté, 84 jusqu'à 95.

E.

Eduens, ils s'allient aux Romains; leurs mauvais succès contre les Auvergnats, 172. Ils implorent le secours de César contre les Suisses, 186. Ils sont battus par Arioviste, 183. Ils se déclarent contre les Romains, 218.

Egidius est proclamé roi des Francs; sa puissance excite la jalousie des Romains; sa victoire sur les Visigoths. Les Francs rentrent sous la domination de Chilpéric, 268 & suiv.

Elan, animal du nord, demeuroit anciennement dans les Gaules, 6.

F.

Francs, leur origine, leur confédération; peuples qui la composèrent, 282 & suiv. Ils sont repoussés par les Saxons, 288. Pays qu'ils habitoient, 292. Leurs mœurs, 294 & suiv.

Leur

Leur première apparition dans les Gaules, 301. Un de leurs détachemens est battu par Aurélien, *ibid.* Ils ravagent les Gaules, l'Espagne, les côtes d'Afrique, 303 & suiv. Aurélien les chasse des Gaules, 307. Probus en fait une Colonie au Pont-Euxin, 308. Courage de cette Colonie, 310. Leurs progrès dans la science militaire, 311. Maximien oblige leurs rois à marcher sous ses ordres, 313. Constance en fait des Colonies dans les Gaules, 316. Ils sont vaincus par Constantin, & leurs rois exposés aux bêtes féroces, à Trêves, 318. Leur alliance avec Constant, 319. Ils combattent en faveur de Magnence, 321. Ils sont battus par Julien, 327 & suiv. Elévation des Francs, 336. Ils taillent en pièce l'armée Romaine, 337. Arbogaste combat les Francs; ils se réunissent à lui contre Théodose, 338 & suiv.

Funérailles, traits de ressemblance entre celles des Gaulois & des Egyptiens; vanité des Gaulois à cet égard, 95 & suiv.

G.

GALBA repousse les Cauces, parvient à l'Empire, 264, 270.

Gaule, sa situation; son étendue; sa division, 34, 35. Changement dans sa température, 111. Carte de la Gaule ancienne & moderne, *Atlas*, nº. 5 & 6.

Gaulois, leur figure, leur force, leur grandeur gigantesque, leur caractère; leur habillement, leurs maisons, leur gouvernement, leur justice, leurs mariages, leurs armes, leur courage, leurs occupations, leur commerce, leurs monnoies, leur esprit, leur langue, leur religion, 47 jusqu'à 84. Ils s'étoient répandus sur une partie du globe dans les temps les plus reculés, 113 & suiv. Ils fondent une puissance en Asie, terreur qu'ils inspirent, 129 & suiv. Ils défont les Romains, prennent & brûlent Rome, ils assiégent le Capitole; il est racheté par les Marseillois, 136 & suiv. Gaulois d'Italie divisés en Boiens, Gessates, Sénonois, Insubriens, 144. Ils s'allient aux Samnites, combattent contre les Ro-

mains, 144, 145. Ils assiégent Eumènes dans Pergame; ils sont battus par les Romains, 153, 154.

Goths, leur origine, leurs succès sous Alaric; ils fondent leur royaume sous Ataulfe; ils s'étendent en Espagne sous Vallia; dans les Gaules sous Théodoric & Euric, 400 & suiv.

Gouvernement François dans son origine, 426 & suiv. 449 & suiv.

H.

Honorius fait donner à Alaric quatre mille livres d'or, 402. Il cède à Ataulfe la Septimanie, 404. Il donne sa sœur Placidie à Constance, 407.

I.

Impôt; cette science commence dans les Gaules, sous Auguste, 256. Différence entre l'ancien & le moderne, 440.

Julien, ses victoires; sa justice; son administration; sa sagesse; attachement des Gaulois à sa personne; leur affliction à la nouvelle de sa mort, 325.

L.

Lucteric, prince du Quercy, soumet l'Aquitaine, attaque la province Narbonnoise, 214. Il se réunit à Drapès & Dumnacus; son courage & sa défaite, 229 & suiv.

Lyon; sa fondation par Munatius Plancus, 241. Elle devient la métropole de la Celtique, 248. Séjour funeste qu'y fait Caligula; fondation du prix d'éloquence, 161 & suiv. Elle demande à Valens la destruction de Vienne, 272. Elle est prise & brûlée par les troupes de Severe, 305. Elle fait partie du royaume des Bourguignons, 416. Son commerce, 442.

M.

MAGNENCE, proclamé Empereur à Autun; les Francs combattent pour sa cause, 320.

Manilius combat contre un Gaulois, 143.

Marcellus, ses victoires sur les Gaulois; il tue leur roi, 150.

Marcomir & Sunnon commandent l'armée des Francs; ils battent les Romains; Marcomir s'abouche avec Arbogaste; sa captivité, 337 & suiv.

Marseille, sa fondation; hasard qui l'a favorisé; projet des Gaulois pour la détruire; il est éventé; défaite des ennemis; Belloveze la protège, 131 & suiv. Ses victoires sur Carthage, sur les Gaulois; les Liguriens; son commerce; sa culture; son bonheur; rachat du Capitole; reconnoissance des Romains, 138 & suiv. Faute de politique qu'elle commet, 169. Prend le parti de Pompée; glorieuse défense contre César, 238 & suiv.

Maximien, ses victoires dans les Gaules & sur les Francs, 313 & suiv.

Mérovée s'empare du trône; il combat contre les Huns; il augmente ses Etats, 370.

Mithridate s'unit aux Gaulois; son discours; ses succès; ses revers, 155 & suiv

N.

NÉRON, ses fureurs; ses ridicules; sa cruauté, 268 & suiv.

Nicomède, roi de Bithynie, appelle les Gaulois en Asie; leur victoire sur son frère Zipetès; il partage avec eux son royaume, 128.

Noblesse, changemens de qualification, 436 & suiv.

Numance, dans le pays des Arévaques, capitale des Celtibériens; siéges qu'elle soutient; sa constance; sa prise, 163 & suiv.

O.

Odin, l'un des conquérans du Nord; son culte, 297.

Odon, fils de Vitikind, grand-oncle de Hu[illegible] Capet, sa val[illegible]; sa belle défense dans Paris; affection que lui p[illegible] les Franç[illegible], ils l'élevent sur le trône, 389 & suiv.

Orgetorix, ses projets ambitieux; sa mort, 185.

P.

Paris, premiers Etats tenus dans cette Ville par Cés[illegible], [illegible].

Peuple, dans l'origine de la Monarchie, 431 & suiv.

Pharamond, son règne est soupçonné d'être plutôt [illegible] loix; lieu de sa sépulture, 358.

Phéniciens, leurs anciennes liaisons avec les habitans des Gaules; leur commerce dans ces contrées; monumens qui l'attestent, 105 & suiv.

Posthume, défend vaillamment les Gaules, 305.

Probus, il encourage la plantation de la vigne; il fait une Colonie de Francs, 308, &c.

Ptolomée Céraunus, ses crimes; sa présomption; sa défaite & sa mort, 120.

Ptolomée, fils de Pyrrhus; sa victoire sur Antigonus; sa valeur & sa mort, 126 & suiv.

Pyrrhus, Ptolomée Céraunus lui prête des troupes, 120. Il paroît sur les frontières de la Macédoine; bat Antigonus, s'empare de la Macédoine; attaque Lacédémone, est tué dans Argos, 126 & suiv.

Q.

Quintinius, il marche contre les Francs; il a de l'avantage dans le Hainaut; il passe le Rhin; il est entièrement défait, 337 & suiv.

R.

Religion, changement qu'elle opère, 452 & ſuiv. Variations, occupations des premiers religieux, 454, 456.

Rome, ſa chûte & ſes malheurs, 353. Cauſes de ſa chûte, 394 & ſuiv. Elle conſerve, dans les premiers temps, ſon autorité ſur les vainqueurs, 425 & ſuiv.

Romains, ils font la conquête de la Gaule Ciſalpine, 141. De la Galatie, [illegible]. De la Colonie des Scordiſques, 158. De la Celtibérie, 161. Ils ſecourent Marſeille contre deux petits peuples Liguriens, [illegible]. Leurs victoires ſur les Gaulois; fondation d'Aix, [illegible]. De la province Narbonnoiſe, 174. Leurs conquêtes en Angleterre, 178. Conquête de la Gaule, 183 & ſuiv.

S.

Sciences & Arts dans les Gaules, reſtes de ceux des Romains, 443 & ſuiv.

Sigoveze, il part à la tête des troupes du Bourbonnois & du Languedoc; il fonde des Colonies en Bohême, en Allemagne, 118.

Sol des Gaules; changemens qu'il a éprouvés; cauſes de ces changemens, 457 & ſuiv.

Sontiates, ils ſont battus par Craſſus, appellent les Eſpagnols à leur ſecours; ils ſont encore défaits, 199 & ſuiv.

Soſthènes, ſa victoire, ſa défaite, ſa mort, 122.

T.

Teudome, premier roi des Francs dans les Gaules; ſon éducation; il s'allie avec les Armoriques; étendue de ſes Etats; ſa victoire ſur les Vandales; il fait frapper des monnoies; ſes revers & ſa mort, 342 & ſuiv.

Tibère, changement qu'il fait dans les Gaules; usures & emprunts faits sous son règne, révoltes, &c. 257 & suiv.

Titus, preuve de reconnoissance des Gaulois à son égard, 279.

Trajan, étendue de l'empire Romain sous son règne, 281 & suiv.

Troupes, dans les premiers siècles de la Monarchie, 441 & suiv.

V.

Valens, sa marche; ses brigandages, 271.

Valentinien, victoire qu'il remporte sur les Saxons à Duisbourg; il manque au rendez-vous qu'il donne aux Bourguignons, 335.

Vannes, ville de la Bretagne, arrête les Députés des Romains; combat sûr mer & sur terre; sa défaite, 105 & suiv.

Verecondatus, il est le premier Prêtre du Temple d'Auguste, 255. Sa mort, 262.

Vespasien, danger qu'il court; son élévation à l'Empire, 270. Sa dureté envers Sabinus & Eponine, 278.

Viriathus, général des Lusitaniens; ses victoires sur les Romains; sa mort, 164, 165.

Ure, ou Uroch, bœuf monstrueux, habitoit autrefois les forêts de la Gaule, 36.

—Ure, Cornes d'Ure, trompettes des Suisses, 295.

Z.

Zipetès, roi de Bithynie; il est vaincu par les Gaulois, & ses Etats sont partagés, 129.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Histoire de France avant Clovis, par M. Laureau, Historiographe de Monseigneur Comte d'Artois.* Cet Ouvrage a déja paru en 1786, & étoit destiné, comme il l'est encore, à servir d'introduction à l'Histoire de France de MM. Velly, Villaret & Garnier. Avec beaucoup de travail, de recherches & de lectures, M. Laureau est parvenu à éclaircir, autant qu'il est possible, l'Histoire des Gaules & celle des Francs dont notre Nation tire son origine. Il s'est sur-tout appliqué à fixer les faits historiques & leurs dates par les médailles & monumens anciens qu'on pourroit appeller les pièces justificatives de l'Histoire. Les Amateurs de la saine érudition & de l'antiquité ne peuvent donc que savoir gré à l'Auteur, de s'être livré à une étude aussi pénible que celle des temps obscurs de notre Histoire, & je suis persuadé que son Ouvrage sera reçu avec plaisir. A Paris, ce 18 Novembre 1788.

DUDIN, *Censeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le sieur LAUREAU, *Historiographe de notre très-cher frère le Comte d'Artois*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public l'*Histoire de France avant Clovis*, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à-propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilége que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'im-

preſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſe fera dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandant de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-cinquième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre Règne le douzième. Par le Roi en ſon Conſeil,

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 143, folio 492, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 27 Janvier 1786. GUEFFIER, Adjoint.

A PARIS, chez CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne.

00036171

F8944
Lau | His
Laureau, M.
Histoire de France avant Clovis. 1789
36171
DIGITIZED

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019